Georges J. Jean-Charles

Arbres, merveille, Histoire... dans l'univers romanesque de Jacques Stéphen Alexis



(Jacques S. Alexis, le romancier des *Arbres musiciens*)

Volume I

Arbres, merveille, Histoire…
dans l'univers romanesque de Jacques Stéphen Alexis

(Jacques S. Alexis, le romancier des *Arbres musiciens*)

Volume I

Georges J. Jean-Charles

Trilingual Press:
PO Box 391206, Cambridge, MA 02139



Tel. 617-331-2269
E-mail: trilingualpress@tanbou.com
Composition typographique :
David Henry, www.davidphenry.com

ISBN 13: 978-1-936431-25-0
ISBN 10: 1-936431-25-4
Library of Congress Control Number: 2015949379

Première édition : Juillet 2017

Source des deux photos de Jacques Stéphen Alexis :
CIDIHCA

Georges J. Jean-Charles

Arbres, merveille, Histoire… dans l'univers romanesque de Jacques Stéphen Alexis

(Jacques S. Alexis, le romancier des *Arbres musiciens*)

Trilingual Press, Cambridge, Massachusetts

Autres ouvrages du même auteur

L'Humanisme de Jacques Stéphen Alexis, Thèse de Doctorat soutenue en 1984 à CUNY (City University of New York), PRIX de la meilleure thèse de l'année, décerné par l'Ambassade de France.

Jacques Stéphen Alexis combattant et romancier d'avant-garde, LQ Éditions, Floride, 1993.

Co-auteur du *Dictionnaire historique de la Révolution Haïtienne (1789–1804).* Collection du Bicentenaire du CIDHICA, Québec, 2003. Préparé sous la direction du professeur Claude D. Moïse.

Toussaint Louverture, l'Illustre précurseur de notre Indépendance nationale, PANACEA, publié par la Fondation Toussaint Louverture, www.lafondation.com, Miami, Floride.

Jacques Stéphen Alexis : Romancier d'avant-garde de Compère Général Soleil (Éditions Trilingual Press, Boston, 2013)

En préparation

Jacques Stéphen Alexis romancier d'avant-garde de L'Espace d'un cillement.
Jacques S. Alexis, romancier historique.
Pour comprendre la pensée de Jacques S. Alexis.
Haïti face à l'Empire Yankee.

Études afro-américaines

Martin Luther King, prophète du Tiers-Monde États-Unien.
Marcus Garvey, visionnaire de la rédemption de la Race Noire.
Malcolm X, porte-parole des opprimés du Tiers-Monde États-Unien.
From now on, nous nous proposons, au cours de nos projets, d'ouvrir largement des fenêtres que Jak Solèy avait posées sur les édifices dont les générations présentes et à venir se doivent de poursuivre la construction.

Dédicace

Je dédie cette analyse du deuxième roman de Jacques Stéphen Alexis à tous ceux qui, comme moi, aspirent à la concrétisation des beaux rêves de générosité et d'humanisme que son auteur ne cessait lui-même de caresser pour l'avenir de cette terre qu'il aimait plus que la prunelle de ses yeux. Et pour laquelle il a accepté le sacrifice ultime espérant que les enfants de chacun de nos villages entendront le vieux conteur velu de la Caraïbe tirer, à la ronde, pour leur édification, le conte de sa vie de merveilles…

Hommage à :

Me Étienne Charlier et Me Lucien Pardo, deux de mes aînés : les premiers à m'apprendre à manier le feu de la dialectique marxienne ;

Ma chère Adoune, qui, dans l'au-delà, continue à m'inciter à bien suivre la voie lumineuse tracée par Jak Solèy ;

Mes amis Claude et Jean Rozier, passés, il n'y a pas longtemps, à l'Orient Éternel après avoir bouclé courageusement le cycle d'une vie riche en actes de lumière et de générosité. Que la Jeunesse Montante de notre Haïti Chérie—en quête de modèles—se donne la peine de lire le livre de leur vie riche en actes d'héroïsme ;

Paul Laraque, Max Chancy, Dr Ernst Gresseau, Gérard Pierre-Charles, des constructeurs d'hommes sur lesquels, au pays du général Moïse (le neveu du Gouverneur Toussaint) et de Jean-Jacques Dessalines, de Jean-Baptiste Goman et de Jean-Jacques Acaau, d'Anténor Firmin, et de Charlemagne Péralte… les générations successives se doivent de se modeler, si vraiment elles se décident à construire une Haïti forte, respectée et engagée dans la voie de l'humanisme et de la modernité.

Fritz Clermont, Tichèch, mon tokay, un ami d'une générosité et d'une franchise sans pareille. J'aimais bien quand, pour me taquiner, Fritz m'appelait « Tichèch » et me disait que je suis un Alexiste convaincu. Ses fraternelles taquineries me manquent : elles constituaient pour moi une source d'encouragement. Je dois à Fritz plus d'un des précieux documents composant ma bibliographie sur Jacques S. Alexis.

Mille et un remerciements aux parents et amis qui m'ont toujours assisté de leurs conseils et suggestions à l'occasion de mes laborieuses recherches, particulièrement :

–ma sœur adoptive Édith Jean-Baptiste Moïse ;

–mes proches collaborateurs, Julien Jumelle, Paul Corbanese, Carlo Cantave, Ludovic Dauphin, Chesnel Phanord (Tiches);

–mes amis Anne-Marie Pardo, Ertha Auguste, Irène Étienne, Odette Brutus, Sonia Cam dont les mots d'encouragement m'ont toujours aidé à remonter la pente ;

–mes cousines et cousins Lucia, Claire, Claude, Frank, Ilofard, Roger Jean-Charles, Carlo Dauphin… ;

–mon frère Pollux Jean-Gilles et mon fils Arald ;

–André Charlier, l'auteur du roman *La Saison des tueurs* qui, après avoir exploré le texte, m'a aidé à renforcer sa « grammaticalité ».

–Édith (notre sœur), Julien et Paul (nos proches amis), s'étaient, eux aussi, fraternellement attelés à cette tâche aussi lourde que délicate. Aussi, leur devons nous un fier *kout chapo.*

Alapapòt, un joyeux apéritif

Tchèk-Tchè-Gèdèk ! Mizik le Sen-lèmò !
Solèy la cho o o o !
L'apéritif stimule ! Le soleil excite ! La musique, ça pique ! Sous les Tropiques
(Jak Solèy dixit !)

Les marins, chaque nuit, le corps endolori par les embruns et les fatigues, enroulés dans leurs nattes de jonc, sucent un dernier bout de canne à sucre, fument une dernière bouffarde, sommeillent déjà les enchantements nocturnes et les fables immémoriales de l'île fée des Caraïbes. Le cœur ouvert à toutes les fantaisies, les yeux entrebâillés, sollicités par mille et un phantasmes, la tête touffue de légendes, ils vont dormir... (p.10)

Alapapòt (au seuil) des *Arbres musiciens*, nous nous butons sur les loups-garous bruns :

Des gens comme toi et moi, mais qui veulent devenir riches à tout prix... Toutefois au lieu de faire leurs simagrées aux portes des cimetières, de donner des entrechats (petits sauts) aux carrefours ou de guetter les chrétiens vivants devant les églises, ils pêchent. Le soir venu, tout comme les autres, ils se dévêtissent de leur peau comme d'un gant, la cachent dans un coin de la maison, derrière le canari ou la jarre d'eau fraîche, puis s'envolent comme des oiseaux !...

Le point de magie qu'ils possèdent leur permet de prendre tout le poisson qu'ils veulent, le plus beau. Ils n'ont qu'à tremper leur queue dans la mer... Oui, leur queue [...] (pp.9–10)

NB. Tout au cours de ce projet, les références ou renvois à des passages des *Arbres musiciens* se feront comme les parenthèses ci-dessus.

En somme, que penser de chacune de ces étoiles : *Compère général Soleil* (un roman socio-historique), *Les Arbres musiciens* (un roman du même type que le premier), qui pose aussi « *les problèmes qui agonisent le plus directement les masses laborieuses de mon pays et de notre temps* », nous dit Jak Solèy (tout en utilisant à fond le merveilleux) ; et *L'Espace d'un cillement* (le roman de l'exploration des zones obscures et cachées de la conscience humaine) ? Trois romans qui ornent la constellation romanesque produite par Jacques Stéphen Alexis.

Comme nous l'avons annoncé il y a plus d'une année, nous sommes déterminés à revisiter ces trois BIJOUX en les soumettant à un traitement archéologique approfondi pour que la lumière de Compère Soleil puisse se rapprocher de NOUS, et vienne, pour de bon, éclairer—au fur et à mesure—nos coins d'ombre. Pour qu'après Manuel et Anaïse, Carméleau Melon, Gonaïbo et Harmonise parviennent enfin à maîtriser le maniement de la manette permettant à nos djovi (chrétiens vivants) de faire un meilleur contrôle de la distribution du précieux liquide dont Manuel d'abord et Hilarion ensuite rêvaient d'enrichir le village de l'HOMME.

Notre première exploration thématique dans *Jacques Stéphen Alexis, combattant et romancier d'avant-garde ou L'Humanisme de Jacques Stéphen Alexis* (1993), une œuvre académique, portait vraiment la marque de la timidité de l'humble étudiant qui, hésitant à foncer, hésitait en conséquence à se prononcer sur les temps forts pour ne pas encourir l'ire des « mandarins » qui se croient en droit de tout se permettre et dénient aux petits AUTRES—comme NOUS—le droit à l'initiative, le droit d'oser dire, le droit d'oser faire... comme eux.

Effectivement, hier, nous avons eu l'honneur de donner un nouvel *« abrazo fraternal »* à Hilarion *(Compère Général Soleil)*, le camarade maudit des Dieux. Aujourd'hui, c'est le tour de Gonaïbo de nous accueillir aux bords de son Lac pour discuter, à l'ombre d'Atibon Legba, des retombées du premier conclave convoqué par l'Honorable Bois-d'Orme Létiro (*Les Arbres musiciens*). Demain, ce sera au tour d'El Caucho et de la Niña Estrellita (*L'Espace d'un Cillement*) de nous amener à témoigner très librement à l'agora de la revalorisation de l'AMOUR.

À l'âge où NOUS n'avons plus rien à craindre, il nous plaît d'élargir le champ bibliographique et d'élargir le cadre ou la base thématique de ces essais et ainsi approfondir des réflexions que nous avions à peine effleurées quand, jeune louveteau en composition littéraire, nous nous évertuions à bien tenir la plume pour mériter encore du beau sourire dont nous gratifiait manman Sisi, notre mère, qui—pour nous encourager—se plaisait à couvrir nos pommettes de baisers quand, petit enfant, nous récitions joliment les vers innocents de « Bébé grandit ». Pour l'instant, nous ne pouvons que nous souhaiter : « Bonne route ! » ou « Bonne chance ! »

À part l'« Apéritif », la « Présentation », et la « Conclusion », cette analyse des *Arbres musiciens* comprend dix parties :

Première partie : Les premiers éléments (parution, sources, anatomie, caractéristiques).

Deuxième partie : Le lieu romanesque multiple : Saint-Marc, Port-au-Prince (cotte mal taillée à Bourdon), la région des Lacs.)

Troisième partie : thèmes et personnages. L'action féminine…

Quatrième partie : les ecclésiastiques (catholiques : Mgr Colignon, Père Kervor, R.P. Diogène Osmin) ; (vodous : Bois-d'Orme Létiro et Danger Dossous). Les

militaires (en activité de service et ceux de l'ancienne armée nationale).

Cinquième partie : Initiateurs et initiés (Lt. Osmin et feu Lieutenant Perrot, la mère innommée et son fils Gonaïbo).

Sixième partie : Des personnages atypiques :

a. relevant du règne animal : le terrible barracuda de Saint-Louis du Sud, Zep, la couleuvre de Gonaïbo... ;

b. les divinités, les entités extraterrestres ;

c. les personnages collectifs ou anonymes à objectifs socio-culturels ;

d. les sanctuaires ;

e. la Forêt des Pins, la SHADA...

Septième partie : Les Arbres, du symbolisme de l'Arbre, la Forêt des Pins... Aux yeux d'un paysagiste hors pair... « Arbres pleureurs » au dédale de la Forêt des Pins ; départ de Nan-Remanbrans ; les premières heures dans la Forêt ;

Huitième partie : Le Panthéon des Arbres musiciens ; du Baroque ; Images, contes merveilleux... dans un cadre de culture populaire ; du rara et du carnaval.

Neuvième partie : L'histoire dans *Les Arbres musiciens* :

Des choses qui se sont passées il y a très longtemps :

a. au monde amérindien : Connaissance d'Haïti...

b. réminiscences historiques.

Des choses qui se sont passées il n'y a pas trop longtemps :

a. réminiscences des parades militaires ;

b. réminiscences de l'emprunt de 1922 ;

c. réminiscences de l'affaire Pérard.

Des choses qui se sont passées à l'époque contemporaine :

a. de la campagne des rejetés ;

b. de la Société Haïtiano–Américaine de développement agricole (La SHADA).

Dixième partie : Dégradation de l'environnement haïtien très tôt signalée par Jacques Roumain dans *Gouverneurs de la rosée.*

Ainsi, présentons-nous cet ouvrage en deux volumes :

a. le premier, la partie fictionnelle, comprenant les huit premières parties, a rapport au ROMAN, une œuvre d'imagination ;

b. le deuxième volume (comprenant les neuvième et dixième parties), se rapporte surtout à l'HISTOIRE.

À noter que l'on peut, entre autres, considérer Les *Arbres musiciens—cette épopée populaire*—comme un roman paysan dans lequel la paysannerie pauvre d'Haïti affronte courageusement les couches privilégiées indigènes et leurs alliés étrangers avec l'accessit de l'État néo-féodal et néo-colonial d'Élie Lescot. À bien observer la grande maîtrise avec laquelle Alexis aborda le mouvement réel de l'époque en question, nous sommes portés à rappeler qu'appréciant l'approche du romancier Léon Tolstoï de la problématique paysanne de l'ancienne Russie, Lénine soutint, non sans raison, que : «...*l'activité de l'écrivain ne mérite d'être prise en considération que si elle se fonde sur une connaissance du mouvement réel ». Par exemple c'est parce que Tolstoï « connaissait à merveille »* la *vie rurale, les classes qui s'affrontaient dans la campagne russe, c'est parce que cette connaissance « aiguisa son attention », « approfondit son intérêt » pour les évènements qui se déroulaient autour de lui qu'il peut être nommé légitimement le « miroir de la révolution russe ».* (*Littérature, politique, idéologie*, pp.147–148)

Dans le contexte haïtien, ne pourrait-on pas faire une réflexion semblable quant à Jacques S. Alexis, l'auteur des *Arbres musiciens*

Introduction

Aperçu historique

Rappelons, rapidement, pour l'édification de nos lecteurs les quelques événements historiques suivants qui ont concouru à faire des *Arbres musiciens* un roman historique au même titre que *Compère Général Soleil...*

1941–1942 : nous sommes en pleine deuxième guerre mondiale. Les États-Unis, ne pouvant plus s'approvisionner en caoutchouc sur leurs plantations d'Asie, obtiennent du gouvernement fantoche d'Élie Lescot qu'il consente à exproprier les petits paysans haïtiens de leurs lopins de terre au profit de la Société Haïtiano-Américaine de Développement Agricole (SHADA) chargée de la production, aux dépens des cultures vivrières, du caoutchouc décrété—en raison des besoins de la machine de guerre étasunienne—matière stratégique. Ce, à un moment où il était presqu'impossible d'importer des produits alimentaires de l'étranger.

Au même moment, toujours avec l'appui du gouvernement de Lescot, le clergé breton déclenche une campagne anti-superstitieuse en vue d'éradiquer les croyances religieuses héritées de l'Afrique, l'*Alma mater.*

Le sabre s'alliant alors au goupillon, le capital étranger à ses alliés locaux, le lieutenant Edgar Osmin et son frère Diogène Osmin sont les bras utilisés par l'Ambassade américaine et la hiérarchie du clergé catholique d'origine bretonne pour mener à bien les deux campagnes (dirigées surtout contre la paysannerie haïtienne) dans la région des Lacs et d'autres régions de l'arrière-pays.

Face à cette grave et dangereuse situation, le patriarche Bois-d'Orme Létiro, Grand Prêtre vodou de la région des

Lacs, convoque un conclave des *houngans* (prêtres vodous) des environs et d'autres régions du pays pour arrêter la stratégie à suivre en vue de défendre la terre et le culte des aïeux menacés par les impérialismes économiques et culturels. À cette occasion, l'honorable Létiro s'allie à Gonaïbo, l'enfant mystérieux de la région des Lacs vivant hors de la société des hommes.

En dépit de la résistance de groupes de paysans isolés, les deux campagnes se poursuivent. Le capitalisme, pénétrant notre campagne, déloge les petits paysans de leurs lopins de terre. Carles Osmin, poète-avocat, frère du lieutenant Edgar et du Père Diogène, un admirateur du leader marxiste Jacques Roumain, ne partage pas la position de ses frères. Cependant, en raison de son instabilité, il finira haut fonctionnaire d'un régime que, pourtant, il ne porte pas dans son cœur.

Finalement, Carl Osmin et Carméleau Melon (un originaire de la région des Lacs qui s'est urbanisé) arriveront à faire comprendre à Gonaïbo et au vénérable Bois-d'Orme Létiro qu'ils ne peuvent rien contre la marche de l'histoire : le capitalisme finira par l'emporter dans sa lutte contre la petite propriété paysanne.

Pour avoir bravé les dieux de l'Afrique ancestrale et aidé des mauvais blancs contre leurs frères paysans, le lieutenant Edgar Osmin sera assassiné et son frère Diogène sombrera dans la folie alors que leur frère Carles fera son chemin dans la diplomatie.

Finalement, alors que sur ces entrefaites Papa Bois-d'Orme et sa femme Dada passent à l'Orient Éternel, Gonaïbo, accompagné d'Harmonise, la petite-fille de Bois-d'Orme Létiro, ira vendre sa force de travail à une station de la SHADA où Carméleau Melon et d'autres petits paysans expropriés, recyclés travailleurs agricoles, l'attendent pour faire face au capital étranger.

Première partie

La fiction dans les Arbres musiciens

(Premiers éléments)

Chapitre 1

Jacques S. Alexis, à la parution de son deuxième roman.

Au moment où, en 1954, Jacques bouclait ses valises à Paris pour une tournée en Amérique latine, périple qui devait s'achever en Haïti, *Les Arbres musiciens* était déjà en préparation. L'ouvrage parut effectivement en 1957. L'auteur, qui venait de fêter son trente-cinquième anniversaire de naissance, n'était pas un inconnu du monde littéraire et politique. Il était déjà un romancier de renom : deux années auparavant, son *Compère Général Soleil* lui avait valu d'être placé, après son mentor, Jacques Roumain, parmi les plus grandes figures de la littérature du Tiers Monde. En outre, à l'occasion du déclenchement de l'action contre-révolutionnaire en Hongrie (1956), Alexis s'était prononcé, à côté d'un groupe d'intellectuels français, dont Louis Aragon, pour l'entrée des troupes soviétiques dans ce pays afin de barrer la route aux ennemis des travailleurs hongrois.

Il n'était pas non plus un novice des questions artistiques. À l'occasion du premier Congrès des Écrivains et Artistes Noirs organisé à Paris en 1956, dans ses *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens,* tout en admet-

tant qu'à notre époque l'art de tous les peuples se doit inévitablement de se concerter sur le contenu esthétique, il était en outre reconnu que :

> *L'art haïtien, comme l'art des autres peuples d'origine nègre, se différencie beaucoup de l'art occidental qui nous a enrichis. Ordre, beauté, logique et sensibilité contrôlée, nous avons reçu tout cela mais nous entendons le dépasser. L'art haïtien présente en effet le réel avec son cortège d'étrange, de fantastique, de rêve, de demi-jour, de mystère et de merveilleux ; la beauté des formes n'y est pas, en quelque domaine que ce soit, une donnée convenue, une fin première, mais l'art haïtien l'y atteint par tous les biais, même celui de la laideur... L'art haïtien, comme celui de nos cousins d'Afrique est profondément réaliste ce nous semble quoiqu'indissolublement lié au mythe, au symbole, au héraldique, au hiératique même*(1)

Théoricien du roman, Jacques S. Alexis pose **le problème** de la production romanesque sous un angle de vision distinct de celui de l'Occident. Dans le contexte du Nationalisme Nouveau et de l'Éveil des Peuples Noirs et des Peuples des pays sous-développés victimes d'une aliénation culturelle plus que séculaire. De plus, il estime que « les artistes et écrivains de ces pays noirs ont pour mission, non seulement de chanter les beautés et les drames de leurs peuples, mais aussi de repenser les normes et les canons établis afin de renouveler les lois des genres et ainsi de contribuer à l'enrichissement de la culture mondiale ». Cette idée se trouve éloquemment développée dans son essai *Où va le roman ?* (1957), une étude préparée par Jak Solèy à l'occasion du débat organisé par *Présence Africaine* sur les conditions du roman national chez les peuples noirs.

1957, année charnière...

Jacques Alexis inaugure l'année 1957 avec *La Belle Amour Humaine* tout en souhaitant que les intellectuels, ces édu-

cateurs collectifs, ces guides, ces porte-lumière s'évertuent à rendre leur humanisme plus profond en eux-mêmes, plus vivant, plus quotidien et plus agissant :

> *Aimons nous et ayons confiance un peu plus en l'homme de partout, c'est-à-dire en nous-mêmes et que cela se traduise dans tous nos actes comme dans toutes nos œuvres.* (2)

1957 est vraiment pour l'auteur de *La Belle Amour Humaine* l'année d'une production littéraire fébrile, intense et fructueuse si l'on considère les nombreux articles qu'il a produits et les importantes polémiques dans lesquelles il s'est engagé pendant cette année.

Au cours de cette année si riche en activités diverses, Alexis nous a, en outre, donné, l'impression d'entreprendre une vaste enquête sur la situation générale du pays et de rassembler des éléments devant conduire à une critique en règle des institutions en place. À cette occasion, il se penche, d'une façon spéciale, sur la situation des couches sociales défavorisées et nécessiteuses d'Haïti et propose déjà des solutions hardies-valables jusqu'à cette première décennie du deux centième anniversaire de la proclamation de notre Indépendance Nationale—pour tirer les campagnes haïtiennes habitées par les paysans, « les vrais producteurs des richesses nationales », des ornières de la routine, de la misère physique, intellectuelle, spirituelle et de l'exploitation séculaire. Ce qui n'était pas sans déplaire aux forbans (flibustiers) de l'ordre injuste qu'il (Alexis) n'hésitait pas à affronter à visière levée.

En outre, ceux-là qui—en ce temps-là—fréquentaient l'auteur de *Compère Général Soleil*—étaient non seulement frappés de sa grande vitalité, de son dynamisme, de sa curiosité intellectuelle, de sa propension à secourir autrui, de sa grande courtoisie, mais aussi par son amour charnel

pour son pays et son émerveillement devant les nouvelles beautés qu'il ne cessait de découvrir sur le visage de nos payses, dans le parler du peuple et les paysages merveilleux qui les entourent. Ghislaine Charlier, dont Alexis courtisait, à ce moment-là, la cousine, Andrée Roumer (Dédé, pour parler comme Morisseau-Leroy, un grand ami d'Alexis), prit un immense plaisir à partager, avec ses amis, la réminiscence suivante :

Que de bons moments nous avons passés avec Jacques, notre famille et nos amis ! Tout ce qu'il faisait nous intéressait. Il jouait avec les enfants, leur racontait des histoires, les faisait dormir. Je le revois encore tirant son petit carnet de sa poche pour prendre aussitôt note d'une expression créole qui avait suscité son étonnement et sa curiosité…

Au cours d'un été, j'avais été passer un mois de repos à Fermathe en compagnie d'Andrée. Jacques y venait presque chaque jour, parfois avec mon beau-frère, Aymon Charlier. Jacques chantait, disait des vers, lisait des passages du roman qu'il était en train d'écrire. Un après-midi, nous avons assisté à la venue d'un orage sur la plaine du Cul-de-sac. Tout en contemplant ce très beau spectacle, Jacques nous expliquait que la région des grands lacs serait, en partie, la scène, de son prochain livre, Les Arbres musiciens. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette plaine qui s'étalait au loin, ne se déplaça pour entrer dans la maison qu'au moment où la pluie l'atteignit et le trempa. (3)

Et Andrée (Dédé), sa fiancée de l'époque, de rappeler de son côté qu':

En septembre 1956, Jacques est parti à Paris pour participer au 1er Congrès des écrivains et artistes noirs, organisé par Présence Africaine. C'est là que pour la première fois il a parlé de réalisme merveilleux. […]

Nous nous sommes mariés le 31 décembre (1956). Au printemps, il est rentré en Haïti ; j'ai cru que c'était pour de bon, [...] À partir de là, Jacques s'est lancé comme un fou dans des activités politiques. Il a fait des sorties virulentes dans Haïti-Miroir, un journal de l'époque, et dans le Nouvelliste. Il intervenait sur tout et prônait le RASSEMBLEMENT.[...]

Quand Duvalier est arrivé, Jacques n'a plus cessé d'aller et venir. J'ai souvent eu peur. Il était repéré. Nous avons eu un fils, Jean-Jacques, en octobre 1959. Jacques avait un côté enfantin. Il aimait jouer, il aimait le piano, les échecs, les cartes. Il était très sensible à la peinture, celle de Diego Rivera et de Siqueiros, surtout. Il marchait en ondulant la tête, une démarche chaloupée. Jean Brièrre, le poète, l'appelait El Caucho, comme son Héros de l'Espace d'un Cillement, l'Homme-Caoutchouc. Un été, il a passé des heures à enregistrer le bruit de la mer. (4)

Notes

1. Jacques S. Alexis, « *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens* », dans Dérives, #12, 1978, pp.46–47.
2. Jacques S. Alexis, « *La Belle Amour Humaine* », 1957 in Europe #501, p.23.
3. Ghislaine Charlier, « Alexis tel que je l'ai vu », communication délivrée au Festival Jacques Stéphen Alexis tenu à New York à l'occasion de la célébration du 60e anniversaire du romancier le 30 octobre 1982.
4. Eric Sarner, *La Passe du Vent / Une histoire haïtienne,* 1994, Éditions Payot & Rivages, Paris VIe, pp.178–179.

Chapitre 2

Les sources des *Arbres musiciens*

A. Des événements de l'histoire contemporaine ont, effectivement, servi de toile de fond aux Arbres musiciens. Donc, ce n'est pas sans raison que le critique Michael Dash soutient :

Les Arbres musiciens (1957) finds its basic story in the period during 1941–1942 when President Lescot simultaneously gave an American Company (SHADA) the right to plant rubber tree on the land expropriated from the peasantry and unleashed a crusade enthusiastically directed by the Catholic Church against the Vodou religion (La Campagne antisuperstitieuse). The religious campaign was being used to serve economic venture by destroying the centres of peasant resistance. Alexis' literary achievement is more than that of recording two tragic periods of history. There is a quality of authenticity and dramatic truth created in this work by the technique of dramatizing and interpreting the history through and individual experience. (1)

Ce qui se traduit à peu près en français par :

Les Arbres Musiciens a pour toile de fond la période 1941–1942 quand le président Élie Lescot autorisa

simultanément une compagnie américaine (la SHADA) à planter du caoutchouc sur les terres des paysans expropriés et l'Église catholique à lancer une campagne contre la religion Vodou (la Campagne anti-superstitieuse). La campagne religieuse devait seconder la campagne de dépossession en détruisant les centres de résistance haïtienne. La performance littéraire d'Alexis est plus qu'un constat des deux événements de cette période tragique de l'histoire. Il y a dans cette œuvre une authenticité et une vérité dramatique dues à sa façon de dramatiser et d'interpréter l'histoire à travers une expérience individuelle.

Et il y a cependant lieu de rappeler que dans ce roman, Alexis fait écho aux différentes prises de position de l'écrivain indigéniste Jacques Roumain qui, à l'époque, dénonça la campagne anti-superstitieuse comme une entreprise néocolonialiste de la hiérarchie catholique française pro-Vichy, pro-collaborationniste, anti-alliée, visant, entre autres, à semer la confusion dans les esprits et la division, aussi bien dans la famille haïtienne que dans « le front commun des nations américaines pour la défense de notre hémisphère contre l'hitlérisme ». (2)

B. Le thème du Clergé National Vs. Clergé Breton figurant dans la dédicace de l'auteur à tous ses amis prêtres haïtiens de la nouvelle génération, a été antérieurement exploité par plusieurs romanciers haïtiens ; entre autres :

a. Dans *Contes de Pâques* (*L'Essor*, avril 1912) Hénec Dorsinville souhaite la venue d'un clergé noir, palladium de la république, qui contribuerait à lancer Haïti dans la voie du progrès et de la civilisation.

b. En 1926, le juge Roscelin de *L'Amant idéal* d'Aimard Lessage estime qu'il nous faut un clergé haïtien, affranchi, patriote, sincère, prêt à toutes les concessions, même à se séparer du clergé breton s'il le faut. (3)

C. L'attachement à la religion ancestrale et à la terre natale que sous-tend le roman est un thème intensément exploité dans le roman haïtien bien avant Jacques S. Alexis. En effet, de 1836 (avec Ignace Nau) à nos jours, le vodou—quoiqu'en pensent certains esprits auxquels il répugne d'en parler—a toujours constitué (et surtout par suite de la première occupation américaine (1915–1934) un des thèmes de prédilection de nos romanciers. *L'Héritage sacré* (1945), *La Vengeance de la Terre* (1913), *Le Drame de la Terre* (1948) de Jean-Baptiste Cinéas, *Jésus ou Legba ?* (1933) de Milo Rigaud, *La Montagne ensorcelée* (1931) de Jacques Roumain, *La Case de Damballah* (1939) de Pétion Savain, les romans des frères Marcellin dont *Tous les hommes sont fous*, en sont d'éloquents témoignages.

Bien des problèmes relatifs au vodou posés par Alexis dans le cadre des *Arbres musiciens* ont été antérieurement abordés par bon nombre de ses prédécesseurs. Par exemple :

a. Bois-d'Orme Létiro, le bon houngan (prêtre vodou), l'adversaire du gangan-makout (féticheur, sorcier, Danger Dossous), est le frère de Bazar Accélon, le fidèle serviteur des lwa (esprits) de *L'Héritage Sacré* de Jean-Baptiste Cinéas.

b. Le thème du mari trompé et du trésor enfoui, illustré par Danger Dossous a été probablement inspiré à Alexis par les Simulacres de Fernand Hibbert et particulièrement cette scène où l'escroc Pablo Alcantara...

> *au lieu de se mettre à débiter les prétendues raisons de Manès... monta retrouver Céphise avec laquelle il passa une heure inoubliable dans un lit tiède et parfumé tandis que M. Hellénus Caton, nu, tel un bronze antique, se tenait debout au milieu du parterre dans la nuit froide et argentée, contemplant la lune avec obstination...*(4)

Rappelons aussi que Frédéric Marcellin, un autre tenant du Réalisme social haïtien, recommanda, dans son essai Autour de deux romans, qu'en général notre littérature trouve une source d'enrichissement dans notre Histoire, notre morale, notre topographie matérielle, et les beautés physiques de notre pays que nos écrivains se doivent de chanter pour qu'elles soient aimées de tous.

c. Les ouailles de la Remembrance offrent des sacrifices pour conjurer les dieux ou pour attirer leurs bienfaits. Ce thème figure dans *Compère Général Soleil* où la vieille Ursule, la mère d'Hilarion donne un tchakala (un « service ») pour apaiser les Lwa (esprits) irrités contre son fils Hilarion et sa fille Zuléma. Antérieurement, nous retraçons ce thème dans *Les Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain quand la vieille Délira invoque l'Homme-Dieu et implore la miséricorde des Dieux de l'Afrique en faveur de sa communauté gercée de sécheresse et déchirée par la division.

D. À côté de l'histoire contemporaine et de la problématique du roman haïtien, on a pu retracer des influences étrangères dans la conception et la composition des *Arbres musiciens* :

a. Ghislain Gouraige estime qu'Alexis :

s'inspirant du procédé simultanéiste de Sartre, fait assumer à chaque personnage une part importante de l'action. Tous vivent et se meuvent à la fois, agités par des intérêts et des pensées diverses. Les destinées humaines se jouent au même moment sur des plans différents : à Saint-Marc avec la famille Osmin, à Port-au-Prince avec l'archevêque, à Bourdon avec l'ambassadeur américain, au lac Azuei avec Gonaïbo et les paysans. Les classes et les institutions sociales sont disposées en éventail et leurs représentants poussés simultanément comme des pions sur un vaste échiquier : ce sont les paysans, le haut et le bas clergé, l'armée et la petite bourgeoisie provinciale. (5)

b. Dans le même ordre d'idée, Léon-François Hoffmann souligne que Diogène s'apparente « aux prêtres torturés des romanciers catholiques comme Mauriac, Bernanos, ou Julien Green ».

Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'Alexis était effectivement un familier de ces écrivains puisque au cours de sa polémique avec le R.P. Salgado, son frère de baptême, il fit mention des « démêlées du romancier catholique Georges Bernanos avec une certaine presse et certains milieux catholiques ». (6)

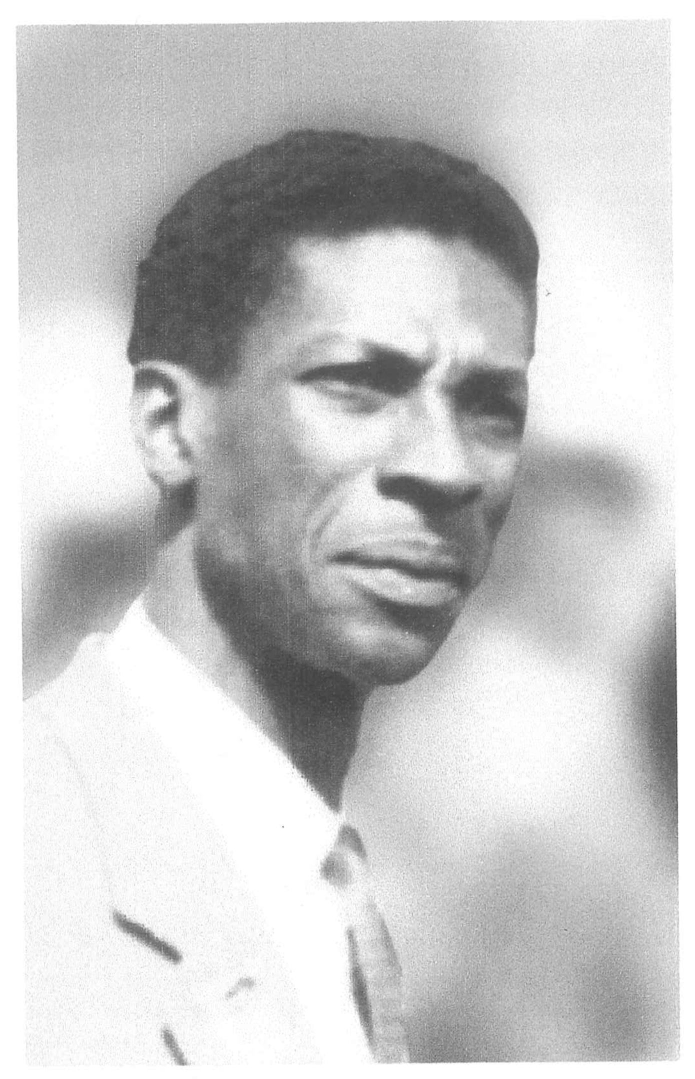
En cette circonstance, Bernanos déplora la levée de bouclier des milieux catholiques et théologiques contre l'œuvre du romancier catholique François Mauriac qui a campé le personnage si vrai et si humain de *Thérèse Desqueyroux,* nous informa Alexis.

À noter que l'on trouve aussi de fortes ressemblances entre le drame des petits fermiers du Centre-Ouest et du Sud-Ouest des États-Unis des *Raisins de la colère* de John Steinbeck, jetés sur les routes après avoir été expropriés par les magnats agro-industriels et celui des petits paysans expropriés par la SHADA dans la région des Lacs (Les *Arbres Musiciens*)

Notes

1. DASH, J. Michael, *Jacques Stéphen Alexis,* Toronto : Black Images, 1975, p.21.
2. Jacques Roumain, « À propos de la campagne «anti-superstitieuse» : Les superstitions », in *Jacques Roumain, œuvres complètes,* édition critique, Léon-François Hoffmann, coordinateur, ALLCA XX, 2003, Paris.
3. Léon-François Hoffmann, *Le Roman Haïtien, Idéologie et Structure,* Éditions Naaman, 1982, Canada, p.250.
4. Fernand Hibbert, *Les Simulacres,* p.82.
5. Cité par Yves Antoine dans *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stéphen Alexis,* p.208.

6. Jacques S. Alexis, « Lettre ouverte de Jacques Alexis à ce prêtre en réponse à sa recension », in *Une Négritude Socialiste / religion et développement chez J. Roumain, J.S. Alexis et L. Hughes*, l'Harmattan, Paris, p.2



Jacques Stéphen Alexis (courtoisie CIDIHCA).

Chapitre 3

Anatomie des Arbres musiciens

La dédicace

Jacques S. Alexis dédia le roman *Les Arbres musiciens* à ses amis :

> *de la nouvelle génération des prêtres catholiques haïtiens qui, eux, n'ont pas oublié [...] les voix de la terre natale qui se battent pour un clergé enfin national comme pour la ronde, sans exclusive, de toutes les mains autour du patrimoine du grand Empereur... Cette ronde à laquelle il a tout sacrifié... (J.S.A.)*

NB. Cette dédicace donna lieu à une célèbre polémique entre Jacques S. Alexis, l'auteur du roman, et son frère de baptême, le Révérend Jean-Marie Salgado, qui, en ce temps-là, en tant que Supérieur du Juniorat-Petit Séminaire de Camp-Perrin, avait, au nom des prêtres catholiques de son Ordre, procédé à la recension du texte en question.

Chapitre 1

Présentation de la famille Osmin (pp.9–35).
Léonie Osmin, une virago de Saint-Marc (petite ville côtière du département de l'Artibonite) administre une

volée de cocomacaque au Révérend Père Kervor surpris dans une bacchanale sexuelle chez la dévergondée Rose Javis. Ce prêtre breton, adversaire de Me Nevers Desoiseaux, candidat à la députation aux prochaines législatives, avait tenté de faire passer Léonie pour un loup-garou (une sorcière), afin de discréditer Me Desoiseaux dont elle soutient, à fond, la candidature et diminuer les chances de son fils Diogène d'être ordonné prêtre. Pour apprendre à l'homme de Dieu à ne plus utiliser sa méchante langue pour porter préjudice à autrui, mam'zèl Léonie le « rompit d'un duplicata de coups de cocomacaque ». Ça lui apprendra à faire le bavard !

Le lieutenant Edgar Osmin, fils de Léonie, aide-de-camp de la maison militaire du Président de la République, a été contacté par le président Élie Lescot pour diriger les opérations d'expropriation des petits paysans au profit de la Société Haïtiano-Américaine de Développement Agricole (SHADA). Cet officier noir, d'humble origine, mais ambitieux et opportuniste, hésite avant de donner son accord ; « s'il ne sortait pas de cette affaire fortune faite, le jeu n'en valait pas la chandelle » (p.24).

Dans l'intervalle, à la surprise de tous, **l'Archevêque d'Haïti, d'origine bretonne, informe Diogène Osmin qu'après son ordination prochaine, il se propose de le garder à l'archevêché comme secrétaire.**

Entre-temps, il se répétait aussi que des religieux canadiens et américains allaient arriver au pays pour rogner le monopole jusque-là exclusif du clergé breton.

Mais tandis que Diogène, le frère moinillon, s'occupait de moiniller, qu'Edgard, le frère gendarme, s'occupait de marcher au pas et de compter *one-two-three*, le troisième frère, Carles Osmin, le poète-avocat, cavalait sur le chemin de Fonds-Parisien, « *un petit coin où la vie coule comme un ruisseau de miel* » (p.35). Parti à la recherche d'une belle

petite « grenn », au corps satiné, qu'il avait visée, il n'y a pas longtemps, il fit une chute de cheval. Ce qui lui valut de passer toute une nuit de froid et de fièvre sur la route, à la belle étoile.

Chapitre 2

La rencontre Carles Osmin / Gonaïbo. Le gouvernement annonce l'emprunt de la SHADA (pp.36–71).
Carles Osmin est finalement identifié par Gonaïbo, l'enfant mystérieux de la région des lacs, qui l'héberge dans sa chaumine et le soigne de l'entorse qui avait mis sa cheville mal en point. Sur les instances de sa mère et de son frère Edgard, Diogène repoussa la première proposition de l'Archevêque mais en accepta une autre : marcher à la tête de l'Inquisition bretonne visant à éradiquer la religion vodou dans les campagnes haïtiennes.

Sur ces entrefaites, à grands coups de cymbale, le Service d'Information du gouvernement de Lescot annonce à la Nation que son « grand allié », les États-Unis d'Amérique du Nord, vient de lui offrir des millions de dollars pour le financement de son récent projet de développement agricole. Droit est alors reconnu à la SHADA (la compagnie agro-industrielle nord-américaine), chargée de la production du caoutchouc et de l'exploitation de la Forêt des Pins, d'exproprier les petits paysans de leurs lopins de terre.

À cette occasion, l'Archevêque français et l'ambassadeur des États-Unis à Port-au-Prince, décident de se rencontrer pour s'entendre sur une stratégie commune.

Chapitre 3

Les opérations de la SHADA débutent (pp.72–88).
Tout de suite après l'intronisation d'un Oblat canadien comme évêque des Cayes et la rencontre de l'ambassadeur des États-Unis et de l'Archevêque (pétainiste notoire),

les opérations de la SHADA débutent dans la région des Lacs. Le tracteur et le goupillon s'apprêtent alors à s'en prendre aux forces vives du pays afin de mieux y asseoir leur domination économique et culturelle.

Gonaïbo, l'enfant à la couleuvre, cacique Henri en son genre, voyait d'un mauvais œil la présence des blan meriken (considérés comme des anges destructeurs) dans son domaine, jusque-là inviolé. Aussi se décida-t-il, même en franc-tireur, ou avec des moyens rudimentaires, à se mesurer à ces profanateurs.

Chapitre 4

Les Osmin s'apprêtent à transporter leurs pénates dans la région des Lacs (pp.89–103).

Remis de sa chute de cheval, Carles Osmin rentre à Port-au-Prince pour apprendre que son frère Diogène, intronisé, est nommé curé à Ganthier. Et que de son côté, son frère Edgard vient de recevoir un commandement frontalier à Fonds-Parisien tout près de Ganthier. Carles a tout de suite saisi le sens de ces démarches et commence à manifester un certain raidissement.

La famille Osmin, au complet, assiste à la première messe célébrée par Diogène à Saint-Marc, sa ville natale.

La veille de leur départ pour la région des lacs, Carles et Diogène assistent à la réception donnée par Melle Desoiseaux, une aristocrate attardée, pour fêter l'élection de son frère Nevers Desoiseaux. Diogène est humilié, au cours de cette réception, par le mulâtre raciste Jacques Dellegrini. **En rentrant chez sa mère, après cette réception, Diogène rencontre une bande de « makanda » (lougawou) qui le mettent en fuite.**

Léonie, qui a eu vent des missions confiées à ses deux fils, Diogène et Edgard, attire leur attention sur les conséquences néfastes des œuvres qu'ils acceptent d'entreprendre.

Chapitre 5

L'arrivée des Osmin dans la région des Lacs jette la consternation dans le cœur des habitants (pp.104–141). Leur regard et leur parler sont remplis de mystères. Papa Bois-d'Orme Létiro, le patriarche protecteur de la région, convoque le général Miracin, dignitaire du sanctuaire Nan-Remanbrans, pour affaires importantes. Les paysans, qui se trouvaient chez « *geal* Miracin » au moment de la visite de l'auguste vieillard, sont consternés : c'est la toute première fois qu'ils ont entendu papa Bois-d'Orme parler comme il vient de le faire. Tout de suite après le départ du patriarche, Joysilus, un gamin, filleul de Miracin, venant de Fonds-Parisien, informe la compagnie de son parrain qu'un prêtre et un lieutenant, accompagnés d'une grosse dame, sont arrivés au bourg et ont pris logement dans la grande maison de Me Vertus Dorcil. Les inquiétudes des paysans se confirment alors.

Chapitre 6

Le R.P. Diogène Osmin prend possession de sa cure à Ganthier (pp.142–161).
Trois jours après son arrivée à Fonds-Parisien, Diogène gagne sa cure à Ganthier. Il se dessine alors un emploi de temps assez chargé et se décide à prêcher pendant un mois la campagne anti-vodou.

Alors qu'il observe et apprend à connaître les hommes et les choses de la région, il se sent épié et entouré d'un monde hostile. De son côté Léonie essaie de se faire des relations parmi les bonnes femmes du canton. **Soudain Carles arrive et annonce à Edgard le retour au pays de Pierre Roumel, son idole des années 1920. Edgard s'en soucie peu car pour lui le passé est bien mort.**

À ce moment-là, une paix relative règne au pays. Le gouvernement de Lescot ayant consenti à participer, à

côté des alliés, à la croisade antifasciste, l'opposition progressiste juge bon de lui accorder un répit. Tandis que le chômage et l'inflation sévissent au pays, Lescot et ses amis font main basse sur les propriétés des Allemands incarcérés et profitent aussi de la cherté du coût de la vie.

Le « noirisme » d'un secteur de la petite bourgeoisie s'affirme en réplique au mulâtrisme de la clique à Lescot.

Le peuple et ses artistes donnant, à cette occasion, libre cours à leur verve gouailleuse et à leur malice, satirisent, dans des poèmes et des chansons, Lescot, sa clique, l'« *homo americanus* », le « Master of », cette nouvelle espèce zoologique mise à la mode par le Département de l'Éducation Nationale d'alors.

Chapitre 7

Les préparatifs en vue de la campagne d'abjuration et le conclave des papalwa (prêtres vodou) (pp.162–180)

Flanqué des filles du Tiers Ordre de Saint-François, le Père Osmin mène rondement les préparatifs en vue des premières abjurations. Le bourg est alors en plein malaise. Des éléments de la petite bourgeoisie voient dans le « comportement et les injonctions du clergé breton » une insulte à l'honneur national. Le petit peuple qui ne pratique pas la religion des prêtres, craint les conséquences néfastes de cette campagne : quand le bétail se mettra à mourir, quand les enfants tomberont malades, s'il n'y pas de badji, plus de papalwa, qui prodiguera de l'aide aux pauvres paysans ?

Entre-temps, papa Bois-d'Orme Létiro a pu convoquer les *papalwa* de Fonds-Parisien, ceux des *hounfort* et des hauts lieux de chaque département géographique du pays et de la République Dominicaine pour arrêter la ligne de conduite à suivre à l'occasion de la campagne contre la religion de nos ancêtres.

Le conclave a lieu. Deux thèses s'y affrontent :

a. L'une prône la soumission apparente et le transfert des autels vers des lieux secrets.

b. L'autre préconise la résistance : il faut mobiliser les fidèles pour que de leurs poitrines ils forment un rempart devant protéger les temples contre le clergé blanc.

Papa Bois-d'Orme consulte les dieux. Ayizan, la grande marcheuse, commande aux hommes de rester « *là où les lwa ont bâti leurs hounforts parmi le peuple des jardins* » (p.178).

Finalement le conclave arrête la consigne suivante :

« *Déménager le sanctuaire et attendre les profanateurs dans un temple vide.* »

Chapitre 8

La tension monte contre les frères Osmin. Gonaïbo confère avec Papa Bois-d'Orme Létiro (pp.181–205).

Léonie Osmin vit dans l'inquiétude. Une atmosphère pesante d'hostilité entoure deux de ses fils : aux yeux de tous, d'une part, Edgard est vu comme le bras armé que va utiliser la SHADA pour exproprier les paysans ; d'autre part, Diogène est le bras noir dont va se servir le clergé blanc pour porter la hache au tronc de l'arbre de la religion ancestrale.

À son retour d'une visite à son collègue et voisin dominicain, le capitaine Raúl Cordero, Edgard, accompagné du sergent Calpin, rencontre, la nuit, un fantastique troupeau de bœufs portant entre leurs cornes une bougie allumée. Les cavaliers prennent la fuite et regagnent leurs pénates après mille et une péripéties rocambolesques.

À la surprise de tous, à la fin de l'audience dominicale à Nan-Remanbrans, Gonaïbo, l'enfant à la couleuvre, vient conférer avec papa Bois-d'Orme Létiro.

Chapitre 9

Gonaïbo est déçu. Le déclenchement de la campagne d'abjuration (pp.206–226).

Gonaïbo a été déçu par le vénérable Létiro. Il s'attendait à trouver en lui un lutteur qui accepterait de se battre pour sauvegarder la terre ; « *contrairement à ses espérances, il a trouvé en lui un homme prudent, raisonneur, sénile* » (207) qui voudrait en outre le vassaliser.

La campagne d'abjuration a débuté. Les bigots du bourg, une soixantaine environ, ont volontairement « renoncé ».

Carles Osmin rencontre Gonaïbo et essaie de le persuader de ne rien entreprendre contre la SHADA qui a l'État, la Justice, la Police, l'Armée et l'Église de son côté.

Alors que la santé du Père Diogène commence à provoquer des inquiétudes, la nouvelle de l'abjuration de Joseph Boudin, le chef de la Police Rurale, le précède dans son village. Les paysans le conspuent et Aristil Dessin le provoque en duel. Papa Bois-d'Orme intervient et met le holà entre les duellistes.

Chapitre 10

La procession du 4e dimanche de carême. Un commando dirigé par Gonaïbo récupère les objets rituels saisis arbitrairement par le Père Osmin dans les badji/bagui (temples vodou) (pp.227–252).

Le 4e dimanche de carême, au cours d'une très grande procession on promène un groupe sculptural fort impressionnant : le corps de Jésus, descendu de la croix, reposant entre les bras de la mère des douleurs. Le Docteur Florencel, Cocan, le clochard, Pauléon François, le grand planteur, Cécé Dodo, la marchande d'acassan, ripostent.

Ce jour-là les *hounfò* de Bòs Amisial à Joli et de Frère Caonabo, à Beaugé, sont saccagés.

Aussitôt informé de ces événements, Carles s'empresse de se rendre à Ganthier pour suivre de près la situation. Les objets cultuels, saisis dans les temples vodou, et étalés dans la cour du presbytère, sont gardés par Bardinal, le sacristain, et trois gendarmes.

Le Père Osmin se propose de convoquer la population du Bourg le lendemain pour procéder à l'autodafé conformément aux instructions reçues. Carles désapprouve son frère.

Grâce à Miracia, la cuisinière du lieutenant Osmin, Danger Dossous, le *gangan-makout* (sorcier), est informé régulièrement des différentes phases du déroulement de la campagne anti-vodou ou de « *rejete* ». Dans l'optique du gangan-makout, l'élimination des *papalwa* (prêtres du vodou) mettra en son pouvoir les paysans aux abois. Déjà, il caresse le projet de faire revivre la société satanique des *Ouin-bindingue* ou *Champwèl*, pour terroriser les villageois de sa région. Il compte sur Joseph Boudin, le chef de section, et sur d'autres éléments ambitieux de la zone pour réaliser l'odieux projet. Joseph Boudin hésite et finalement refuse d'y contribuer.

Entre-temps, Aristil Dessin, dignitaire du sanctuaire Nan-Remanbrans, projette une expédition nocturne pour récupérer les objets sacrés enlevés par les profanateurs catholiques. Le général Miracin, Innocent Dieubalfeuille et la vieille Clèsimène sont d'accord pour cette opération-récupération. Après avoir consulté les *lwa* (les dieux), Bois-d'Orme qui, par l'intermédiaire de sa petite-fille Monise, avait conclu une alliance avec Gonaïbo, demande que l'opération soit conduite par ce dernier. À l'aide de morceaux de viande et de boulettes soporifiques, le commando arrive à endormir et les chiens de garde et les veilleurs : il enlève, sans encombres, les objets visés qu'il transporte à dos de dix ânes.

Chapitre 11

Le personnel de la SHADA arrive à Fonds-Parisien. L'impact de l'opération-récupération. Carles Osmin rencontre Bois-d'Orme Létiro (pp.253–271)

Le personnel de la SHADA commence à arriver à Fonds-Parisien. Les autorités du bourg sont sur le qui-vive. Elles s'expliquent alors la présence du lieutenant dans le bourg.

La nouvelle de la disparition des objets cultuels de la cour du presbytère s'est répandue dans toutes les campagnes avoisinantes pour finalement trouver des échos à la capitale (Port-au-Prince). L'entourage du Père Osmin commence à manifester de la crainte.

Me Carles Osmin se résout alors à rencontrer le patriarche de la Remembrance. Il confie à Bois-d'Orme qu'il est différent de sa famille et qu'il respecte tout ce qui sort de la terre y compris les *lwas*. Il apprend en outre au noble vieillard qu'il y a un faible espoir que les *hounfò* ne seront pas détruits car dans la capitale, Pierre Roumel, un révolutionnaire, s'est dressé contre la campagne d'abjuration déclenchée par le clergé breton. Il lui demande d'en informer les paysans pour qu'ils sachent qu'ils ne sont pas seuls.

Chapitre 12

Gonaïbo attaque des fonctionnaires de la SHADA. L'agitation contre la campagne anti-vodou fait tâche d'huile. Les paysans menacés par la SHADA décrètent la vigilance (pp.272–302).

De son poste d'observation, Gonaïbo lance des pierres aux Américains qui jouent au golf et en blesse un. Un groupe de paysans, Joyeuse Pitou en tête, ont failli « arranger » l'arpenteur Acélhomme au cours d'une opération de rafraîchissement des lisières.

Danger Dossous, le sorcier, couvre le lieutenant Edgard de ridicule à l'occasion d'une affaire de fouilles d'un trésor enfoui : alors que l'officier est au bord d'une fosse *« dans son uniforme mirobolant, sabre au clair, le visage illuminé par les danses d'une bougie »* (p.285), le malfaiteur partage sa couche avec sa maîtresse Mariasol, une Dominicaine d'une beauté ravissante.

L'agitation gagne plusieurs secteurs de la capitale : Pierre Roumel mène l'attaque dans la presse contre la campagne anti-superstitieuse qui donne lieu à de brutales réactions : des coups de feu sont tirés un dimanche matin à l'Église de Delmas et plusieurs chapelles sont profanées. Alors que le gouvernement haïtien et le clergé breton sont sur la sellette, la SHADA étend ses tentacules sur l'arrière-pays.

Chapitres 13–14

Carméleau Melon, le fils de Théagène Melon, retourne dans son hameau ; il est employé par la SHADA. La campagne de profanation des hounfò se poursuit… Le lieutenant Osmin convoque les propriétaires, les métayers, les fermiers à un meeting d'information. Gonaïbo incendie les baraques de la SHADA, le Père Osmin arrive enfin à Nan-Remanbrans (pp.303–359).

Carméleau Melon, dont on est resté longtemps sans nouvelles, revient dans sa région parmi les travailleurs embauchés par la SHADA. Il en profite pour assister à la célébration de la fête pascale à Nan-Remanbrans, faire la connaissance de l'enfant du bord des lacs et entretenir ce dernier et papa Bois-d'Orme du sort qui attend les paysans.

De son côté, le curé multiplie les descentes de lieu car tout doit se terminer le dimanche de Quasimodo. Après mille et un déboires, il arrive enfin à Nan-Remanbrans où il est salué par les imprécations et la malédiction de Bois-d'Orme Létiro.

Ces derniers événements ont été précédés de la mort de Dada, la femme du Grand-Prêtre (papa Bois-d'Orme) et des accordailles de Gonaïbo et d'Harmonise, l'arrière-petite-fille de papa Bois-d'Orme.

Chapitre 15

Le revers de la médaille (360–384)
Léonie reçoit une lettre par laquelle son fils Carles lui annonce, coup sur coup, son mariage avec Denise Séverin, la nièce des Desoiseaux, et sa nomination comme secrétaire d'ambassade à Washington.

Au même moment, Edgard, qui a failli être victime d'un empoisonnement, rentre couvert de sang : au cours d'un meeting il a été poignardé par le paysan Aristil Dessin qui demeure introuvable malgré les recherches actives de l'Armée et de la Police.

Le lendemain de la destruction du sanctuaire Nan-Remanbrans, le Père Osmin commence à manifester des signes d'une dépression nerveuse. Les soins empressés du Dr Flaurencel n'ont pu avoir raison du mal mystérieux dont il est frappé.

Les opérations de dépossession ont commencé. Les bulldozers de la SHADA entrent en action et éventrent les chaumières. Des paysans voudraient s'y opposer. Le lieutenant Osmin et ses gendarmes les tiennent en respect. Geal / Général Miracin, après avoir renvoyé les siens, se tient ferme, l'arme au pied, attendant les bulldozers. À leur apparition, il épaule. L'officier le somme d'abandonner la partie. Un coup de feu part, l'officier Edgard Osmin s'écroule. Un deuxième coup : « *geal* » Miracin vient de mettre lui-même fin à ses jours.

Maintenant, les paysans dépossédés sont jetés sur les routes, leurs bagages sur le dos. Allant on ne sait où ; tandis que Papa Bois-d'Orme, appelé à l'Orient Éternel

par son Grand-Maître, repose déjà dans la fraîcheur de la terre.

Chapitre 16

L'appel de la forêt (385–392).

Pieds nus, légèrement vêtu, le Père Osmin erre dans la forêt. Le moindre bruit l'effraie. Sa mère l'appelle. Il se précipite dans la direction opposée à cette voix à la recherche d'une introuvable solitude. Finalement du promontoire où il s'assoit. Il regarde le lac, la vallée, les hameaux et les jardins. Il ne voit rien. Il n'entend rien.

Le couple d'adolescents (Gonaïbo et Harnonise) avance pour le regarder. Il met un temps infini à lui rendre ce regard.

Une Léonie, au visage creusé de fatigue et d'insomnie, aux yeux brûlants de fièvre et de chagrin, survient. Elle l'appelle, lui prend la main et docilement, il la suit après avoir jeté un dernier regard sur Gonaïbo et Harmonise qui s'enfoncent dans la forêt en marche vers la vie nouvelle que leur avait annoncée Carmélau Melon.

Et, plus d'un siècle après, le fantôme du Père Diogène ne cesse de hanter la forêt.



Jacques avec des amis, des techniciens chinois.

Chapitre 4

Caractéristiques des *Arbres musiciens*

Retenons pour notre édification, et sans peur de nous répéter, que des faits ou événements historiques dont nous parlerons en long et en large plus tard ont vraiment concouru à faire aussi des *Arbres musiciens* un roman historique au même titre que le *Weaverley* de Walter Scott, le *Dernier Chouan* d'Honoré de Balzac, *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *Wilhem Meister* de Johann Wolfgang von Coethe, le Roman de *Bas-de-Cuir* de James Fenimore Cooper, *Guerre et Paix* de Tolstoï, etc.

1941–1942 : on est en pleine seconde guerre mondiale. Le gouvernement d'Élie Lescot, fidèle allié du Département d'État américain, ordonne l'expropriation des paysans haïtiens de la région des Lacs au profit de la Société Haïtiano-Américaine de Développement Agricole (SHADA), se livrant à l'exploitation du caoutchouc aux dépens de la culture des produits agricoles destinés à la consommation courante de la population locale. Au même moment, toujours avec l'appui du gouvernement

d'Élie Lescot, le clergé breton déclenche une campagne anti-superstitieuse en vue d'éradiquer, dans le peuple, les croyances ancestrales héritées de l'Afrique.

Ainsi, le sabre s'alliant au goupillon, le capital étranger à ses alliés locaux, le lieutenant Edgard Osmin et son frère Diogène Osmin sont les bras utilisés par l'ambassade américaine et la hiérarchie du clergé catholique pour mener à bien les deux campagnes (dirigées surtout contre la paysannerie pauvre dans la région des Lacs, aux environs de Fond-Parisien, de Ganthier et du Lac Azuéï.

Bois-d'Orme Létiro, le Grand Prêtre vodou de cette région, convoque immédiatement un conclave de houngans (prêtres vodou) de sa région et d'autres points du pays pour arrêter la stratégie à suivre en vue de défendre la terre et le culte des Ancêtres menacés par les impérialismes économique et culturel. En cette conjoncture, le vénérable Létiro s'allie à Gonaïbo, l'enfant mystérieux de la région des Lacs, vivant loin de la société des hommes.

En dépit de la résistance de groupes de paysans isolés, les deux campagnes ont lieu. Le capitalisme, pénétrant à la campagne, déloge les petits paysans de leurs lopins de terre.

Carles Osmin, poète-avocat, frère du lieutenant Edgar et du Révérend Diogène (qui, en raison de son instabilité idéologique, finira haut fonctionnaire d'un régime que pourtant il ne porte pas dans son cœur) et Carméleau Melon (un originaire de la région des Lacs qui s'est urbanisé) font comprendre à Gonaïbo et à Bois-d'Orme Létiro qu'ils ne peuvent rien contre la marche de l'histoire ; quoiqu'on fasse, la SHADA, cette puissante entreprise capitaliste, l'emportera sur les petites entreprises paysannes.

Pour avoir bravé les dieux de l'Afrique ancestrale et aidé les mauvais Blancs contre leurs frères paysans, le lieutenant Edgard Osmin sera abattu au cours d'un mee-

ting de masse qu'il avait lui-même convoqué. Et son frère Diogène sombrera dans la folie alors que leur frère Carles fera son chemin dans la diplomatie.

Sur ces entrefaites Papa Bois-d'Orme et sa femme Dada passent à l'Orient Éternel et Gonaïbo, accompagné d'Harmonise, la petite-fille de papa Bois-d'Orme, s'en va vendre sa force de travail à une station de la SHADA où Carméleau Melon et d'autres paysans recyclés travailleurs agricoles l'attendent pour faire face ouvrièrement au capital.

Les Arbres musiciens, est-il un roman prolétaire ? Le prolétariat haïtien y est représenté par les ouvriers agricoles qui peinent sur les plantations de la SHADA. Bon nombre de ces ouvriers sont de petits agriculteurs expropriés recyclés travailleurs agricoles pour survivre.

Est-ce un roman paysan ? Ah, oui ! La scène de ce roman est systématiquement occupée par de nombreuses colonnes paysannes qui produisent, prient, chantent, dansent et luttent, *pou yon demen miyò / pour des lendemains meilleurs.*

Ici on est en plein dans la problématique agraire ou la thématique de la dépossession des petits paysans telle que pratiquée dans plusieurs pays de la Caraïbe et de l'Amérique latine (dont les petits paysans sont journellement victimes des expropriations arbitraires des grandes compagnies agro-industrielles avec la complicité des oligarchies locales).

Est-ce aussi un roman historique ? Deux de ses thèmes axiaux (servant de toiles de fond) sont deux événements marquants de notre histoire :

1. À l'occasion de la seconde guerre mondiale, avec la bénédiction du gouvernement d'Élie Lescot, la SHADA, une compagnie étrangère, exproprie des milliers de petits paysans haïtiens de leurs lopins de terre qu'elle affecte à la culture du caoutchouc décrété matière stratégique…

2. Au même moment, toujours avec l'assistance du gouvernement haïtien, la hiérarchie du clergé breton, déclenche une campagne anti-vodou pour éradiquer dans les masses populaires l'influence des hounfò représentant pour lui le symbole de la résistance à l'oppression culturelle qu'il alimente de connivence avec la SHADA qui, dans le contexte néo-colonial, personnifie l'oppression sociale, économique etc.

Deuxième partie

Le lieu romanesque

Chapitre 5

Lieu romanesque multiple…

Faux paradis des hommes, cette île a des accents de grandeur qui autorisent les plus folles équipées du rêve ! (J.S.A.)

Au lever du rideau, nous sommes en plein dans la féerie naturelle et surnaturelle, pour ne pas dire en plein dans le merveilleux enchanteur ou le fantastique ; pour ne pas dire—entre autres—« la déréalité » ou « l'irréalité » tout court.

Aux environs d'une embouchure prête à tout avaler et dans une mer étalant des muqueuses frissonnantes et charnelles sous la lune bleue, le conteur/metteur en scène nous fait assister à l'évolution des loups-garous-brunes :

> *Des gens comme toi et comme moi qui veulent devenir riches à tout prix… Toutes fois, au lieu de faire des simagrées aux portes des cimetières, de donner des entrechats aux carrefours ou de guetter des chrétiens vivant devant les églises, ils pêchent… Le soir venu, tout comme les autres, ils se dévêtissent de leur peau comme d'un gant la cachant dans un coin de la maison, derrière le canari ou la jarre d'eau fraîche, puis ils s'envolent, comme des oiseaux !… Le point de magie qu'ils possèdent leur permet de prendre tout le poisson*

qu'ils veulent, le plus beau. Ils n'ont qu'à tremper leur queue dans la mer...

Oui, leur queue !... (pp.9–10)

Toutes ces notes liminaires teintées de magie et de surnaturel nous font déjà penser à un monde super-merveilleux qui a peut-être bien des ressemblances avec les métamorphoses de Kafka pour ne pas réveiller l'âme trop lointaine d'Ovide.

Ce coup d'envoi est donné dans la nuit, une nuit peuplée de mystères, de fantômes, de « fétus d'ombres et de lumières », une nuit où les hommes deviennent animaux et les animaux deviennent des hommes. Une nuit éclairée de fantaisies, de fantasmes et de légendes, de *wanga et d'adjipopo* car :

> *La terre des Tomas d'Haïti étincelle de merveilles telles que nul passant ne pourrait s'imaginer que la misère, la détresse eussent pu prendre racine en un pareil décor. De toutes parts figurent, fleurissent, s'irisent, embaument, poudroient, tant de pièces de féerie que le merveilleux fuse irrésistiblement de chaque parcelle de terre, du ciel et du vent, vraisemblable, vivant, péremptoire. Faux paradis des hommes, cette île a des accents de grandeur qui autorisent les plus folles équipées du rêve !* (p.10)

Dans cette entrée en scène où l'on enregistre déjà les strophes magiques des « fables immémoriales de l'île enchantée des Caraïbes », le conteur dit les souffrances et chante la gloire des hommes et des femmes simples au cœur pur qui ahanent l'effort pour exhumer les trésors enfouis dans cette terre.

> *[Ici] les marins comme chaque nuit, le corps endoloris par les embruns et les fatigues, enroulés dans leurs nattes de jonc, sucent un dernier bout de canne à sucre, fument une dernière bouffarde... Là-bas, le pas noble sous les faix, la cohorte de paysans se hâte à la queue*

leu leu vers le bourg. À la ville, les vieilles dévotes, les « dédés », maintenant se lèvent pour la messe de l'aurore. Dans la buée des ports tout bleus, à St-Marc, à Port-de-Paix, à Petit-Goâve, au Cap, les porteurs galopent à qui mieux mieux pour charger les délicats régimes à bord du navire bananier au ventre ouvert... Les Tomas d'Haïti ont recommencé à peiner, d'autres dorment, dansent encore, d'autres chantent déjà. Vers quelles rives l'antique caravelle de notre histoire et le vieux bâtiment de Maître Agoué entraînent-ils en ce petit matin tout neuf les conquistadors des temps nouveaux, leurs hommes-lige et la forêt inapaisée des fils des trois races et de combien de civilisations? (pp.10–11)

Chapitre 6

Saint-Marc / Port-au-Prince / Région des Lacs

Dans *Les Arbres musiciens*, le lieu romanesque est multiple : Saint-Marc, Port-au-Prince, la Région des Lacs, spécialement Nan-Remanbrans.

D'où les Musiciens de *« geal »* Sole nous font parcourir le trajet Saint-Marc-Port-au-Prince-Région des Lacs pour voir le Vénérable Bois-d'Orme Létiro présider un *Oumble* / une rencontre de Papalwa à Nan-Remanbrans ; pour voir Gonaïbo bander son fistibal contre les mercenaires de la SHADA et Carméleau Melon brandir sa Dialectique contre le Capital de Mister Fennel au nom duquel le Cryptostegia mangeait les petits producteurs de vivres alimentaires.

Saint-Marc, le point de départ

Cette petite ville côtière, (située au cœur du département de l'Artibonite), non loin de la Cité de l'indépendance, surnommée « la Cité de Nissage Saget », est le point de départ de l'action.

Retenons pour l'histoire, que, si notre romancier a vu le jour à Gonaïves, le berceau de l'Indépendance, il

avait cependant, des racines familiales, très proches, à Saint-Marc.

Plus d'un de ses biographes rapportent que sa mère, née Lydia Nuñez, d'origine dominicaine, était de Saint-Marc. L'un d'eux, Gérard Pierre-Charles, je crois, dira quelque part :

> *Très tôt dans sa vie, Jacques (son fils) prend contact avec la vie paysanne. Dans le domaine de Guyon [section rurale de Saint-Marc], propriété de son grand-père maternel où il se rend pour les vacances, il observe les paysans pauvres, les « deux-moitiés », leur parle, les entend parler entre eux. À dos de cheval, il parcourt la propriété et les zones environnantes. Il regarde les oiseaux, les papillons, mange des mangots, se baigne dans la rivière. Tout cela, c'est sa vie qui commençait à s'enrichir, ce sont ses expériences qui s'accumulent, plus tard on en trouvera la synthèse polie, en mouvement, dérivée, dans ses principaux romans et autres œuvres littéraires.*

Ajoutons en outre que, du point de vue fictionnel, Saint-Marc c'est la ville natale des frères Osmin. C'est le fief des Dellegrini, des Desoiseaux, des Accidentel… grands dons, aristocrates racistes, des *gwo pepe* de la fonction terrienne et administrative.

Cependant, parler de Saint-Marc n'est pas une mince affaire. C'est parler, outre du Centre-ville où se concentrent le commerce, l'administration publique, les activités bancaires et portuaires, etc. C'est aussi :

–Parler du Portail la Scierie où la petite Céphise, apeurée, intimidée par les menaces de Léonie, sa maîtresse, trop souvent *anzin de kontraryete* (acariâtre) à cause des colportages du Père Kervor, un fanatique de M. Accidentel, candidat à la députation aux prochaines élections législatives :

Du coin de l'œil, la p'tite Céphise, suivait à travers la rangée de bouteilles de clairin trempé qui, avec leurs branches d'anis, de citronnelle et leurs bouquets immergés laissent transparaître le large et indomptable visage de Léonie. Sous les squelettes de feuilles, fleurs géométriques, presque fleurs de neige, les traits paraissent épaissis, tordus, douloureusement bouleversés par la colère et le verre déformant. (p.12)

–C'est parler de l'atmosphère d'élection *bouyi-vide*, à teinte carnavalesque, folklorique, vodouesque... qui y régnait à ce moment-là. Atmosphère animée agressivement par les clans Desoiseaux vs. Accidentel :

Dans toute la ville on pouvait observer le même spectacle débraillé et écœurant. Près du Fort Bergerac (p.48), *la coudjaille délirait face à la mer. Au Portail Freycineaux le « Sur se son-ci » faisait rage. D'accortes faubouriennes ondulaient et pirouettaient sur le rythme infernal que dirigeait le maestro Castor en personne :*

Sur ce son-ci
Sur ce son-ça
Le Castor est sur le ton !... (p.48)

–C'est parler de Pivert où :

Le club « Bon-Dieu-Bon » avait déclaré la guerre à toute la production des guildiveries de la région. La permanence avait été décrétée depuis trois jours. La jeunesse intellectuelle de la ville avait en effet décidé le boycott des élections. Désabusée, sans espoir d'avenir, elle avait aussi décrété le boycott de sa lucidité, le boycott de la conscience humaine. Elle buvait, buvait épouvantablement. Dans de grands boucans rôtissaient boucs et chèvres que les ivrognes venaient déchirer à même la broche. Un jeune poète délirant, la bouche roide d'alcool, sa maigre poitrine dénudée sous la chemise ouverte, déclamait parmi les bravos et les rires, un poème improvisé :

Des oiseaux ! Des mouches ! Des microbes !
Quand ils s'élèvent avec un son fêlé
Dans la puanteur, jusqu'à la glabre lune
Accidentelle !... (p.49)

Tandis qu'à Pivert les *plim-e-ank* / les lettrés jeûnaient alcooliquement contre l'état des choses qui a enfanté les Desoiseaux, les Dellegrini et les Accidentel avec leurs élections frauduleuses :

Au Portail Frecyneaux, le « M'a roulé » grondait. Visqueuses, les possédées, hagardes, autour du brasier, pirouettaient, agitant leurs bras nus. Les grands drapeaux rituels ondulaient, avec les effigies d'Emmanuel Accidentel collées à leurs angles. L'alcool écumait dans les bassines qui recevaient le clairin siphonné des barils. Les vaccines sonnaient sur un rythme sourd, pesant, que soulignaient les tambours grêles et l'aigre cliquetis du Hougan. Lie de la lie électorale, la foule protéiforme s'agglutinait, lubrique, se grouillait indécemment et reprenait en chœur le cantique profane qu'« envoyait » l'énorme mambo, mer de graisse en furie. Saisissant à pleine main le fer qui rougissait dans le foyer, elle le lécha et le fit tournoyer sur sa tête. La frénésie atteignit son comble. À la tête de son armée de larves humaines, le fer rouge tenu à bout le bras comme un sabre, elle entra dans le feu... (pp.49–50)

Alors que toutes ces histoires merveilleuses et carnavalesques se passaient dans des zones environnantes :

Au centre de la ville des groupes haillonneux réunis autour de tambours, de vaccines et d'oriflammes de leur candidat se heurtaient aux carrefours, s'évitaient, se battaient, selon le degré d'ébriété auquel ils étaient parvenus. Vers midi la marmite électorale bouillait avec furie. La nouvelle se répandait qu'un groupe d'audacieux partisans d'Emmanuel Accidentel avait réussi à voler un paquet de mille cartes électorales dans le quartier général de Nevers Desoiseaux (p.50)

Et rien n'a été dit de ce que Msye Accidentel et Me Desoiseaux comptaient faire pour que le petit peuple ne soit plus gavé de tafia et dépouillé de ses lopins de terre et de ses temples. C'est que ces féodaux, loin d'être au service des *descamisados,* ne sont, au juste, que des serviteurs de la SHADA, une fille légitime du grand Capital.

Maintenant, c'est au tour de la ville de Port-au-Prince (le Port-aux-crimes) de nous faire parler d'elle.

Le lieu romanesque des *Arbres musiciens* couvre aussi « la République de Port-au-Prince », où siègent Messié Lescot et son « gang » de ministres, de directeurs généraux et de hauts gradés de l'Armée *gran-manjè* et *kraze zo.* De Monseigneur l'Archevêque et de son état-major d'hommes-corbeaux, vendeurs de sacrements et d'eau bénite.

C'est là, dans la fraîcheur de Bourdon, que ce dernier rencontre, en conciliabule, Mister l'ambassadeur *meriken,* pour décider du sort de nos petits paysans dans le contexte de la campagne anti-vodou et de la campagne d'expropriation de ces laissés-pour-compte de la paysannerie pauvre.

Bourdon, mentionne le narrateur, est un quartier secret où « la volupté de vivre n'est pas tapageuse, les maisons jouent à cache-cache avec creux et dos d'âne. La pierre, le bois, le béton, les tuiles, les tôles, les mosaïques s'y donnent à cœur joie parmi les palmiers cérémonieux, les quénépiers aux jambes torses et des buissons d'une malice sans cesse renouvelée ». (p.72)

C'est dans ce Port-aux-crimes que s'établit le quartier-général de la SHADA. C'est là que se prennent les dispositions en vue de l'exécution des basses œuvres concoctées contre les péons et les *deux-moitiés* d'Haïti à Washington, via Wall Street, ou d'autres centres financiers de la République étoilée.

Parler de la « République de Port-au-Prince », c'est parler de la Croix-des-Bossales, du quartier de La Saline, de la Cour Bréa, du quartier de Bel Air et de tous ses vaillants faubourgs avoisinants où poussent les favelas souffrantes, porteuses des voix annonciatrices des lendemains qui chantent.

Maintenant quid de la région des Lacs ?

C'est le champ des opérations où se joue le destin des hommes de la Terre, aux mains dures et calleuses, vrais producteurs des richesses nationales. Aussi, parler de la région des Lacs, c'est considérer au prime abord la commune de Fonds-Parisien, considérée par les BIEN-HEUREUX comme *« un petit coin où la vie coule comme un ruisseau de miel »* et la bourgade de Ganthier :

La commune de Fonds-Parisien est le domaine réservé au lieutenant Edgard Osmin. C'est de là que partiront les nouveaux conquistadors yankees en quête de terres pour la culture du cryptostegia (caoutchouc) destiné à l'industrie de guerre nord-américaine, au détriment des produits destinés à l'alimentation de la population locale.

La commune de Fonds-Parisien est aussi le domaine du maire Vertus Dorcil, un amoureux des *« blue-blood » de la libre Amérique qui cherchaient à se planquer dans un bon petit pays tandis que la naïve et généreuse roture de l'Union Étoilée, les Babitt, les John et les Brown versaient leur sang à Baatan, à Okinawa et dans le ciel de Berlin ».* (p.255)

C'est, secundo, parler de Ganthier, la chasse-gardée du R.P. Osmin, commandeur-en-chef des Inquisiteurs indigènes qui choisissent de porter la hache à l'arbre de la culture nationale sous la dictée de la représentation du Vatican.

C'est de cette bourgade que partiront les colonnes de nouveaux croisés, chargés de conquérir les âmes « infidèles » et de détruire leurs hounfò (temples).

Dans la région de Ganthier, l'entreprise obscurantiste, antinationale et anti-populaire, conduite par le Père Osmin, allait bien vite faire métastase—ô ironie du sort—pour le malheur même de son conducteur. Aussitôt que ce dernier prit possession de sa cure, il s'assigna un horaire des plus copieux.

–S'occuper des ouailles de Brouillard, La Mardelle, Soleillet, Bocan Ticochon, Ravine Diable, Poisson, Bachelerie, Martinez...

–Pendant un mois, « prêcher sans retard la campagne contre les dieux du vodou. (144)

Partant du quadrilatère Ganthier-Bonnet-Beaugé-Joly avec les premiers catéchumènes rassemblés, il marcherait sur Deloches, Corin, Caradoc, Brouillard, Merceron, Janvier, et Halte, puis sans se donner le temps de souffler, il ferait volte-face et attaquerait les houforts de Terre Salée, La Fosse Desmares, Ledoux, Le Roy, Balan, Boissonière, Dahay, et Bélisage ». (p.144)

Il pensait même que « Les forces qu'il aurait réunies seraient alors invincibles et [qu'] il briserait par une offensive éclair la résistance décuplée des sanctuaires de Radelerie, de Soleillet, de Minguet, et de Bocan Ticochon. Pour terminer, il s'abattrait sur l'arrière-fond du Cul-de-Sac, ratiboisant littéralement les berges du lac, Martinez, Fond-Parisien et Poisson, et alors à la tête d'une immense procession, il entrerait dans sa cure de Ganthier au son des cloches pour célébrer le Te Deum final ». (pp.144–145) Mais « Les dieux tutélaires veillaient ! »

Oh ! ce fils du peuple qui allait passer pour un chanwan—un laid, un vilain, « *an ugly guy* »—eût pu être—dans le contexte de l'Église des pauvres des militants religieux de l'Amérique latine, aussi beau que les R.P. Camilo Torres Respeto, Leonardo et Clovis Boff l'Archevêque Dom

Helder Camara. Eux tous, militants de la Théologie de la Libération. Hélas… il a choisi de trahir le peuple, d'encourir la malédiction du peuple qu'il a renié.

Peu après le conclave des *houngans*, la Remembrance était déménagée, vidée de son trésor cultuel. Et, armé de son calme habituel, papa Bois-d'Orme, l'auguste vieillard, attendait l'arrivée du Père Osmin, le chef inquisiteur :

> *Quand le Révérend Père Osmin pénétra dans le sanctuaire de la Remembrance, suivi de sa procession, il fut saisi de stupeur. Toutes les cases étaient en feu. Bois-d'Orme Létiro debout au milieu de la cour attendait le prêtre. Il l'apostropha d'une voix forte :*
>
> *–Les Loas sont immortels, prêtre ! Regarde, regarde avec tous tes yeux… Les Loas n'ont pas permis que tes mains sacrilèges se lèvent sur la vieille Remembrance. Le vieux sanctuaire n'est plus que flammes et cendres, les loas vivent ! Regarde la lumière qui brille sur les cendres, La Remembrance vit !… Bois-d'Orme Létiro peut maintenant marcher vers la mort, car le vieux sanctuaire surgira un jour, à la même place, plus grand, plus haut, éternel comme les loas de l'Éternelle Afrique… Toi, pour ton malheur, tu survivras, mais personne ne sera plus mort que toi. Quand tu garderas les arbres, tu verras à leur balancement le corps mystique et invisible des Loas. Quand tu écouteras le vent gémir sur la campagne, c'est leur voix qui te maudira. Quand tu prendras l'odeur des saisons et le parfum des récoltes, tu ne pourras tolérer ce reproche qui sortira des entrailles de la terre qui n'est plus tienne… Dans le moindre fruit né du sol, la saveur des Loas te prendra à la gorge. Tes mains elles-mêmes ne pourront rien saisir sans que les loas te brûlent d'un feu dévorant !… Car tu n'as pas respecté le droit des hommes à croire selon leur cœur… Va, fils de personne ! Homme sans race ! Homme sans terre ! Homme sans nation ! Les mains des dieux sont sur toi !* (p.359)

Et ainsi, Papa Bois-d'Orme ne s'était pas fait faute de couvrir le chef de l'Inquisition d'un flot de malédictions et lui avait, en outre, annoncé les châtiments que lui réservent les forces mystiques et les dieux tutélaires ; parce que, dans son égarement, il avait osé désacraliser leurs autels et persécuter leurs pauvres enfants.

En la circonstance, par la voix du vénérable Bois-d'Orme Létiro, Alexis condamne le fanatisme du clergé breton et de ses auxiliaires indigènes. Il critique et condamne leurs alliées, telles que la Présidence, la Justice, l'Armée et toutes les autres institutions qui, en approuvant ou en participant à la campagne anti-vodou, prennent ouvertement position contre la culture populaire et nationale, contre la liberté de conscience et les autres droits humains. Et ce n'est pas sans raison que Papa Bois-d'Orme les voue tous aux gémonies.

Chapitre 7

La région des Lacs, lieu-témoin de notre histoire :

Confluent de deux chaînes fougueuses, d'un lac et d'une plaine, ce site est un haut lieu de la nation haïtienne. La terre du Cul-de-Sac est truffée de vestiges ciboneys, de splendeurs chemès—bijoux, parures, poteries, sculptures, xémes et déités, d'armes de conquistadors, de wangas, de chaînes et de masques des premiers nègres marrons. Quand le soir, des mers du Sud arrivent des vents ardents, le défilé sonne du cor et sur les berges barbues du lac s'éveillent les échos de nos survivances amalgames, fantasmes et fantômes de toute race, de toute condition, de tout âge… (pp.37–38)

Située aux confins de deux républiques-sœurs, la région des Lacs est peuplée d'hommes et de femmes simples qui, au fil des temps, ont su planer au dessus des mesquineries engendrées par les caprices de l'histoire :

Car les villages de la région des Lacs sont frères, malgré les frontières que la violence et l'histoire ont dressées entre les hommes,

> *Frères, ils vivent de la même fraternité qui unissait les yucayas jadis blottis à la même place. Le peuple de*

la région des Lacs a le même cœur, le même sang que mélangèrent jadis les Nègres et les Indiens du Cacique de la Liberté. Des deux côtés de la frontière, vivent les mêmes Zambos. Les hommes sont rudes, jaloux, râblés, maigres et silencieux, avec de grands yeux doux et un sourire placide. Les Onégas sont cuivrés, vermeilles, sveltes, rêveuses et infatigables à la tâche. (p.68)

Ils connaissent les mêmes misères et subissent les mêmes privations, le même dénuement. Aussi, invoquent-ils les mêmes dieux, connaissent-ils les mêmes servitudes.

Agouet Arroyo était le père de la région, il fallait calmer sa faim, tempérer sa soif et lui lancer un vaisseau dans lequel, mangeant des mets choisis, grisé d'alcool spiritueux, le Loa viendrait jusqu'à la berge et ferait à ses enfants le signe qu'ils attendaient. (p.69)

Lieu de mémoire, la région des Lacs fait revivre des moments glorieux de notre histoire et les grandes figures de la résistance amérindienne au temps de la première rencontre des deux mondes, du croisement de plusieurs civilisations, de plusieurs cultures qui allaient se battre, avec acharnement, pour acquérir, chacun de leur côté, le droit d'occuper la meilleure place au soleil :

Le Trou Caïman et l'Eau Gaillée, le Lac Azuéï, le Caguani, le Lago Dolce, qu'aimait notre Cacique Henri, les étangs Del Limôn, Del Caballero et de Trujin, tous les lacs qui parsèment le somptueux royaume de la « Fleur d'Or » sont de la même coulée... Peut-être les hommes ont-ils oublié pourquoi, en un temps que nul ne peut dire, nos Dieux Zémès les ont pleurés, mais si le Xaragua ne peut retrouver le bonheur perdu depuis le « jour du Sang », la terre des lacs chante toujours une immense aspiration à la joie.

Joie des flamants roses et rouges qui s'élèvent sur les eaux vertes.

Joie gourmande du hutia qui bondit dans les fourrées.

Joie des palmiers-guanos tournant au vent leur vert moulin.

Joie fracassante des caös noirs. Cris ivres dans le silence vierge !

Joie pour la chair liquide des corossols et des mameys, pour l'odeur des zachalis, des pommes-cajous et des cacheos pour tous les fruits lacustres et les fleurs des savanes !

Éblouissante joie du Bahoruco ! (p.67)

Par la haute voix des hommes, honneur est rendu à la paix créatrice de la joie, de l'abondance en écho à la convivialité quiesqueyenne…

Dans ce décor teinté à la fois de réalisme, de merveilleux et de baroque où les hommes de la terre « parlent haut en paysans habitués aux grands espaces, aux vents qui emportent les paroles, à la liberté des champs » (p.307), Alexis, fabuliste, sociologue et ethnologue, souligne le déni des pouvoirs et l'immense génie créateur des hommes de la région des Lacs. Abandonnés à leur misère, à leurs privations, à leur dénuement, à leur sort, ils ont su, au fil des âges, développer des mécanismes, des soupapes de sécurité, des « survival skills », grâce auxquels ils sont parvenus à résister aux nombreuses tribulations et aux surprises désagréables dont est tissé leur destin.

La vie agreste, l'environnement lacustre sont pour eux des ressources immenses, de vraies écoles, de véritables champs d'expérimentation où à chaque instant les hommes doivent se mesurer courageusement aux éléments ou pour vaincre ou pour mourir. Aussi savent-ils mettre à profit chaque pouce du terrain, chaque élément de cette nature sauvage et douce, indomptée et domptable :

–Danger Dossous, le gangan-macoute, le sorcier, a son compte de gri-gri, de wanga, de fétiches, de tours de prestidigitation pour survivre dans un monde où les nèg-lespri (les gens cultivés) se mettent toujours en tête d'utiliser les nèg-sòt (les gens incultes) à leur fin.

–Gonaïbo, l'Enfant mystérieux, l'Apollon chasseur d'iguanes, est une force qui s'ignore. Il détient tout un arsenal de connaissances permettant aux hommes de faire vaillamment face aux vicissitudes de la vie.

–Bois-d'Orme Létiro, le patriarche protecteur de la région des Lacs, entretient à Nan-Remanbrans le feu dont se réchauffent les Hommes et leurs Dieux tutélaires.

Sa connaissance du naturel et du surnaturel lui assure la maîtrise des forces telluriques et cosmogoniques et cette sagesse toute humaine qui font de son sanctuaire un athénée, un ingomba (lieu de palabre, de concertation) où les enfants de sa région viennent puiser le savoir, le courage, et la sociabilité joyeuse dont ils ont besoin pour avoir raison des assauts et impondérables hostiles à leur destin.

Cette année-là, tous les villages d'ocre rouge qui bordent le lac Azuéi connaissaient la paix et la sérénité. À Fonds-de-Chêne, à Glore et à Fonds-Roseaux [...] on pilait le mil à grand renfort de rires et de chansons. Des deux côtés de la frontière, les gens de Fonds-Ravet et de Daprès, ceux de Las Lajas et d'El Fondo, s'interpellaient de cette haute voix montagnarde qui est la leur :

–¡Primo mio! ¡Vì tu campo de maîz y tu huerta de yucas!... Que maravilla...

–¿Vijiste tu el jardin mio? criaient les Haïtiens.

–Compadre ! Dieu nous a souri cette année ! Rendons grâce à la pluie ! répondaient les Dominicains.

La ligne de démarcation

Reprenant une technique déjà utilisée dans *Compère Général Soleil,* Alexis divise l'univers des Arbres musiciens en deux camps ouvertement opposés :

a. d'une part, la SHADA qui dispose de l'appareil administratif haïtien : la Présidence de la République, les ministères, la Justice, l'Armée, la Police (urbaine et rurale), l'Église, le Parlement…

Dans ce camp règnent les valeurs occidentales : les pendules sont réglées à l'heure de Paris ou de Washington. Le christianisme et les langues indo-européennes ont la préséance.

Les représentants de ce camp s'arrogent le droit de décider du sort de TOUS alors qu'ils ne sont qu'une minorité parasitaire.

Le R.P. Diogène Osmin et le lieutenant Edgard Osmin, deux jeunes noirs d'humble origine, qui ont pu « arriver » grâce à un système éducatif élitiste financé par la « majorité » inéduquée, sont les bras et cerveaux noirs qu'utilise ce camp raciste et obscurantiste pour réaliser deux de ses projets antinationaux : la dépossession des petits paysans, et une campagne antireligieuse, précisément anti-vodou.

b. Dans l'autre camp règnent les valeurs ancestrales.

Vivant en marge de la civilisation urbaine, les membres de ce camp ont gardé intactes les structures socio-économiques et mentales héritées de leurs ancêtres amérindiens et africains. En général, ils pratiquent le vodou et ne parlent que le créole. Ils sèment, labourent et récoltent d'après les méthodes culturales datant de l'époque du Gouverneur Toussaint.

Cependant, seuls les éléments du premier camp bénéficient vraiment des fruits de leur travail…

Jamais on n'avait connu une paix certaine dans la région des Lacs. Survenait toujours, au moment où on s'attendait le moins, un propriétaire terrien, un chef de section ou son conseiller, un lieutenant ou tout autre, pour réclamer quelque chose…

Bois-d'Orme Létiro, Gonaïbo, Miracin Dieubalfeuille, Carméleau Melon, Harmonise, Joyeuse Pitou, Danger Dossous, etc, sont des représentants du deuxième camp.

Notes

1. Yucuyaguas : villages des Indiens-Chémès d'Haïti.
2. Zambos : métis de Nègres et d'Indiens.
3. Onégas : filles de type indien des zones frontalières.
4. Agouet Arroyo : dieu des eaux dans la mythologie vodou.

Chapitre 8

Cotte mal taillée entre la SHADA et le clergé breton…

À l'ouverture des *Arbres musiciens*, nous apprenons l'arrivée d'un Archevêque (de l'ordre des Oblats de Saint François de Sales) aux Cayes. Il y a été intronisé en grande pompe… Cependant, il avait aussi été rapporté que :

> *L'archevêque de Port-au-Prince et primat d'Haïti n'avait rien pu contre, ses sourires et son onction mis à part. Il ne se considérait pas battu pour autant et, afin de renflouer le prestige compromis du clan breton, il mijotait une belle contre-offensive. Dans les milieux bien informés, on commençait à parler d'une campagne anti-superstitieuse. Toutefois le plan était ambitieux et, pour le réaliser, il ne fallait pas compter sur un gouvernement où les vaudouisants honteux étaient légion.*
>
> *L'arrivée de cet Oblat américain, la SHADA et la nouvelle politique gouvernementale, tout ça faisait partie d'un vaste plan. À la faveur de la guerre, l'oncle Sam allait tenter de liquider une fois pour toutes les vestiges des impérialistes rivaux en Haïti qu'ils soient culturels ou économiques. À vrai dire, les yankees s'étaient toujours méfiés de ce clergé, dernier bastion de la vieille Europe*

en ce pays, et le Département d'État n'était pas étranger à la nomination du nouveau prélat. L'archevêque avait mûrement réfléchi. Enfin de compte, la France était loin, il devait agir seul et sans tarder.

Cette guerre pouvait durer longtemps encore. Il fallait donc composer et faire une offre de service aux Américains afin de conserver les cures et les évêchés de la tribu. Monseigneur manifesta le désir de rencontrer l'ambassadeur du Star Spangled Banner. Ce dernier réfléchit, réunit son état-major et envoya une invitation à déjeuner à l'Archevêque de Port-au-Prince. (p.66)

C'est que chacun de ces deux investisseurs avait de gros intérêts en jeu :

–Monseigneur est un politicien ambitieux, habile à jouer des coudes, à entreprendre de gentils *lese-frape* pour garder ses cures et évêchés. Il cultive—nous en sommes sûrs—assez de finesse pour finir un jour par se faire coiffer du chapeau de cardinal ou, qui sait, empoigner le bâton de maréchal ! a-a-a-a. Quelle histoire ! *My God !*

–De son côté, Mister l'ambassadeur s'entend terriblement bien au jeu de poker. Cet habile manœuvrier a assez d'yeux pour détecter les atouts de l'adversaire et assez d'adresse pour dissimuler les siens. Il est d'une assez machiavélique perspicacité pour saisir et profiter de ce que « la religion était dans ce pays une force qu'il était bon de se concilier ». Pour lui, le profiteur, l'opportuniste, « l'occasion était belle, l'archevêque venait de lui-même ». Et, partant de ses tours outrés, et de son anglo-saxonnisme étroit, il professait présomptueusement que :

[…] avec le goût violent du peuple pour la liberté et l'indépendance, la tâche de l'ambassadeur était rude, ingrate dans ce pays. Les gens y étaient trop latins,

trop nuancés ; plus ils étaient corrompus, plus ils étaient complexes. Quels couillons que ces officiels du State Department ! Ils donnaient des ordres lapidaires, jupitériens, et étaient ensuite tout surpris de récolter des échecs ! Les pauvres ! Ils croyaient facile de négocier à partir de « position de force », assis sur un monceau de dollars, le big stick à la main, devant ces nègres, indios, métis, latinisants et autres décadents ! L'ambassadeur en était réduit à contrer cette sacrée finesse latine, matinée de souplesse nègre avec des expédients et des déjeuners ! Il jouait sans illusion son rôle de proconsul tonnant, sentant bien que des forces souterraines travaillaient ce peuple et que l'hégémonie et l'influence yankees étaient en perte de vitesse. Il se méfiait de cette ineffable naïveté propre à son peuple, il la savait toujours susceptible d'apparaître sans crier gare chez le diplomate le plus chenu. Ce siècle était-il vraiment américain ? Que voulait ce prélat ? On le disait aussi redoutable par son brio, ses concerti, sa dialectique impitoyable que par la larme à l'œil et l'onction sainte qu'il savait simuler. (pp.73–74)

Sur invitation de M. l'Ambassadeur, le sommet des Grands aura lieu. Où tiendra-t-il ses assises ? Que va-t-il en résulter ?

La rencontre tant souhaitée et par monseigneur et par l'ambassadeur a lieu—en la résidence de ce dernier, à Bourdon dans les hauteurs de Port-au-Prince, du Port-aux-Crimes où :

les flamboyants, armée de géants blessés, guirlandes rouges à Fermathe et autres lieux. Les lourdes tentures végétales boivent d'un trait la rumeur incessante de la route qui se tortille et louvoie le long de la montagne.

Côté vallon, le silence est murmurant, frais, timide, côté montagne, il est net, plein, tendu.

Penchée sur une colline où la palette des saisons plaque plus de nuances de vert que les yeux n'en peuvent

imaginer, la villa de monsieur l'Ambassadeur fait la chatte dans les feuillages. Bourdon est un quartier secret, la volupté de vivre n'y est pas tapageuse, les maisons jouent à cache-cache avec creux et dos-d'âne. La pierre, le bois, le béton, les tuiles, les tôles, les mosaïques s'y donnent à cœur joie parmi les palmiers cérémonieux, les quénépiers aux jambes torses et des buissons d'une malice sans cesse renouvelée. (pp.72–73)

Monseigneur y entre calmement par un coin décoré d'une palette de couleurs. Il est accueilli par l'ambassadrice, une « femme (presbytérienne, drapée dans une robe de lin brodé) aux cheveux blanchissants, teints en bleu, qui n'était pas un foudre d'intelligence. Certes, elle paraissait parfaitement frottée d'urbanité et de grâce, mais en somme c'était une gourde. Elle devait se dire qu'il est « exciting » de déjeuner avec un évêque ». (p.74)

Mister l'ambassadeur est la deuxième âme qui s'est empressée de venir tendre la main à monseigneur. *Il « survint,* affirme le narrateur, *trop engagé, la main tendue avec trop d'ostentation, prêt à toutes les civilités et à toutes les batailles...* Bon ! »

En diplomate avisé, l'ambassadeur ne prenait pas de risques. L'opération-SHADA devrait réussir 10 sur 10. Pour cela le maximum de précautions devrait être pris pour que le Breton soit tout à fait dans ses poches ; tout à fait à sa merci et à sa miséricorde ; en un mot, sous son contrôle.

Pour cela l'ambassadeur avait donné des ordres à son chef (Victor) pour un menu tropical. Il ne voulait pas d'un déjeuner à la française, générateur d'émoi certes, mais dont les saveurs trop mesurées, trop élaborées, trop insidieusement nuancées laissent à l'esprit son entière acuité, le stimulent même, dans une euphorie et une langueur trop cartésienne. ***L'ambassadeur voulait son hôte à sa merci. Il le voulait bouleverser, secouer par des sensations coupantes, sauvages et tendres, par des odeurs drues, hennissantes, troubler ses yeux***

par des natures mortes aux couleurs violentes, par des viandes enguirlandées de branches de piment en fleur, envahir son palais de saveurs chaudes-froides, gommeuses, vives, et le laisser pour rendu sur le carreau... (p.73)

Tout compte fait, par pure prudence et sagesse, le prélat se réserva de déclencher son offensive et de n'entamer ses démarches qu'à la fin du repas. (p.75)

Qu'est-ce que l'ambassadeur William James et monseigneur Joseph Collignon avaient comme dénominateur commun ? Comme réponse, nous tenons du narrateur que :

L'un n'avait à la bouche que les mots de liberté, de démocratie, d'aide fraternelle, et de civilisation occidentale, l'autre ceux de paradis, de bonté, de charité et d'amour, mais ils avaient le même dénominateur commun : ils adoraient se carrer et faire la loi chez les autres... Les Nègres, malikokos et autres indigènes pouvaient peut-être avoir créé quelques petites choses valables, mais il n'en comprenait pas même la valeur. Il fallait des « civilisateurs » pour en jouir pleinement et montrer à vivre aux peuples inférieurs [...] Au bout du compte, les amphitryons et leur hôte n'aimaient même pas les grands mots qu'ils croyaient avoir créés, car ils n'aimaient pas l'homme. Ils ne pouvaient aimer que leur way of life et la vie n'avait pas de sens sans l'éternité de ce way of life. (p.77)

En fait de recette culinaire, Chef Victor avait mariné les choses avec une note d'excellence. Son menu, sous l'inspiration de *Mèt Jak, c'était : ololoy ! C'était koupe dwèt !* Croyez-moi ! Ou demandez à Mèt Klod ou à Tonton ti Kalo !

a. Le déjeuner commença avec de la papaye, quasi gelée, cloutée de cannelle et d'anis étoilé. On la fit flamber à la barbe même de l'archevêque... (p.75)

b. Une friture brûlante de pisquettes avait succédé à la papaye. (Ibid.)

c. Puis, du calalou-djon-djon et du mabi… Une tasse de calalou-djon-djon vint donc tempérer le palais du saint homme. Ce consommé était d'une saveur frémissante, mais elle était rafraîchissante en même temps. C'est noir, gommeux et combien plus habituel. Le mabi était d'une fraîcheur délicieuse, piquante, et laissait la bouche toute émue. Monseigneur dut se concentrer pour ne pas oublier l'objet de sa visite. Ce pays était coquin, enveloppant. (p.76)

d. Après le riz multicolore, pour terminer, l'ambassadeur fit servir une salade de zicaque, un fruit qui avait à la fois le goût de poire et de fromage. (Ibid.)

e. Le tout arrosé de vin français et de goudrine.

f. Les desserts et les fruits passèrent vite, le champagne de mangots apporta le pétillement final. (Ibid.)

Au café, accompagné d'un rhum Villejoint Vieille Réserve, l'ambassadrice s'éclipsa et alla s'affairer avec un groupe de dames d'un comité d'œuvres de charité.

De leur côté, bras dessus, bras dessous, le diplomate et le prélat allèrent s'installer dans la véranda, comme deux vieux compères.

> *Rejetant son plan de bataille original, l'archevêque décida de se laisser aller. Il était sûr de l'emporter, prenant ainsi l'ambassadeur à son propre piège.* (p.78)

Les évaluations

I. Les effets de cette cuisine

Du point de vue technique culinaire, le déjeuner se déroula sans anicroche. Aussi, tout au cours des *kout fouchèt* l'ambassadeur ne cesse de souligner la compétence du cuisinier hérité de son prédécesseur, Norman Armour. Pour lui, « Vraiment Victor, son chef, était une perle, un

poète sans aucun doute ». (p.75) Pour lui, sur toute la ligne, Victor est un chef-à-succès. C'est que, voulant *son hôte à sa merci... il avait donné des ordres à son chef pour un menu tropical* dans lequel tous les éléments olfactifs, gustatifs, visuels, auditifs... seraient mis en branle.

> *Il le (son hôte) voulait bouleverser, secouer par des sensations coupantes, sauvages et tendres, par des odeurs drues, hennissantes, troubler ses yeux par des natures mortes aux couleurs violentes, par des viandes enguirlandées de branches de piments en fleur, envahir son palais de saveurs chaudes-froides, gommeuses, vives, et le laisser pour rendu sur le carreau, à sa miséricorde.* (p.73)

Résultat=*Bòs Viktò te bay sa fen e byen ! Msye lanbasadè, ki pa twò chich pou konpliman, te blije ba li 10 sou 10.*

II. Le poids des acteurs

Alapapòt / dès l'entrée, Monseigneur réalise que l'ambassadrice n'est pas un « foudre d'intelligence » ; qu'elle est gourde mais frottée de civilités. (p.74) Cependant :

> *L'ambassadrice était presbytérienne, donc curieuse de tout ce qui touche aux évêques, ne perdait pas un seul geste. Monseigneur paraissait songeur, l'ambassadrice l'examinait à la dérobée.* (p.75)

Quant à l'ambassadeur, « décidément, il n'était pas un cow-boy ignare, la joute allait être chaude », prédisait le narrateur. En effet, c'est un fin psychologue. Par contre, il est, par-dessus tout, un manipulateur doublé d'un opportuniste ; un raciste qui cultive l'art de profiter des faiblesses d'autrui. (Il s'est même servi du repas offert à l'archevêque—qui avait la réputation d'un dur-à-cuire—comme d'une potion à la fois « calmante », « bouleversante » et « secouante » pouvant « l'attendrir »... le mettre à sa merci.

Mister l'ambassadeur est plein de lui-même et a généralement les autres en piètre estime. Pour lui :

Au pays d'Haïti « le peuple a un goût violent pour la liberté et l'indépendance... Les gens étaient trop latins, trop nuancés, plus ils étaient corrompus, plus ils étaient complexes... » (p.73)

Même ses collègues, les officiels du Département d'État, ne sont pas à l'abri de ses koutlang et de son vernis fielleux. Pour lui, ces derniers ne sont que des couillons qui

« donnaient des ordres lapidaires, jupitériens... et étaient ensuite surpris de récolter des échecs ! Les pauvres ! Ils croyaient facile de négocier à partir de « positions de force », assis sur monceau de dollars, le big stick à la main devant ces Nègres indios, métis, et autres décadents ! La réalité est toute autre. (p.74)

Pourtant, l'ambassadeur avait des appréhensions quant à la capacité de manœuvre de l'archevêque qui, pour commencer, était sur ses gardes quant au représentant du Département d'État qui, lui-même, avait la réputation d'un homme madré, trop madré même...

Celui-là était satisfait de l'hommage que l'ambassadrice lui avait rendu (p.75) ; satisfait de tous les plats que chef Victor avait préparés à son intention :

Sa grandeur protesta de l'excellence de tout ce qu'on lui offrait. Il aurait voulu en dire plus mais il flaira un piège et ne se sentant pas maître des informations, il préféra se taire. Son sang circulait...

Puis, les deux larrons en foire, dissertant sur tout ce qui était de nature à justifier l'agression (culturelle et économique) qu'ils concoctaient contre un peuple infériorisé et sous alimenté, convenaient qu'il revenait à eux autres, « civilisateurs », de montrer à vivre aux « peuples inférieurs, des gens trop latins, trop nuancés aussi corrompus que complexes ».

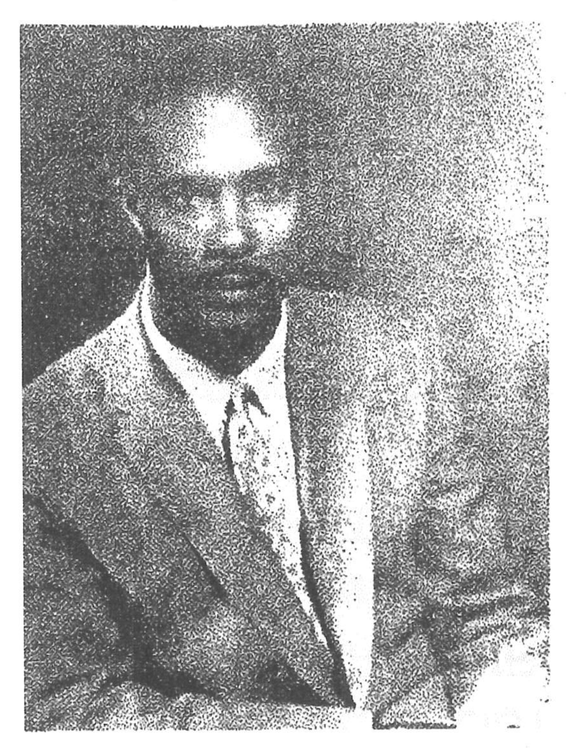
L'un (l'Homme-de-Dieu), pérorant magistralement à l'adresse de l'autre, lui dit discrètement :

> *La SHADA, quoi qu'en dise le gouvernement haïtien, ne va pas avoir la tâche facile... Peut-être connaîtra-t-elle de grandes difficultés dans ce pays où les paysans sont si jaloux des parcelles de terre qui leur sont restées... Sans doute avez-vous entendu parler de « Marchaterre » ?... Nous projetons une campagne anti-superstitieuse... Elle est indispensable. Nous pourrions peut-être unir nos forces ?... Ces « hounforts », ils représentent de terribles points de résistance paysanne, vous savez ?... Le gouvernement haïtien me semble réticent. Donnez-nous votre appui et vous ne le regretterez pas...* (p.78)

L'autre (l'Homme de l'empire du dollar), surpris de l'avance qu'il venait d'obtenir si facilement—alors qu'il n'espérait la décrocher que de haute lutte—, répondit spontanément

> *Si je comprends bien, vous m'expliquez que... comment dites-vous cela ?... Oui, que le goupillon doit précéder le tracteur, en quelque sorte ?... C'est bien cela qu'on dit ?...*
>
> *Vous êtes un homme intelligent, monseigneur, très intelligent... Vous devriez faire la connaissance de mister Fenel, le « boss » de la SHADA, un homme très intelligent aussi, mister Fenel, intelligent et très compréhensif.* (p.79)

Me Lucien Pardo



Je suis de la promotion des jeunes Artibonitiens d'origine paysanne pour qui, au cours des années 1950, Me Lucien Pardo, professeur au Lycée Geffrard des Gonaïves, explicitait la problématique de la RÉFORME AGRAIRE. Ce, à un moment où des latifundistes (les Attié et les Flambert en tête) expropriaient massivement les petits paysans dans la Valée de l'Artibonite avec l'aval des hauts fonctionnaires de l'État semi-féodal. Me Lucien Pardo, un professeur de sciences sociales de la lignée de Me Étienne Charlier, Me Mario Rameau, Me Jean-Jacques Dessalines Ambroise, nous conseillait alors de suivre assidûment le mouvement de résistance des valeureux paysans de l'Artibonite victimes d'actes d'expropriation pour détecter dans quelle mesure leur mouvement présentait des ressemblances avec ceux des glorieux partisans de Jean-Baptiste Goman et Jean-Jacques Acaau.

Et depuis, j'ai pris goût à l'Étude et à l'Enseignement de l'HISTOIRE, comme Me Lucien Pardo.

—*Georges*

Chapitre 9

La SHADA à l'œuvre

Les nombreuses réparations entreprises à la grande bâtisse du coin du marché de Fond-Parisien étaient annonciatrices de nouvelles-nouvelles. Et, à l'exemple de leurs sœurs et frères de Raboteau (Gonaïves), les habitants du bourg, surpris, se demandaient : « *Sa k ap pase nan lòj* ?» (en français : « *Quelle nouvelle ?)*

Quelques jours après, nous apprend le narrateur, moins surpris, cette fois-ci, les habitants du bourg constatèrent que :

> *La maison était ouverte, quatre énormes camions et trois jeeps se trouvaient devant la porte ; on emménageait. Sous la galerie, quatre blancs accompagnés d'un jeune mulâtre tiré à quatre épingles dirigeaient le déchargement qu'exécutaient quelques travailleurs, aidés des chauffeurs. Des curieux s'attardèrent dans la rue, puis partirent colporter la nouvelle. On débarquait des bureaux, des armoires, des classeurs, des tables, des petits lits en fer et le tout était promptement installé dans la maison.* (p.253)

Les Shadaïens avaient débarqué. Et, parmi eux (ou à leur remorque), le jeune lieutenant Edgard Osmin délégué

très chaud derrière la bande. Son jeune frère, le R.P. Diogène Osmin devra aussi y être. Lui, pour diriger, tou cho, tou bouke, l'Inquisition bretonne.

Naturellement, Les *mazanza* (les grosses légumes) de l'appareil d'État régional n'allaient pas tarder à venir se faire voir et répondre immédiatement à l'appel, au bureau de mister Fenel, leur nouveau (second) patron ; pour n'être pas *mis* de si tôt *opikè.*

> *Le magistrat communal Vertus Dorcil—« Docile comme Vertu »—avait été tôt informé des événements. Sans perdre de temps, il avait convoqué chez lui l'arpenteur Paul Acélhomme (Oui, apantè Pòl, les hommes de la Terre en avaient assez de vos coups de « chaînes crochues »), Ange Désamaux, le collecteur des Contributions, Dupré Granjean et Pétion Labouchère, deux grands dons...* (p.254).

En un mot toute la gangue des Bien-Heureux, à qui Zeus avait accordé les droits et privilèges de l'Olympe, s'était réunie chez Vertus le Dorcil Souflantchou pour saluer l'arrivée de la kolonn yankee et arrêter la ligne à suivre pour ouvrir toutes les portes aux éléments de cette *kolonn* et bénéficier eux-mêmes des *matabich*—des pourboires et des miettes et *koubin*—appelées à tomber généreusement de la table ou de la bourse des magnats du caoutchouc.

Et, les membres de Société Civile non inféodés aux combines du pouvoir et de la haute finance, constataient : « Ainsi les Américains sont déjà là ! [Donc] les craintes étaient pleinement justifiées, le secret de la mission du lieutenant Edgard Osmin, c'était donc ça !... (p.254)...]

> *Toute la question consistait à savoir si les Américains en voulaient aux terres cultivées ou aux terres libres du bord des Lacs. S'ils convoitaient les terres cultivées, chacun était menacé, les terres des grands planteurs*

et celles des feudataires étant imbriquées aux parcelles paysannes.

Se pouvait-il qu'un gouvernement haïtien eût donné à l'étranger les terres dont vivaient les cultivateurs haïtiens ! On en avait beaucoup vu, mais ça est inconcevable (Ibid.)

Les jeunes SHADA-iens yankees vus par le magistrat Do(r)cil, apologiste de l'Oncle Sam.

Vertus Dorcil, fanatique zélé du yanquisme sang nouveau, avait les p'tits blancs américains nouveaux venus en très haute estime, sans même les avoir pratiqués. C'est drôle alors ! Pour ce petit fonctionnaire de province qui ne voit pas plus loin que le plat de lentilles qui lui est servi :

Les jeunes blancs américains qui étaient arrivés se distinguaient de ceux qu'on avait coutume de voir dans le pays. On avait affaire à des fils de famille, à de véritables blue-blood de la libre Amérique qui cherchaient à se planquer dans un bon petit pays tandis que la naïve et généreuse roture de l'Union Étoilée, les Babitt, les John et les Brown versaient leur sang à Baatan, à Okinawa, et dans le ciel de Berlin. Que voulez-vous ! Il convenait qu'il y eût des gens pour faire la guerre sur le front économique, se dorant au soleil immarcescible d'une île pleine de fleurs, d'oiseaux et de vodou ! Par la même occasion, ils conquéraient pour l'Oncle Sam, au nom de la libre entreprise, les dernières places fortes économiques qu'occupaient encore en Amérique Latine les alliés infortunés et décadents du Star Spangled Banner. Dieu a donné à Jim Crow non seulement une Constitution qui lui garantit un way of life jamais égalé dans l'histoire, Manhattan et des cités tentaculaires, le prodigieux Nouveau Mexique, le Far-West et autres cirques où rodeos revolvers et Colt et dollars font des sarabandes excitantes, mais aussi vingt beaux jardins paradisiaques, vingt républiques-sœurs…

Les bons chrétiens yankees arrivés ce matin avec leurs yeux de porcelaine, venaient au nom de mister Fenel planter le caoutchouc—en latin Cryptostegia—apporter le salut de la statue de la Liberté aux négrillons de Fonds-Parisien. Ainsi la généreuse entreprise privée américaine investissait ses capitaux pour la plus grande gloire de Dieu, tout le peuple haïtien, comme l'affirmait Lescot, allait brouter des champs de dollars et se mettrait à chanter les louanges de l'Oncle toujours soucieux d'aider les pays affaiblis ou sous-développés. (p.255)

Chapitre 10

Operasyon batpran nan SHADA vs. rezistans popilè Nan-Remanbrans !

La campagne d'abjuration (la croisade bretonne) et la campagne de dépossession terrienne (par la SHADA) débutèrent simultanément. *Bat je fèmen je,* les archanges et les tractoristes dévastateurs étaient à l'œuvre. Semant la désolation dans les familles de la petite paysannerie qu'ils privèrent impitoyablement et de leurs objets cultuels et de leur unique source de revenu : leurs lopins de terre. Ainsi, l'industrie de guerre *of the USA* éteignait le feu sous les trépieds des cuisines campagnardes et ainsi privait nos campagnards des quelques vivres qui, au cours des siècles, avaient, plus ou moins, contribué à les guérir de leur avitaminose.

Mister Fenel du département de l'Agriculture des USA—le boss (le patron) de la SHADA—par suite d'un décret batpran, béni du pouvoir néo-colonial haïtien, avait fait mainmise sur la plus grande partie des terres cultivées du pays pour produire du Cryptostegia Grandiflora et du sisal, nécessaires à son industrie de guerre, aux dépens des

vivres (ignames, taro / *tayo*, bananes, patates, malanga, millet, maïs, riz...) qui composaient l'ordinaire des *Nèg Lakay* (des Haïtiens). De ce fait, le peuple qui était au chômage et, partant, n'avait pas de quoi payer d'autres aliments au prix fort, était automatiquement condamné à ne boire que du vent et à ne sucer que le *pirouli* de la faim et du désespoir. Dans l'intervalle :

> *[...] sans bruit, le pesant appareil de la SHADA était méthodiquement mis en place pour conquérir la région le jour J. Il se disait que les Américains s'étaient déjà emparés de toute la Forêt des Pins qui, du haut des cimes avoisinantes, surplombait les Lacs. Leur entreprise sylvicole était prête à fonctionner.* (p.292)

Et, peu à peu, le rouleau compresseur invisible du peuple en colère roulait souterrainement. Surtout, après la publication de l'avis émanant du bureau du commandant de district (signé de Edgard Osmin, lieutenant, G.d'H.). Ce communiqué d'une allure cavalière informait autoritairement la population qu'en raison de l'exécution prochaine du projet de plantation du caoutchouc dans la région par la SHADA :

> *tous les planteurs, fermiers de l'État, métayers et ayant droits et tous les cultivateurs généralement quelconques sont convoqués le mercredi 29 courant, à six heures du soir, sur la place de l'Église du bourg de Fond-Parisien, à un grand meeting. Des communications très importantes seront faites.* (p.309)

Ce communiqué portait aussi à la connaissance de la Communauté que :

> *–après la réunion la SHADA présentera une projection cinématographique à l'intention des paysans ;*
>
> *–nul ne sera censé ignorer les décisions prises par l'autorité, le gouvernement dans sa grande sollicitude pour le pays ayant*

décidé que la culture de cryptostegia doive commencer sans délai ;

–en conséquence, absents ou présents seront obligés d'obtempérer en temps et lieu aux ordres de l'autorité et de la SHADA. (Ibid.)

Tout ce palabre bon à faire dodo les enfants n'était que du charabia pour la foule des paysans venus aux écoutes. Ils ont dû alors, ces pauvres, s'adresser au chef de section, machal Joseph Boudin, pour essayer de démêler un peu le nouvel imbroglio qui allait apporter plus de complications dans leur existence déjà trop misérable.

Parmi eux, « le vieux Sousou Saint-Albert qui était un peu dur de la feuille toucha l'épaule du champêtre » lui demandant :

–Qu'est-ce qu'il y a, Maréchal Boudin, je n'ai pas bien compris...?

Et l'impertinent Machal de répondre grossièrement au pauvre vieillard :

–Ça veut dire, vieux « grand moune », que même si vous avez un javart au pied, si vous êtes « cocobé », poitrinaire, ou paralytique, absent au jour dit, ce sera tant pis pour vous ! C'est ça que le gouvernement m'envoie vous dire !... Et moi, Maréchal Boudin, je donne ma parole que tous les hommes vaillants de la section rurale seront là à mon commandement pour savoir quelles terres les blancs vont prendre pour planter le caoutchouc ! Tout le monde sera payé pour sa terre !... Et pas de rouspétance !... Vive le président Lescot !... Les autorités connaissent les noms de tous ceux qui veulent faire du désordre. Je les surveille ! Qu'ils se le tiennent pour dit !... (pp.309–310)

–Aïe ! Craignez l'Éternel, Joseph Boudin ! Fè en pe ! Kite en pe, ti frè ! lui répliqua Bois-d'Orme Létiro, le vieux Joad de La Remembrance.

Des méfaits de la SHADA

Les dépossédés jetés sur les routes

Les bulldozers de la SHADA éventrèrent, rasèrent tout simplement, impitoyablement les chaumières des petits paysans expropriés. Aucun plan de relocation, de relogement n'a été conçu au préalable à leur intention. Or dans le contexte du régime néo-colonial qui sévissait au pays, il n'était pas alors question que le gouvernement souflantchou se souciât d'assurer le relogement de chacune des familles expropriées. Or, devenues *homeless* parce que leurs chaumières ont été détruites inconsidérément au profit de la SHADA, la toute puissante, elles sont tout simplement livrées a la buena de diòs. Ainsi, sur toutes les routes, on rencontra :

> *plusieurs familles qui déjà abandonnaient la région. Fermiers et « deux-moitié » n'avaient en effet rien à attendre. La terre n'étant pas leur, on ne leur paierait aucun dédommagement, il valait mieux prendre le large tout de suite. Ils chargeaient tout leur avoir à dos d'âne, à dos de mule ou simplement sur leur tête : leurs vieilles nattes, leurs vieux canaris et leurs vieilles marmites de cuisine. Les mioches, à cheval sur les hanches maternelles, ouvraient des yeux éberlués. Les gamins, les gamines, inconscients, ravis de la nouveauté de ce pèlerinage en famille, batifolaient le long de la route, ils couraient ensuite pour rattraper leurs parents qui les gourmandaient. D'autres paysans, debout sur le devant de leurs portes, le cachimbo aux dents, regardaient le spectacle avec une rage silencieuse, lourde d'indécision, de menace et de désespoir. Leurs visages étaient fermés, ternes, indéfinissables : le feu sous la cendre. Aujourd'hui, nul n'était allé aux champs. Pourquoi sarcler et planter désormais ?... Pas de paroles, le silence. Le silence, vertu*

paysanne par excellence, s'était abattu sur la région comme une pesante chape de plomb, ralentissant les gestes, alourdissant les démarches, plissant les bouches.

–Alors, vous vous en allez, frères ?...

–Nous nous en allons, frères !... Que voulez-vous !

–À la grâce de Dieu, alors !

–À la grâce de Dieu, frères !... (pp.362–363)

Ce pathétique passage, de ce célèbre roman, nous fait tout de suite penser aux *Raisins de la colère,* le roman dans lequel l'écrivain nord-américain John Steinbeck brosse, lui aussi, un tableau de la pénible situation des petits fermiers du Centre-Ouest et du Sud-Ouest des États-Unis dans le cadre de la crise économique des années 1930. En réfléchissant sur le roman de Steinbeck et sur celui d'Alexis, nous estimons qu'ils ont en commun le souci de se pencher sur la précarité de l'existence de la petite paysannerie des pays capitalistes où les multinationales agro-industrielles en général s'allient aux pouvoirs oligarchiques pour dépouiller les petits propriétaires de leurs terres, et les empêcher de mettre sur pied des organisations à vocation revendicative capables de les aider à protéger leur droit à la TERRE.

Dans ces deux romans, les écrivains nous apprennent comment—dans le contexte néo-colonial—les petits propriétaires sont chassés des lopins de terre qu'ils cultivent pour leur subsistance. Ils nous font, en outre, part des nombreuses difficultés rencontrées par les excultivateurs jetés sur la route avec leurs familles. Ils nous font aussi part des nombreux démêlés de ces laissés-pour-compte avec les provocateurs et les éléments des forces de sécurité au service d'un patronat qui ne vise que le PROFIT.

Chapitre 11

David (le petit peuple) ferme et solide devant Goliath (la SHADA & Co.)

Dans la section « La Terre, les hommes et les dieux » de son ouvrage *Le Roman haïtien,* Léon-François Hoffman soutient que « la passivité et la résignation semblent caractériser les paysans. Dans *Les Arbres musiciens,* ils n'opposent que des lamentations aux ingénieurs de la SHADA qui les dépossèdent ».

Nous admettons qu'il existe dans le cast des *Arbres musiciens* une poignée de « bons nègres » politiquement inéduqués qui, véritables moutons de Panurge, suivent docilement les évolués de la fabrique du R.P. Diogène Osmin ou du Lt. Edgard, son frère. Ne sont-ce pas là des échantillons de néo-colonialisés du type de Bardinal (le sacristain), d'Amélie Lesage (la gouvernante du Père Osmin), d'Euphonise Fontaine (le chef de file des Filles du Tiers Ordre de Saint-François), de Melle Noémie Duplan (une dédée trop entreprenante), de Joseph Boudin (le chef de section).

On conçoit que dans ce groupe de paysans ignorants et inconscients il puisse se trouver des pleurnichards qui n'osent prendre la moindre initiative heureuse. Mais les identifier à l'ensemble des paysans de la région des Lacs, c'est vraiment pécher par globalisme. D'ailleurs dans aucun chapitre du roman nous n'avons pu retracer une scène dans laquelle des paysans, même les plus dociles, « opposent des lamentations à des ingénieurs de la SHADA qui les dépossèdent ».

Dans l'ensemble, les petits paysans des *Arbres musiciens* sont différents des autochtones du Vieux Nègre et la médaille par exemple. Pour avoir fait l'expérience de l'indépendance politique par suite des luttes héroïques aux cours desquelles leurs ancêtres taïnos et africains défièrent le mythe de l'invincibilité de l'homme blanc, ils n'entendent plus se laisser assujettir. Ils ne perdent pas, un seul instant, de vue—grâce à Gonaïbo, général Saint-Fort Miracin, Bois-d'Orme Létiro, Carméleau Melon—les sacrifices consentis par Toussaint Louverture, Jean-Jacques Dessalines, Charlemagne Péralte pour leur léguer ce patrimoine. D'où leur résistance farouche à la SHADA, contrairement à l'opinion du professeur Hoffman.

Pour preuve : dès qu'ils eurent vent de l'installation prochaine de la SHADA et du déclenchement de la campagne des « rejetés », ils se dressèrent sur leurs ergots prêts à faire qui le coup de poing, qui le coup de pied, qui le coup de pierre, qui le coup de feu, qui le coup de machette, qui le coup de poud, qui le coup de wanga, etc. Très tôt ils décrétèrent la vigilance et se montrèrent disposés à utiliser toutes les voies, tous les moyens que la nature a mis à leur disposition, pour régler leur compte aux mascawon, aux nouveaux inquisiteurs et aux conquistadors du cryptostegia qui se mettent en tête de violer leurs droits.

Dans ce contexte :

- Gonaïbo, leur David, qui avait à lui seul décidé de se mesurer aux nouveaux Goliath, les archanges destructeurs, dirigea en personne « l'opération » en vue de récupérer des objets cultuels arbitrairement saisis aux autels des hounfò;

- armé, de son fistibal (sa fronde), il attaqua des employés blancs de la SHADA à coups de pierres lancées de son poste d'observation (p.274),

- renouvelant les premiers actes de résistance du cacique Caonabo à la colonisation espagnole (destruction du Fort de la Nativité par le feu, en 1493), il (Gonaïbo) incendia les premières installations de la SHADA (pp.310–311). Ce qui obligea les misters Stanley Kilby, Milton, Halder ainsi que d'autres seigneurs de la SHADA à déplacer leur majesté de leurs bureaux climatisés de Port-au-Prince pour aller gronder le lieutenant Edgar Osmin à Fond-Parisien :

  Le sabotage des baraquements installés près de la savane était le sujet de cet entretien. Cela inquiétait en effet l'état-major de la SHADA, et il voulait savoir à quoi s'en tenir. (p.339)

- au conclave des papalwa convoqués par le patriarche Létiro, il a été question d'« appeler les fidèles à se masser autour des sanctuaires, à les protéger d'un rempart de poitrines et faire reculer le clergé blanc ! » (p.173)

- Les paysans conspuèrent ouvertement Joseph Boudin, le chef de section vorace, le représentant de l'ordre cupide et tyrannique. Dans un duel au tire manchèt, il s'était fait rosser d'importance par Aristil Dessin, un honnête paysan sur lequel il se croyait en droit de grandir.

- Le docteur Flaurencel, Cocan, le clochard, Pauléon, le planteur, Cécé Dodo, la marchande d'acassan,

chacun, selon leurs talents, joue de vilains tours à la procession religieuse du quatrième dimanche de carême. (pp.228–230)

- L'arpenteur Paul Acélhomme a failli être physiquement malmené par Joyeuse Pitou au cours d'une prétendue opération de rafraîchissement de lisières. Il s'en est fallu de peu que cette femme vaillante administrât une volée au maudit arpenteur. (pp.275–276)
- Le lieutenant Edgard Osmin, de son côté, est passé—comme l'avait prévu sa pauvre mère—par les fourches caudines : vu la récurrence des épreuves qu'il a connues, il y a lieu de dire que dans la région des Lacs ce « mon lieutenant » n'a vécu que dans la terreur avant de rendre son âme au Créateur :

–*Une nuit, après avoir patrouillé en compagnie du sergent Calepin (serviteur d'Agaou Yèmi) alors qu'il s'empressait d'aller retrouver Mariasol (sa dulcinée), c'est un troupeau d'une douzaine de bœufs portant chacun à chaque corne une bougie allumée qui lui barra la route.* (pp.187)

—*Un jour, par bonheur, c'était à une volée de malheureux canards qu'il servit la belle grappe de raisins ranje (empoisonnés) d'origine inconnue qui lui a été envoyée par on ne sait qui.* (pp.313–314)

Un autre jour :

...*au cours d'un meeting, alors que le lieutenant parlait, annonçant qu'il avait décidé de procéder dès le lendemain à une expulsion des paysans, un homme avait surgi et l'avait frappé de son poignard. L'assassin s'était sauvé au milieu de la confusion générale. Si l'on en croit la rumeur, le coupable était un paysan dénommé Aristide Dessin.* (pp.361–362)

Au Jour J, alors que la police recherchait activement le paysan Aristide Dessein qui avait porté—par surprise—

un coup de poignard au fringant officier béltwal et que la SHADA, dans l'intervalle, entamait les opérations de déboisage des terrains à planter en cryptostégia :

Quand les bulldozers arrivèrent devant la case du général Miracin, celui-ci les espérait au milieu de sa cour, son fusil de chasse Henry 16 millimètres à la main. Il avait renvoyé tous les siens. Les bulldozers s'arrêtèrent. On fit appeler le lieutenant qui arriva en courant et donna des instructions aux gendarmes. Le général Miracin épaula et attendit. Les gendarmes avancèrent le dos courbé à la suite du lieutenant. Celui-ci progressait, son revolver à la main, s'arrêtant pour faire les sommations au vieillard :

–Jetez votre fusil ! Vous n'empêcherez rien ! Jetez votre fusil ! vous dis-je, au nom de la loi !...

Le général Miracin s'était dressé de toute sa hauteur, le fusil contre la joue, visant avec soin.

–Jetez votre fusil !...

Le coup partit alors que le lieutenant n'avait pas terminé sa phrase. Il s'écroula avec un grand cri. Mettant la crosse de son fusil en terre le général Miracin fit un rapide signe de croix, s'agenouilla, fit pénétrer le canon de l'arme dans sa bouche et tira de nouveau. (pp.380–381)

Ainsi, en créant ce valeureux personnage qu'est le général Miracin, Jak Solèy planta dans l'imaginaire populaire un potomitan de la cause des masses paysannes—ce qui nous rappelle, d'une part l'acte d'héroïsme accompli par Jean-Baptiste Goman qui du haut du Doko se jeta au bas d'une falaise pour ne pas tomber vivant au pouvoir des troupes au service des autorités de Port-au-Prince qu'il avait vaillamment combattues pendant 18 glorieuses années. Ce qui nous rappelle aussi la marque de bravoure de Jean-Jacques Acaau qui, le 12 mars 1846, se donna

la mort sur l'habitation Joly (Brossard) au lieu de se rendre aux troupes du président Riché, un grand don sur lequel—d'après ses estimations—les masses souffrantes du pays ne pouvaient compter.

Des femmes ont participé vaillamment à la résistance contre Goliath.

En effet, le roman fait clairement état de la vaillante résistance de Chanterelle Jean-Gilles qui « se coucha devant les chenillettes des bulldozers » (p.180), de la vieille Clèmésine Dieu-Balfeuille qui, « prise d'une folie furieuse, trépigna de rage et voulut se précipiter sur les blancs » (p.80), de Joyeuse Pitou qui, « entourée de sa marmaille hurlante et sale, vociféra jusqu'à en perdre le souffle… (p.380).

Qui plus est…

Dès son installation dans sa paroisse à Ganthier, le Père Diogène Osmin s'est senti entouré d'une atmosphère d'hostilité (p.45). Bardinal, son bras droit dans la campagne anti-vodou, *« avait trouvé devant sa porte un wanga ainsi fagoté : une poule frisée crucifiée vivante, par les ailes sous le couvercle d'un petit cercueil noir, le tout entouré de boules d'indigo, d'un dé, de fil, d'aiguille et d'un morceau de toile cramoisie ».* (p.169)

Toutes les indispositions du Père Osmin étaient imputées aux mauvais « airs », aux « mauvais » esprits qui le « possèdent » : rançon de son crime contre les « mystères » de cette terre. Il finira par sombrer dans la folie car, par la voix de Bois-d'Orme Létiro, les dieux de l'Afrique, sur lesquels il a osé porter la main, avaient juré sa perte.

Ces nombreux faits prouvent éloquemment que les paysans de la région des Lacs n'avaient sombré ni dans la passivité, ni dans la résignation, ni dans les lamentations face aux extorsions dont ils ont été victimes de la part de la SHADA. Ce sont des actes de protestation, expression du

mécontentement populaire, qu'ils avaient systématiquement posés. Si ces actes de protestation n'étaient que des actes isolés, la faute ne saurait leur être décemment imputée. Puisque ces pauvres paysans ne pouvaient qu'utiliser les voies et moyens que la nature a mis à leur disposition.

Nous sommes portés à croire que la faute revenait plutôt aux « élites salonnardes » habiles à « parler » de dialectique mais incapables de fournir aux masses l'encadrement nécessaire à la conduite d'une guerre populaire. Si ces paysans n'ont pas eu de général Võ Nguyên Giáp pour les mener à des Diên Biên Phu, ils ont su cependant utiliser les pierres, le feu, le poison, le bâton, la machette, la magie, le vodou, leurs voix, leurs poings nus dans la tradition de leurs ancêtres esclaves révoltés pour châtier les représentants de l'ordre néo-colonial qui utilisaient la violence officielle pour faire main basse sur leurs maigres biens.

En luttant avec des moyens de fortune, ils sont convaincus *« qu'un jour Dessalines reviendra sur la terre d'Haïti pour mettre fin aux gémissements, aux plaintes et pour combattre à la tête de ses enfants. Il ne peut pas ne pas revenir ! Il sortira des entrailles de la terre ! Alors ce sera le jour de la vengeance, le jour de la justice… »* (p.344)

Aussi, partageons-nous l'avis du poète René Depestre qui, contrairement au Professeur Hoffman, estime que *« Dans les Arbres musiciens, le petit peuple des campagnes est finalement la seule force sociale qui, repliée sur ses traditions, défend avec passion le patrimoine national »* (in *Présence Africaine,* oct–nov. 1957 « *Les Arbres musiciens* », pp.188–189).

Ne perdons surtout pas de vue que dans le cadre de ce célèbre roman, le petit peuple n'a pas attendu, comme de bons enfants du « Bon dieu », que la manne lui tombe du ciel pour réagir ». En groupe responsable, alapapòt, il s'est retroussé les manches et est monté, selon ses moyens,

à l'assaut du ciel pour conquérir ses droits. Il n'a pas réussi. D'accord ! Mais au moment opportun, il n'a jamais manqué de donner—comme ça doit, et selon ses possibilités—l'estocade à la SHADA. Les générations à venir poursuivront la marche héroïque qu'il a entamée…

Troisième partie

(Personnages et thèmes, I)

Chapitre 12

Des personnages et des thèmes des *Arbres musiciens*

« Un romancier se doit avant tout de faire vivre ses personnages de leur vie propre et originale et il n'est pas rare que ces créatures finissent en quelque sorte par lui échapper. »

(Marie-Henriette Faillie, in La femme et le Code Civil dans la Comédie Humaine d'Honoré de Balzac)

La population des *Arbres musiciens* est nombreuse. Elle compte environ deux cents (200) personnages. Et à côté d'une majorité de personnages masculins, elle compte plus de soixante personnages (60) de sexe féminin. Et en plus, bon nombre de personnages atypiques (collectifs, fictifs ou allégoriques...), et un personnage innommé (la mère de Gonaïbo).

N'ont-ils pas en effet raison, ceux-là qui affirment que les « *personnages nommés de ce roman, vu leur active participation dans l'intrigue, ont eu les honneurs de la nomenclature ; alors que les personnages sans nom dont le rôle—dans l'action—est souvent effacé et même nul, n'ont pas eu les honneurs de la nomenclature* ».

Avant de nous engager à fond dans le grand courant de ce projet, conformément aux principes de la sémantique du personnage, et pour éviter des confusions plus que courantes entre les termes « personnage » et « personne », nous avons jugé bon, à la lumière des réflexions d'analystes théâtrales ou romanesques, de faire une courte mise au point quant à la définition du terme « personnage » qui, dans le contexte romanesque (ou théâtral), revêt une nuance connotative distincte de celle du terme « personne ».

En effet, dans son *Dictionnaire du Théâtre,* Patrice Pavis fait valoir que le terme « personnage » vient du latin *persona* signifiant « masque ». En outre, pour plus de précision, il ajoute à ses premières explications :

> *Le mot persona (masque) traduit le mot grec signifiant rôle ou personnage dramatique. Ce n'est qu'à travers l'usage grammatical de persona pour désigner les trois personnes (je- tu- il) que le mot prend la signification d'être animé et de personne humaine.* (1)

Confirmant la position de Patrice Pavis, une autre source de préciser dans un texte, « Les personnages du roman », sous-titré « Le personnage comme signe », que :

> *Il convient de prendre conscience qu'un personnage n'est pas une personne, même si la conception de personnage renvoie à la conception historique de la personne. C'est un signe littéraire composé à l'aide de procédés plus ou moins conventionnels qui se traduisent dans des indices textuels. [...] Le personnage représente aussi bien un type social, un caractère, une force mythique qu'une idée.*

Et, à côté de cela, il serait aussi bon de nous référer, entre autres, à la classification établie par P. Hamon et Rimmon-Kenan concernant les personnages du roman. Du point de vue thématique, ne pourrait-on pas dire des Arbres musiciens qu'il est l'un des romans les plus riches

du domaine littéraire haïtien ? Et ce n'est pas sans raison qu'un critique de renom le place dans la lignée des grands textes littéraires tels que *Hommes de Maïs* du Guatémaltèque Miguel Ángel Asturias, *Cent Ans de Solitude* du Colombien Gabriel García Marquez, etc.

L'originalité et la richesse de ce roman sont dues, par-dessus tout, au fait qu'Alexis y a illustré les principes du réalisme merveilleux et y a posé bon nombre de problèmes liés à l'existence de l'Haïtien et des hommes du Tiers-Monde en général.

De *Compère Général Soleil* aux *Arbres musiciens*, l'engagement de l'artiste s'est renforcé. L'écrivain assume de plus en plus ses responsabilités citoyennes avec tous les risques que cela comporte. En conséquence, le 25 novembre 1957, il écrit, courageusement, dans une lettre ouverte au R.P. Salgado :

> *Nous autres romanciers, parce que nous sommes des témoins [...] scrupuleux de ne pas trahir la vérité, nous avons pour obligation de ne pas reculer devant elle, quelle que soit la puissance de ceux qu'elle choque ou quelle que soit notre sympathie envers eux. En conséquence, il nous arrive fréquemment d'être en butte à l'incompréhension ou à l'hostilité de certains milieux politiques, philosophiques ou religieux, mais nous prenons notre parti.* (2)

Rappelons que le R.P. Salgado, frère de baptême d'Alexis, avait refusé la dédicace dont ce dernier avait honoré ses amis de la nouvelle génération des prêtres catholiques haïtiens.

L'autorité de ce merveilleux ouvrage tient aussi au fait qu'il recrée des phases grandioses de l'histoire d'Haïti et entraîne le lecteur dans le sillage des grandes figures du passé et du présent qui ont contribué à la formation de la Nation Haïtienne. Il fournit aussi de précieux rensei-

gnements sur l'histoire politique, économique, sociale et culturelle (surtout) de l'Haïti des années 1940. Il illumine vivement des branches de la culture nationale, telles que l'archéologie, l'ethnographie, la géographie, la sculpture, la musique, l'art populaire en général.

C'est comme si Alexis nous prenait par la main et nous conduisait à travers le dédale de la problématique haïtienne pour nous faire découvrir des éléments spécifiques de notre patrimoine culturel resté trop longtemps caché.

Notes

1. Patrice Pavis, Dictionnaire du Théâtre, Éditions Sociales, 1980, Paris, p.288.
2. Lettre ouverte à ce prêtre, in *Une Négritude Socialiste,* Claude-Souffrant, L'Harmattan, Paris, 1978.

Chapitre 13

Les femmes et l'action féminine dans *Les Arbres musiciens* (I)

Les images féminines sont omniprésentes dans l'univers romanesque d'Alexis. En outre, on remarque que très souvent leur présence se manifeste surtout aux moments décisifs de la vie du héros et aux moments stratégiques du déroulement de l'action.

Comme nous l'avons déjà signalé, dans le cast des *Arbres musiciens*, les personnages du sexe féminin sont nombreux. Et, très souvent, par leur voix, Alexis pose toute une gamme de problèmes sociaux caractéristiques d'une société androcratique (paternaliste) à structures sous-développées.

À noter que ces femmes sont de différentes catégories. On y compte : des mères seules entièrement dévouées à leurs enfants ; une petite restavèk (la p'tite Céphise) soumise aux mauvais traitements de sa maîtresse ; une enfant-zombie, Clarina, découverte au marché de Ganthier ; une femme stérile, Mayottre (l'épouse d'Aristil) ; des femmes dociles ; des contestataires ; des épouses soucieuses des intérêts de leur famille... aussi bien qu'une femme battue (telle qu'Eu-

dovia, la « femme chatte » sur laquelle Joseph Boudin, le chef de la Police Rurale, exerce une tyrannie sans pareille) ; une femme au corps consacré aux dieux fauves telle que Miracia, la cuisinière placée par le sorcier Danger Dossous comme espionne chez le R.P.O.s min) ; aussi bien que des femmes au cœur d'un ouanga-nèguesse comme Mariasol, la maîtresse du lieutenant Edgard Osmin...

Rappelons, entre autres, que, comme dans *Compère Général Soleil,* dans *Les Arbres musiciens* figure le thème de l'absence du père et de la mère seule. En conséquence, on y rencontre des familles monoparentales maternelles, dépendant, en tout, d'une mater familias telle que Léonie Osmin, ou la mère innommée de Gonaïbo ou Joyeuse Pitou (l'anti-Eudovia, qui, à coups de tisons, chasse, elle-même, de sa vie et de son ménage, son ivrogne de mari qui, par son ivrognerie, menaçait de boire toute la petite économie familiale).

Léonie Osmin

Elle est l'un des personnages les plus importants des Arbres musiciens : nous pouvons nous permettre de dire qu'elle est l'un / l'une des héros / héroïnes de ce roman. Les traces de ses pas et son empreinte, l'éclat de sa voix se retrouvent à chaque épisode de cette œuvre grandiose.

Comme nous le verrons plus loin, à bien l'observer, nous découvrons qu'elle est, pour ses trois fils, le militaire, le prêtre et le poète un boute-en-train, une instigatrice, une conseillère d'une nature autoritaire, parlant presque toujours à la première personne.

De profession tenancière d'un débit d'alcool au Portail La Scierie, le faubourg le plus réputé de la ville de Saint-Marc. Son nom vaillant, « Grande » Maxiana Jean-Baptiste ! est, mystiquement, gros de sens. Car cette tenancière qui

enivre le p'tit monde pour un sou, est aussi un leader politique local, un « chef de Boukman » c'est-à-dire une politicienne à gages. À ce titre, elle entend jouer un certain rôle dans les destinées de sa circonscription électorale en contribuant à y faire élire Me Nevers Desoiseaux, aristo, avocat et grand don (Ah ! Ah ! *dépité du peuple !*).

Donc, elle est une virago de province doublée d'une démystificatrice. En se rendant jusqu'à la résidence de Rose Jarvis, pour bastonner le Père Kervor, un ecclésiaste du clergé breton, un homme, un blanc, elle se révèle une femme téméraire, une bagarreuse qui rabaisse le « sacré », renverse les rôles, détruit le mythe de la supériorité du « Blanc », de « l'autorité du mâle » et de la faiblesse de la femme. Ainsi, le sexe habituellement battu prend sa revanche en châtiant le sexe-bourreau (comme l'avait fait Joyeuse Pitou) ; la petite-fille de l'ancien esclave venge son aïeul en humiliant un nouveau maître-colon-blanc ; une initiée du culte vodou rabroue un inquisiteur moderne qui se propose de porter, une nouvelle fois, ses mains sacrilèges sur la religion de nos ancêtres.

Avec Léonie, nous sommes aussi en plein dans le thème du « pélican » littéraire symbolisé par le célèbre poème d'Alfred de Musset ; de la mère-poule, qui se sacrifie pour sa couvée. En effet, Léonie est une mère seule toute dévouée à ses fils, Diogène, Edgard et Carles. Elle est seule à pourvoir à leurs besoins. Elle est seule à décider de leur sort quand il s'agit de l'exercice des droits de décision parentale.

Elle est à ses trois fils ce que la vieille Ursule du *Compère Général Soleil* est à son fils Hilarion et à sa fille Zuléma. Ce qu'est, dans *La Mère* de Maxime Gorki, la vieille Pélagie Vlassova pour son fils Paul. Et, ce n'est pas sans raison que son créateur souligne que *« si Léonie n'avait pas d'ambition pour elle-même, elle avait de grandes visions pour ses fils »* (p.90).

Aussi, se constitue-t-elle—sur le plan mystique—en l'unique conseillère et protectrice de ses trois enfants. Que de fois ne leur a-t-elle pas fait comprendre que « Seule la négresse de Guinée qu'est Léonie pourra vous protéger de ce qui vous menace, croyez-moi, enfants ! » (p.103).

Il est admis que si, par préjugé de caste ou de couleur, Léonie n'est pas la bienvenue dans les salons des aristos de sa ville, pourtant « elle était même fière de voir inviter ses fils qui sauraient parler français comme il convient » (p.90).

Cette nouvelle Mélusine a failli fonder la dynastie des Osmin. Cependant, elle demeure l'image de la Déesse-Mère subissant la loi du Fils qui, au fond, régit l'ordre qu'elle tente de désacraliser.

Léonie est aussi une nationaliste, une patriote prônant le respect des valeurs ancestrales et nationales : *« Sans être une zélée vodouisante, elle avait toujours gardé le contact avec le sanctuaire familial, adressant de temps en temps une offrande « laissant voir sa main », aux Dieux des ancêtres »* (p.183).

Cette patriote ne porte pas les yankees dans son cœur. Elle leur reproche *« avant tout autre péché d'Israël de sentir la marjolaine...»* (p.256) ; d'où son énervement, son anxiété, son angoisse, sa honte :

> *Alors que l'un des fils levait effrontément la main sur les Dieux de ses pères, l'autre se préparait à enlever leurs terres à ceux qui les avaient obtenues par une cruelle, une épique guerre de l'Indépendance, à l'arracher aux légitimes occupants qui la fécondaient chaque jour de leurs sueurs !...* (p.183)

Mettant ces deux fils en garde contre les missions antinationales et antipopulaires qui leur ont été assignées, elle déclare à Edgard, le militaire :

> *On m'a dit Edgard, que c'est pour cette affaire de la SHADA que tu es envoyé là-bas. On dit aussi que l'on veut mener une campagne contre le vodou et forcer les*

gens à renoncer à leurs Loas... Je voudrais que vous me parliez franchement, avec les professions que vous vous êtes choisies, vous devez obéir aux ordres qui vous sont donnés. On peut toujours trouver un moyen de ne pas faire ce qu'on ne veut pas, ou tout au moins obéir à sa manière... Si ce qu'on dit est vrai, vous allez être sommés de porter la main sur des choses qui font partie de l'âme de ce pays. La jeunesse est téméraire. Rappelez-vous, cette terre a des secrets, des valeurs, des coutumes que nul ne peut profaner sans être sévèrement châtié ! Naturellement si vous vous croyez des grandes personnes, mais le tonnerre me fende ! moi je dis que vous n'êtes que des enfants. Si vous croyez pouvoir porter une main sacrilège sur ce qui est le cœur de ce peuple, les mystères de ce pays vous annuleront, vous démonteront comme de vulgaires pantins, s'ils ne vous tuent tout simplement. Rendez grâces au ciel d'avoir une femme comme Léonie Osmin pour mère !... Je sais que ne pouvez pas désobéir tout à fait, mais promettez-moi de ne rien faire sans me consulter... Seule la négresse de Guinée qu'est Léonie pourra vous protéger de ce qui vous menace, croyez-moi, enfants ! (pp.102–103)

Léonie, confiante en elle-même, s'autoproclame la vraie conseillère et l'unique protectrice de sa progéniture. Elle fait comprendre à ses enfants que malgré leur majorité légale, ils seront toujours ses petits. Elle leur conseille alors de pratiquer le marronnage par respect pour les valeurs ancestrales.

Nous comprenons alors que l'écrivain René Depestre puisse estimer que Léonie, en dépit des rêves qu'elle caresse pour ses fils, « est encore près du peuple, près de ses mythes et de ses peines ».

La petite Céphise

Cette petite restavèk (domestique) de 13 ans est le témoin direct et journalier des extravagances et des terribles accès de colère de manmzèl Leyoni, sa maîtresse.

Cette pauvre fillette est un des modèles des souffre-douleurs (filles et garçons) d'origine paysanne, mis au service des familles urbaines par des parents campagnards nécessiteux à qui on promet monts et merveilles pour leur progéniture au moment de leur placement. Son sort n'est-il pas semblable à celui de la petite Charmantine des *Fantoches* de Jacques Roumain, à celui de *la petite Sentaniz* de Maurice Sixto, ou à celui du petit Hilarion ou de la petite Zuléma du *Compère Général Soleil* de Jacques Stéphen Alexis.

La petite Céphise vit continuellement terrorisée par sa maîtresse qui, tikrik-tikrak (pour un oui ou pour un non) la menace de coups de makak (bâton) et de kalòt (taloches). Par exemple, le jour où Léonie, colérique, hors de ses gonds, armée d'un coco-macaque, s'apprêtait à se rendre chez Rose Jarvis, pour régler son compte au Père Kervor qui la calomniait et menaçait de faire échec à l'ordination de son fils Diogène (candidat à la prêtrise) :

> *Pelotonnée dans un angle du débit d'alcool de Léonie Osmin, les jambes rentrées, la petite Céphise tremblait encore de la tétanie de rage que venait de présenter sa patronne. Jamais, au grand jamais, Léonie, connue pourtant pour ses colères spectaculaires, n'avait été comme ça. Or, Céphise savait bien que mam'zelle Léonie, pour se libérer et retrouver son souffle arrêté dans un spasme de sanglot, pouvait très bien se mettre à déverser une dégelée de coups, de gifles et de « calottes » sur sa petite tête de domestique de treize ans. […] Du coin de l'œil, Céphise suivait Léonie à travers la rangée de bouteilles de clairin trempé qui, avec leurs branches d'anis, de citronnelle et leurs bouquets immergés laissaient transparaître le large et indomptable visage. Sous les squelettes de feuilles, fleurs géométriques, presque fleurs de neige, les traits paraissaient épaissis, tordus, douloureusement*

Bouleversés par la colère et le verre déformant. Debout, la main à la mâchoire, un pied sur une chaise, Léonie réfléchissait. Ses jupes ramassées entre ses jambes lui faisaient un pantalon de zouave autour de ses cuisses abondantes de Vénus nègre. Les larges ailes de son nez, pur comme un épervier déployé, tressautaient ; narines tel un trombone de 14 juillet sur la place de la Concorde, auraient dit ces braves gens de Saint Marc. Elle émit une respiration sifflante, aiguë, contractée, puis un véritable beuglement : Tonnerre crasé'm ! Vierge timène moin !... (p.12)

Note

1. René Depestre, « *Les Arbres musiciens* par J. S. Alexis » dans *Présence Africaine,* oct.–nov. 1957.

Chapitre 14

Les femmes et l'action féminine... (II)

La mère innommée de Gonaïbo

Rejetée par sa famille et une société anti-gynécocratique (anti-maternaliste / paternaliste) pour avoir violé ses tabous, et les rites établis par le Code Civil, en mettant au monde un enfant hors des liens du mariage, cette mère exclue tourne, à son tour, le dos à cette société pétrie d'hypocrisie et d'enseignements fallacieux. Ce statu quo, à bien des égards, est vraiment loin de tenir compte des dures réalités qu'il a lui-même engendrées pour, assez souvent, cacher les péchés de ses représentants haut placés dans la hiérarchie.

Ainsi, abandonnée par sa famille obéissant à d'inhumaines commandes sociales rejetant l'enfantement en dehors du sacrement du mariage monogamique, cette mère défie courageusement cette société en se déterminant à élever son fils toute seule, sans le concours ou sans la contribution de cette société :

Abandonnée de tous, cherchant un refuge enfin accueillant, sa mère avait échoué là un soir, épuisée, guidée par les reflets des eaux. Elle avait elle-même taillé leur abri sur les berges, loin de la route, dans ce coin complètement déserté, derrière les fondrières et les étendues broussailleuses. Ses parents l'avaient chassée à cause de cet enfant auquel elle avait donné le jour. Le lait lui était monté à la tête, un « lait passé » comme on dit, mais la psychose était bénigne. Elle était tout de même restée un peu lunatique, à demi folle.

La mère avait élevé son fils dans le compagnonnage des plantes, des eaux, de tous les animaux du lieu. Malgré la rancœur accumulée contre son impitoyable famille, elle lui avait fait part de toutes les traditions séculaires, pieusement transmises jusqu'à elle. Dans ses moments lucides, elle lui avait enseigné tout le savoir de son Bassin-Zim natal : le tissage du coton, pour façonner les hamacs multicolores, le modelage de l'argile, la fabrication des cassaves, les secrets des feuilles. Mieux que n'aurait pu le faire aucun lien, elle l'avait attaché à la région des Lacs, distillant dans son cœur l'amour de la solitude, la méfiance des gens, la douceur des forces de la nature, mais aussi la fidélité aux plus antiques origines haïtiennes. Quand elle sentit que la mort allait la coucher sous la terre, elle fit jurer à Gonaïbo qu'il continuerait à vivre seul, fuyant tout contact humain. Jusqu'à ce que le petit calebassier au dessus de la pente fleurisse… Alors tu descendras vers la ville, vers les hommes, toi-même homme accompli. Tu lutteras parmi les méchants, fort comme un bois de chêne, tu t'arracheras une place, tu te feras respecter et tu respecteras les hommes, tu vivras fier et libre comme un jeune caïman. (pp.38–39)

Ainsi, la mère de Gonaïbo est l'image de la fille-mère rejetée par la société androcratique (paternaliste) qu'elle a, en revanche, elle aussi, rejetée (p.38). Cela nous rappelle que dans *Lélia* et *Indiana* de Georges Sand nous trouvons

aussi le thème de la femme qui secoue le joug social imposé par les préjugés et le *Code civil*.

Cette mère, qui a « enfreint » les clauses du Contrat Social en mettant au monde un enfant sans contracter le mariage légal et sans le consentement de son père ou d'un tuteur, est le symbole de la fille-mère en rébellion contre la loi et la société paternaliste qui commandent : « Œuvre de chair tu ne désireras qu'en mariage seulement ! »

Ce commandement dit « divin », joint aux dispositions légales relatives à l'autorisation paternelle, fait du mariage monogamique une institution sociale, légale et obligatoire. La mère de Gonaïbo qui a mis au monde un enfant dans des conditions qui sont loin de répondre aux normes officielles, socio-légales établies, est alors déclarée coupable d'avoir violé la loi, les tabous et transgressé les rites établis.

C'est qu'elle voulait jouir pleinement des nourritures que la terre prodigue. Pour ce faire, elle a brisé les entraves, renversé les obstacles de nature à s'opposer à l'épanouissement et au plein développement de sa personnalité physique et spirituelle. Dépassant le camp de l'angoisse et de la peur dans lequel la société voudrait l'enfermer, elle se libère en s'éloignant et veille à ce que son fils ne fasse pas dans sa tendre enfance la dure expérience d'une atmosphère sociale aussi aliénante que stérilisante.

Cette recommandation capitale de la mère rebelle à son fils Gonaïbo nous fait tout de suite penser à l'*Émile ou De l'éducation* du philosophe du Siècle des Lumières Jean-Jacques Rousseau (1712–1778) et à un article que consacre à cet ouvrage Solenn Carof, article paru dans la revue *Sciences Humaines* (Hors série spécial, octobre–novembre 2007, No 6, p.20).

Dans cet article, l'auteur fait de sérieuses réflexions sur *Émile ou De l'éducation* de l'auteur du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (17–55.) Réflexions

qui nous portent à procéder à un rapprochement entre l'enseignement dégagé de *l'Émile* de J-J Rousseau et celui dégagé des réflexions sur la thématique nature / éducation / sociabilisation par la mère de Gonaïbo qui ici, dans *les Arbres musiciens,* n'est autre que le porte-parole d'un Jacques S. Alexis, théoricien des sciences de l'éducation.

Solenn Carof rappelle qu'effectivement l'idéologie pédagogique de Rousseau, pose en principe que *« la civilisation a perverti la nature humaine »* :

> *S'inspirant, en les critiquant, des théoriciens du droit naturel, ainsi que de John Locke ou de Montesquieu, son objectif philosophique vise à montrer que l'homme, naturellement bon, peut résister au mal qu'il juge inhérent à la civilisation. [...] Dans cet état primitif, sans histoire, l'homme ignore le bien et le mal. Il est naturellement bon puisque la nature, contrairement à la société violente et mensongère, ne ment pas. Disposant de tout ce dont il a besoin, il ne cherche rien de plus. Seuls deux sentiments le dirigent : l'amour de soi et la pitié...*

Les recommandations de la mère à son fils Gonaïbo, quant au commerce des hommes, comparées à l'enseignement de Rousseau à son élève Émile relatif aux contacts avec les autres, sont, à vrai dire, en synergie. C'est que la mère innommée, victime de la cruauté, de la rigidité et des mesquineries des principes du statu quo, entend qu'au cours de sa tendre enfance, à l'âge de l'inexpérience et de la faiblesse innocente, son fils soit protégé de la pollution sociale en évitant tout contact humain. (Or, l'un des principes de base du rousseauisme est que « la civilisation a perverti la nature humaine »).

La mère de Gonaïbo avait alors le soin de soumettre son enfant à l'apprentissage de plusieurs branches de l'artisanat (telles que le bâtiment, le tissage, le modelage,

la poterie, la teinture, la cuisine, la pâtisserie, la phytothérapie... etc. pour lui permettre de vivre, s'il le fallait, en autarcie. C'est-à-dire pour qu'il soit à même de pourvoir à ses propres besoins sans l'apport des autres.

Elle lui avait en outre recommandé, l'étape de l'enfance inexpérimentée passée, devenu un homme complet capable de se faire respecter et sachant respecter les autres, de s'approcher alors des hommes, de nouer de fructueuses relations avec eux et de vivre à leurs côtés « fier et libre comme un jeune caïman » (p.38).

Or, dans son article sur *Émile ou De l'éducation,* Solenn Carof s'est, elle-même, donnée la peine de rappeler que :

> *Malgré sa critique virulente de la société. J.J. Rousseau n'envisage pas un retour à l'état de nature. Il cherche plutôt les principes d'ordre social susceptibles de canaliser les mauvaises tendances de la civilisation.*

En cela, la mère de Gonaïbo, la protégée de dame Nature, par ses recommandations à son fils, rencontre la ligne théorique tracée par Rousseau, précepteur/pédagogue, dans *Émile ou De l'éducation.*

Chapitre 15

Les femmes et l'action féminine... (III)

Joyeuse Pitou, Mayotte, Chanterelle, Clèmèsine, Mme Duperval, Reine et d'autres figures féminines (en opposition à Eudovia, Mariasol...) et Clarina, la sourde-muette zombie (p.287).

Joyeuse Pitou

Cette grande travailleuse est l'image renversée de la Loulouse de Chérilus (*Compère Général Soleil*, pp.57–59) : elle chasse Clovis, son fainéant de mari, du domicile conjugal après l'avoir roué de coups de tison.

Elle est l'antithèse de la femme battue, de la « femme-chatte », de la « femme-serpent-ouanga-nègesse », de la « femme-patate boucanée », de la femme espionne...

Elle est l'anti-Mariasol. Ainsi, aucun maître-et-seigneur de mari ne peut prétendre aux privilèges de manipuler son cœur et son corps. Elle est maîtresse d'elle-même. Aussi, elle ne peut être manipulée comme Miracia qui, pour un job de cuisinière, accepte de se faire l'espionne et la maîtresse de Danger Dossous, le sorcier qui a voué son corps aux dieux fauves.

Elle s'inscrit en faux contre les aliénations et la zombification dont son sexe est traditionnellement victime. Elle prend sa revanche contre la société androcratique (paternaliste) qui, en supprimant le culte de la Grande-Reine, l'a remplacée par celui du Roi-Père-Tout-Puissant et a confiné la femme dans le rôle de Mère des Hommes.

Elle est vraiment l'image symbolique de la Grande-Reine détrônée qui, prenant sa revanche contre l'ordre androcratique usurpateur, réintègre la femme dans son « humanité » perdue et la porte à se révolter contre la tyrannie du Dieu-Père jaloux de sa domination. Ainsi, elle fait revivre le mythe de Blodewedd-Lilith (de la tradition celtique) qui intervient souvent pour mettre la loi paternelle en échec. (Cf. Jean Markale, *La Femme Celte,* Payot, Paris, 1973, pp.210–219.)

Personne ne la chassera de sa demeure ou de la vie. C'est plutôt elle qui, en ange exterminateur, chasse, à l'aide d'une baguette de feu, Clovis, son Bacchus de mari, de sa demeure et de sa vie. Son créateur nous la présente sous les traits suivants :

> *La fameuse Joyeuse Pitou, une femme sans peur et sans reproche, aussi « travaillante » que téméraire, avait donné une raclée de première à son fainéant de mari, Clovis, qui rentrait ivre une fois de plus. Joyeuse l'avait assommé à coups de tison, un énorme tison à peine éteint, l'avait chassé de son domicile conjugal, lui promettant encore du bois s'il tentait de réintégrer sa case. Elle en avait assez, figurez-vous ! À elle seule elle pouvait fort bien continuer à faire fructifier le lopin et élever les enfants sans ce trou qui buvait tout.* (pp.189–190)

Ainsi, Joyeuse Pitou bouleverse, de fond en comble, l'ordre paternaliste. Loin d'être, elle-même une femme battue, résignée et économiquement dépendante, elle est la femme révoltée, l'amazone « batteuse d'homme », la

travailleuse qui manie le feu pour, d'une part, construire sa vie, renforcer les valeurs positives et d'autre part, balayer les fausses valeurs et malicieuses habitudes qui, au fond, ne mènent à rien. Ainsi, elle rompt le lien conjugal qui l'asservissait ; détruit la domination idéologique et économique d'un *pater familias* qui psychologiquement et matériellement ne rime à rien.

La révolte des femmes contestataires de l'univers romanesque d'Alexis ne se circonscrit pas dans la lutte de l'élément féminin contre le mâle. Ces bagarreuses participent aussi aux combats contre les structures sociales aliénantes. Par exemple, Joyeuse Pitou ne se contente pas de mettre la loi maritale en échec, elle voudrait aussi bastonner l'arpenteur Paul Accélhomme (un agent de l'État semi-féodal et semi-colonial) qu'on croit être de mèche avec la SHADA, la toute-puissante compagnie étrangère qui vient priver les petits paysans de leurs modestes sources de revenus.

Le jour où cette entreprise agro-industrielle, forte des éléments de l'appareil de répression officiel, amène ses bulldozers éventrer les maisonnettes des paysans expropriés, elle a en sa compagnie toute une armée de fanm vanyan : « Chanterelle, la femme de Chavannes Jean-Gilles, se coucha devant les chenillettes des bulldozers. La vielle Clémèsine Dieubalfeuille, prise d'une folie furieuse, trépigna de rage, voulut se précipiter sur les Blancs. On réussit à la ceinturer juste à temps, à grand-peine... Joyeuse Pitou, entourée de sa marmaille hurlante et sale, vociféra jusqu'à en perdre le souffle... » (p.380)

Mayotte

Bien que stérile, Mayotte jouit de l'attention de son homme :

> *Leur foyer était un foyer sans lumière, un foyer sans enfant. Ils parlaient peu, mais le cœur n'y était pas moins. Ici tous les gestes étaient enrobés d'une tendresse*

bourrue, silencieuse, chaude. Les fameuses aigreurs d'Aristil ne se déversaient jamais sur Mayotte. Mayotte provoquait chez Aristil un sentiment confus, mélange d'estime, d'affection, et de froideur. Mayotte était une sainte muette, l'écharde du cœur, portant en ses yeux la détresse de son utérus toujours resté vide. Elle était une demi-femme, avec des demi-joies, un demi-bonheur et une sensibilité apparente fortement émoussée. Le silice des jours, la cassave sèche des matins et des soirs, l'amertume du temps, tout ça ne semblait pas avoir d'importance pour Mayotte. L'arc-en-ciel des rêves non formulés s'en était allé, cahin-caha au fil des saisons et l'enfant n'était jamais venu. Maintenant, il ne lui restait plus qu'un mirage têtu, aussitôt naissant, aussitôt évanescent au bord de la rivière du « quatre-piquets » nuptial, chaque fois qu'elle ouvrait son sexe affamé à son mari. Elle faisait l'amour, ou plutôt l'acceptait, silencieusement, passivement, avec un amer plaisir désabusé, sans illusion. (p.127)

Cependant, malgré tout cela, Mayotte a été une compagne fidèle, dévouée, toujours soucieuse du bien-être de sa petite famille. Le jour du pugilat de son mari avec machal Joseph Boudin :

[...] elle était accourue, muette, fermée comme à son ordinaire, tordant un immense drap blanc dans ses mains secouées de soubresauts nerveux, les reins ceints d'un grand mouchoir rouge, prête à ramasser le cadavre de son Aristil si le sort lui était contraire. (p.224)

Au fort de la mêlée, quand son héros avait besoin d'être encouragé pour tenir le coup, elle sortit de son mutisme pour crier : « Machette ! Machette ! Machette ! Aristil ! » (p.225)

Chapitre 16

Les femmes et l'action féminine... (IV)

Eudovia, Mariasol, Princieuse, Miracia, Mme Duperval et Reine

Dans *Compère Général Soleil*, Loulouse, une femme douce et prévenante, s'éreinte au travail pour Chérilus, son dévoyé de mari qui lui vole sa sueur afin de faire *le palgo* (le généreux) avec les putains (p.57). En outre, elle est souvent battue et se fait finalement tuer d'un coup de couteau.

Dans *Les Arbres musiciens*, Loulouse a pour semblables : Eudovia et Mariasol.

A. **Eudovia** (pp.126–127) est faible. Elle est dépourvue de la force d'âme et des ressources psychologiques qui lui auraient permis, comme Joyeuse Pitou, de tenir en respect, Joseph Boudin, son tyran de mari. Elle est seule avec ses tourments dans un environnement soumis à la terreur et l'intimidation émanant du chef de la Police, maître et seigneur dans son canton. Il profite des prérogatives traditionnelles attachées à son rang pour abuser physiquement sa pauvre femme en la fouettant comme il l'aurait fait d'un prisonnier

de droit commun, d'un esclave ou d'une « restavèk ». Que de fois, alors que le vilain mari administre une fouettée à sa femme, les parents et voisins, accourus pour secourir la pauvre femme, doivent reculer et garder leurs distances, pour écouter :

pleins d'angoisse, le ronflement du baudrier de cuir s'abattant sur les chairs flasques d'Eudovia. Vlan ! Vli ! Vlan ! Vli !...

On entendait Joseph gueuler de toutes ses forces :

–Crie que les femmes sont des chattes !...

–Aïe ! Joseph... Aïe... Les femmes sont des chattes ! Vli !—Crie encore !—Joseph !... Les femmes sont des chattes !...

Et revlan vli sur le pauvre derrière d'Eudovia ! (126–127)

B. Mariasol, la maîtresse dominicaine du lieutenant Osmin, n'est pas une « chatte » comme Eudovia, mais :

Ses bras avaient le velouté d'un serpent à plumes et son cœur était le cœur d'un « ouanga-nèguesse »... Il avait suffi qu'il lui parlât, le bel officier, pour que tout chavirât en son être. Elle s'était ouverte à lui comme une patate douce boucanée, chaude et rose, vous offre presque d'elle-même son cœur. (p.216)

Cette femme plume-serpent, ce cœur-oiseau, cette femme « comestible » considérait Edgard, son mari, comme « un grand diable qui n'avait pas achevé l'ange qu'il portait en lui » ; elle l'aimait comme on aime un grand enfant malade. Conséquemment elle se soumettait sans maugréer à ses «incompréhensibles accès de violence », tout en jouissant de ses « gestes d'une douceur infinie », de ses chaleurs, des morsures et meurtrissures de sa « virilité insatiable »

Mariasol était la femme, telle que les siècles de domination masculine l'ont sculptée. Elle avait toutes les

possibilités que confère le cœur pur, mais elle était aussi victime de tous les mythes qui ont ossifié la cervelle de Grisélis perdue et retrouvée. (p.279)

C. Princieuse. Dans le même ordre d'idées, Princieuse (p.86, 301), la jeune femme au « petit corps satiné », que Carles Osmin avait rencontrée à Fond-Parisien, lui « semblait bon à croquer... et sachant faire l'amour comme pas une, du sur mesure pour lui...» est, aux yeux de son preneur, comme un fruit mûr, doux, juteux aussi délicieux que la patate rose, chaude, boucanée qu'est Mariasol. Elle n'est autre, au fond, qu'un « objet comestible » sujet à la dégustation sexuelle.

D. Miracia. Le sculpteur en a fait « une accorte femme, dans la pleine effloraison d'une beauté plantureuse, fruste, luciférique... Relevant sa jupe jusqu'à sa hanche, c'est pour nous donner jòf et paillette » et exhiber le « fuseau d'une cuisse puissante, moite et musclée ». Si en lamayotte elle te donne à voir à crédit son ventre charnu, et bombé « sous un foulard noué autour de la taille, tonnè m'écrase ! Je parie, honneur de matcho ! que tu finiras par accepter payer la dette qu'elle a faite en ton nom.

Cependant, tout compte fait, alors que Monise, la p'tite sacatra de papa Bois-d'Orme, est d'une beauté extraordinairement innocente et sacrée au point de nous faire voir de la salive pour l'hostie à la bouche ; elle, la Miracia, la damnée de l'Enfer, cette Vénus Yoruba, conquérante des Simbis nandlo, elle est d'une beauté perverse, sacrilège, luciférienne... Nous ne nous étonnons pas d'apprendre en ce qui la concerne que Danger Dossous, le gangan-à-corne et à-djakout, fidèle adjoint de Belzébuth, avait voué son corps brûlant de volupté aux forces ténébreuses. Puisqu'elle a vendu son âme et son corps à Satan, à ses pompes et à ses œuvres pour un plat de lentilles, comment de sa langue de vipère / kòz de malè ne peut-elle pas

lécher la flamme parcourant l'atchapika que porte le gangan-macoute, le fils du diable à sa ceinture ! Et comment peut-elle se permettre de ne pas obéir à ses commandes, ne pas se soumettre à ses infernales volontés ?

–Viens ici ! ordonna-t-il.

Elle rampa vers lui sur les genoux mais s'arrêta en chemin.

–Ici, foutre !...

Elle obéit à son doigt brandi et s'allongea à terre. Il se pencha sur elle, lui soufflant en plein visage. Il lui glissa alors une main sous sa robe, lui caressa tout le corps, lentement, puis il releva les vêtements... Il consacrait le corps de Miracia aux dieux fauves, sur les racines enchevêtrées de l'arbre-reposoir des « Simbis-aux-yeux-rouges ». Il célébrait ce rite de volupté pour sa victoire certaine sur le prêtre venu pour le dépouiller de son fief et de ses pouvoirs. Jamais le caïman ne se mue en couleuvre ! Il le sentait dans tout son corps. Il resterait Danger Dossous, « gangan », donpèdre, mandataire des forces terribles... Secrètement il aiderait le prêtre à briser tous les papaloas de la région, jusqu'au dernier... (pp.120–121)

Se laissant manipuler pour bénéficier d'un poste de cuisinière, Miracia se chosifie, se constitue en outil aux mains de Danger Dossous, un magouilleur, qui profite de ses faiblesses spirituelles et matérielles pour l'utiliser alors qu'il bâtit ses châteaux de cartes.

Ainsi, Miracia, prenant le contre-pied de Joyeuse Pitou, la rebelle, s'est laissé chosifier, a vendu son âme...

Toutes ces femmes ne sont que des souffre-douleurs. Du nombre de ces victimes, ne pourrions nous pas répertorier à côté de Miracia, la servante du Père Osmin, que Danger Dossous, le sorcier, consacre aux Dieux fauves (pp.118–121) :

-Eudovia que son mari Joseph Boudin, le chef de la police rurale, assimile à une « chatte » (pp.126–127) ;

-Mariasol que le lieutenant Edgard Osmin considère comme un simple objet de plaisir (p.142) ;

-la p'tite Princieuse qui n'est pour Me Carl Osmin qu'un « fruit mûr, doux, juteux aussi délicieux que la patate rose, chaude, boucanée »

N'en est-il pas de même de la petite Céphise (la jeune restavèk de *mam'zelle* Léonie (p.12), de Claircemia, la petite servante d'Euphémise Fontaine (pp.168–169), de Clarina, la zombie-sourde-muette rencontrée au marché de Fond-Parisien ?

Tous ces éléments de la gent féminine peuplant *Les Arbres musiciens,* ne sont ils pas que des souffre-douleurs, des esclaves taillables et corvéables à merci. Si ce ne sont pas—en d'autres termes—des zombies castrées de la volonté de résister, entre autres, à la domination de leur homme, le mâle, maître-et-seigneur.

Outre celles-là, nous rencontrons aussi dans les rangs féminins des *Arbres musiciens* des créatures qui, si elles ne sont pas dotées de la flamboyance de Léonie et de Joyeuse Pitou, sont tout de même l'image de la femme dévouée aux intérêts des leurs. Parmi elles, signalons : Mayotte, la bréhaigne, femme d'Aristil, Clèmèsine Dieubalfeuille, Reine, la femme d'Olisma Olismé, Mme Duperval, etc.

Reine

C'est la brave paysanne soucieuse des intérêts de sa petite famille (pp.134–135). Paralysée par sa grossesse, elle s'occupe pourtant de tout et aide, à sa façon, son mari, Olisma Olismé, à porter la croix de leur existence. Un court dialogue sur l'état des lieux nous donne une idée

de la somme de dévouement, de tendresse, de générosité, de courage, de patience, de persévérance que recèle cette âme faite d'amour, de tendresse, de candeur et d'une grandeur inégalée. Cette aménité dont elle fait la preuve en la circonstance est la marque de l'altruisme sans bornes qui rythme les battements du cœur d'une vraie Toma d'Haïti. La pauvre et tendre Reine s'oublie ; elle oublie ses propres souffrances pour ne penser qu'aux problèmes quotidiens que confronte son homme Olismé. Elle s'inquiète et exprime très vivement ses regrets d'être, pour le moment, incapable d'y apporter elle-même sa part de solution :

–Oui... tu ne m'as pas dit comment on fera pour payer Me Vertus Dorcil...

–On le paiera ! jeta Olisma d'un ton péremptoire.

–Olisma... Il ne faut pas que tu oublies non plus les quinze gourdes qu'on doit à Josélien Joffré... Je n'aime pas cet homme... Il ne badine jamais quand il s'agit d'argent, Olisma... Houm ? On a assez de soucis comme ça, pas vrai ?

–Regarde ton ceinturon, Olisma... Il est en ruine ! Et moi, je suis couchée comme une bienheureuse !... Depuis quelques jours, je ne suis plus bonne à rien, pas vrai, Olisma ?...

–Ne t'inquiète pas, Reine, je m'arrangerai très bien...

–Olisma, mon mari, pourquoi ne veux-tu pas me dire comment tu comptes faire pour trouver l'argent de Me Vertus Dorcil ?... Tu sais que cet homme ne rate pas une occasion pour prendre la terre aux paysans... Je ne suis pas tranquille avec ces gens qui sont l'autorité. Et puis il y a l'eau... Est-ce que Baltazar Joffré t'a laissé l'eau hier comme il l'avait promis ? Si tu ne pouvais pas à temps trouver les quinze gourdes de Josélien, tu feras peut-être bien d'en parler à papa Bois-d'Orme... Il t'aidera sûrement s'il le peut... (pp.134–135)

Dans ce dialogue d'un homme et d'une femme de la terre, avec des mots simples, terre-à-terre, dans un style dépouillé, sans recherche stylistique, Alexis évoque poétiquement le drame journalier des familles de petits paysans abandonnés à leur sort pénible par un État parasite et pillageur qui ne sait que les astreindre à un système de taxation scandaleux et antidémocratique.

En butte à une kyrielle de difficultés, Reine et Olisma, ces deux enfants bénis des lwas de l'Afrique maternelle, vivent dans une communion sincère, une harmonie de cœur, une entente et une compréhension parfaites. À les entendre se parler, on sent vraiment qu'ils vivent l'un pour l'autre. On dirait qu'ils respirent l'un par les poumons de l'autre, qu'ils animent le vécu de leur souffle commun. On dirait que les deux veillent sur leur lopin d'un seul œil.

Devant une telle réussite littéraire, on est tenté de dire d'Alexis que, tout en brillant, une fois de plus, de la flamme de son puissant humanisme, ici il atteint l'un des sommets de la condition humaine.

Mme Duperval Guillaume

« Une accorte femme aux doigts chargés de bagues », telle est la marque distinctive de ce personnage qui semble avoir, pour sûr, beaucoup d'argent disponible à sa toilette et sa tenue vestimentaire... Elle peut alors proclamer comme nos sœurs congolaises jouissant d'une certaine aisance qui, lorsque nous les taquinons au sujet de leur chique tenue, nous répliquent humoristiquement : « Mon mari est capable. »

C'est qu'elle (Mme D. Guillaume) est l'épouse d'un grand bacha, c'est-à-dire d'un *grand don* (un gros propriétaire foncier) comptant de nombreux métayers, de deux-moitié et probablement de nombreux ouvriers agricoles faisant fructifier ses plantations.

Son rôle principal, c'est d'aider son mari à percevoir les rentes (en nature et en espèces) que lui doivent les métayers et deux-moitiés :

Quelques uns d'entre eux étaient en retard pour le champart, et la commère était encore plus rapace que son busard de mari. Elle avait décidé d'aller voir elle-même et de veiller au grain. L'œil du maître engraisse l'animal plus que les mains du palefrenier le soigne, dit-on. Le bruit que la Duperval était en chasse avait couru plus vite que la pouliche de cette câpresse et Innocent Dieubalfeuille était dans tous ses états. Elle savait certes bien, la diablesse, ce que donnait, bon an mal an, le lopin, mais un madré comme Innocent pouvait bien escamoter quelques paniers de récolte. Un panier au maître, un panier au serf, tel était l'usage. Tant pis pour les moralisateurs ! Ces gens-là qui font les cœurs vaillants, ont-ils jamais tourné et retourné un champ pendant trois ou quatre générations ? Moi, je dis qu'un grain de millet ou un bout d'igname est avant tout une goutte de sueur, et si Innocent est pendable pour sa peccadille, vous me direz ce que méritent les paresseux qui, en vertu d'un bout de papier, jouent les Shylock outragés ! Mme Duperval, on n'avait qu'à la regarder pour s'en convaincre, ne connaissait pas le jour sans pain ; depuis des années elle ratiboisait la campagne tandis que je ne sais ce qui avait tordu les membres de notre Innocent et de sa Clèmèsine. (pp.258–259)

Chapitre 17

Les femmes et l'action féminine... (V)

La vieille Dada et Harmonise / Monise

Grann Dada

La femme du vénérable Bois-d'Orme Létiro ne se fait pas souvent voir sur la scène des *Arbres musiciens*. Mais on sent toujours sa présence un peu partout dans le récit à côté de papa Bois-d'Orme, puisque, tout compte fait, en tant qu'épouse de ce dernier, elle est l'animatrice par excellence de Nan-Remanbrans. Elle est la mère de tous les Zanfan, de chacun(e) des Véditè et Vèditèz servant en ce sanctuaire. Elle ne vit que pour la gloire de Nan-Remanbrans : l'herbe florissante qui pousse à Nan-Remanbrans ne vit, ne grandit, ne fleurit, que par elle. Et chaque fois qu'elle franchit le seuil du péristyle pour rayonner dans le soba, elle est couverte d'un flot d'Ago et d'Abobo commandées

par ses amis Lenba Zawou, Atibon Legba, Atchas-sou Zangòdò, Ti-Jean Dantò sous la conduite d'Ayizan, la Grande Marcheuse.

Elle ne se fait voir qu'à la scène (pp.262–263) où, en tant que doyenne des *Vèditèz / fidèles* de la Remanbrans, elle préside à l'accouchement de Reine qui y trouve finalement la mort en dépit des maternels efforts déployés par la vieille accoucheuse et l'encouragement qu'est, pour la parturiente, la présence de ses consœurs Clèsimème Dieubalfeuille, Mayotte Dessin, Sor Athéma Syllabaire et Marinette Pierre-Charles, etc. La deuxième fois, c'était le jeudi du partage des gâteaux à Nan-Remanbrans, la veille de son départ pour l'au-delà (pp.353–354).

En somme, il va sans dire que, travaillant à l'ombre de papa Bois-d'Orme, dont elle était la seconde moitié, la vieille Dada a été pour lui, non seulement une épouse, mais aussi une amie, une inspiratrice, une confidente, une conseillère, et une assistante-sociale pour les familles et les femmes de la Remembrance. En un mot, elle était l'une des chevilles ouvrières, l'un des potomitan de cette institution socio-religieuse.

En cela, ne pourrait-on pas considérer ce personnage comme un adjuvant, un catalyseur, un stimulant qui encourage et pousse positivement à la roue. En un mot, n'était-elle pas un personnage exerçant une fonction positive dans *Les Arbres musiciens* ?

Harmonise / Monise

C'est la petite-fille de Papa Bois-d'Orme. Monise est de toute beauté au point que chaque Gonaïbo—comme Jak Solèy—aimerait avoir son portrait ou dans son wallet (son portefeuille) ou exposé fièrement dans son salon :

> *Monise... était d'une couleur presque aussi sombre que les caös sauvages, avec des traits finement dessinés, un*

peu égyptiens, un nez un peu long et étroit, de larges amandes en guise d'yeux, très larges, blancs et noirs. Ses cheveux, finement ondulés, longs et peu fournis, bien huilés, nattés en cordonnets, lui coiffaient sa tête d'un casque léger et brillant. Le long du front une épaisse tresse courait en diadème, sur les bosses pariétales de minces écheveaux de nattes rayonnaient en éventail vers l'oreille. Elle était menue, Harmonise, délicate comme une tige de rosier des chiens, une petite femme miniature en vérité, car elle était solide, liane, avec des muscles durs comme la pulpe de noix de coco sèche. Un petit corps galbé, bien formé pour ses onze ans, douze peut-être, les cuisses fuselées jaillissaient des hanches comme de belles aubergines, un buste agrémenté d'une paire d'œufs de pigeonne, l'olivette des seins naissants. Beauté naïve, précieuse, champêtre, où revivaient les traits si purs de l'antique peuple Sacatra, puissamment accentués par le chagrin puéril qui lui burinait le visage.

Wifout ! Gade on bebe ! Sa, se koupe je !

Harmonise / Monise, ce nom, d'une douce sonorité, chargé de poésie et d'une symbolique sociale et humanitaire élevée. À lui seul, ce nom inspire la confiance, l'espérance et l'harmonie des cœurs et des volontés. C'est en accord avec la signification et la portée de ce symbole que le Grand-Prêtre eut recours à sa petite fille comme médium pour consulter les Dieux afin de départager les papalwa qui viennent de se prononcer, chacun, sur la ligne stratégique à suivre à l'occasion du danger qui planait sur les fidèles de la religion vodou et sur la propriété terrienne acquise de nos ancêtres, les bénis d'Ayizan, la grande marcheuse, et des autres déités de l'Olympe Africain.

Chaque papalwa ayant exposé sa thèse, à un signe de papa Bois-d'Orme debout dans le *soba*. La vieille Clèmèsine Dieubalfeuille :

sortit vivement, se glissant parmi la foule… Un instant après, [elle] revenait avec Harmonise. […] Les yeux de la fillette couraient de la foule au grand-prêtre, inquiète et curieuse. Il l'attira et la mit debout au milieu du soba. Alors il posa le déca sur la tête de l'enfant. Ses deux mains rassemblées en coupe touchaient à peine l'objet sacré qui cependant tournait, tournait de plus en plus vite. Des gouttelettes tombaient sur le visage et dans les yeux d'Harmonise immobile. Bois-d'Orme fermait les yeux. Il parlait bas, puis de plus en plus haut :

–Ayizan la grande marcheuse, celle que vous avez négligée, oubliée a les yeux plein d'eau… Je la vois au milieu d'un grand champ de verdure. Je vois des hommes maculés de sang et de boue, des léopards tachetés de sang au milieu de ceux auxquels les Loas ont confié leurs badgis !…

Les plus grands prodiges naissent de l'eau pure et du maïs innocent ! Je vois les loas qui maudissent l'argent avec lequel vous les avez vendus. […] Je vois le malheur comme un bœuf méchant qui va à travers la campagne… Mais Ayizan marche, marche, marche à travers la rosée… Les sanctuaires ne seront pas abandonnés, les arbres reposoirs ne seront pas abandonnés, le peuple des plaines, des montagnes et des vallées ne restera pas seul devant la colère que les méchants ont déchaînée […]

« Il faut demeurer là où les loas ont bâti leurs hounforts, parmi le peuple des jardins », m'a dit Ayizan ! Ayizan demande comment feront ses enfants malades de fièvre, ses enfants tremblant de froid, ses enfants se tordant de souffrance, ses enfants malheureux dans toute la campagne… Ayizan dit que les Loas vivront tant que la faim durera, tant que la misère durera, tant que la maladie durera, tant que le sang sera répandu !… (pp.177–178)

Au fil de cette révélation, un papa Bois-d'Orme agrandi, au visage radieux, s'exprimait d'une voix claire et sonore

en langage arada, sous l'écoute attentive des autres papalwas. Il énumérait « des horreurs et des merveilles en perspective ». Entre-temps :

> *Le déca oscillait sur la tête de Monise comme un soleil couchant au-dessus d'une mer démontée. Les mains tremblantes du vieillard étaient des aimants, d'étranges animaux qui mimaient l'objet sacré d'une trépidation incessante et l'enfant ruisselait de l'ondée claire qui coulait du déca. Bois-d'Orme saisit le déca et l'ouvrit. Il recueillit une pluie dorée dans sa main. L'eau tombait sur la tête de l'enfant immobile et telle une idole de pierre et sa robe mouillée dessinait un réseau de pluie flexueux comme l'écorce montueuse de la terre des Tomas d'Haïti. Les deux mains tendues, rassemblées en coupe, Bois-d'Orme offrait aux papalois le maïs gémellaire qu'il avait cueilli dans les champs des dieux.* (p.179)

Médium entre les hommes et l'univers des lwas (dont Ayizan est le porte-parole), Monise sera ensuite chargée par son aïeul, Bois-d'Orme, de négocier une alliance avec Gonaïbo, l'enfant mystérieux du bord des Lacs, dont elle ne tardera pas à devenir la dulcinée (p.248).

Un jour qu'elle était en mission de la part de papa Bois-d'Orme, elle rencontra un Gonaïbo en peine, en pleurs, adossé au petit calebassier, tout près de la tombe de sa défunte mère. Monise chavirait alors de bonheur d'avoir, en cette occasion, l'opportunité d'approcher intimement son Gonaïbo en détresse pour le secourir, le réconforter, le caresser, le convaincre, et le mettre dans une douce transe amoureuse :

> *Qu'as-tu donc, Gonaïbo ?... Dis-moi ce que tu as...*
>
> *Lui touchant le visage, elle le trouva mouillé. Elle se blottit contre lui et répéta la question. Harmonise lui prit alors la tête, l'inclina sur son épaule et lui essuya*

les yeux avec ses paumes. C'étaient des larmes, des larmes silencieuses. Elle l'interrogea de nouveau. Il éclata brusquement en sanglots.

Harmonise le tenait serré contre elle-même, la tête posée dans son cou. Elle lui parlait. De quoi lui parlait-elle au fait ? De la brise ? Des oiseaux qui dorment dans les arbres sous la pluie ? De la chaleur du sang sur une joue ? Des battements de son jeune cœur, de ses élans, de ses rêves éveillés ? Lui disait-elle ce désir qui l'étreignait souvent, celui d'être près de lui, de l'enserrer dans ses bras comme elle le faisait, de le bercer ? Elle aurait voulu le dorloter jusqu'à ce que sa peine disparaisse ! Il est des douleurs auxquelles il faut le silence pour l'assourdir. Elle ne le questionna plus, se contentant de faire courir la fraîcheur de sa paume sur son visage, sur ses épaules, sur ses pectoraux, et le bouton du tétin. Elle sentait la bouche de Gonaïbo comme un bijou froid plaqué sur son cou. Il se laissa aller contre elle, toujours sanglotant. Elle posa à son tour ses lèvres sur le front brûlant naïvement, pour le consoler. Elle s'allongea sur le sol. Enfin il la regarda. Elle le regarda également, se pencha alors sur lui et fondit elle aussi en larmes. Il sentait contre sa poitrine le modelé de son torse épanoui, la tiédeur des jeunes seins, vivants comme des oisillons frais éclos, et dans son épaule le picotement de ses cheveux. L'odeur végétale de son corps. Il la serra contre lui... Elle lui jeta un regard égaré et s'abandonna à lui, chaude, heureuse. À peine gémit-elle au moment de la déhiscence de son jeune corps à la vie... (pp.352–353)

Ainsi, l'acte de ce jeune couple, nous rappelle-t-il la première célébration du rituel de l'amour par Manuel et Anaïse près de la source que celui-là venait de découvrir (*Gouverneurs de la rosée*), et la première communion sexuelle d'Hilarion et de Claire-Heureuse sur la plage déserte de Carrefour...

Georges et Adline Jean-Charles, en compagnie d'un de leurs petits-enfants



Adeline avait 12 ans et, moi-même, j'en avais 14, quand, ensemble-ensemble, nous avions mis en terre notre plantule. Le p'tit pye bwa avait grandi... grandi... grandi... jusqu'à devenir un bel arbre avec une magnifique canopée. Alors qu'Adine, mon ange gardien, m'encourageait toujours dans mes nobles entreprises, à son 54è printemps, le Bel Arbre a choisi de faire seul le voyage de non retour. Et...depuis, la vie m'a très rarement souri.

—*Georges*

Chapitre 18

Les femmes et l'action féminine... (VI)

Melle Émilie Desoiseaux, une femme de l'aristocratie attardée et bouffie de préjugés de caste et de couleur.

Parmi les images de femmes meublant la galerie des *Arbres musiciens,* nous trouvons celle d'une certaine Melle Émilie Desoiseaux apparentée aux Dellegrini relevant de la strate aristo-féodalo-bourgeoise de Saint-Marc, des égarés sociaux qui, ayant perdu leur chemin et leur carte de baptême, ne savent, au juste, quelle direction prendre pour retrouver leurs sièges au salon d'une société souffrant d'une irrémédiable décrépitude. On comprend alors que, sociologue, se penchant sur le cas de ces aristocrates attardés et bouffis de préjugés de caste et de couleur, en mal de « blanchiment », Alexis puisse nous rappeler ainsi l'ampleur de ce mal dans les pays néo-colonisés :

> *Il y a bien encore dans plusieurs pays de notre Amérique Centrale fraternelle dix mille familles huppées qui attendent toujours qu'on vienne blanchir leur lignage.* (p.92)

Chroniqueur de son temps et peintre de la vie sociale, J.S. Alexis présente, dans ses romans, les différents groupes humains composant la société haïtienne tout en mettant en relief les forces et le dynamisme qui les animent.

Nous l'avons vu dans *Compère Général Soleil* rappeler la situation des « *restavèk* », des bonnes d'enfants, des jardiniers, des cuisinières... de leurs maîtres et maîtresses, des ouvriers de manufacture et de leurs employeurs, des travailleurs saisonniers des grandes plantations sucrières et des agents patronaux, des grands et petits fonctionnaires de l'État féodalo-bourgeois, des artisans et des éléments du lumpen-prolétariat...

Dans *Les Arbres musiciens,* outre qu'il nous fait assister aux luttes des petits paysans pour garder leurs terres et leurs temples, il nous rappelle aussi qu'il existe dans ce pays économiquement et culturellement sous-développé, à côté des bourgeois de fraîche date « dont la réussite tient à l'esprit moderne et résolu » (p.90), des aristocrates attardés tels que les Desoiseaux et les Dellegrini qui s'accrochent désespérément aux vieilles défroques longtemps remisées au musée de l'histoire.

Si Alexis, partisan et promoteur de l'idée de la mobilisation du capital national, du front national uni, témoigne de certaines sympathies pour les bourgeois nationaux à « l'esprit moderne et résolu », il est plus qu'amer envers les aristocrates attardés attachés aux valeurs périmées et caduques :

> *Curieuses gens que ces aristocrates ancien style, noyau de tout le beau monde provincial... À bien considérer, ces fantômes maintiennent l'échafaudage compliqué des conformismes, des suffisances et des préjugés dont le conservatisme social a besoin. L'Empire de Sa majesté britannique se maintient dans une bonne mesure à l'aide des bonnets à poil, de pantalons rouges, de hérauts de*

pertuisanes et hallebardes... Il faut les connaître ces fossiles bouffis d'orgueil, de cent coutumes saugrenues et d'us immuables ! Le coucou de leur salle à manger s'est arrêté au siècle dernier et ils s'acharnent à garder un « rang » que presque plus rien ne justifie. Miteux, chiches, jaloux des quatre sous qui leur restent, ils vivent barricadés avec les débris de leur ancienne splendeur. (pp.90–91)

Posant, dans un contexte culturel, l'épineux problème des rapports entre les strates sociales conservatrices, intéressées au maintien du statu quo, Alexis, sociologue, souligne que :

> *même les bourgeois de fraîche date... éprouvent souvent des complexes d'infériorité en face de ces derniers Mohicans. Après tout d'ailleurs, c'est bien naturel, les nouveaux riches ne pouvant fonder leur droit à occuper le dessus du panier sur la légitimité des ancêtres de ceux qui les ont précédés, même quand ils raillent sans pitié les anachronismes, on sent une pointe de respect chez le self-made man à l'endroit de ces survivants.* (p.90)

À travers les Desoiseaux et les Dellegrini, notre romancier envisage, dans le contexte des *Arbres musiciens,* la problématique de la démarcation des couleurs, celle des relations entre les Haïtiens à peau claire (les Mulâtres) aussi bien que celle des Haïtiens à peau sombre (les Noirs).

Dans un contexte post-colonial ou néo-colonial (le mot « mulâtre » venant de l'espagnol ou du portugais « mulato », diminutif du latin « mulus », mule), les « mulâtres », d'origine hybride, s'érigent en une véritable « caste ». Ce dernier mot, venant du sanskrit « varna » qui signifie « couleur », se propose de préserver leur sang de tout mélange. Ces mulâtres, comme leurs pères-blancs-colons ou blan-poban de l'époque esclavagiste, éprouvent et affichent des

sentiments de supériorité dans leurs rapports avec les hommes à peau noire, petits-fils d'anciens esclaves. Ils sont alors pénétrés de ce que Sir Alain Burn appelle leur « aristocratie pigmentaire ». (1)

De l'avis de ces Bourbons faméliques et presbytes dont l'appréciation musicologique ne dépasse pas Tino Rossi et qui en littérature ne vont pas plus loin que *La Porteuse de pain* de Maurice Dekrobra, Léonie Osmin, l'une des vieilles casseroles dont ils s'étaient servi pour cuisiner l'accession de Me Nevers Desoiseaux à la Chambre des Députés, est d'origine trop humble, est trop noire, trop inculte, trop mal dégrossie pour prétendre à l'insigne honneur de venir se caler dans leurs salons. En raison de ce que historiquement et sociologiquement elle représente, elle ne saurait franchir *the Mason-Dixie line* (*la ligne Mason-Dixie)* : elle doit être maintenue dans son bantoustan.

Cependant, si l'ostracisme est absolu quant à la petite boutiquière de mère, Mme Sans-Gêne qui, à ses débuts, jouait aux femmes politiques au Portail La Scierie (pp.17–18), il est relatif quant à ses « évolués » de fils (officier de l'armée néo-coloniale kraze zo), « mon Pè » de l'Église inquisitionnaire, intellectuel libéral farcis d'éducation occidentale.

Car au pays des makouchat, il est bon pour tous chrétiens candidats à une fonction législative ou administrative, à la mort civile ou morale, pour pratique de chaise vide ou appropriation illicite de biens publics, d'avoir, en permanence, à leur portée, un curaillon disposé au besoin à leur accorder l'absolution ou l'extrême onction suivant la récompense que leur délit requiert. Ah ! Ah ! Ah ! C'est qu'on a déjà tout vu, tout bu, dans notre galère ! Amen !

Car il est bon pour de petits marquis intellectuellement bornés et vieillots de bénéficier des lumières d'un collègue roturier à même de leur faire goûter de la saveur de *La*

Valse aux étoiles de Lamothe, de la chaleur de l'*Hymne aux étoiles* de Justin Élie, de la fringance de Haïti et *Zanmi mannmannan.*

Car, il est bon pour un politicailleur-député-candidat-ministre qui veut donner l'impression d'être près du pouvoir de s'afficher avec un membre de la garde présidentielle.

Les Osmin sont pour ces « pouvoiristes » des béquilles ou des bâtons de vieillesse sans lesquels ils ne sauraient se tenir debout. Quand bien même ils auraient occasionnellement franchi la ligne de couleur et accédé à la Cité interdite, les « négritos » de Léonie doivent se garder d'en faire à leur aise. S'il leur arrive de prendre certaines libertés, la piétaille de la « mulâtraille » est là pour leur rappeler leur « infériorité biologique ». Car, selon le Weltanschaug de la caste des Dellegrini et des Desoiseaux, Osmin-prêtre, Osmin-poète, Osmin-gendarme sont tous synonymes de petits-nègres (niggers) qui doivent se tenir gentiment à leur confessionnal, à leur pupitre ou dans leur caserne.

Pour remercier Carles Osmin d'avoir rempli le salon des Desoiseaux des rimes et des rythmes de la culture nouvelle :

> *Daniel Dellegrini, un jeune quarteron aux cheveux rouges ricanait dans sa manche :*
>
> *Attention ! Abobo ! s'exclama-t-il, l'Afrique pourrait posséder ce nègre bossale !... Attention !...* (p.93)

Pour châtier Diogène Osmin d'avoir fait déferler son rire gras, son rire-élément, son rire-peuple aux dépens d'Émilie Desoiseaux, Jacques Dellegrini fit boire au pauvre prêtre, pris au piège, le calice jusqu'à la lie :

> *L'onction du Saint-Chrême n'a pas encore appris au père Osmin à rire selon les canons des salons de Melle Desoiseaux, excusez-le !... Accusons plutôt ceux d'entre nous qui, pour sauver leur âme ou affermir leur position*

politique, nous infligeraient la présence du cochon le plus mal gratté !...

Pourvu qu'il ait une soutane ou quelque chose d'approchant pour voiler sa crotte plébéienne, bien entendu ! (p.96)

Et Nevers Desoiseaux, le protégé politique de Léonie, d'intervenir, de son côté, avec une élégance teintée de paternalisme à la rescousse de son cousin :

Mon cher Pellegrini... Malgré votre connaissance infaillible de l'étiquette de nos salons et votre parfaite éducation, je vous prierais d'éviter de jouer au fou au dépens de nos invités... Le Révérend Père Osmin et son frère sont nos amis... (p.96)

C'est alors le comble de la désolation et de l'hypocrisie. Il nous rappelle cette conversation de l'enfant et de la mère dans *Peau noire et masques blancs* :

–Où me cacher ?

–Regarde le nègre !... Maman, un nègre !...

–Chut ! Il va se fâcher...

–Ne faites pas attention, monsieur, il ne sait pas que vous êtes aussi civilisé que nous.(2)

Carles et Diogène (surtout) ont commis l'imprudence de vouloir s'élargir dans le monde des autres. Et les bouledogues de ce dit monde les ont brutalement invités à regagner leur Négraille. Pourtant, pratiquant la politique de « l'autre joue », Diogène accepte, après sa mésaventure, la main piégée que lui tendent les Desoiseaux prétendant être ses amis. Carles, le « bohème sarcastique », esprit prompt et gros de ressources, leur rend illico mépris pour mépris et leur crache au visage tout le fiel que des siècles d'oppression ont accumulé dans son cœur :

Je vous domine et je vous défie, quels que vous puissiez vous voir, je vous dénie le don du cœur ! Je ne fais pas d'exception. Vous n'êtes rien ! Dans les meilleurs des cas, de jolies petites mécaniques inutiles, incapables de provoquer le moindre intérêt. Je ne vous méprise même pas... je vous ignore ! (p.97)

Émilie Desoiseaux

De tous les rares spécimens qui meublent les salons des Desoiseaux, il y a une bête curieuse à laquelle nous aimerions accorder une attention toute spéciale. Cet oiseau rare s'appelle Émilie Desoiseaux ; comme nous le verrons très bientôt, c'est à travers ce personnage que notre romancier illustre la « blancomanie » des « Ninis », des « Nana » et des « Nénettes » haïtiennes en quête de « blanchiment ».

Alexis la place dans un cadre sentant le rance, le renfermé, le démodé et l'usé. Par exemple, pour fêter son neveu Nevers, récemment élu « dépité » (pardon député), Mademoiselle Émilie Desoiseaux donne une réception en l'honneur de ce dernier :

Dans son grand salon Louis XV dont les chaises signées de Boule et les tapisseries d'Aubusson usées jusqu'à la corde jetaient un denier éclat... Les lustres de cristal faisaient ricaner leur mille et une pendeloques. Le piano à queue, caparaçonné comme un éléphant de nabab, grimaçait dans son râtelier de vieil ivoire et d'ébène. (p.89)

Et comment l'Émilie reçoit-elle ses invités ?

...assise dans un grand fauteuil de velours chauve, selon la plus pure tradition de Mme Du Deffand, le visage blême de fards, fontanges de velours vert autour du cou, le sautoir lui tombant jusqu'aux genoux, son face-à-main en travers de ses seins guindés dans un impitoyable cache-corset d'acier chromé, dénommé « jack-mama », la Desoiseaux, en robe de satin gorge-pigeon

trônait entourée de toutes les vieilles iguanes, de toutes les perruches, de toutes les pimpesouées de la ville. Constellée de bijoux, de dentelles, de rubans tuyautés de ses bandelettes, la mouche au coin du nez, la lèvre autrichienne, elle tendit ses doigts ridés, raidis de bagues à Diogène puis à Carles.(p.92)

Le fauteuil « chauve » est atteint de calvitie parce qu'il est vieux, usé et que celle qui l'occupe est d'une capillarité décrépite. Le visage d'Émilie est « blême de fards » car elle aimerait cacher ses nombreuses rides de petite vieille.

Situation paradoxale, sous des cieux tropicaux : la Desoiseaux porte des fontanges autour du cou et un sautoir qui lui tombe jusqu'aux genoux parce qu'elle a constamment froid, car elle est en permanence privée de la vraie chaleur humaine. Car elle est seule au monde. « Seule avec sa solitude » pour paraphraser Georges Moustaki.

À quoi ressemblerait-elle sans son « cache-corset chromé » ? À une vieille punaise anémique. Il y a bien-bien longtemps que ses « seins guindés » ont perdu leur allure première de colombes romaines prêtes à l'envol. C'est que ses mangues ont perdu leur consistance. Il ne leur reste que la peau flasque. C'est que, pour donner le change, Émilie a besoin d'un soutien métallique.

Cette Desoiseaux « trônait » parce qu'elle n'a pas la sagesse et l'intelligence requises pour « diriger ».

Elle était entourée de vieilles « iguanes » qui rampent à ses pieds parce qu'elles lui croient un certain pouvoir, de vieilles perruches colorées et caqueteuses (qu'on ferait mieux d'enfermer dans une cage), de pimpesoués (de vieilles péronnelles et d'haridelles ankylosées qui jouent ridiculement aux précieuses), qui ne sont au fond que des pleureuses à gages. Puisque Émilie est déjà « constellée de... dentelles et de rubans tuyautés comme une momie de bandelettes », c'est que la caste qu'elle représente est déjà parée pour son

dernier voyage et les doigts ridés qu'elle tend à Carles et à Diogène ont déjà acquis la raideur cadavérique. Elle et ses sœurs (ses pairs) n'ont pas d'avenir ; elles ne sont que des cadavres ambulants ou des morts en sursis. Héritière d'une époque à jamais révolue, elle vit la face tournée vers un passé dont elle est plus que nostalgique. C'est que :

> *Melle Desoiseaux était justement une de ces vieilles toupies confinées dans la galerie des ancêtres. Descendante d'une lignée d'affranchis esclavagistes, d'ancêtres féodalisés, militaristes et fusilleurs s'il en fut jamais en Haïti, Émilie Desoiseaux n'arriverait pas à oublier les fastes et les équipages à six chevaux de son grand-oncle, ancien directeur des Douanes et prévaricateur de grand talent.* (p.91)

En outre, elle a grandi dans un environnement où l'on se fait une perception absolument négative de l'homme noir. Pour les petits Bourbons de sa caste, l'Haïtien noir, cultivé ou inculte est ou un « nègre bossale », ou un « cochon mal gratté » relevant du primitivisme africain. Quand bien même ce nègre passerait pour un « évolué », il porte encore la marque indélébile de la malédiction attachée à sa race. Pour ces aristos attachés au gobinisme johnny-hallydayiste, « noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir [et] on perd son savon à vouloir blanchir son nègre ». C'est qu'elle a poussé au milieu des apatrides ou des vendeurs de patrie qui en 1915 ont accueilli à bras ouverts les représentants arrogants de ces états sudistes de la république étoilée où l'on lynchait les Noirs et où des lois interdisaient leur union avec les femmes blanches.

Pauvre d'Émilie ! Elle s'égare, s'englue, se noie, s'asphyxie, dans ses vieilleries historiques, familiales et personnelles. En raison de sa négrophobie, elle est acculée à mener une vie contre nature : jamais elle n'a pu jouir des délices de la féminité. Elle est alors condamnée à souffrir d'une

éternelle inanition. D'où, elle vieillit, décrépit, et se meurt de sa solitude intérieure, n'ayant ni mari, ni *boyfriend*, ni enfant, ni ami à qui confier ses joies, ses peines et ses trop nombreuses stupidités. À un âge avancé, pauvre d'elle ! elle n'a pas un bâton sur lequel elle pourrait, en toute confiance, appuyer sa vieillesse. C'est que :

> *La Desoiseaux est restée célibataire à cause de la pérennité des conceptions sociales des affranchis dominguois dans le crâne de notre bourgeoisie mulâtre. Fille unique, elle avait été élevée dans l'attente du blanc qui viendrait « améliorer la race ».* (p.91)

L'ironie du satiriste se fait cruelle quand, à la biographie de ce curieux personnage, il rappelle qu'on :

> *...racontait même, les gens ont si mauvaise langue ! que du temps de sa jeunesse, sa mère la prévenait des visites intéressantes en criant à la cantonade : Émilie ! Voici du blanc...* (p.91)

La situation d'Émilie nous fait penser à celle de l'héroïne de Nini, mulâtresse du Sénégal que le romancier Abdoulaye Sadji décrit comme suit :

> *Nini est l'éternel portrait de la Mulâtresse, qu'elle soit du Sénégal, des Antilles ou des Amériques. C'est le portrait de l'être physiquement et moralement hybride qui dans l'inconscience de ses réactions les plus spontanées cherche toujours à s'élever au-dessus d'une humanité qu'il considère comme inférieure mais à laquelle le destin le lie inexorablement.* (3)

Sa situation n'est pas non plus sans rappeler celle de Mayotte Capécia, l'auteur de La Négresse Blanche, qui ose écrire dans Je suis une Martiniquaise :

> *J'aurais voulu me marier, mais avec un Blanc. Seulement une femme de couleur n'est jamais tout à fait respectable aux yeux d'un blanc.*(4)

Comme ses consœurs Mayotte Capécia et Nini, Émilie tend vers la « lactification ». Elle veut « sauver » sa race de la noirceur en la « blanchissant ». Il se manifeste chez elle la volonté de fuir son individualité, de néantiser son être-là (Ibid. p.48).

En raison de sa perception négative du mâle noir, elle a passé toute sa vie à rêver à l'homme au teint pâle, aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui viendrait prendre possession de son être. Et pas n'importe qui. Elle :

> *avait cherché son blanc à elle parmi les Allemands blonds filasses et les Danois aux yeux pers et dolichocéphales. Ils lui avaient tous craqué entre les doigts ou glissé entre les pattes. À la limite d'âge, en désespoir de cause, elle se serait contentée d'un simple méditerranéen, mais hélas ! il ne s'était pas présenté. C'est ainsi qu'Émilie fut contrainte de « maintenir jusqu'au tombeau ce qu'elle avait reçu au berceau ».* (pp.91–92)

Aussi le narrateur la représente comme un être ridicule, risible, en plein dans la mystification et le bovarysme. Vraiment, elle est une excentrique victime des illusions qu'elle a elle-même entretenues et qui ont fait d'elle une aliénée. Dédaignant, pour son malheur, la compagnie de ses frères de race, et ne pouvant trouver le blanc nordique ou alpin ou méditerranéen pour blanchir sa race, elle a préféré se priver des nourritures terrestres, c'est-à-dire des joies corporelles qui auraient pu l'aider à s'épanouir et à bien passer le temps. Hélas ! Dans son égarement elle a choisi de moisir pressée d'un misérable corset de chasteté en une existence rimant avec la sécheresse, une sotte continence et l'égoïsme. Aussi, aux yeux des autres, elle a choisi elle-même d'être bréhaigne et d'entretenir en son utérus l'infertilité/l'infécondité du figuier maudit.

La pauvre haridelle n'avait même pas les atouts requis pour garder par devers elle les petits blan mannan qui

jadis lui firent l'honneur d'une superficielle déclaration d'amour. Aussi, le narrateur prend-il un vif plaisir à la couvrir de ridicule surtout dans la scène où ses confrères aristocrates, les Dellegrini, rudoient ses amis petits bourgeois Carles et Diogène Osmin :

> *La duchesse en soutien gorge-pigeon s'agitait tellement sur le dossier de son siège que celui-ci craqua sinistrement et s'écroula. On accourut pour dégager la vieille qui, les quatre fers en l'air, jouait à jupon-vole sur le parquet, au beau milieu de ses sautoirs, de ses pantalettes, de ses tibias et des jambes torses du fauteuil qui, brisé net, vomissait toutes ses tripes de crin.*

Malheureusement elle n'a pas, comme l'héroïne de Nini, Mulâtresse du Sénégal, une grand-mère ou une tante expérimentée qui eût pu, comme le conçoit le romancier Abdoulaye Sadji et le confirme Franca Marcato-Falzoni, lui dessiller les yeux sur son attitude erronée et ridicule. Elle l'aurait peut-être portée « à condamner le reniement de ses racines africaines et de la culture ancestrale ». (5)

En somme, ne pourrait-on pas dire qu'en peignant Émilie blancophile, comme l'aurait fait Abdoulaye Sidji, le créateur de Nini... et de Maïmouna (Ibid. pp.345–346), Alexis réveille la vieille thématique de l'aliénation culturelle, du bovarisme social, du mépris pratiqué par certaines mulâtresses envers les hommes noirs et leur détermination de blanchir leur race en n'épousant que des hommes blancs...

Magicien du verbe, Alexis, comme tout grand satiriste, excelle dans l'art délicat de sous-entendre, d'insinuer, de dire des choses graves avec un air léger, on dirait même banal. Souvent il s'avère, pour nous, nécessaire de prêter une attention très soutenue à son dire pour décoder son message quand bien même, en tant que locuteur, il aurait,

dans son énoncé, recouru au langage courant de la vie quotidienne.

Par exemple, si Diogène et Edgard Osmin semblent, dans un contexte néo-colonial, symboliser les anciens commandeurs noirs en activité de service pour les strates néocoloniales dans la société lescotiaque des années 1940–1945, « la duchesse en soutien gorge-pigeon » n'est pas seulement une simple créature à faire rire, elle est aussi le symbole de ces « compétences », de ces « expériences », de ces « excellences » atteintes de « rhumatisme », d'« apoplexie » morale et de « maladies de cœur » et qui pourtant pensaient pouvoir régenter en permanence les destinées du peuple haïtien. Ses « amis » qui s'appuyèrent tellement sur le dossier du fauteuil qui craqua puis finalement s'écroula, ne sont autres que les sicaires au service de Lescot, qui ont contribué à rendre son pouvoir de plus en plus impopulaire.

On courut vainement pour dégager la vieille des friperies du fauteuil vétuste. Cette image rend bien les « petitesses » et les vains efforts consentis par ces laquais de Lescot pour faire revivre un gouvernement en gésine et condamné par l'Histoire.

Notes

1. Sir Allan Burn, *Le Préjugé de race et de couleur,* pp.17–20.
2. Frantz Fanon, *Peau Noire, masques blancs,* p.34.
3. Cité par Francis Anani Jopa dans *L'Engagement des écrivains africains noirs de langue française,* p.36.
4. Cité par Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs,* p.34.
5. Nini, Mulâtresse du Sénégal dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française,* sous la direction de Ambroise Kom, Éditions Naaman, C.P. 697, Sherbrooke, Québec, Canada, 1978, pp.393–394.

Chapitre 19

En manière de récapitulation : que retenons-nous de l'action féminine conçue dans *Les Arbres musiciens* ?

Comme ses consœurs de nombreux pays à législation d'essence machiste ou paternaliste, la femme haïtienne est soumise aux rigueurs du Code civil napoléonien qui fait d'elle, jeune fille ou femme mariée, une mineure dépendant de l'autorité paternelle ou maritale.

Le commerce (le contact) avec les féminologistes de toutes les époques et de tous les horizons nous aide à comprendre que dans tout contexte socio-politique où « la destinée des femmes est faite par l'homme et pour l'homme », les forces conservatrices ont toujours marqué leur détermination de maintenir intacte la situation d'inégalité que subit la femme dans sa famille et dans la société en général.

Dans la littérature française, les retombées anti-féministes du Code civil ont été minutieusement analysées. Surtout par des romanciers tels que Georges Sand *(Lélia, Indiana)*, Stendhal (*Le Rouge et le Noir, Armance, De l'Amour*) et Honoré de Balzac dans le cadre de *La Comédie Humaine*

(*Physiologie du Mariage, Le Cousin Pons, La Maison du Chat qui pelote...*).

Dans le contexte haïtien, le Code Civil enferme aussi la femme dans une camisole qui l'empêche de respirer librement de ses propres poumons. Les structures mentales qu'il véhicule tendent à faire de la femme une citoyenne de seconde zone : le Sexe Faible ou le Beau Sexe que les hommes se doivent de « protéger », c'est-à-dire de vassaliser.

Très tôt dans les familles (et surtout dans les milieux urbains) on établit une différence dans la façon d'élever les enfants. Ainsi :

–le petit garçon, le petit prince, c'est un futur chef. À ce titre, jouissant de tous les privilèges dans sa famille, il peut se permettre de nombreuses initiatives chez lui et hors de chez lui ;

–la petite fille, c'est la future femme de ménage qui doit faire l'apprentissage de la soumission, de l'obéissance et de la résignation. Par conséquent, elle n'est pas autorisée à tenter aucune expérience sans l'autorisation de ses parents. Et elle doit se contenter de sa poupée, de sa mini-batterie de cuisine et éviter de s'associer aux jeux de ses frères. En un mot, elle doit se confiner dans ses quartiers de fille, apprendre à se faire belle comme un beau bibelot que les petits garçons apprendront à admirer.

À part cela, dans le contexte haïtien, la femme est considérée comme un condiment, comme une friandise bonne à croquer, comme un fruit doux et juteux. Ce cas est brillamment illustré par le poète Émile Roumer qui parlant du Marabout de son cœur lui dit :

Tu m'es plus savoureuse que crabe en aubergine,
Tu es un afiba dedans mon calalou,
le doumboueil de mon pois, mon thé de z'herbe à clou.

Tu es le bœuf salé dont mon cœur est la couane.
L'acassan au sirop qui coule dans ma gargane.
Tu es un plat fumant, diondion avec du riz,
Des akras croustillants et des thazars bien frits.
Ma fringale d'amour te suit où que tu ailles ;
ta fesse est un boumba chargé de victuailles.

Dans le roman *Le Damné* de Demesvar Delorme, Jacobi dira à sa fiancée : « *Je vous aime... comme une omelette au lard quand on a grand faim.* »

Et pour boucler son cycle de cannibalisme, l'auteur de « *Marabout de mon cœur* » s'exclamera dans son poème « Les femmes sont pour moi » :

Les femmes ont pour moi le goût de quelque chose, par
exemple du lard, du pain chaud et si j'ose

–Je dirai carrément ma façon de juger—quelque chose
de bon qui puisse se manger...

Dans ce contexte de cannibalisme littéraire, nous sommes portés à nous voir en plein dans le concept « fanm-kokoye », « fanm-labapen », « fanm-zaboka » popularisé par le Super Jazz des Jeunes. Et alors, professeure Régine Latortue estime que la femme, symbolisant la Nature et la Vie, se prête normalement à l'abondant usage des métaphores de notre faune et de notre flore tropicale qui la qualifient. Elle devient donc le vrai aliment dont l'homme doit se nourrir pour survivre, au sens littéral du terme. (1)

Jacques Stéphen Alexis, féministe, aux antipodes de ce cannibalisme littéraire

Pour bien appréhender les éléments constitutifs du féminisme alexisien, il est bon de rappeler que ce grand langagier a imaginé un univers romanesque peuplé d'images féminines et de situations à l'occasion desquelles il lui a été loisible d'explorer les principales facettes de la problématique du féminisme dans un contexte anti-gynécocratique.

En effet, à travers ses romans *(Compère Général Soleil, Les Arbres musiciens, L'Espace d'un cillement)* Alexis explore toute la gamme des problèmes que confronte le sexe faible dans une société sous-développée où sévit l'exploitation de l'homme par l'homme et l'exploitation de la femme par l'homme.

La femme battue et résignée

Dans *Compère Général Soleil,* l'auteur dépeint, à travers Loulouse (la femme de Chérilus), la triste situation de ces femmes exploitées, battues, mystifiées, résignées, élevées par leurs mères *« dans le respect et l'admiration béate de l'homme, du maître, comme des chiennes, pour servir et lécher ses bottes. »* (2)

Dans *Les Arbres musiciens,* Eudovia et Mariasol sont encore des victimes de la puissance maritale imposée par le Code Civil :

–Eudovia, c'est la femme-chatte qui se laisse fouetter par son tyran de mari, comme il aurait fouetté un esclave ou un « restavèk ».

–Mariasol, c'est la femme-serpent… c'est « le cœur d'un

ouanga-nèguesse » qui en toute occasion s'ouvre à son diable de mari « comme une patate douce boucanée, chaude et rose ».

Comme le « Marabout de mon cœur » de Roumer ou la petite Princieuse au corps satiné qui attire Carles Osmin, Mariasol est pour son Edgard, à la virilité insatiable, une petite cookie bonne à croquer. Alexis dira d'elle :

> *Mariasol était la femme, telle que des siècles de domination masculine l'ont sculptée. Elle avait toutes les possibilités que confère le cœur pur, mais elle était aussi victime de tous les mythes qui ont ossifié la cervelle de Grisélis perdue et retrouvée.* (pp.216–21)

La petite domestique cruellement exploitée

La petite Céphise chez Mamzelle Léonie : *Les Arbres musiciens,* (pp.12–13).

La partenaire comprise et dévouée

Claire-Heureuse (l'épouse d'Hilarion (le héros de *Compère Général Soleil*), Clèmèsine Dieubalfeuille (l'épouse d'Innocent), Mayotte (la femme d'Aristil), Reine (la femme d'Olisma), la vielle Dada (l'épouse du grand-prêtre Bois-d'Orme Létiro) des *Arbres musiciens,* sont des exemples de partenaires respectées, choyées, comprises, dévouées qui accompagnent solidairement leur mari pour le meilleur et pour le pire.

La mère seule

Dans *Compère Général Soleil* et *Les Arbres musiciens* Alexis peint avec Ursule (la mère d'Hilarion), Léonie Osmin (la mère d'Edgard le militaire ; de Diogène, le prêtre ; et de Carles, le futur diplomate), et la Mère de Gonaïbo, des images de mères seules de notre société qui, à la tête

de leur famille monoparentale, peinent durement pour assurer l'éducation de leurs enfants.

À l'exemple du Pélican de Musset, ces mères dévouées sont toujours prêtes à se sacrifier au bonheur de leur progéniture :

- À partir de la mort de son mari, à Léogane, c'est Ursule, seule, qui décide courageusement du sort de ses enfants, Hilarion et Zuléma, qu'elle couvre toujours de ses ailes maternelles même quand ils atteignent l'âge adulte.

- Comme Ursule, Léonie Osmin est une mater familias dans toute l'acception du terme. Alexis nous dit d'elle : « Si Léonie n'avait pas d'ambition pour elle-même, elle avait de grandes visées pour ses fils. » (pp.183–184)

Ainsi peut-on dire de cette humble tenancière du débit d'alcool du Portail La Scierie de St-Marc qu'elle est l'image de ces braves femmes du peuple qui, chez nous, en Haïti, se font couturières, ménagères, Madam Sara, cultivatrices... pour subvenir aux besoins matériels et spirituels de leurs enfants dans l'espoir que ces derniers connaîtront des jours meilleurs que les leurs.

La femme contestataire

Dans l'univers romanesque de Jacques S. Alexis, à côté de la femme battue et résignée, de la partenaire comprise et dévouée et de la mère seule, figure la femme contestataire qui met en échec les stipulations impératives du Code Civil :

- **La mère de Gonaïbo** s'est laissée faire un enfant en dehors des liens du mariage, c'est-à-dire sans le consentement de son père, le représentant de la famille et de la société. Elle est alors le symbole de la fille-mère en rébellion contre la société paternaliste qui commande : « Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement ! »

Rejetée par la société paternaliste pour avoir violé les tabous, et les rites établis par le Code Civil, à son tour, elle tourne le dos à cette société.

–**Léonie Osmin**, la mère des trois frères Osmin, désacralise l'ordre paternaliste. Avec elle, il se produit un renversement des rôles : en bastonnant le Père Kervor, un homme, un Blanc, un représentant de Dieu sur la terre, le sexe habituellement battu prend sa revanche en châtiant le sexe-bourreau ; la petite-fille de l'ancien esclave venge son aïeule en humiliant un nouveau maître-colon-blanc ; une initiée du culte vodou rabroue un Croisé moderne qui se propose de porter sa main sacrilège sur la religion de ses ancêtres.

Cette nouvelle Mélusine a failli fonder la dynastie des Osmin. Cependant, elle demeure l'image de la Déesse-Mère subissant la loi du Fils qui, au fond, régit l'ordre qu'elle tente de désacraliser.

–**Joyeuse Pitou** est l'anti-Eudovia et l'anti-Mariasol, l'anti-Princieuse : elle est l'antithèse de la femme battue, de la « femme-chatte, de la femme-serpent-ouanga-nègesse », de la « femme-patate boucanée ». Elle est l'image renversée de la Loulouse de Chérilus (*Compère Général Soleil*, pp.57–59)

Personne ne la chassera de sa demeure ou de la vie. C'est elle qui, plutôt, en ange exterminateur, chasse son fainéant de mari de sa demeure après l'avoir assommé à coups de tison. Confiante qu'elle puisse à elle seule faire fructifier son lopin de terre et élever ses enfants.

Ainsi, Joyeuse Pitou, cette *fanm vanyan*, bouleverse de fond en comble l'ordre paternaliste. Loin d'être la femme battue, résignée et économiquement dépendante, elle est la femme révoltée, l'amazone batteuse d'homme. Elle rompt bravement le lien conjugal qui l'asservissait,

détruit la domination idéologique et économique du *pater familias.*

Elle est l'image symbolique de la Grande Reine détrônée qui, prenant sa revanche contre l'ordre masculin usurpateur, réintègre la femme dans son humanité perdue et la porte à se révolter contre la tyrannie du Dieu-Père jaloux de sa domination.

La révolte des femmes contestataires de l'univers romanesque d'Alexis ne se circonscrit pas à la lutte de l'élément féminin contre le mâle. Ces bagarreuses participent aussi aux combats contre les structures sociales aliénantes. Par exemple, Joyeuse Pitou ne se contente pas de mettre la loi maritale en échec, elle voudrait aussi bastonner l'arpenteur Paul Accélhomme (un agent de l'État semi-féodal et semi-colonial) qu'on croit être de mèche avec la SHADA, l'Agro-industrielle étrangère d'une grande malfaisance socio-économique.

Le jour où cette entreprise, forte des éléments de l'appareil de répression officiel, amène ses bulldozers éventrer les maisonnettes des petits paysans expropriés, elle avait en face d'elle toute une armée de *fanm vanyan :*

> *Chanterelle, la femme de Chavannes Jean-Gilles, se coucha devant les chenillettes des bulldozers. La vielle Clémèsine Dieubalfeuille, prise d'une folie furieuse, trépigna de rage, voulut se précipiter sur les Blancs. On réussit à la ceinturer juste à temps, à grand-peine... Joyeuse Pitou, entourée de sa marmaille hurlante... vocifera jusqu'à en perdre le souffle...* (p.380)

Cécé Dodo

Le narrateur ne nous dit pas grand-chose de cette curieuse contestataire si ce n'est que, pour commencer :

> *Cécé Dodo, une commère qui avait la réputation d'être une grande initiée, contrairement à toutes ses habitu-*

des, n'avait pas servi l'acassan à ses pratiques. On en avait déduit qu'elle était partie pour son hounfort. (pp.169–170)

Puis, peu de temps après :

Cécé Dodo, la marchande d'acassan—enfin revenue de son pèlerinage—en robe de pénitence, une robe de colette (toile de jute) brune, un foulard noir autour de la tête, les reins ceints de même, accroupie près du marché, poussait des gémissements à fendre l'âme. À en croire qu'elle était en « mal d'enfant » !...

–Vengeance ! Vengeance ! s'exclamait-elle de temps en temps. (p.230)

À noter que—tout compte fait—chez Alexis, il n'est pas surtout question d'alimenter l'opposition sexe faible vs. sexe fort. Il est plutôt question d'une coopération rationnelle et dynamique de l'homme et de la femme pour que se lève sur la Terre, la demeure des hommes et des femmes, un Jour Nouveau porteur de lumières et de bien-être pour tous.

Notes

1. *The Woman in the Haitian Novel,* Régine Latortue, thèse de doctorat, Yale University, 1982, University Microfilms International 1983, pp.62–63.
2. *Compère Général Soleil,* Jacques S. Alexis, Gallimard, Paris, 1955, pp.57–58.

Chapitre 20

Pose lexico-sémantique aux *Arbres musiciens*

Si nous nous donnons la peine de consulter parcimonieusement la liste des personnages des *Arbres musiciens,* nous réaliserons que plus d'un des personnages féminins qui y figurent n'ont pas été touchés par les analyses de personnages de leur genre. Cherchant la raison de ce fait, nous l'imputons entre autres au temps, à l'espace et aux rigueurs de certaines normes pédagogiques ou didactiques. Et, naturellement, il en sera de même pour bon nombre de personnages du genre masculin figurant dans cette galerie soumise à notre appréciation.

À l'occasion de la constitution d'un système de personnages, il est de coutume d'établir entre ces derniers une sorte de hiérarchisation selon laquelle les rôles de héros/héroïnes, de personnages principaux/protagonistes ou antagonistes, de personnages secondaires et de comparses (figurants), etc… soient judicieusement distribués. Ce, compte tenu du degré de complexité du sujet en discussion, de l'expérience des acteurs, de la fréquence de leur passage sur la scène, de la valeur des épisodes auxquels ils participent…

Pour faciliter la tâche de nos lecteurs non familiers avec la terminologie afférente au roman, nous avons jugé bon, avant de poursuivre l'analyse des personnages des *Arbres musiciens,* d'apporter quelques précisions quant à la signification de termes tels que personnage, héros, héroïne, personnage principal, personnage secondaire, protagoniste, antagoniste, figurant (comparse), etc.

Personnage

Le mot « personnage » vient du latin *persona* (désignant le masque de l'acteur et du suffixe age (dérivé du verbe latin *agere :* agir). D'où, nous dit Wikipédia : « Le personnage désigne... le caractère représenté par le masque, incarné par un acteur, celui qui agit. »

Une entrée du Dictionnaire TV5 Monde stipule, que *le personnage est une « personne représentée dans un rôle dramatique, dans une œuvre d'art ».* De son côté, le dictionnaire Larousse enseigne que *le personnage est une « personne qui figure dans une action théâtrale et qui est jouée par un acteur ».* Ainsi, identifiant un groupe d'acteurs originaires de la capitale, nous disons par exemple que « ce sont des personnages du théâtre de Languichatte... »

Et, pour renforcer le point en vue, puisons un paragraphe de l'article « Qu'est ce qu'un personnage du théâtre ? » du *Site de l'aide à la dissertation* et au commentaire de texte littéraire qui se lit comme suit :

> ***Personnage** : Individu qui joue un rôle plus ou moins important dans un récit. Le personnage est une notion difficile à cerner. Dans le roman traditionnel, il est assimilé à une personne : ses traits naissent de l'imagination d'un écrivain (personnage fictif, ex. : Meursault dans **L'Étranger** d'Albert Camus) ou sont empruntés à l'histoire (personnage historique, ex. : Richelieu dans **Les Trois Mousquetaires**, d'Alexandre Dumas). Souvent, il*

présente une nature mixte, lorsque l'auteur, s'inspirant d'un personnage ayant véritablement existé, romance plus ou moins consciemment les données de l'histoire à des fins dramatiques (ex. : d'Artagnan). Dans le roman moderne et contemporain, le personnage est devenu une conscience qui construit le récit à partir de sa propre expérience du monde. Le « il » du roman traditionnel a laissé place au « je » qui est à la fois le narrateur et le personnage (ex. : Marcel dans ***À la recherche du temps perdu*** *de Marcel Proust). Dans une œuvre, il n'est pas toujours aisé de distinguer le personnage principal des personnages secondaires. En effet, l'importance d'un personnage ne se mesure pas à ses fréquences d'apparition, mais à sa fonction dans le texte, c'est-à-dire à la mission qui lui revient dans la construction du récit. C'est ici que la notion d'« actant », empruntée à l'analyse structurale du récit, peut être d'un grand secours.*

Par ailleurs, il est souvent rappelé que le personnage est le pivot central du roman, le moteur de la fiction.

Retenons tout de même que, de l'avis des théoriciens de l'art théâtral, le terme « personnage » signifie le masque de l'acteur, le rôle. Et P. Hamon et S. Rimmon-Kenan, experts de la thématique des personnages du roman, enseignent que « Le personnage = un signe littéraire, un effet (effet cumulatif d'informations, de décorations, de jugements de valeur, un ensemble de marques et d'indices, directs et indirects, un système, un réseau d'oppositions, de transformations).

Héros

Parmi les nombreuses définitions du terme héros glanées ça et là au cours de nos navigations, nous retenons d'abord les suivantes :

1. personnage qui a le premier rôle dans un roman, un spectacle, celui qui s'illustre lors d'un événement divers.

2. celui qui se distingue par son courage, sa bravoure, son esprit de sacrifice.

Et puis, *epi*, que nos lecteurs ajoutent à leur carnet de notes :

Héros : Personnage principal d'un roman ou d'une pièce de théâtre. Demi-dieu dans la mythologie grecque, homme exceptionnel divinisé à la suite de ses exploits magnifiques, le héros est devenu, en termes littéraires, un personnage qui, s'il ne se distingue pas par des actions grandioses, n'en demeure pas moins chargé d'une mission exceptionnelle : conduire l'action dans un récit, incarner des valeurs, les rêves, les mythes du lecteur, dont il va être l'exutoire.

Et à l'article « Les types de personnages principaux de romans », un texte publié par AcaDemont.fr, Paris, nous prenons connaissance que :

Bien souvent, le héros est l'essence même du roman, c'est le cas des premiers romans qui consistaient principalement à conter les aventures d'un [personnage] qui est un demi-dieu. Dans l'Odyssée de Homère, Ulysse est un des héros, il a déjà des prédispositions puisque sa mère est une déesse, il est beau, intelligent et courageux.

Héroïne

Il est enseigné que le terme « héroïne » dérive du mot grec traduit par « héros ». Il est admis que l'héroïne littéraire est une femme qui tient le premier rôle dans un roman, une pièce de théâtre, un conte ou un poème.

Dans la vie courante, l'héroïne est généralement reconnue comme une femme de grand cœur et d'une conduite exemplaire. Le Littré (1880) en fait « une femme qui a un grand courage et une grande noblesse de sentiments ». Et, au figuré, ce noble outil fait aussi de l'héroïne « la femme

qui figure comme principal personnage d'un poème, d'un roman, ou d'une pièce de théâtre ».

Il est admis que plus d'un facteur peuvent concourir à provoquer l'admiration pour une héroïne littéraire. Tantôt on tombe d'admiration pour des héroïnes telles que l'Anaïse des *Gouverneurs de la rosée*, la Léonie Osmin des *Arbres musiciens*, la Médée du théâtre d'Euripide ou de Corneille, l'Athalie du théâtre de Racine... etc. en raison de leur dynamisme, de leur grande créativité, et de leur force de caractère. Parfois, il se trouve des lecteurs qui tombent en pâmoison devant des héroïnes littéraires qui, comme la princesse de Clèves, sont dotées d'une très grande beauté physique. « *Kon matiboulout ! Gade on bebe !* » (« Quelle beauté ! ») s'exclament-ils, à la Maurice Sixto, en les voyant performer sur les planches.

Les personnages principaux

Dans la présentation « Le personnage de fiction » de Wikipédia, l'encyclopédie libre, 2008, il est fait mention d'un découpage selon huit archétypes (« modèle original ou idéal sur lequel est fait un ouvrage, une œuvre ») de Mélanie Anne Phillips et Chris Huntley, auteurs de l'ouvrage Dramatica, dans lequel il est précisé que :

> *Le personnage principal est celui au travers des yeux duquel le lecteur ou le spectateur suit l'histoire. Souvent, il s'agit du narrateur. En fait son point de vue est l'angle de vue du récit, donnant un meilleur aperçu du héros vu de l'extérieur.*

Dans *Les Arbres musiciens*, en raison de sa grande participation à l'action romanesque et de la qualité de cette participation, nous considérons Léonie Osmin, le symbole du dévouement maternel, comme l'un des personnages principaux de ce roman.

Cependant, quand du point de vue qualitatif et idéologique nous considérons la valeur intellectuelle du thème de l'intervention de la mère de Gonaïbo (promotion d'une méthode d'éducation rousseauiste) et d'Émilie Desoiseaux (promotion d'une variété de racisme), nous sommes portés à considérer ces deux figures féminines comme des personnages principaux.

Personnages secondaires

Dans l'article « Les personnages secondaires de Sand/ Réalisme et idéalisme politiques », Catherine Jorgensen souligne que :

> *Les personnages principaux occupent le devant de la scène, bénéficient souvent du point de vue de la narration et de monologues intérieurs [...] (tandis que) les personnages secondaires sont présentés par le narrateur et interviennent peu dans l'intrigue romanesque.*

En effet, généralement les personnages secondaires tournent autour du héros (personnage principal) à qui, en tant qu'adjuvants ou auxiliaires, ils prodiguent de l'aide. À noter que le terme *adjuvant* vient du latin *adjuvare* qui signifie *aider.* Donc, si nous disons que Y est un(e) adjuvant (te) de X (sujet, héros / héroïne ou personnage principal), cela signifie que Y aide X à atteindre ses objectifs ou le but de son action.

Très souvent, il se trouve dans les romans des personnages qui, au lieu d'aider le Héros (le personnage principal) à atteindre le but visé (ses objectifs) mettant plutôt leur bâton dans ses roues de ce dernier, font obstacles à ses projets. Ils sont alors considérés comme des *opposants* au Héros.

Parlant de la réflexion de la romancière française Georges Sand (Aurore Dupin) sur la problématique des

personnages principaux et secondaires, la critique Catherine Jorgensen estime que dans son monde romanesque l'auteure de Valentine, Simon et la Ville Noire «oppose nettement et les personnages principaux, torturés par un amour passionné, vivant de leurs rêves et les personnages secondaires ancrés dans la réalité sociale, matérielle et historique, raisonnable et improbable ».

Les figurants ou comparses

Qu'est-ce-qu'un figurant ? *Le Dictionnaire multifonctions /DICO* répond qu'un figurant ou une figurante est un acteur ou actrice à qui l'on ne demande que la présence dans une pièce de théâtre, un film, un ballet, etc.

Ainsi, à notre avis, Rose Javis, dont la présence physique dans *Les Arbres musiciens,* s'est manifestée juste le temps de voir Léonie bastonner le P. Kervor pour médisance et menace à la réussite de son fils Diogène comme prêtre, n'y est qu'une simple figurante. Tandis que les « fanm vanyan » comme Joyeuse Pitou, Chanterelle, la vieille Clèmèsine Dieubalfeuille qui animent la contestation contre la SHADA et Cécé Dodo qui tient tête aux cohortes de la campagne anti-vodou sont des personnages secondaires, des adjuvantes qui aident Papa Bois-d'Orme, un autre héros, à tenir les Nouveaux Croisés en respect.

En passant, il est bon aussi de signaler qu'en plus des personnes, les personnages peuvent être des entités extra-terrestres telles que perçues par la culture populaire, des animaux, des divinités, une intelligence artificielle ou plus rarement des objets inanimés.

Ne sont-ce pas ces personnages que l'on range dans la catégorie des atypiques ? D'où, le fleuve de l'Artibonite et l'Astre Solaire de *Compère Général Soleil,* baptisés de « personnages mythiques » comme la couleuvre de l'enfant mystérieux du bord des Lacs, le terrible barracuda de Saint-

Louis du Sud (p.11), les Lwa peuplant le panthéon vodou ; de même les sanctuaires, comme Nan-Remanbrans, Nan-Souvenance, Nan-Soucri, Nan-Campêche (dans le Nord), les fantômes et lougawou tels que le spectre Épaminondas Guillaume (p.98), Lydia Popée, le lougawou aux cheveux longs (p.99), etc... des *Arbres musiciens,* relèvent de cette catégorie.

Quatrième partie

Personnages et thèmes (les ecclésiastiques, les militaires…)

Chapitre 21

Les ecclésiastiques catholiques

Dans le cadre du pari qui s'engage entre les deux camps se partageant l'aire des Arbres musiciens, nous distinguons deux groupes d'ecclésiastiques aux intérêts absolument divergents :

a. Ceux du secteur catholique (bretons et haïtiens) impliqués dans l'Inquisition anti-vodou et alliés à la SHADA ;

b. Ceux du secteur vodou, préconisant, en général, la résistance au Clergé breton et à la SHADA pour sauvegarder la petite propriété paysanne et l'héritage religieux ancestral.

Les catholiques

Avec l'archevêque Joseph Colignon (un personnage historique qui a existé et que notre romancier a probablement connu), et le Père Kervor—un personnage secondaire, très pâle—, nous sommes très loin de la tradition des prêtres et des étrangers altruistes, généreux, sincères et loyaux que l'on rencontre dans plusieurs des romans qui ont précédé *Les Arbres musiciens.* Hodelin, le pédagogue français du Thémistocle E. Labasterre de Frédéric

Marcelin, le Père de Ganet du *Choc* de Léon Laleau, le Père Schmitter de la *La Fin des Bayonnettes* d'Alix Mathon, M. de Senneville, l'ambassadeur français du *Nègre Masqué* de Stéphen Alexis (le père de Jacques), Jean Luze de *l'Amour* de Marie Chauvet, Sœur Christophe (la religieuse canadienne), M'sieur Totoye Grivers et Habib Nahra (le petit commerçant syrien) de *Compère Général Soleil* de Jacques S. Alexis, sont des étrangers sympathiques, respectueux et loyaux envers les Haïtiens et la Nation haïtienne, même si parfois certains d'entre eux affichent envers ces derniers une sorte de condescendance qui frise le paternalisme. Ce n'est pas sans raison que Marie-Denise Shelton les qualifie de « Bons Blancs » dans *L'Image de la société dans le roman haïtien.*

L'archevêque et son adjuvant, le Père Kervor, tombent dans la catégorie des « Mauvais Blancs » qui, d'après M.D. Shelton, « se caractérisent par leur manque de compassion, leur cupidité ou leur racisme » (p.134). Formés, comme le rappelle Léon-François Hoffmann, au Collège Breton de Poërmel (qui eut pu être un annexe du département des Affaires d'Outre-mer de la France), ces religieux catholiques sont en Haïti (une ancienne colonie de la France) les porte-parole du néo-colonialisme français. Dans leur séminaire en Haïti, ils ne forment que des Nègres-Blancs (le diacre Diogène Osmin, en est un vivant exemple) à qui ils apprennent à mépriser les valeurs ancestrales et qui poursuivront leur œuvre néo-colonialiste s'ils se voient un jour forcés de vider les lieux.

Le Père Kervor

Ce prêtre n'a rien du missionnaire au cœur chaste et pur que nous rencontrons dans les œuvres littéraires de notre cru. D'abord, il est un « religieux » aux mœurs licencieuses et sans pudeur. Quand Léonie, armée de

son cocomacaque, est allée lui régler son compte, elle le trouve sans soutane, la chemise montrant « tout un pré de duvet blond sur la poitrine,

> *étendu sur des nattes à côté de cette dévergondée de Rose Jarvis, elle-même « couchée à la romaine... aux trois quarts dévêtue, languide, une lourde grappe de raisin à la main, faisant des mamours au représentant » de Dieu sur la terre* (p.14).

Ensuite, le Père Kervor est dépourvu de la marque du vrai confesseur : chez lui, pas la moindre notion de charité et d'amour qui sont pourtant l'apanage d'un authentique chef religieux. Par suite de leur accrochage, Léonie, sa victime, interrogée nous dit de lui :

> *...Aie !... C'est ce cochon de Père Kervor !... Non content de m'avoir fait passer, en pleine chaire, pour une putain, un loup-garou et une salope, parce que j'ai été lui faire entrer ses mensonges dans la gorge, il m'a menacée... Il a juré qu'il ferait tout pour que Diogène, mon fils qui est à l'école apostolique, ne soit pas reçu prêtre !* (p.15)

En outre, ce « guide spirituel » ne vaut pas mieux que les politicailleurs de sa paroisse. Il est impliqué dans pas mal de tripotages politiques et dans bon nombre de papotages qui courent la région saint-marcoise.

Il combat la candidature de Nevers Desoiseaux. Au profit de qui ? D'un certain Emmanuel Accidentel. Blanc bonnet, bonnet blanc !

La compagnie d'un aussi triste personnage n'a rien de stimulant. Heureusement que son passage sur les planches du roman a été de très courte durée. Quand Harmonise et Gonaïbo seront au terme de leur voyage dans la forêt enchantée, c'est à peine si l'on se rappelle qu'une telle engeance a existé.

Naturellement, il n'a aucune élévation, aucune grandeur ; il n'est capable que de commérages, de combines et de menaces gratuites. Alexis prend plaisir à nous montrer cet opposant à la dynastie des Osmin dans une situation vraiment ridicule :

> *Léonie se rua, plongea entre ses jambes et l'arrachant de la terre avec une aisance stupéfiante, le projeta violemment sur le sol. Le curé tomba sur ses reins, le bruit résonna longuement sur la terre meuble du champ. Sans lui donner le temps de retrouver ses esprits, Léonie lui asséna à travers les flancs quatre ou cinq coups de son cocomacaque. Il se protégeait avec de tels gestes comiques que la colère de Léonie tomba sur le coup.* (p.15)

Dans ce contexte, il y a renversement des rôles : le cocomacaque (le bâton) étant le symbole de l'oppression, le sexe habituellement battu prend sa revanche en châtiant le sexe-bourreau ; la petite-fille de l'ancien esclave noir venge son aïeul en humiliant le nouveau maître-colon-blanc.

Enfin, le Père Kervor, tel que le dépeint le narrateur, n'a même pas l'avantage d'un physique agréable. Il est poilu comme un bouc, il a (les *dan bonbon*), « des dents jaunes toutes dégainées », il perd facilement la face parce qu'il n'est pas cool, n'a pas le sang-froid nécessaire pour maîtriser les situations délicates :

> *De stupeur, il devient vert, puis ocre et, de honte, il plongea littéralement vers la soutane noire qui traînait sur la natte...*
>
> *Il tremblait de tout son corps. Léonie esquissa un pas vif vers lui et posa le pied sur la soutane.* (p.14)

Ainsi le Père Corbeau (pardon ! le Père Kervor), dépouillé de son plumage (ou pour mieux dire de sa soutane piétinée à sa barbe), est désacralisé et tombe ainsi aux rangs des vulgaires pantins.

Monseigneur l'Archevêque Joseph Colignon

> *« Il s'épanouit comme mangue au soleil en ce pays où le colon-maître peut tout se permettre, même profaner l'autel de nos ancêtres.*

Monsieur l'Archevêque est un joueur, un ambitieux, un politicien qui joue du coude ou pour se coiffer du chapeau de cardinal, ou pour garder intact le royaume spirituel confié à sa garde. Tout cela, à un moment critique de l'histoire : au cours de la seconde guerre mondiale. Cependant, bien des paramètres militent contre lui.

> *Qui savait quel cours, quels revirements pouvaient advenir en cette guerre ! Il en avait des borborhées... Et puis sa lettre au maréchal Pétain, le félicitant de sa Révolution nationale, serait, en cas de défaite nazie brandie contre lui... Le Nonce non plus ne l'aimait pas. Il se chuchotait déjà... Les yankees en voulaient aux évêchés d'Haïti.* (pp.29–30)

Monseigneur l'Archevêque est le cerveau de la campagne anti-superstitieuse. Cependant, opportuniste et fin équilibriste, sentant la terre trembler sous ses pieds, en bon caméléon, il n'hésite pas à s'allier à l'ambassade américaine où la SHADA trace la stratégie de la campagne de dépossession des paysans.

Pourtant, originaire de Bretagne, Monsieur l'Archevêque voit d'un mauvais œil l'arrivée prochaine d'ecclésiastiques catholiques nord-américains qui viendraient grignoter le gâteau ex-dominguois dont la France rêve encore de jouir.

Comme en politique, les Grandes Puissances tirent toujours des avantages colossaux à faire bon ménage avec l'Église, même chez les autres. Le représentant de la République Étoilée—siège de l'une des grandes puissances alliées—n'hésita pas à se compromettre avec l'autorité

religieuse pro-pétainiste/pro-fasciste pour pouvoir, à eux deux et en toute liberté, déposséder les petits cultivateurs noirs et vodouisants du pays de Jean-Baptiste Goman et de Jean-Jacques Acaau, de leurs lopins de terre et de leurs autels.

Oh là là ! Alexis nous fait assister à l'« exciting » déjeuner offert par l'ambassadeur couperosé et sa femme au charme primesautier, à l'archevêque dodu qu'ils gavent à souhait de champagne brut, de « papaye quasi gelée, cloutée de cannelle et d'anis étoilé... de friture de pisquettes, de calalou-djon-djon, de mabi, de purée tam-tam, le tout arrosé de vins français, de goudrine (vin de pelure d'ananas), de rhum Villejoint » (p.75–78).

À la fin de ce repas qui « traduisait toute la chaleur, la candeur, le goût claironnant de la vie d'un peuple ardent », les deux compères s'entendent comme larrons en foire.

La SHADA, quoi qu'en dise le gouvernement haïtien, ne va pas avoir la tâche facile... Peut-être même connaîtra-t-elle de grandes difficultés dans ce pays où les paysans sont si jaloux des parcelles de terre qui leur sont restées... Sans doute avez-vous entendu parler de « Marchaterre »... ? Nous projetons une campagne anti-superstitieuse... Elle est indispensable. Nous pourrions peut-être unir nos forces ?... Ces « hounforts », ils représentent de terribles points de résistance paysanne, vous savez ? Le gouvernement haïtien me semble réticent. Donnez-nous votre appui, et vous ne le regretterez pas...

–...Vous êtes un homme intelligent, monseigneur, très intelligent.

–Mais encore ?...

–Oui, je comprends bien, vous m'expliquez que... comment dites-vous cela ?... Oui que le goupillon doit précéder le tracteur, en quelque sorte ?... C'est bien cela qu'on dit ?... (pp.78–79)

Donc, au nom de la liberté, de la démocratie représentative, de la « civilisation », de la « coopération » d'une part, de la « fraternité », de la charité et de l'amour chrétien d'autre part, les représentants de la République Étoilée et de la France Républicaine se sont arrogés le droit de décider du sort des Nègres d'Haïti, de réguler leur vie sans même les consulter. De décider pour eux que le vodou est « ignoble » parce que c'est une religion noire qui doit être remplacée par une religion « blanche ». De décider que les cultures vivrières ne conduisent pas au développement et doivent être remplacées par celles du caoutchouc et des autres produits agro-industriels nécessaires à la marche de l'industrie de guerre et au roulement des entreprises industrielles des grandes puissances capitalistes. De décider enfin que l'Haïtien doit adopter le way of life de *l'Homo Americanus* s'il veut s'intégrer au concert des nations dites « civilisées ».

Ainsi, le Breton ventru et le Yankee au big stick et aux mains chargées de green back :

> *adoraient se carrer et faire la loi chez les autres... Les nègres malikokos et autres indigènes pouvaient peut-être avoir créé quelques petites choses valables, mais ils n'en comprenaient même pas la valeur. Il fallait des « civilisateurs » pour en jouir pleinement et montrer à vivre aux peuples inférieurs.* (pp.77)

Dans le contexte des *Arbres musiciens*, le duo archevêque-ambassadeur (toubab yankee) représente l'alliance des zwazo mechan (des vautours) contre les colombes ; des loups contre les moutons. L'archevêque breton est obsédé par l'idée de contrer le vodou pour mieux asseoir sa domination sur ce monde qui n'aspire qu'à faire valoir son haïtienneté. Dans son optique étroite d'homme blanc néo-colonisateur, il ne saurait concevoir l'autre mentalement différent et indépendant de lui. Il voudrait blanchir

l'esprit de chaque Nègre en lui imposant le catholicisme et les valeurs de la civilisation et de la culture occidentales. Il veut détruire les « hounforts » où l'on forme les Nèg kanzo, les Nèg danda, les Nèg tanpla, les Nèg moundong, les Nèg kanbre, c'est-à-dire des Haïtiens imperméables à l'encrassage du cerveau et à l'aliénation culturelle. Il voudrait, en lieu et place des hounfò, centres de résistance à l'oppression occidentale, élever des « cathédrales », car c'est dans ces « chapelles » que l'on matraque et « lave » le cerveau des Blackmen pour en faire des Niggers, des *Uncles Tom*, des *Aunts Jemimah*, des desounen, des zonbi, des aliénés, des béni-oui-oui, des Nègres-Chrétiens-Blancs, en un mot, des valets de l'Occident blanc, chrétien, « civilisé ».

L'archevêque, comme tout « bon missionnaire », n'hésite pas à recourir à la trique, aux autodafés pour parvenir à ses fins. Gardien du troupeau, il s'en constitue le prédateur. Le conducteur des âmes, le guide spirituel, s'est transformé en bourreau, en persécuteur ordonnant même de couper la langue aux pauvres Nègres qui osent crier : « ago ! », « abobo ! » ou « ayibobo » !

L'archevêque et son auxiliaire, le Père Kervor (comme William James d'ailleurs) s'inscrivent dans la lignée des Kraussman (Sénat), des Schlieden (*Les Thazar*), des Alphonso Morniello (*Le choc en retour*), des Mme Murray (*Le joug*), des docteurs Calvin (*Province*), des Major Seaton (*Le Nègre masqué*) et des Babbits civils et militaires de l'occupation américaine (*Les Fantoches*).

Hibbert, Cinéas, Stéphen Alexis, Annie Desroy, Jean Brierre, et Jacques Roumain... se sont appliqués à peindre, de main de maître, ces forbans, ces profiteurs, ces aventuriers, ces lyncheurs de Nègres pour nous mettre en garde contre le malheur qui nous attend s'il nous arrive de nous livrer, comme l'ont fait quelques uns de nos prédécesseurs, à ces parasites exotiques, à ces écumeurs de mer. Jacques

S. Alexis a alors suivi les traces de ces romanciers réalistes qui, peignant des éléments du clergé breton en activité de service en Haïti, exposent leurs combines et compromissions, en vue de maintenir un petit pays noir sous-développé dans la dépendance politique, économique et culturelle des grandes puissances néo-coloniales.

Ces prétendus missionnaires, en faisant revivre les vieilles méthodes de l'inquisition (Adopte ma foi ou meurs !), en rallumant les anciens bûchers, se sont écartés de la voie de grandeur et d'amour tracée par « l'Homme de Galilée ». Par sa force de pensée, Alexis semble alors dire : *« Tu ne leur pardonneras point Seigneur, car ils savent ce qu'ils font. »*

Chapitre 22

Le Révérend Père Diogène Osmin

Le Père Diogène, prêtre haïtien, frère du lieutenant Edgard Osmin et du poète Carles Osmin, est la chair de la chair du Peuple. Sa mère, Léonie Osmin, tenancière d'un petit débit d'alcool au Portail la Scierie (quartier populaire de la ville de Saint-Marc), a dû trimer, comme les autres mères héroïques qui peuplent le roman haïtien, pour prodiguer une bonne éducation à ses trois fils.

Parlant de ce prêtre à la conscience tourmentée, Alexis écrit dans sa célèbre lettre au R.P. Salgado, son frère de baptême, que : « Le R.P. Osmin… a souvent, au cours de son enfance et de sa jeunesse, rendu hommage aux Loas que vénéraient sa mère, toute sa famille et ses voisins du quartier dans lequel il a grandi. »

Son créateur le dépeint comme un rude travailleur qui « parvenait » toujours à force de piocher. Il est aussi un homme sobre, sans grandes ambitions et sur lequel le grand monde n'exerce aucun attrait. Alors que Mgr l'Archevêque Joseph Colignon se propose de le garder, après son ordination, comme secrétaire, il décline cette offre non seulement parce qu'il répugne à sa famille de le voir se compromettre avec un pétainiste notoire, mais aussi parce que, confie-t-il à son frère Carles, l'athée :

> *J'avais rêvé d'autre chose, d'un petit vicariat dans un trou perdu, à la rigueur une petite cure, où je pourrais gagner des âmes en échange de la tienne... Je ne me sens pas fait pour ces choses-là, tu comprends ? J'ai peur de ce climat d'intrigues, d'histoires, de politique enfin... Je n'ai pas voulu être prêtre pour ça...* (p.33)

Alexis nous le présente aussi comme un apathique, un faible, un dépendant qui « ne demandait pas mieux que quelqu'un d'autre dirigeât sa conscience pour tout ce qu'il y avait de temporel » (p.56). C'est aussi une âme endolorie, une conscience troublée dans laquelle se joue un drame poignant. La veille de son ordination, après qu'il eut vent de la terrible mission qu'on va lui confier, il vacille, s'interroge, sonde son cœur, hésite.

C'est qu'il n'aimait pas échouer comme tous ces prêtres étrangers venus en dernière analyse au nom de la « haute mission civilisatrice ». Et il n'était pas, non plus, sûr de pouvoir réussir. C'est qu'il ne voudrait pas ressembler à « ces bons pères blancs » venus évangéliser les « pauvres nègres ». Quoiqu'il advienne :

> *il se sentait l'enfant d'une race, d'un peuple, d'une île. Sa race avait d'étranges domaines mystiques dont il avait, combien de fois, constaté les puissances, les merveilles sauvages, les aberrations aussi, mais dont il connaissait également l'humanisme profond et le prodigieux état de service en faveur de la liberté...* (p.57)

Et dans cette lutte, le démon de la « prêtraille » et celui de la « civilisation » finissent par l'emporter sur le patriotisme et la compassion pour les pauvres.

Pour son malheur, Diogène a choisi d'être « prêtre ». Prêtre, dans un monde régenté par le racisme en soutane. Peut-être qu'à un moment de son existence, il croyait trouver dans les « bons pères » des *vezaba* (honorables étrangers) qui l'eurent honnêtement guidé. Malheureusement, ils

n'étaient au fond que des Conquérants qui l'ont mystifié et avili. Dans ce contexte, il eût pu, non sans raison, s'exclamer avec le poète David Diop :

Le Blanc a tué mon père
Car mon père était fier
Le Blanc a violé ma mère
Car ma mère était belle
Le blanc a courbé mon frère sous le soleil des routes
Car mon frère était fort
Puis le Blanc a tourné vers moi
Ses mains rouges de sang
M'a craché Noir son mépris au visage
Et de sa voix de maître :
Hé boy, un berger, une serviette, de l'eau.(2)

Père Diogène Osmin, l'anti-héros

Peut-être, le Révérend Diogène avait-il d'abord rêvé d'être un jour le palabreur ou le griot de son village. Les Monpè blancs, en l'admettant dans leur sérail après lui avoir inoculé le sérum de la dénégrification, en ont a fait une bouche enfarinée, un aliéné, un « évolué », un déboussolé, un instrument docile entre les mains du haut clergé breton ; donc un traître à son peuple. « On lui avait arraché l'âme de son peuple du corps » ; il ne reconnaissait que les valeurs du vieux monde impérialiste ! Frappées de péremption ! D'où : « que lui importait alors la destruction de ce vieil héritage de son peuple. » (p.242)

Et l'histoire ne saurait être tendre envers ses adjuvants, ses auxiliaires tels que Bardinal, son sacristain (pp.142–143) et Dame Amélie Lestage, sa cuisinière (p.143) qui, en raison de leur participation aveugle à l'œuvre antinationale de leurs patrons souffrant d'intolérance religieuse, ont provoqué contre eux-mêmes l'ire de leurs compatriotes à Ganthier.

Le prêtre Diogène Osmin n'a pratiquement rien à voir avec les philosophes de l'Antiquité grecque. Diogène d'Apollonie, Diogène de Sinope, Diogène de Smyrne, ou l'historien Diogène Laërce. Il n'a, non plus, rien d'un éveilleur de conscience. Son prénom (Diogène) qui signifie en grec « né de Zeus » ou qui est d'origine divine (dios, génès) s'appliquait comme épithète aux dieux et aux princes. On peut dire que le mobile de ses actions n'entre pas en contradiction avec le caractère religieux de son signifiant.(3)

Au fur et à mesure que ce personnage influençable subit une transformation négative il s'englue dans son fanatisme. Et son phénotype, comme le dirait Frantz Fanon, subit de son côté une mue définitive et absolue. D'agneau qu'il était, il devint un entêté, un cœur dur et violent atteint de la rage « d'un jeune croisé » décidé à briser toutes les « idoles », à détruire tous les objets d'un culte qui n'est plus le sien, parce que ce culte n'est pas celui de ses maîtres. C'est qu'à l'École Apostolique, il a contracté de nouvelles habitudes, une nouvelle façon de voir, une nouvelle façon de penser. On lui a imposé une somme d'éléments nouveaux qui contribuent à lui façonner une personnalité seconde distincte de sa personnalité première. D'où, comme l'ancien séminariste Joseph Mou du roman *Kocumbo, l'étudiant noir,* « il considère la religion de son peuple comme du barbarisme ».

À l'exemple de son homologue africain, Père Diogène estime que seule la religion des Blancs peut conduire au salut, seuls le Dieu et les Saints catholiques sont dignes d'adoration et de vénération. Son Dieu à lui n'est plus le Dieu des paysans noirs haïtiens ou africains. C'est celui de Zòt (de l'Autre). Et comme ce dernier, il « est fatigué du bruit de ces tambours, de ces offrandes et de ces services en l'honneur des « mauvais anges ».

Père Diogène, un grand enfant utilisé par les agents de l'impérialisme culturel...

Comme nous l'avions soutenu dans notre premier essai, Jacques Stéphen Alexis combattant et romancier d'avant-garde ou l'Humanisme de Jacques Stéphen Alexis, au fond le père Diogène Osmin est un grand enfant utilisé par le clergé breton pour mater et soumettre le peuple haïtien attaché à sa culture et à ses traditions ancestrales (d'origine africaine) :

> *Pendant trois cents ans le hounfort avait défié la cathédrale ! De guerre lasse, un jour l'évêque avait dit :*
>
> *–Allez détruire les dieux de l'Afrique immémoriale et de cette terre pétrie de leurs mains. Toi le premier... Brûle-les jusqu'au dernier !... Et il se lèverait sans un mot, sans un cri. Il marcherait, non pas avec des mots d'amour à la bouche mais avec des verges dans les mains ! Il n'allait pas convaincre, il allait rallumer les bûchers. Il serait le poing, le fer de lance, et le bâton de sa croix cacherait la lame d'une épée fulgurante ! Dieu voulait cela ! Ainsi avaient décidé le prélat et ses chanoines étrangers...*

Si ma terre crie contre moi et que ses sillons versent des larmes...

> *Il marcherait à la tête de l'Inquisition bretonne. Et les gens se redresseraient pour regarder le renégat à la race, le profanateur, l'iconoclaste dont les étrangers avaient armé la main, et leurs lèvres silencieuses appelleraient sur sa tête des châtiments que les éléments jaloux de cette terre savaient déchaîner.* (p.61)

Par conséquent, de l'avis du vénérable Bois-d'Orme Létiro, le Père Osmin est un traître, un fils de personne, un homme sans race, un homme sans terre, un homme sans nation, que les lwa ont à l'œil (p.359).

La situation du Père Osmin, victime du néo-colonialisme culturel, nous fait penser à ce passage de *Peau Noire masques blancs* où Frantz Fanon, parlant des méthodes divisionnistes des colonialistes en Afrique (ils utilisent les Africains pour mater leurs frères), écrit :

> *Chaque fois qu'il y avait un mouvement insurrectionnel, l'autorité militaire ne mettait en ligne que des soldats de couleur. Ce sont des « peuples de couleur » qui réduisaient à néant les tentatives de libération d'autres « peuples de couleur »* (4)

Dans ce contexte d'« anthropophagie » où les diables blancs « dressent » Diogène pour dévorer les siens, ce pauvre égaré ne peut finalement que se trouver isolé. Il est renié des siens dont il a trahi les intérêts. Il n'est qu'un vulgaire « outil » entre les mains des étrangers qui le manipulent. À la frontière du suicide et de la folie, il suit finalement la deuxième voie en arpentant éternellement la forêt à la recherche d'une paix qu'il n'est pas prêt de trouver car les *lwa* qu'il a persécutés l'ont *dejwe* (déboussolé) à jamais.

Notes

1. Citée dans Une Négritude Socialiste, religion et développement chez J. Roumain, J.S. Alexis et L. Hughes, L'Harmattan, Paris, 1978, p.221.
2. David Diop, **Trois poèmes, le temps du martyre,** cité par Frantz Fanon dans *Peau noire masques blancs,* pp.136–13.
3. Yves Antoine, Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stéphen Alexis, Collection L'Univers des discours, Les Éditions Balzac, Cap-Saint-Ignace, Québec 1994, p.105.
4. Frantz Fanon, *Peau Noire masques blancs,* Éditions du Seuil, Paris, 1975, p.84.

Chapitre 23

Les ecclésiastiques de la religion vodou

Le Père Kervor et Mgr. l'Archevêque, des prêtres bretons, se caractérisent par leur légèreté, leur tartuferie, leur opportunisme, surtout leur racisme, leur ingratitude et leur manque de loyauté envers Haïti, leur pays d'accueil. Quant au Père Diogène Osmin, leur créature indigène, il se caractérise par son « bovarysme » culturel et sa promptitude à faire la volonté de ses maîtres blancs au détriment des valeurs et intérêts de sa patrie.

Au contraire, les ecclésiastiques du culte vodou brillent par leur sérieux, leur patriotisme, leurs sens du devoir et de la responsabilité, leur profonde connaissance du milieu ambiant, leur humanisme et leur attachement sincère à l'héritage ancestral. Eux tous, à l'exception de Danger Dossous, le gangan-makout qui s'apparente à un personnage de carnaval, sont nimbés d'une auréole qui rehausse leur prestige. Aussi, Alexis les présente comme suit :

Outre que Bois-d'Orme Létiro est « le majestueux papaloa, patriarche protecteur de la région des Lacs »

(p.71), *il est avant tout « le chef prestigieux d'une des plus vieilles sectes vodoues aradas »* (p.170).

–Ti Coq est « l'éminent mage de Baradères » (p.173).

–Luxamar est le grand prêtre de Pédernales... (Ibid).

–Brave Gasson, le lumineux voyant de la Grande Saline... (Ibid).

–Frère Capitaine, un homme encore jeune, papalwa de Malta Peralta, là où les rivières Canote et Saludo s'accouplent pour donner naissance à l'Aguamucho brutal. (Ibid).

Portrait physique de Bois-d'Orme Létiro

De tous ces prêtres qui font l'orgueil des « nanchon » (nations) de l'alma mater (l'Afrique noire), un chapeau spécial au Grand-Prêtre Papa Bois-d'Orme Létiro ! Un personnage prenant, fascinant, solidaire, dynamique en dépit de son grand âge. Il est si présent, si motivé, si objectivé que c'est à juste titre que nous le considérons comme le principal héros des *Arbres musiciens.* D'ailleurs, à bien considérer le déroulement des différents épisodes du roman, nous sommes portés à dire que c'est surtout à travers le vécu du patriarche de Nan-Remanbrans qu'Alexis pose et discute les harmoniques et les constituants de la problématique du Vodou.

Aussi le romancier en brosse-t-il un portrait physique qu'il nous fait admirer à travers un encadrement sculpté dans une essence des plus précieuses :

Bois-d'Orme Létiro avait une figure losangique, de fortes pommettes sur lesquelles pendaient ses boucles d'oreilles, de larges anneaux d'or. Son nez épais, polyédrique, asymétrique, donnait au visage une force de caractère et une ambiguïté mystérieuse, déformait la bouche tirée par une pointe de barbe poivre et sel, alors que ses cheveux étaient complètement blancs. Sa forte

laideur eût été insoutenable si deux grands yeux, tour à tour perçants, froids comme de l'acier, puis miraculeusement doux n'eussent éclairé son visage d'un air mystique. Bois-d'Orme portait une large vareuse d'un bleu délavé mais d'une propreté miraculeuse ; les plis de la vareuse étaient soigneusement repassés, coupés par une cordelette noire à laquelle pendait un sac à reliques violet ; quant au pantalon, il était neuf, du même gros bleu, retroussé sur un genou ; les pieds nus dans la poussière. (pp.113–114)

Le narrateur nous dit, entre autres, de Papa Bois-d'Orme :

Il était courbé, ratatiné, légèrement tremblant, mais marchait d'un pas ferme sur un solide bâton de gommier.

Comment parvint-il au sacerdoce ? Le narrateur projette avec soin le film de la vie de son vénérable personnage—de son enfance à l'âge adulte—pour nous faire voir comment ce dernier gravit les échelons conduisant à l'autorité suprême du sacerdoce vodou : c'est qu'il n'avait pas choisi d'être papalwa. C'est que, comme le dit précisément le narrateur, il n'était pas né pour être un « houngan par vocation » :

Jamais il ne se sentait attiré par le sacerdoce. Depuis sa tendre enfance, il avait peur des loas tutélaires, paternels et tyranniques, rancuniers et fidèles. Ils l'avaient malgré tout choisi ! Peut-être même ne l'avaient-ils choisi que parce qu'ils le terrorisaient. Ils avaient été le chercher tout enfant jusqu'à la ville où il allait à l'école pour le ramener dans la contrée natale. Souffrant d'un mal mystérieux qui le faisait se tordre de douleur, au cours d'une crise de convulsions, la main de Bois-d'Orme avait invinciblement pris l'attitude du port du déca... Pendant des jours et des nuits les Dieux impérieux avaient tétanisé, crispé son bras d'enfant vers le ciel. On l'avait ramené, mourant, à Fond-Parisien. Le grand-prêtre qui

l'avait précédé, le sage Brave Batouala, avait été trouvé mort la veille de son retour... Et l'enfant ignorant qu'il était, se trouva subitement guéri, juste en pénétrant dans la salle du soba. Il s'était levé et avait empalmé le déca. C'était donc lui le grand-prêtre dorénavant... Il y avait de cela quatre-vingts ans près... (pp.139–140)

Du point de vue sacerdotal, de quel bois l'honorable Bois-d'Orme Létiro se chauffe-t-il ?

Comme Frère Général du *Compère Général Soleil*, Bois-d'Orme Létiro n'est pas un « médicastre exploiteur de la bêtise humaine ». Il n'est pas, comme Danger Dossous, un sorcier avide et hypocrite. Donc, il n'est pas un « houngan san manman », mais un vates, un inspiré.

Au cours de sa période d'initiation, il avait probablement subi l'épreuve de l'eau car il connaît les secrets du monde aquatique. De ce fait, il est en contact avec les Naïades telles que les Simbies, la Maîtresse de l'Eau, etc.

Guérisseur, il est versé dans la phytothérapie (l'art de soigner les maladies par les plantes médicinales). Dans un pays où les pauvres villageois vivent à la « buena de dìos » alors qu'ils contribuent largement au financement des services publics et que l'État pillageur ne daigne pas doter leurs villages des structures médicales les plus élémentaires, aux yeux des villageois de la région des Lacs, constamment en butte à toutes sortes de maladies, papa Bois-d'Orme est le Sauveur, l'Homme Providentiel détenteur des formules magiques de la pharmacopée et de la médecine populaires.

Par exemple, une fois, appelé au chevet de Lekel Saint-Primé qui souffrait d'une « fièvre de cheval » :

Aussitôt arrivé, Bois-d'Orme avait fait ingurgiter au malade un peu de l'eau de la grande jarre consacrée du sanctuaire, puis il lui avait fait des ablutions au visage et aux mains [...] Il avait diagnostiqué un

« bisquette-tombé » [dans le folklore haïtien, le « bisquette-tombé » est une affection sérieuse. Le bisquette serait la pointe de l'appendice du sternum] et prescrit une infusion de feuilles de bouledemasse, de cotonnier violet, de malaguette et de racines de citronnier, le repos et des fumigations à l'assa-foetida dans la chambre pour écarter les « mauvais airs ». Pour terminer, il avait réclamé de l'huile chaude assaisonnée de sel marin et de poivre, afin de « manier » (masser) le patient et lui relever le « bisquette ». (pp.232–233)

Une autre fois, appelé au chevet de Reine, la femme d'Olisma qui, malheureusement, trouva la mort au cours de ses couches :

Papa Bois-d'Orme s'était enfermé avec le cadavre seul. [...] Peu après... sortit de la case... Il tenait dans ses bras un paquet enroulé dans un linge. Il se tourna vers Olisma et lui déposa son fardeau sur les genoux... Un faible cri résonna...

Olisma se pencha vivement vers le paquet. Il le déroula. Un visage ridé mais radieux apparut, grimaçant et pleurant...

Ça faisait au moins la cinquième fois que papa Bois-d'Orme accomplissait le prodige de faire accoucher une morte, par la seule vertu de son art et de la science des simples. (pp.264–265)

Heureuse coïncidence énumérant les vertus phytothérapique de l'« Orme » dans le Rôle des arbres dans la littérature, Pierre-Émile Rockray, ingénieur forestier et responsable de la Maison du Jardin botanique de Montréal, écrit de cet arbre dont l'honorable Létiro porte le prénom :

L'Orme. Cet arbre a toujours détenu des pouvoirs surnaturels. Dans la France du Moyen Âge, il était appelé « l'arbre de la justice » parce que c'était sous sa canopée que les seigneurs et les juges rendaient leurs jugements.

On savait l'Orme capable de guérir diverses maladies cutanées, dont la lèpre. Les guérisseurs enlevaient des morceaux d'écorce d'Orme pour concocter des remèdes contre le rhumatisme.

En outre, Bois-d'Orme Létiro, le grand connaisseur de la phytothérapie haïtienne, n'est pas seulement un masseur, un accoucheur, il est aussi un chef politique responsable, un rassembleur : à la veille du déclenchement des deux odieuses campagnes, à l'exemple de Boukman à Boïs-Caïman en 1791 dans le Nord, il réussit à réunir en conclave, les leaders religieux (vodous) d'une bonne partie de l'île d'Haïti. Il arrêta alors avec eux la ligne stratégique à suivre pour mettre en échec la campagne anti-vodou et la campagne d'accaparement des terres des petits paysans entreprises par le clergé Breton et la SHADA avec la complicité du gouvernement néo-colonial d'Élie Lescot.

Bois-d'Orme Létiro est également un Juge de Paix, un *social worker* (un travailleur social), un arbitre, un conseiller, un intermédiaire, un pacificateur, très écouté :

Quelle que fût la mauvaise foi des plaideurs, quand ils recouraient à l'arbitrage du vieillard, ils acceptaient toujours son verdict et la question pouvait être considérée comme tranchée. Un jugement de Bois-d'Orme ne coûtait pas cher : la décision sans procédure, sans frais d'huissier, tout dret, tout net, avec une vieille sagesse royale, équité paternelle, pétrie de compréhension et de tendresse. Avec ses chausse-trappes, ses vices de forme, ses appels, ses contre-appels et sa corruption, jamais la justice officielle ne leur offrait autant de garanties. (p.190)

Un éducateur, un instructeur, un bienfaiteur honnête et compatissant

L'audience dominicale à Nan-Remanbrans (où le péristyle est l'équivalent de l'Arbre à palabres-fromager ou du manguier-africain) est une grande école de civisme où les

paysans de la région des Lacs sont initiés aux principes de la morale et de l'art de survivre ; se familiarisent avec la politique, la jurisprudence, la rhétorique de la terre dans un univers où les Dieux aident directement les hommes à affronter les déboires de la vie quotidienne.

De mémoire d'homme, jamais Bois-d'Orme n'avait fait de mal à âme qui vive. Les fidèles de « La Remembrance » et toute leur famille étaient protégés par les dieux, et pas un cheveu de leurs têtes ne pouvait tomber sans que Bois-d'Orme ne le sut et ne pût y parer. Telle était du moins la conviction. Bois-d'Orme vivait du produit des terres du sanctuaire, jamais il n'exigeait quoi que ce soit de ceux qui lui demandaient l'aide de son ministère. Sévère jusqu'à la cruauté vis-à-vis de ceux qui ne respectaient pas les coutumes, aucun houngan n'osait lever le doigt contre les protégés de Bois-d'Orme. Le vieillard avait choisi la droiture, il se dressait comme l'arbre tutélaire qui ombrageait toute la région. [...] Même le terrible Danger Dossous, le gangan-macoute, son ennemi acharné, tremblait en secret à la pensée du sage et intraitable gardien de l'orthodoxie. (pp.114–115)

Dans ce contexte où l'oralité joue un rôle déterminant dans la conservation et la transmission des traditions ancestrales, Bois-d'Orme Létiro est aussi le Griot grâce auquel les jeunes localisent leurs racines).

Par exemple, c'est grâce à lui que Gonaïbo a pu prendre connaissance de l'histoire des quatre frères africains fondateurs de nos principaux hauts-lieux mystiques :

Vois-tu Gonaïbo, il y a longtemps, quatre frères furent amenés en esclavage dans le pays... Ils furent vendus, l'un sur cette habitation, Nan-Remanbrans, un autre fonda Nan-Soucri près de Marmelade, un autre créa aux Gonaïves le sanctuaire de Létiro qui fut appelé plus tard Nan-Souvenance et le dernier, celui de Nan-Campêche, à Plaine du Nord, fut l'œuvre du dernier. Ils étaient

quatre authentiques fils de l'Afrique, quatre serviteurs des Loas de nos Pères. (p.356)

Dans le contexte de démission des structures gouvernementales que seraient les communautés paysannes sans leurs « Hounforts » ? En effet, le sanctuaire vodou « n'est-il pas le dispensateur de santé, de pain, de lumière et d'espérance parmi les paysans ? Le sanctuaire n'est-il pas l'hôpital, le dispensaire, le service d'irrigation, l'office vétérinaire, le music-hall et le seul consolateur de ces déshérités ? » (p.196).

Remémorant les phases de l'initiation de Bois-d'Orme, Alexis met en relief le rôle déterminant joué par les Loas dans la gestation de la Nation haïtienne :

Ces Dieux avaient beau être capricieux et tyranniques, c'était eux qui avaient soufflé dans les lambis, à travers les ateliers d'esclaves dominguois le mot d'ordre d'insurrection générale. Sous leur conduite, pour la première fois dans les temps modernes, les colonisateurs blancs avaient mordu la poussière ! La première nation nègre au monde était née. (p.140)

Contemplant le patriarche à travers le prisme d'une brillante métaphore, l'Homme-Soleil, (kidonk Jak) voyait en ce dernier l'arbre tutélaire qui ombrageait toute la région du lac Azuéï et par ainsi offrait sa protection aux petits paysans de son patelin livrés en pâtures aux gros bonnets de l'heure.

Du conclave des papalwa convoqué par Bois-d'Orme Létiro

Des houngans qui ont participé au conclave convoqué par le grand-prêtre protecteur de la région des Lacs, signalons encore une fois : Ti Coq, « l'éminent mage de Baradères » ; Luxamar, le grand prêtre de Pédernales, Brave Gasson,

le lumineux voyant de la Grande Saline, Frère Capitaine, un homme encore jeune, papalwa de Malta Peralta…

Or dans le contexte de Défense et d'Illustration des valeurs nationales et populaires, parmi les thèses les plus percutantes soutenues par les intervenants à cette grande rencontre des Leaders Religieux, la plus frappante a été celle de Frère Capitaine, le papalwa de Malta Peralta. À cette occasion, le jeune houngan mit brillamment en relief que :

> *Le vodou était l'âme du peuple, sa vraie foi et sa seule source.*
>
> *Les lwa étaient amalgamés au corps de la nation, ils fécondaient la terre comme le mâle fertilise la femelle. […] La politique, la production, le commerce, l'industrie, l'enseignement, les sports, la culture, les rêves des hommes, tout était influencé par la religion populaire.* (p.174)

Articulant les raisons et les prétextes qui ont porté les « bons pères » bretons à vouloir abattre l'arbre tutélaire du Peuple Haïtien, Frère Capitaine, idéologue du vodouïsme, se rappelle que «pendant près d'un siècle et demi les prêtres catholiques s'étaient cassé les dents sur le roc de la foi vodou ! »

D'où, confiant dans les destinées de son peuple, il conclut, en porte-parole de Jak Solèy :

> *Oui, ils avaient perdu, jamais ils n'auraient le cœur du peuple ! C'était parce qu'ils le savaient, parce que le peuple commençait à être fier de ses origines, de ses propres valeurs et à les opposer à l'idéologie verbeuse et mensongère des Blancs chrétiens, crucifieurs d'hommes, qu'ils avaient décidé d'employer la violence. Les prêtres avaient peur de perdre ce dont leur religion n'était que le paravent. Ils tremblaient devant cette religion jeune, vectrice de miracles, devant les Dieux qui maniaient la foudre, le fer, le feu, la bave des bêtes, le jus des plantes,*

les poisons, nés des cadavres, l'âme des morts, le plasma des corps, le « gros bon-ange » des hommes, tous les fluides de l'air, du sol et des eaux. (pp.174-175)

Homme de décision et d'action, aussi bien que fin dialecticien, vindicatif, Frère Capitaine préconise qu':

Il fallait employer contre... les profanateurs de nos autels les terribles secrets qui frappent d'hébétude, de plaies suppurantes, de maux mystérieux et accablent de vésanies et d'étranges folies ! Il faut déterrer les armes immémoriales, les mystères enfouis, que le compagnonnage de la terre natale avait enseigné aux misérables nègres des champs, toujours esclaves. (p.175)

Avant de s'égarer dans la forêt, peut-être que le Père Osmin a été psychologiquement ébranlé par les fortes paroles et les terribles souhaits—qu'avant papa Bois-d'Orme—Frère Capitaine avaient formulés contre les renégats qui avaient tourné le dos au culte ancestral.

Nous ne saurions ne pas conclure ce chapitre consacré aux ecclésiastiques de la religion vodou sans reprendre ce sublime portrait chargé de symbolisme que le professeur Yves Antoine dépeint du patriarche protecteur de la région des Lacs :

En Haïti le mot composé ***Bois-d'Orme*** *désigne en créole l'arbre de ce nom (l'orme). Bois-d'Orme Létiro en tant que chef prestigieux du sanctuaire vodou Nan-Remanbrans remplit la fonction symbolique de l'arbre. Jean Chevalier et Alain Gheer-Brandt ont noté : « L'arbre est le symbole de la régénération perpétuelle, et donc de la vie dans son sens dynamique. » Non seulement Bois-d'Orme porte le nom d'un arbre, mais on le compare à ce végétal : « Le vieillard Bois-d'Orme avait choisi la droiture, il se dressait comme un arbre tutélaire qui ombrageait toute la région. »* (AM, p.115). *Plus loin, on lit : « Bois-d'Orme se tenait droit comme un palmier. »* (Ibid, p.201). *Remarquons qu'il est associé au*

sens propre et figuré du mot. Vénéré et respecté de tous, excepté de Danger Dossous, Bois-d'Orme incarne à lui seul la dimension africaine de la culture haïtienne. Il apparaît comme l'âme de la communauté.(1)

Note

1. Yves Antoine, *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stéphen Alexis,* Les Éditions Balzac, Cap-Saint-Ignace (Québec) 1994, p.105.

Chapitre 24

Danger Dossous, bòkò, chòche (sorcier), gangan-makout mandataire des forces ténébreuses…

En ce temps-là, Danger Dossous, le bòkò, le terrible « gangan-macoute », nous informe le narrateur, a été le premier intrus à tenter, au cours d'une nuit, de violer l'intimité de Gonaïbo, l'enfant à couleuvre de la région des Lacs. Et ce dernier :

> *s'était dressé face à l'intrus dont la taille gigantesque et l'ombre ratatinée se profilaient dans la nuit creuse. Le visage de Danger Dossous brillait comme les pierres noires au mitan du Lac, les larges anneaux de ses boucles d'oreilles scintillaient. Vêtu d'une vareuse et d'un pantalon bleu délavé, il regardait l'enfant de son œil glacial de « malfini en chasse »* (p.40)

En général, Danger Dossous n'est pas bel à voir. Son créateur lui fait un « visage plat comme un galet… une face aux traits mobiles, bovins, puissants, [qui] semblait rire d'une gaîté intérieure et saccadée, toutefois ses

lèvres étaient à peine troussées par un léger pli orgueilleux… » (p.118)

Danger Dossous, l'intrus, n'a pas le cœur pur. La nuit où il s'introduit par effraction au domicile de Gonaïbo, ce dernier, aidé de Zep, sa couleuvre, avait vite fait de le chasser :

> *depuis… personne n'avait osé affronter Gonaïbo en son domaine. […] Danger Dossous dut reconnaître tacitement la souveraineté de l'enfant à couleuvre sur la savane, les halliers et les bords du Lac. Ils étaient deux potentats. Sorcier, mandataire de forces ténébreuses et de secrets puissants, il n'osait cependant pas toucher au jeune éon mystérieux et violent, projection, croyait-il, de dieux inconnus qui dominaient les animaux et les eaux.* (pp.40–41)

Danger Dossous, « le gangan atoufè », fit tant et si bien qu'il tomba aux antipodes de Papa Bois-d'Orme Létiro, le hougan protecteur de la région des Lacs, le patriarche respecté qui « de mémoire d'homme, jamais… n'avait fait de mal à personne ». L'auteur de *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stéphen Alexis* nous dit de Danger Dossous :

> *Les noms et épithètes qu'on applique à ce dernier sont très significatifs et révélateurs de la nature du personnage. De plus, son comportement et ses actes nous incitent à lui préférer Bois-d'Orme.*(1)

C'est que Danger Dossous est habituellement connu sous les dénominations de bòkò, chòche, gangan-makout, renégat, mandataire ou suppôt de forces ténébreuses, enfant satanique sans pouvoir…

En effet, « Bois-d'Orme ne fait et ne veut que du bien à son entourage » (2) Danger Dossous a le cœur et la caboche gros d'actes de malveillance. Par exemple :

Le jour où il a sommé la pauvre Miracia, son espionne, placée comme cuisinière chez le lieutenant Osmin, de lui apporter la chemisette du R.P. Osmin à des fins malhonnêtes, il l'a couchée entre les énormes racines du gigantesque fromager, cet arbre-reposoir tant redouté du commun, parce qu'« habité par les plus funestes [des] Simbis-aux-yeux-rouges ».

Il profita alors de la faiblesse psychologique et financière de cette pauvre femme pour la terroriser, l'abuser sexuellement et consacrer « son corps aux dieux fauves ». Ce, dans le fallacieux dessin « d'aider » le Révérend Osmin :

à briser tous les papalois de la région, jusqu'au dernier. Bois-d'Orme lui-même serait terrassé. Et, par ce coup frisant un machiavélisme grossier, il comptait ensuite vaincre le prêtre et, (lui, devenu) chef spirituel incontesté, il établirait sa loi sur la région. Il régenterait tout ; riche, puissant, maître souverain, il exercerait son influence sur les hautes sphères politiques de la capitale (Port-au-Prince) elle-même. Ne détenait-il pas le linge intime du Père Diogène Osmin ? (p.121)

Puis, il tourna ses regards vers le couple d'amoureux : lieutenant Edgard Osmin et Mariasol, une fille panyòl d'une très grande beauté, que le romancier dépeint comme suit :

Mariasol avait un visage de cire sombre, des lèvres violettes et des yeux dont l'ove immense et tendre s'ouvrait jusqu'à la tempe. Ses bras avaient le velouté d'un serpent à plumes et son cœur était un cœur de wanga–nèguesse, un cœur d'oiseau-mouche. Bel et fringant officier, viendras-tu emporter le cœur de l'oiselle qui t'attend ? Il était venu. Elle avait soutenu le regard de cet homme grand et fort, ce frère de l'autre côté de la frontière qui s'était arrêté pour la dévisager. Il avait le front haut, le nez puissant et des lèvres charnues, toute la mâle beauté nègre était répandue sur son visage. Elle ne savait

pas lire les ravages de la vie sur un visage—le sait-on quand on a vingt ans et un cœur qui bat à perdre haleine ?—elle était prête à l'aimer. Il avait suffit qu'il lui parlât, le bel officier, que tout chavirât en son être. Elle s'était ouverte comme une patate boucanée, chaude, et rose, vous offre presque d'elle-même son cœur. (p.216)

Et Danger Dossous, ce produit de l'enfer, ne pouvait penser à autre chose qu'à tirer grand profit du bonheur qu'une vie paisible aurait pu tisser entre ces deux jeunes et belles créatures. Le madré compère—dont la première apparition en l'absence du chef de ménage avait terrorisé Mariasol—s'était arrangé pour rencontrer ce dernier non seulement pour recevoir de lui une juteuse récompense pour des travaux de jardinage mais surtout pour lui proposer une affaire de trésor enterré dans la cour de sa demeure depuis l'époque coloniale. Comme preuve de l'existence de ce trésor :

Danger Dossous ouvrit la main. Deux larges pièces d'or y brillaient, de vrais doublons d'Espagne, des doublons de quatre piastres. La main d'Edgard s'abattit. Ses yeux allaient alternativement des pièces d'or à la face hypocrite de l'homme. (p.219)

Au terme d'une séance de négociations précipitées, un lieutenant Osmin, âpre au gain devant lequel son cupide jardinier fit miroiter un mirobolant trésor, s'empressa de conclure avec ce dernier un marché *bouyivide* (de dupe) pour qu'il fût aussitôt mis en possession du pactole.

Danger Dossous avait minutieusement préparé son plan d'opération. Il avait réclamé quinze cents piastres au lieutenant pour tout mettre au point. Il affirmait devoir faire maintes cérémonies expiatoires pour calmer les mânes furieux des esclaves que le colon français avait, prétendait-il, sacrifiés sur le trésor pour le garder. Il fallait selon lui parer à la colère vengeresse de

> *ces morts qui allaient être réveillés de leur sommeil tragique...* (p.278)
>
> *L'âme ensoleillée par les beaux doublons d'Espagne qu'il avait palpés, Edgard avait souscrit à tout. Enfin ! C'était la fortune, une fortune colossale sans aucun doute. Il avait pris soin de faire expertiser une des pièces que lui avait confiées le sorcier. Authentique ! Au cours actuel, en supposant que la moitié du trésor lui revint, ça ferait probablement plusieurs centaines de milliers de dollars. Danger certifiait qu'il « voyait »—de par son art—trois énormes jarres enchaînées l'une à l'autre, et remplies d'or. Edgard se dit qu'il achèterait la part de ce paysan avec quelques milliers de dollars. Celui-ci ne serait que trop heureux d'un tel pactole...* (Ibid.)

Et pourtant, comme nous le verrons plus loin, à coquin, coquin et demi, c'est plutôt Danger Dossous, le « gangan-paysan », cet homme fruste et illettré qui—gratis *pro deo*—fera mainmise sur la très chair/chère moitié de la « patate boucanée, chaude et rose » du fringant lieutenant en « couvrant de son corps puissant la nudité de sa Mariasol » alors que lui-même, le citadin, le gradué de la prestigieuse Académie Militaire d'Haïti où l'on prépare les Kansonfè et les krazè zo, était, ridiculement, sabre au clair, vêtu en Charles Oscar, condamné à rester en faction au bord d'une fosse, surveillant un prétendu trésor que l'esprit en délire de son « sacré » jardinier avait inventé.

Et après cette aventure, tout au cours du déroulement du film en projection, Danger Dossous se constituera en un véritable Tilandeng (provocateur), déclenchant systématiquement l'offensive contre des notables de la communauté. Notamment le lieutenant Osmin et surtout papa Bois-d'Orme dont il redoutait l'ascendant. Il voyait en ce dernier un rival inégalable qu'il lui fallait ou éclipser ou éliminer. C'est qu'il comprenait qu'au monde,

le patriarche Bois-d'Orme Létiro était la seule créature ayant la force mystique capable de s'opposer à la réussite de son grand rêve qui est :

> *Faire revivre l'antique société satanique des « Ouinguebindingue » dans la région. À la tête d'une telle organisation occulte, il terroriserait tout le monde. Il lui fallait donc réunir ses adeptes, tous ceux dont les yeux étaient plus grands que le ventre, les gros paysans assoiffés de terre, les envieux, les ratés, toute la racaille.* (p.244)

En ce qui concernait papa Bois-d'Orme et La Remembrance ses redevances étaient plus que grandes, c'est pourquoi il est considéré comme un ingrat, un traître :

> *Danger Dossous s'était engagé sur une mauvaise pente, ancien adepte de La Remembrance—il avait été recueilli tout enfant par Bois-d'Orme et avait été élevé par lui—, il n'avait pas voulu se contenter de sa position, et tentant de rivaliser avec le Grand-Prêtre, il s'était querellé avec lui, puis avait fini par se faire sorcier. Il était tombé de plus en plus bas. Talonné par sa folie de puissance, il ne s'arrêterait plus.* (p.244)

D'où, il était isolé de la Communauté Mystique. Et, en conséquence, n'ayant pas été invité au conclave des houngans, il n'était pas admis à venir contempler le déca comme les autres.

Formellement de quel bois se chauffe un « sorcier » de la trempe de D.D. pour qu'il ose affronter un HOUNGAN du calibre de papa Bois-d'Orme ?

Réfléchissant un peu sur la fascination qui auréole la personnalité de Danger Dossous—un fruste qui ose affronter un univers qui le tient en quarantaine parce qu'il est sorcier—, nous nous sommes résolus à nous engager patiemment dans le dédale des avenues de la recherche

pour dépister les éléments majeurs que recèle l'esthétique magico-religieuse que les curieux qui nous ont précédé se sont donnés la peine de conserver dans des amphores qu'on ne décachète pas souvent. Dans ce contexte, nous avons alors pris la chance de nous référer à l'article « Sorcier » (Sorcière) du Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres—une sorte de p'tit Albert—dans lequel, en compagnie de sa sorcière, le sorcier est considéré—par les mécréants ou les durs-à-ne-pas-croire—comme la manifestation des contenus irrationnels de la psyché, comme :

> *un symbole des énergies créatrices instinctuelles non disciplinées, non domestiquées et qui peuvent se déployer à l'encontre des intérêts du moi, de la famille et du clan. Le sorcier qui est chargé des sombres puissances de l'inconscient sait comment s'en servir et s'assure, par là, des pouvoirs sur les autres...*
>
> *Les sorciers eux-mêmes, d'Afrique ou d'ailleurs, ne feignent pas d'être les animaux dont ils portent le masque, lion, oiseau, reptile ; ils s'identifient seulement à cet animal par une sorte de parenté symbolique, dont toute la force vient de leur propre conviction et du transfert réalisé sur eux des craintes de leur propre entourage. Le sorcier est l'antithèse de l'image idéale du père et du démiurge. Il est la force perverse du pouvoir, l'aspect nocturne du chamane ou du médecine-man, le curateur de la mort, comme ce dernier est curateur de la vie dans l'invisible.* (2)

Creusant un peu plus cet article, nous avons rencontré Grillot de Givry (Gria, 35), qui nous fait comprendre que :

> *le sorcier et la sorcière sont prêtre et prêtresse de l'Église démoniaque. Ils sont nés en pays chrétien de la croyance en Satan, propagée par la doctrine pastorale. Aussi l'Église prit-elle très au sérieux la sorcellerie, comme une manifestation de Satan. La principale fonction du*

sorcier, comme son nom l'indique, était de jeter les sorts sur les gens auxquels, pour une raison quelconque, il voulait du mal. Il appelait sur eux la malédiction de l'Enfer, comme le prêtre appelait la bénédiction du ciel ; et sur ce terrain, il se trouvait en rivalité complète avec le monde ecclésiastique.(3)

Et quel objectif le sorcier visait-il en s'engageant dans cette rivalité avec l'ecclésiastique ? Ou bien, par des pactes avec le diable, le sorcier se procurerait des biens matériels et des vengeances personnelles, en contradictions avec les lois de Dieu ; ou bien il s'adonnerait à la divination par toutes sortes de procédés, à la recherche des secrets de la nature pour obtenir des secrets pouvoirs magiques et, toujours en contradiction avec la foi chrétienne, la frontière entre la science et la magie surtout passerait par la conscience morale et nombre de saints, précurseurs de la recherche scientifique furent pris selon les apparences pour des sorciers.(4)

Ah ! a, a, a ! Que d'histoire, *my ga... a... ad !* Que d'histoire ? Et pourtant—blague de côté—, faut-il bien que l'on retourne à ce sacré Danger Dossous, ce prétendu enfant de la Grande Batala, qui—dans ce contexte magico-esthétique d'illusions et de métamorphoses—nous donne tant à penser. C'est que, quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, nous nous devons d'admettre que Danger, le fruste gangan-macoute, a l'art de rabaisser ceux qui—se prétendant être ses « Supérieurs »—se croient traditionnellement en droit de marcher sur ses orteils. Il passe pour expert en fabrication de masques, conception d'accoutrements et de métamorphose. Et quand des p'tits péte-en-culs de son voisinage tombent dans son *pèlen*, il n'y a que papa Bwadòm qui puisse les en dégager :

Sors de ton accoutrement, Danger Dossous ! Sors de ta peau de cochon... Viens « compter vaillance » avec moi, si tu l'oses !...

Danger Dossous ! Viens que je te démontre que tu n'es qu'un enfant satanique sans pouvoir ! Un enfant que je peux tailler de mon fouet ! (p.37)

En effet, en cette nuit, c'est sous la commande du grand-prêtre Bois-d'Orme, érigé en véritable Circé, que l'accoutrement de cochon a été arraché à Danger Dossous pour que le lieutenant Osmin et le sergent Calpin fussent libérés des manœuvres des « Champoèles » aux ordres du terrible *chòche*/sorcier.

Notes

1. Yves Antoine, p.160.
2. Jean Chevalier & Alain Gheerbtant, Dictionnaire des Symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, Robert Laffont / Jupiter, Paris, (pp.898–899).
3. Ibid. p.899.
4. Ibid.

Chapitre 25

Les militaires

Un aide de camp présidentiel lié au Clergé est ce qu'il y aurait de mieux. (p.34)

Mettant en relief la place importante occupée par le militaire dans les traditions haïtiennes, Joseph M. Lamarre, lui-même un ancien officier de l'Armée d'Haïti, souligne que :

> *Dans la croyance populaire, il n'y a pas de saints plus puissants que saint Georges et saint Michel [...]. Saint Jacques le Majeur, l'un des saints catholiques les plus puissants du Panthéon vodou, est un cavalier blanc portant armure et sabre au clair. Ogou est le dieu des batailles.*[1]

Il ne saurait en être autrement si on se souvient du grand rôle joué, au cours de la période révolutionnaire, par l'Armée Indigène, sous la direction du général Jean-Jacques Dessalines. Rappelons en effet que de 1757 au 1er Janvier 1804, des foudres de guerre tel que Makandal, Boukman, Jean-François, Biassou, Lamour Dérance, Romaine la prophétesse, Yacinthe, Toussaint Louverture, Jean-Jacques Dessalines, etc. représentaient, aux yeux du petit peuple,

l'incarnation des lwa grenadiers, les fameuses divinités guerrières qui, jusqu'à présent, accompagnent le paysan haïtien dans sa lutte quotidienne pour survivre dans un monde où il doit, à chaque instant, faire face à la violence institutionnalisée.

Il ne saurait en être autrement, disons-nous, dans un contexte géopolitique où l'armée, en raison de sa nature sociale et de sa destination politique, se range résolument parmi les chiens de garde des intérêts des classes possédantes et parmi les instruments utilisés pour réprimer impitoyablement les classes travailleuses luttant pour de meilleures conditions de vie et de travail.

Déjà, dans *Compère Général Soleil*, Alexis nous présente le lieutenant Martinez, le type du tortionnaire ; le capitaine Joinville et le lieutenant Clérard, les prototypes du militaire parasite qui vit grassement aux dépens des petites gens qu'il opprime. Dans *Les Arbres musiciens*, nous sommes en présence de deux groupes distincts de militaires :

a. Ceux qui sont en activité de service : le lieutenant Edgard Osmin et « sa conscience », feu le lieutenant Perrot, les trois gendarmes qui avec Bardinal, sont chargés de la garde des objets cultuels vodou rassemblés dans la cour du presbytère de Père Osmin (pp.239–241) et Joseph Boudin, le chef de section. Et Osmin et Boudin sont des « gens réalistes » qui entendent survivre et « arriver » au sens politico-créole du terme.

b. Ceux de l'ancienne Armée Nationale qui sont nostalgiques de l'époque héroïque dite « des baïonnettes ».

Les militaires en activité de service :

Lieutenant Edgard Osmin et son « oracle », le lieutenant Perrot

Comme ses frères Diogène le curaillon et Carles le poète noceur, Edgard Osmin a vu le jour et grandi parmi le

petit peuple du Portail La Scierie. Suite à un concours de circonstances, le fils de la boutiquière a pu accéder à l'Académie militaire où l'on prépare les officiers candidats à la « faisance » de coup d'état et à l'exécution des basses œuvres de l'« establishment » semi-colonial et semi-féodal. Alexis de peindre ce jeune officier comme suit :

> *Doué d'un appétit vorace, le bonhomme pouvait ingurgiter de fantastiques quantités d'alcool. Inaltérable de chair, ce voluptueux de la puissance, ce vaniteux, ce paon, gardait toutefois au fond de son cœur des petits points de clarté. Feux follets qui naissent du sol tourmenté des faubourgs populaciers et dont n'arrivent pas à se départir ceux qui ont grandi non loin des terrains vagues, des petites gens et de la douleur ! Des lueurs de clairvoyance, d'honnêteté, d'humanisme, de panache même, éblouissaient parfois ce fauve somnolent, tapi, toujours aux aguets.* (p.17)

Où qu'il soit, où qu'il aille, ce jeune officier noir, d'humble origine, porte en lui-même un cœur endolori par l'apartheid pratiqué dans les milieux huppés qu'il rêve pourtant de fréquenter. À chaque fois qu'il tente de franchir la « *Dixie Line* », les francs-tireurs de l'Ordre sont là pour l'inviter à regagner ses rangs ou pour le chasser de la Ville Interdite. Aussi, de déceptions en humiliations, il finit par être un aigri qui

> *exécrait cette haute ville polychrome, ces villas de légende, ces dentelles de pierre habillées de fantaisies, de tapisseries végétales véronèses, de vanité rouée, ces jardins touffus d'essence où se prélassaient des femmes inaccessibles, teintées de toutes les nuances que peut prendre l'or en feu, charnelles, juste dans le champagne de leur esprit, parées de merveilles [...], diaprées.* (p.20)

Ce glouton, ce voluptueux de la puissance, ce paon, cet aigri, n'entend pas couler son existence dans « le

clair-obscur de son juste milieu ». Il veut coûte que coûte accéder au moins à la face lumineuse de la lune pour se venger de cette « bourgeoisie acéphale » qui l'a toujours écrasé de son mépris et de ces petits universitaires diserts qui s'amusent de sa gueule de bois et se moquent de ses guêtres et de son képi de *jandam* (gendarme).

> *Il en était arrivé à la conviction que pour surnager du marais, il fallait avoir le pied dans un des clans des sphères politiques ; avoir de la branche, quoi ! Une famille avec laquelle on dût compter, de puissants amis dans le sérail, enfin le petit magot, pour acheter les consciences et pour subsister durant les mauvais jours. Non seulement arriver, mais pouvoir se maintenir, monter, monter sans cesse...* (p.17)

Pour parvenir à ses fins, il n'a malheureusement ni amis, ni parents, sur lesquels compter. Il a par contre d'autres atouts : le hasard, la noirceur de sa peau, sa modeste origine, son manque de scrupules, son opportunisme, la force de sa volonté, son obsession, sa position d'officier de la maison résidentielle :

> *Edgard n'avait peur ni de la vie ni du prix à payer ; c'était un prince de la nuit, un possédé de mirages... Étincelantes verroteries, bicornes empanachés, boîtes à musique étranges avec leurs énigmatiques danseurs mécaniques. Oui, comme ces roitelets africains, ces tristes sires du temps de la Traite, il attendait assis le négrier-brocanteur qui viendrait lui demander les bras, les jambes, le cœur, de ses ennemis, ses frères.* (p.18)

Le président Élie Lescot et ses maîtres étrangers de la SHADA sont les négriers et les brocanteurs qui viendront stimuler l'appétit féroce d'Égard en mettant à contribution ses penchants libidineux.

Le paon ambitieux avait pourtant ses moments de lucidité.

Ancien admirateur du Mouvement Indigéniste et de Jacques Roumain, Edgard finit, à la lumière de la dialectique, par bien lire le jeu du mulâtromane Élie Lescot. Il devient alors assez perspicace pour comprendre qu'en le choisissant pour diriger les opérations d'expropriation des paysans pauvres, ce dernier a dû miser, entre autres, sur le fait qu'il est noir, issu des masses, et « averti de la complexité de la vie rurale » (p.23). Un simple coup-d'œil sur l'ensemble de la situation lui permet de déceler que *« c'était plus que jamais les Yankees qui menaient le jeu. Combien de désolation cette vente à l'encan du pays ne signifiait pour l'immédiat et pour plus tard ? ».* (p.23)

La connaissance qu'il a de son pays et son instinct de conservation lui permettent de comprendre qu':

> *en tant que commandant des territoires où se dérouleraient les premières expropriations de paysans... il allait s'exposer aux poisons les plus subtils, aux breuvages porteurs de toutes sortes de vésanies et de déchéances, aux pierres chutant du ciel, aux poignards sifflant à travers les fenêtres, aux sinistres charmes, aux terribles secrets que l'exploitation immémoriale des forts avait enseignés aux Nègres des feuilles.* (p.23)

De son govi, son bréviaire... ré-relu, Edgard interpelle les mânes de son collègue, feu Lieutenant Perrot.

Bien que l'étoile de capitaine et mille et un autres avantages miroitaient déjà à ses yeux, avant de prendre toute décision, Edgard se donne la peine de consulter l'endroit de sa conscience : feu le lieutenant Perrot, un camarade de promotion, le seul être qu'il avait aimé.

Qui était au juste ce lieutenant Perrot ? De son vivant, disposait-il d'un certain charisme, d'une auréole, d'une certaine force mystique pour que, bien que déjà établi dans l'au-delà, son collègue Edgard Osmin ne puisse se passer de consulter ses mânes aux moments de prendre des décisions plus ou moins importantes ?

> *Quel curieux échantillon d'humanité avait été son ami ! (Perrot) ! Un de ces types étranges, incompréhensibles, qui poussent aux confins du Nord et de l'Artibonite, à mi-chemin entre l'héritage « dessalinien » et la pensée « christophienne ».* (p.26)

C'est que :

> *Il y avait de tout dans le cœur de Perrot, l'amour de la terre et des hommes de cette terre, l'héroïsme négligent, l'esprit rebelle, marron, sauvage, d'une part, le panache gratuit, l'élégance tapageuse, la passion des tâches herculéennes, le néronisme féodal, du Nord d'autre part.*

En plus de toutes ces qualités déjà constitutives d'une très forte personnalité, le portraitiste de Perrot d'ajouter abondamment :

> *Chez Perrot, le patriotisme était une chose outrancière, une religion extérieure ; ainsi pendant les dernières années de l'occupation américaine, sa jeunesse s'était complue dans les attitudes les plus gratuites de l'aile droite du mouvement national. Cependant malgré les analyses et les mises en garde des Pauléus Sannon, des Jolibois, et des Jacques Roumain, sa conscience s'était accommodée de simples signes extérieurs retrouvés de la souveraineté nationale ; il était entré dans l'armée. Tranquillement installé dans de lointains commandements frontaliers, vitupérant les trop criantes entorses à l'intérêt national, mis à l'index mais pas assez pour être inquiété, Don Juan misogyne, Alceste chasseur, Salomon rural, Perrot avait au bout du compte conclu un tacite compromis avec les fantoches du pouvoir et*

la crapulerie nationale. Il vécut le plus souvent dans les marches du Nord, adoré des hommes de la troupe et passant le temps en de rageuses ripostes à chaque incident de frontière. Ce n'était pas un mauvais homme, non, c'était tout bonnement un petit bourgeois frotté d'éducation « ancienne haïtienne », féru d'idéologie caco et teinté de survivances féodales.

Après les délirants massacres de Trujillo, ces sinistres Vêpres dominicaines, Perrot avait jugé que son heure avait sonné. Rongeant son frein, mais incroyablement, subitement discipliné, il avait patiemment espéré des ordres. Tous les fusils de ses compagnies étaient astiqués et chaque culasse brillante comme une pièce sortant de l'hôtel des monnaies, il attendait l'offensive dont il rêvait depuis son adolescence, soucieux de ne rien faire qui eût pu contrarier le plan général. Quand il se fut avéré que l'or de Trujillo paralysait Vincent, que la cinquième colonne dominicaine s'étendait comme un chancre sur tout l'appareil de l'État et que le gouvernement voulait faire absorber au peuple le calice jusqu'à la lie, une brutale jaunisse cloua Perrot sur place. Quand il se leva, il retomba dans une langueur morose, puis il rua, sauvage. Sans tarder, il entra en contact avec tous les officiers qu'il jugeait capables, il devint l'âme de la conspiration. Il fut de ceux qui devaient abattre le major Armand et le capitaine Merceron, principaux soutien du régime.

Si l'affaire rata de peu, Perrot n'y fut pour rien, à la réflexion, il avait mieux valu qu'il ne survécût point à l'aventure. En effet, si Perrot avait su pour quelles crapules il avait donné sa vie en se taisant, s'il avait vu ceux en qui il avait cru, se vendre eux aussi au Chacal dominicain, rouge du sang de cinquante mille Haïtiens, il en aurait perdu la raison. (pp.26–27)

Avant son nouveau départ, Edgard parcourut une fois de plus son viatique, la dernière lettre que Perrot lui avait écrite avant d'être fusillé. Mais puisque son héros avait,

une fois en sa vie, « conclu un compromis tacite avec les fantoches au pouvoir et la crapulerie antinationale », lui, Edgard, pour qui le passé est bien mort, se veut « réaliste » et « pragmatique ». Il choisit le parti des forts pour n'être plus écrabouillé par les « forts ». Il choisit d'être plus près du soleil pour n'avoir plus à patauger dans sa bouse. En un mot, par opportunisme certes, il choisit d'être du côté des spoliateurs, du côté des *dezatè* (des prédateurs), des contrebandiers, des vendeurs du temple et de patrie car il est talonné par l'ambition, le désir de posséder et « d'arriver »—même au détriment des siens—pour prendre sa revanche sur ceux qui l'ont toujours humilié et ont tout fait pour le maintenir dans son ghetto.

Cependant, même quand sa décision est prise, sa conscience demeure le centre de conflits et d'antagonismes de tous ordres :

a. Conflit avec soi : quand il consulte son miroir, comme Caligula, il aurait voulu briser l'image reçue car il a conscience que sa physionomie est plus que grimaçante. Il sait qu'il n'a pas opté pour la bonne cause et conclut alors : « Oui, je suis un raté ! Je suis un raté ! » (p.20)

b. Conflit avec son « oracle : Perrot, son dieu-mort qui est toute pureté, tout nationalisme.

En se rangeant du côté de Lescot, donc du côté de la SHADA, il participe au bradage des intérêts nationaux, trahit « l'héritage dessalinien », et la « pensée christophienne ». Il devient ainsi un anti-Perrot. Il se met alors au rang des traîtres et des apatrides qui, comme le Sténio Vincent des Vêpres dominicaines, vendent leurs frères pour un plat de lentilles ou quelques poignées de dollars. Il descend au niveau des grands mangeurs d'antan pour qui :

Lors de l'achat de la Banque Nationale, à l'occasion de la concession du monopole de l'éclairage électrique,

pour celui de la Standard Fruit, la curée avait été une chose unique dans les annales haïtiennes. Des sénateurs chargés d'ans et de majesté, des députés et des ministres s'étaient pris au collet, on relatait des empoignades homériques, des scènes sauvages, des batailles rangées dans l'enceinte même de l'Assemblée Nationale, siégeant à huit clos. (pp.24)

c. Conflit avec son environnement :

–avec sa mère qui l'avait mis en garde contre l'entreprise antinationale et périlleuse à laquelle il allait participer ;

–avec son frère Carles qui, en quête de sainteté, refuse systématiquement de pactiser avec les auteurs des crimes commis contre la Nation, dont ses deux frères, le militaire et le prêtre ;

–avec les paysans qu'il aide la SHADA à dépouiller de leurs lopins de terre, leur seule et unique source de revenu.

Dès son arrivée à Fonds-Parisien, « Edgard semblait inquiet, bourrelé de remords, amer, désabusé. Le pain de la corruption passait mal » (p.87). Cependant, il a atteint le point de non retour.

Le dressage reçu à l'Académie militaire aidant, l'ambition, et l'arrivisme finissaient par l'emporter sur le nationalisme. Malgré les conseils et les injonctions de sa pauvre mère, malgré les objections de son frère Carles, il acceptait de se faire le bourreau des hommes de cette Terre que Perrot a aimée comme la pomme de ses yeux et que Roumel a chérie comme un enfant unique. Justice immanente ! Le lieutenant Osmin finira par s'attirer la foudre populaire : une tentative d'empoisonnement, un coup de poignard, puis une cartouche de fusil sont les châtiments que ses victimes—jusqu'à nouvel ordre—réservaient à ce bourreau qui aidait l'étranger à leur enlever, eux les démunis,

les bouts de terre qu'ils avaient fait fructifier de la force de leurs bras et avaient arrosée de la sueur de leur front.

En effet, alors que le lieutenant Osmin s'apprêtait, au cours d'un meeting, à annoncer qu'au lendemain allaient débuter les premières expulsions, « un homme avait surgi et l'avait frappé de son poignard. L'assassin s'était sauvé au milieu de la confusion générale. Si on en croyait la rumeur, le coupable était un paysan dénommé Aristil Dessin ».

En face de ce pauvre valet botté de la haute finance internationale qui n'a pas eu la chance de connaître un seul moment de gloire et d'être aimé de son peuple en sa vie, l'Histoire campe glorieusement Jacobo Árbenz du Guatemala, Thomas Sankara du Burkina Faso, Francisco Caamaño de la République Dominicaine, des HOMMES, de glorieux militaires qui, par leur digne conduite en face de Wall Street & Co., ont vraiment fait l'honneur de la Race Humaine.

Le sergent Crispin, konpayèl du lieutenant Osmin

Le sergent Crispin est un véritable bras droit, un vrai homme de confiance pour le lieutenant Edgard Osmin. Comme un chien fidèle, il suit son patron à l'occasion de bon nombre de ses déplacements. Connaissant les particularités de la vie paysanne, il lui revenait assez souvent de l'aider à saisir la signification des choses vues et entendues qui paraissent pourtant mystérieuses.

À les voir ensemble, se débattant si comiquement face aux *lougawou* rencontrés la nuit sur leur route (ch. XV), ils nous laissent vraiment l'impression d'un Don Quichotte accompagné de son inséparable Sancho Pança.

Les gendarmes

Outre les militaires plus haut nommés, nous rencontrons dans le cast des *Arbres musiciens* des gendarmes, de simples

éléments de la base de l'armée régulière affectés à des tâches difficiles de répression les mettant en confrontation directe avec les masses populaires dont ils sont pourtant issus.

Par exemple, la présence de trois pauvres gendarmes à côté de Bardinal, le pauvre sacristain du Père Osmin, à la garde des objets culturels illégalement saisis par les « Croisés » du clergé breton au cours des perquisitions arbitraires effectuées dans les hounfò, indique clairement comment, dans un contexte de conflit socio-culturel, les strates possédantes, représentées par l'État, utilisent les ressources tirées du sein des masses non-possédantes pour brimer ces dernières (pp.239–241).

Il en de même de l'escouade de gendarmes qui, par ordre du lieutenant Osmin entouré des Blancs de la SHADA, menaçaient de leurs fusils les paysans qui résistaient à la vue des bulldozers venus (p.379) pour éventrer leurs maisons bâties sur des terrains convoités par la grande multinationale.

Joseph Boudin, le chef de section :

> *Jamais on n'avait connu une paix certaine dans la région des lacs. Survenait toujours, au moment où on l'attendait le moins, un propriétaire terrien, un chef de section ou son conseiller, un lieutenant ou toute autre bête de proie, pour réclamer quelque chose.* (p.69)

Presque tous ceux qui se sont penchés sur la problématique de la paysannerie haïtienne se sont donné la peine d'identifier les éléments qui, d'une façon ou d'une autre, profitent du travail des paysans, le groupe social le plus exploité et le plus opprimé de la Nation.

Des économistes comme Jean Luc (*Structures économiques et luttes nationales et populaires en Haïti*), des essayistes comme

Frank Laraque (*Des Impératifs de changements radicaux en Haïti*), des romanciers comme les Frères Marcelin (*La Bête de Musseau*), Félix Morriseau-Leroy (*Récolte*), Jean-Baptiste Cinéas (*La Vengeance de la terre*), Jacques Roumain (*La Montagne ensorcelée, Gouverneurs de la rosée*), Jacques S. Alexis (*Compère Général Soleil*), ont signalé dans leurs œuvres respectives qu'à côté des propriétaires fonciers collecteurs de redevances agraires (en espèces ou en nature), les percepteurs de contributions, les spéculateurs en denrées, les juges de paix, notaires, arpenteurs, huissiers, les agents de la police rurale (chefs de section et leurs *choukèt ou soukèt lawouze*, c'est-à-dire leurs adjoints), sont les fonctionnaires que l'État féodalo-bourgeois utilise directement pour contrôler et opprimer la paysannerie pauvre. Dans ce contexte, le critique Léon-François Hoffman, citant L. Delfay (*Ceux de Bois-Patate*, 1953, 46) précise que :

> *Le chef de section vit parmi les paysans. Témoin de leur existence quotidienne, connaissant chacun de ses administrés, au courant de tout ce qui se passe dans sa section, il est le représentant le plus visible et par bien des côtés le plus puissant de l'Autorité. Chacun a intérêt à se concilier ses bonnes grâces. Les femmes hésitent à repousser ses avances, les hommes à lui refuser une journée de travail ou quelque service ; le chef de section est en plus petit ce que le Président de la République est en grand.* (2)

Alors que la présence du chef de section est à peine visible dans *Compère Général Soleil*, il se dresse insolemment sur ses ergots dans *Les Arbres musiciens*. Comme le Lintofer de *Zoune chez sa ninnaine* (Justin Lérisson), l'Hilarion de *Gouverneurs de la rosée* (Jacques Roumain), le Caridor de la *Case de Damballah* (Pétion Savain), Joseph Boudin est le bras de fer qui s'abat sur la nuque des paysans de la région des Lacs.

À l'instar du capitaine Joinville et du lieutenant Clérard (*Compère Général Soleil*), il est de la race des vampires, des sangsues qui édifient leur fortune sur le cadavre squelettique des démunis affamés enfermés dans des kalabous (geoles) infects et puants de l'*Establishment.* Il est animé d'une ambition débordante : comme le lieutenant Edgard Osmin, il veut « arriver » à tout prix et ne reculera devant aucun sacrifice pour satisfaire ses bas instincts :

> *La vie est courte ! Qu'y avait-il d'autre dans l'existence que le ventre, le bas-ventre et les plénitudes de l'orgueil satisfait ?... Petit propriétaire, il avait sordidement commencé, se faisant homme-lige du magistrat communal Vertus Dorcil, l'informant des projets des paysans que celui-ci voulait déposséder. Peu à peu, à son grand déchirement, il avait terni son âme pure d'enfant de la glèbe. Devant lui s'ouvrait la vie... Il jouirait de toutes les femmes dont il avait soif, il s'abattrait sur tous les biens qu'il pourrait désirer, les gens se découvriraient sur son passage, saluant non seulement le chef de section mais Joseph Boudin, possesseur de tant de carreaux de terre, un « grand don », une puissance... Rien ne lui résisterait.* (p.248)

Comme le lieutenant Martinez *(Compère Général Soleil),* Joseph Boudin est un tortionnaire aux mains couvertes du sang de ses innocentes victimes et remplies de l'or de ses rapines. Il s'est allié aux spoliateurs traditionnels, les aidant à monter d'horribles combines aux dépens des pauvres de sa juridiction. Il a donc tout fait pour s'enrichir.

En réponse à la question « Qui est Joseph Boudin ? », le narrateur répond que :

> *Toute sa vie il avait trimé. Il avait certes consenti quelques petits sacrifices et fait taire sa conscience pour gruger les paysans ses pareils. Il avait comploté avec l'arpenteur, le commandant de district, il avait battu des gens, il en avait dénoncé d'autres, une fois il avait,*

de ses mains, tué un homme. Bois-d'Orme lui-même devait lui graisser la patte pour célébrer son culte sans tracasseries... (p.247)

Dans sa course effrénée vers le pouvoir et la richesse, ce fonctionnaire paysan, agent d'un gouvernement antinational, devient comme les frères Osmin, prêtre et militaire, instrument docile entre les mains et du clergé breton et de la SHADA. Il se constitue, lui aussi, exécuteur des basses œuvres des agents et sociétés de malfaisance. Aussi, est-il conspué par le petit peuple avec qui désormais il n'a rien de commun. Il renie la religion pure de Nan-Remanbrans et tombe finalement sous la coupe de Danger Dossous, le gangan-macoute auxiliaires du Prince des Ténèbres.

Lui, si prompt à fouetter Eudovia, sa femme-chatte, il se fait rosser par Aristil Dessin au vu et au su de tous, au cours de leur duel à la machette. Lui, si prompt à brandir son « *pye kochon* » (son revolver), lui dont la bouche est toujours pleine de menaces, il est incapable de contenir les voleurs qui opèrent la nuit presqu'à sa barbe dans son jardin. Aussi est-il la risée des badauds de son village.

Au fond Joseph Boudin n'est qu'un vulgaire pantin dont les *Lwa* se réservent de démonter les ressorts. Comme le Père Diogène Osmin, il finira par sombrer dans la folie.

Notes

1. Joseph Lamarre, « Le Militaire dans trois romans haïtiens », *Présence Francophone,* #12, printemps 1976, p.131.
2. Léon-François Hoffman, citant L. Delfay, *Ceux de Bois-Patate,* 1953, 46, dans *Le Roman Haïtien, idéologie et structure,* Éditions Naaman, Québec 1982, p.220.

Chapitre 26

Les militaires de l'ancienne Armée Nationale

À l'opposé des militaires « bèl twal » en activité de service qui, faute d'une guerre dans laquelle ils pourraient, comme l'enseigne le Dr John Johnson, exercer leurs talents, s'adonnaient exclusivement à l'odieuse tâche d'opprimer leurs propres concitoyens, les vieux militaires de la constellation des *Arbres musiciens* sont des vétérans de l'ancienne Armée Nationale qui avaient fait leurs preuves sur le terrain avant et pendant l'occupation américaine (1915–1934).

L'auteur des *Arbres musiciens* en a retenu comme archétypes « Geal » Saint-Fort Miracin, Innocent Dieubalfeuille et Aristil Dessin. Voyons, donc ce que chacun de ces vétérans portait dans son djakout (sacoche).

Innocent Dieubalfeuille

> *Un vieillard long comme un « balai du jour de l'an » à la brosse de latanier sale : ses cheveux et sa barbe de poils raides et jaunes. Il penchait d'un côté, l'Innocent, tordu par un méchant rhumatisme déformant, il tournait de petits yeux marrons et pétillants de malice, dans ce qui*

devait être son visage et n'était qu'un hirsute plumeau de barbe. Il vous montrait au juste un bout de nez tout rond, joyeux et rayonnement lisse, qui témoignait du bon danseur de calinda, gaillard, voire même égrillard, qu'il était resté. Innocent Dieubalfeuille avait son lopin de maïs et de vivres à un vol de pigeon de la chaumine du général Miracin, près de la source aux Mombins. (pp.107–108)

Comment ne pas s'attacher à un si beau masque ? Dis le moi ! Ce voisin proche du « général » Miracin, comme lui un « Sacré bavard » ! Vraiment :

Il était le rival de « geal » Miracin en histoires bravaches, ayant jadis dans une crise de rage contre un « marine » yankee trop impertinent, repris son vieux fusil Gras qu'avait alors tout Haïtien dans son galetas. Après avoir rejoint les patriotes en armes de Charlemagne Péralte il avait mené la guérilla pendant des années et participé à toutes les actions désespérées des partisans. (p.108)

Avec ce passé politique, on devrait s'attendre à voir l'Innocent nourrir le feu de la résistance populaire contre les prédateurs Bretons et Yankees.

Aristil Dessin, empereur et maître de cérémonie à Nan-Remanbrans.

Aristil Dessin, « empereur », gardien-décorateur du temple de Nan-Remanbrans, serviteur et « cheval » d'Atchassou Zangôdô, « qu'en d'autres lieux on dénomme Damballah Ouedo, la couleuvre d'Alada » (p.172) est un héros de la guerre caco. De l'avis de tous (dont son rival, « geal » Miracin), Aristil est un homme cambre, un invulnérable, un téméraire, un homme d'une bravoure légendaire. Il est aussi un nègre « templa », un chevalier sans peur et sans reproche, « un Nèg comme il n'y en a plus beaucoup *sou Tè d'Hayiti* » (p.245).

Une fois, en présence de Papa Bois-d'Orme, il avait tout fait pour minimiser les histoires affichées, d'après lui, trop souvent par le général Miracin par pure gloriole ou pour rehausser la société féodale en agonie. En cette occurrence, il s'était même permis d'interroger le devenir de son pays ; problématique sur laquelle le vaniteux Miracin ne s'était jamais prononcé. Il (Aristil) profita alors de la cohue provoquée par ces « impertinentes » interrogations pour sortir, avec beaucoup d'ironie, comme l'aurait fait Alexis :

> *Une diatribe en règle contre notre guerre féodale de cent ans : Si le pays, dit-il, est en cet état, si les blancs « méricains » s'en sont emparés, vous en êtes responsables, vous autres les généraux !...Avec toutes vos petites musiques, vos machettes coulines, vos pétards, vos bastonnades, vos vols, vos djobs, et vos « calypsos », vos uniformes galonnés et tout le tremblement !... Vous avez fait comme Bouqui. Vous avez bouilli votre mère sous prétexte d'un bain chaud et, devant son rictus, vous étiez tout heureux ! « Regardez comme maman est contente !... Maman rit dans son bain ! » disiez-vous. Vous l'avez, foutre ! tué le pays !...* (p.113)

Ce qui froissa l'amour propre du vieux général qui ne pouvait concevoir qu'on pût l'interroger, voire le contredire.

À côté de l'esprit critique, Aristil a la promptitude d'un rude bagarreur. Il manie la machette et le bâton avec une dextérité sans pareille et excelle dans l'escrime paysanne (le tire-bâton). Pour preuve, il a failli décapiter Joseph Boudin au cours d'un duel à la machette. Il a en somme tout le flair, toute la lucidité et la finesse du parfait guérillero au point que, s'opposant aux campagnes de dépossession entreprises par les puissances néo-coloniales avec la bénédiction du gouvernement d'Élie Lescot :

> *...Au cours d'un meeting, alors que le lieutenant parlait, annonçant qu'il avait décidé de procéder dès le*

lendemain à l'expulsion des paysans, un homme avait très calmement surgi et l'avait frappé de son poignard. L'assassin s'était sauvé au milieu de la confusion générale. Si on croyait la rumeur, le coupable était... Aristil Dessin. (p.362)

« Geal » (général) Saint-Fort Ézéchiel Néréus Miracin

Ce vieux général du temps dit « des baïonnettes » exerce la fonction de « badjigan » (vice-président) au sanctuaire La Remembrance. Il a aussi la réputation d'un homme cambré, d'un homme total qui n'a peur de rien. Pas même du feu.

Alors qu'il se relaxait et prenait de l'air frais, bien installé dans son hamac colorié tout près du Lac, le narrateur, bon odyansè, en profite pour tracer de lui le beau portrait suivant :

Le général Saint-Fort Miracin [...] allongé dans un hamac bariolé, l'éventail à la main, une pipe d'argile sur le ventre, un « fouet'cache » sur les genoux, son derrière pointait dans la toile de sa couche comme une menace contre la terre. « Geal » Miracin remuait sans arrêt une bouche édentée aux lèvres invaginées en cul de poule. Il avait une furieuse moustache, « geal » Miracin. [...] Son long bras décharné chercha à terre, sa main d'araignée préhensile se referma sur une bouteille de trempée d'absinthe, elle accrocha, avant de remonter, un gobelet d'argent doré à l'intérieur et atteint dans le hamac. Il se versa une rasade, but, fit la grimace; lança un jet de salives brune et poursuivit son intempérant soliloque. (pp.104–105)

« Geal » Miracin avait l'honneur de présenter bon nombre d'enfants sur les fonts baptismaux. De ses nombreux filleuls, ne pourrions-nous pas citer : Carolus, Bossuet, Homère, Charléus, Joysilus etc. Et de cette gangue de jeunes celui qui paraissait lui être plus proche, c'était

ce sacré Joysilus, ce p'tit gars *redonn* (têtu) à qui il offrait le gîte et le couvert et que lui seul pouvait « cabester » (dompter). En retour, Joysilus prenait soin du bétail et de la volaille de son parrain à qui il rapportait régulièrement les commérages collectés au cours de ses tournées dans les ruelles poussiéreuses de Fonds-Parisien.

En plus, le vieux général comptait beaucoup d'amis dont les plus proches étaient Aristil Dessin, Innocent Dieubalfeuille, Téagène Melon (le père de Carméleau Melon) trois *monkonpè* (compères) qui, au dire du narrateur, « venaient souvent tenir la jambe du général et faire chorus à ses interminables histoires » (pp.106–107).

À côté de ces trois braves hommes, on trouvait, en outre, bon nombre de culs-terreux du voisinage qui, pour une raison ou pour une autre, mettaient un point d'honneur à venir très souvent grossir la compagnie du vieux guerrier. Et ce dernier prenait alors plaisir à soigner ces relations amicales devenues pour lui de véritables liens familiaux.

« Geal » Miracin, jouissant d'un très grand ascendant dans sa communauté, ses concitadins réservaient à ses « pourceaux les rognons de légumes, les pelures de fruits, de patates et de bananes, les cosses et les raclures. Nul n'aurait refusé cela au général Miracin » (p.106). Joysilus, son filleul, était alors chargé de la collecte de ces articles :

> *En trente ans de voisinage se tissent des liens secrets que n'arrive pas à corroder cette habile vertu paysanne, le bon calcul, la sempiternelle attitude intéressée des terriens, petits possédants et gagne-petit, c'est vrai, mais nativement orientés dans le sens du profit, vers le mercantilisme, le lucre et la resquille. Seul un lent et patient avenir pourra couper les racines prédatrices de la gens rurale ! Pour le moment, tant qu'il y aurait du tafia*

et du trempé d'absinthe, ils resteraient fidèles à l'amitié, aux vertes gaillardises, aux colloques soucieux sur les pluies, « les secs » et les récoltes, aux propos désabusés sur la couleur du temps, aux souvenirs attendris sur les âges d'or anciens, aux récits matamoresques du général Miracin. (p.107)

Par ailleurs, présentant les lettres de créance de ce vétéran de l'ancienne Armée Nationale, son créateur nous dit de lui :

Général de l'ancienne Armée Nationale avant l'occupation yankee, c'était un général pour de vrai, ayant connu la giberne, les caracolades dans la mitraille et les salves de canon. Ce foudre de guerre presqu'illettré avait fait de mirobolantes campagnes militaires. Avec l'invasion étrangère, ce fut la fin des chevauchées glorieuses.

Actuellement il ne possédait pour tout bien que le lopin de terre sur lequel s'élevait sa maisonnette. Entouré d'une douzaine de ses nombreux filleuls, il cultivait du maïs, du petit-mil, des patates, des mangoyos, des bananes et d'autres vivres, il avait un taureau, trois vaches, de la volaille et son étable de cochon. Il était redevenu paysan... (p.106)

Serviteur de Sobo Naki Dahomey, le Dieu guerrier à la hache indienne de déité, ce vieux général est un nostalgique des « temps longtemps » où tout se gagnait à la force du poignet ! Il aime rappeler qu'« à la période des baïonnettes, tout homme était l'homme » (p.112). C'est-à-dire que tout un chacun, quel qu'il soit, avait droit au respect de son prochain.

Ce dignitaire du vodou est aussi un prestigieux cadre politique. Pour preuve : c'était à lui que le vénérable Bois-d'Orme Létiro confia la délicate mission de contacter les papalwa des différentes régions du pays pour les convaincre de la nécessité de participer—en tant que représentants

authentiques des forces vives de la Nation—à un conclave devant déterminer la ligne stratégique à suivre à un moment où les intérêts de la Nation sont menacés par ses ennemis extérieurs, alliés à ceux de l'intérieur.

Que « geal » Néréus Miracin exerce les fonctions et de badjigan et de Vice-Président à Nan-Remanbrans, deux des plus hautes fonctions dans la hiérarchie mystico-administrative de ce Haut Lieu, cela indique, qu'après l'Honorable Létiro (Papa Bois-d'Orme), il est—dans l'organigramme de la Religion Populaire de la région—la deuxième personnalité en charge de ce Saint Siège qu'est Nan-Remanbrans :

Nèg gran banda, gran chire !

« Geal » Miracin se plaît assez souvent à compter/conter sa vaillance. Par exemple, quand au cours de leurs séances *d'odyans* ses collègues se plaignaient des voleurs qui, en leurs temps, opérèrent hardiment la nuit sur leurs domaines, « geal » Miracin en profita toujours pour rappeler que, jadis, grâce à sa grande expertise en techniques policières féodales, la propriété privée était respectée dans son commandement. Il aimait entre autres, rappeler, à l'entendement et au regard soutenu de ses fans, que, jadis, de son temps :

> *...on ne pouvait voir des voleurs dans le commandement du général Miracin ! Foutre !... Le président Tirésias venait de me nommer commandant de la place de Marchand. Le jour même de mon arrivée, on me signale qu'à la quatrième Section rurale les voleurs faisaient choux et raves... Je ne fais ni un ni deux, je convoque les chefs de section au bureau de la place. Si vous aviez entendu ça ! Je leur ai, foutre ! dit que s'ils n'en finissent pas avec les voleurs, ce serait eux qui seraient fouettés. Tous les huit jours, je les convoquais au rapport... Trois fois, j'ai fait fouetter des conseillers,*

des chefs de Section et des maréchaux... Silence au camp !... Jamais on n'a plus entendu parler de voleurs dans mon commandement !...

–Jamais on n'a arrêté de voleur ? interrogea Charitable Jacotin, sceptique.

–Jamais ! C'est moi Saint-Fort Ézéchiel Néréus Miracin qui l'affirme ! (p.110)

« Geal » Miracin était surtout aux anges les nombreuses fois qu'il eut l'occasion de remémorer, à l'intention de ses ouailles ébaubies, les fastes des parades militaires des « temps longtemps » :

Ah ! les parades militaires de ces temps héroïques ! Les proconsuls vainqueurs chamarrés comme le roi de pique, entourés de nuées d'officiers d'état-major, entrant dans la capitale à la tête des troupes ! Les chevaux caracolant, cabrant, « barrant », faisant le carrousel, dansant le quadrille tandis que les cloches de tous les beffrois sonnaient à toute volée, que les chiens jappaient, que les mioches apeurés pleuraient, que le canon tonnait, que toutes les basse-cours donnaient de la voix et que les curés ânonnaient de pindaresques discours de bienvenue sur le perron de leurs églises ... Les jeunes dandies des villes, dans des tenues de flanelle, de tussor, de drap d'Elbeuf, jouant aux guerriers farouches, sabres au clair, parmi les bataillons trop bien ordonnancés des Gibosiens, et des Saint-Louisiens. Les orphéons aux uniformes dépareillés, sonnant des marches martiales, fournies de couacs. Les officiers à pantalons à patte, dans leurs habits rouges, verts, bleu horizon, couverts de médailles, encadrant de jeunes recrues paysannes dépenaillées, encore toute ébaubies d'avoir été enrôlés de force, ouvrant des yeux ronds sur la capitale pavoisée... Enfin les carrés désordonnés des cacos, les cacos-plaqués revêtus de peaux brutes, les sapeurs et autres olibrius traînant des harnachements impossibles, quittant les colonnes pour aller piller les maisons imprudemment

laissées ouvertes ! Ah ! les sonneries du temps jadis ! Les bugles du « Main Diable la », « La Onzième », les fifres s'exaltant sur le « Bonbon senti bon...», la « Vingt-Cinquième », les clairons de la « La Diane » qui rendait fous les galopains, les tambours battant la « Générale » et le bicolore claquant aux quatre vents ! Il conclut d'un ton désabusé :

–En quels autres temps, dans ce pays, des gens comme nous autres pouvaient-ils devenir généraux, délégués, ministres, présidents même ?... Qu'on me le dise. Tout se gagnait à la force du poignet ! Je sais ce que je dis. À la période-baïonnettes tout homme était l'homme. Qu'est-ce que j'étais d'autre en ce temps-là ? Un nègre des feuilles, un nègre des mornes, un nègre sot comme nous tous ici aujourd'hui !

Maintenant que nous reste-t-il, que nous est-il offert ? Tirer la houe, suer comme des maudits nuit et jour, baigner des cochons, boire des tisanes et des infusions quand on est malade et enfin se coucher un jour pour mourir comme une bête, sans jamais avoir joui de la vie ! Aujourd'hui, me voilà assis avec vous tous, mes pareils, évoquant de vieilles histoires pour faire rêver les plus vieux et rigoler les plus jeunes !... (pp.111–112)

(Soit dit en passant : ces informations relatives aux parades militaires d'antan ne constituent-elles pas des éléments relevant aussi du roman historique ?)

Nationaliste farouche, le général Miracin ne pouvait tolérer que des étrangers viennent nous déloger de la terre que nos ancêtres nous ont léguée. Aussi, au jour J, nous apprend le Narrateur :

Quand les bulldozers [de la SHADA] arrivèrent devant la case du général Miracin, celui-ci les espérait au milieu de sa cour, son fusil de chasse Henry 16 millimètres à la main, il avait renvoyé tous les siens. Les bulldozers s'arrêtèrent. On fit appeler le lieutenant qui arriva en

courant et donna des instructions à ses gendarmes. Le général Miracin épaula et attendit. Les gendarmes avancèrent le dos courbé à la suite du lieutenant. Celui-ci progressait, son revolver à la main, s'arrêtant pour faire des sommations au vieillard :

–Jetez votre fusil ! Vous n'empêcherez rien ! Jetez votre fusil, vous dis-je au nom de la loi !…

Le général Miracin s'était dressé de toute sa hauteur, le fusil contre la joue, visant avec soin.

–Jetez votre fusil !

Le coup partit alors que le lieutenant n'avait pas terminé sa phrase. Il s'écroula avec un grand cri. Mettant la crosse de son fusil en terre, le général Miracin fit un signe de croix, s'agenouilla, fit pénétrer le canon de l'arme dans sa bouche et tira de nouveau (pp.380–381)

En se donnant ainsi la mort, après avoir abattu d'un coup de fusil l'un des bras armés des expropriateurs de nos paysans pauvres, le général Miracin, un dessaliniste pur sang, renouvela l'exploit des Noirs Ibos qui pendant l'époque coloniale, préférèrent se donner eux-mêmes la mort en mangeant systématiquement de la terre au lieu de se résigner à vivre dans l'esclavage. Il suivit aussi le glorieux exemple de Jean-Baptiste Goman et de Jean-Jacques Acaau qui s'étaient donnés—eux-mêmes aussi la mort pour ne pas tomber vivants aux mains de l'Armée semi-féodale qu'ils avaient vaillamment combattu pour que la TERRE puisse revenir aux descendants des Esclaves Noirs qui, avant même 1804, l'avaient fructifiée en l'arrosant courageusement de leur sueur et de leur sang.

Cinquième partie

Initiateurs et Initiés

Chapitre 27

Initiateurs et initiés (I)

En explorant les différentes sections de la *Comédie Humaine* d'Honoré de Balzac, nous constatons qu'assez souvent le romancier français place à côté de ses héros des guides, des initiateurs, des conseillers, des pédagogues, des directeurs de conscience qui, en acceptant de guider les pas de leur pupille dans le dédale de ce monde, semblent proclamer : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je projette toutes mes lumières. »

D'où la notion de la parenté spirituelle ou de l'initiation à la vie dans l'œuvre de l'auteur des *Illusions perdues*. Ce thème se trouve brillamment illustré dans le *Père Goriot* avec Vautrin et Rastignac ; dans *Splendeurs et misères des courtisans* avec Vautrin et Lucien de Rubempré ; dans *Le Lys de la vallée* avec Mme de Morsauf et Félix de Vandenesse ; dans *La Peau de chagrin* avec l'antiquaire et Raphaël, etc.

C'est dans ce contexte que Gérard Gengembre fit observer dans une des 50 questions constituant son ouvrage, *Le Roman historique,* que l'usage de l'expression « roman d'apprentissage et roman d'éducation » leur était familier aussi bien que le concept Bildungsroman mis au point par la critique allemande. Notion regroupant : roman de

formation, roman d'éducation, roman d'apprentissage, voire roman pédagogique comme éléments majeurs.(1)

Jacques S. Alexis, qui a été influencé par le réalisme social de Balzac, n'est pas indifférent à la technique de la parenté spirituelle ou de l'initiation à la vie dont nous avons signalé la présence dans *Compère Général Soleil* avec le duo Pierre Roumel-Hilarion Hilarius. Nous retrouvons ce thème dans *Les Arbres musiciens* entre des paires de personnages comme Feu lieutenant Perrot et Edgard Osmin, la mère innommée de Gonaïbo et son fils. Séparément, Carles Osmin et Carmélau Melon, de leur côté, se soucient aussi de pourvoir Gonaïbo et Bois-d'Orme Létiro d'un encadrement idéologique leur permettant de bien s'orienter dans le *lese-frape* de ce monde où les forces du lupeto (de l'argent) et les traditions aliénantes écrasent impitoyablement les faibles, les démunis, les déshérités et les non-orthodoxes engagés dans la lutte contre les expropriations en cours.

Feu lieutenant Perrot et lieutenant Edgard Osmin

Le lieutenant Perrot (dans l'Histoire, lieutenant Péralte) est le surmoi, c'est-à-dire l'instance supérieure de la personnalité psychique du lieutenant Edgard Osmin. Il est l'endroit de la conscience d'Edgard Osmin. La force régulatrice qui lui prodigue des mises en garde contre ses « investissements libidineux » et lui offre des exemples de grandeur et de générosité. À l'occasion de la platitude des uns et des petitesses des autres, resplendissent aux yeux d'Edgard l'altruisme et le patriotisme de Perrot, Polyeucte à sa façon ; il accepte héroïquement la mort pour avoir condamné la veulerie, la pusillanimité et la cupidité des cercles dirigeants de son pays à l'occasion des sinistres Vêpres Dominicaines (1937) au cours desquelles près de 30.000 travailleurs Haïtiens furent massacrés dans la République voisine.

Perrot n'est pas seulement le héros d'Edgard, il est aussi son oracle et la lettre qu'il lui a écrite, en prison, la veille de son exécution, est pour lui un véritable viatique. À chaque fois qu'il se sent faiblir, à chaque fois qu'il doit prendre une nouvelle direction, une importante décision, Edgard évoque les mânes de Perrot en se référant à cette lettre dont le romancier nous dit que c'est :

> *Une longue missive, un long soliloque nourri d'une philosophie amère et d'une sensiblerie exacerbée ; il s'épanchait pour la première fois. Tout en ne partageant pas ses conceptions, Edgard n'avait jamais jugé son ami. À chaque fois qu'il devait prendre une décision importante, il relisait cette somme de l'amitié, de la tendresse et de l'infortune. Dieu, oui ! Il y avait vraiment de tout dans cet adieu, tout ce qu'il fallait savoir, ce dont il fallait toujours se rappeler, la signification générale du temps, le sens de leur vie, les grandeurs et les vicissitudes de cette carrière qu'ils avaient dû choisir, faute de mieux, les précautions nécessaires, les chemins de traverse, les hautes joies, les jeux de cirque et toutes fumeries d'opium !*
>
> *Edgard n'avait pas besoin de relire cette lettre, il lui suffisait d'en frôler d'un œil négligent les caractères pâlis, d'en caresser le papier craquelé, d'en ouïr le bruissement pour que lui revinssent, par bouffées aussi évocatrices qu'un parfum vieillot, les phrases lourdes de désespoir et de sens. Il allait passer le reste de la nuit en compagnie de l'ami mort. Méditation sommeilleuse, pèlerinage au souvenir, messe de minuit païenne certes, mais fervente... Demain, rasséréné, éclairé, confirmé, décidé, Edgard se jetterait dans la vie, impérieux comme ces affluents torrentiels et brutaux de l'Aguamucho aux berges rouges. Oui, il irait, il se lancerait dans cette corrida, étincelante, polychrome, chaotique, hasardeuse dans ses perspectives, ses choix et ses conséquences.* (pp.27–28)

Oui, avant de se décider à conclure son propre « compromis avec les fantoches au pouvoir et la crapulerie antinationale » Edgard passa toute une nuit « en compagnie de l'ami » et du héros mort, de Perrot, l'idéologue du nationalisme qui avait voulu *lui inculquer l'idéal dessalinien et la pensée christophienne.*

Carles Osmin et les hommes de la terre

Contrairement à son frère Diogène, « un esprit besogneux, lent et appliqué », Carles « est un esprit rapide, doué, étincelant, trop brillant pour réaliser rien qui vaille » (p.31)

Alors que Diogène « jouait sa vie contre une sainteté céleste », Carles, pratiquant le « carpe diem », comme tout bon hédoniste, « tentait la carte d'une béatitude terrestre, artiste jusqu'à l'immortalité, par l'expérimentation du plus grand nombre de sensations, de plain-chant, de bonnes œuvres religieuses et sceptiques » (p.31). En fait, il est un bakoulou (un Don Juan) qui « a besoin d'un bol de joie, d'alcool et d'air pur » (p.84). Il est un instable (p.347) en qui dansent les désirs de jouissance (p.312). Pour lui, la vie est « une sinistre plaisanterie » (p.360).

Cependant avant de tourner sa casaque, il se signale comme un contempteur de l'aristocratie (p.97), un admirateur de Pierre Roumel (Jacques Roumain) et du Mouvement Indigéniste (pp. 148–149, p.271).

Culturellement, il est plus proche de sa mère Léonie (une analphabète) qui, dès le départ, condamne les deux campagnes antinationales dans lesquelles ses deux frères aînés—plumes-et-encre comme lui—sont impliqués. D'où, Il s'est toujours désolidarisé des entreprises néocolonialistes de la SHADA et du clergé breton.

Très tôt—l'air de rien—il démasque Diogène pour qui il est un affreux matérialiste :

Je sais, tu souhaitais vivre bien benoîtement dans un petit coin de campagne odoriférante, bénissant, confessant, communiant les gens en échange de bons petits poulets bien dodus, d'œufs frais, de fruits dorés, puis vieillir doucement dans la méditation, la prière et le farniente. (p.34)

Plus tard, il dira ses quatre vérités à Égard qui osait le rabrouer au sujet de l'agitation roumelienne :

Je ne suis qu'un bohème, je le sais, je n'accoucherai tout au plus que quelques médiocres vers. Je ne serai qu'un poète mineur, je le concède—l'action me donne le vertige !—mais crois-moi, Edgard, ma vie vaudra encore mieux que la tienne ! Au moins je garderai la pureté du cœur ! (p.149)

Carles a une claire vision de la nature du conflit opposant le clergé breton au clergé américain.

Je dois avouer que si les prêtres bretons ne me disent rien qui vaille, ces curés américains et canadiens me semblent plus mauvais augure encore. Ça commence par les bonnes œuvres et ça finit tu sais comment ! (p.33)

Ainsi, Michael Dash (2), N. Donald Assali (3), Claude Souffrant (4) voient-ils, non sans raison, en Carles Osmin un porte-parole de son créateur ? En effet, cet animateur, ce personnage positif, ne véhicule-t-il pas une réflexion chère à Alexis quand il déclare si respectueusement et si rationnellement à Bois-d'Orme Létiro :

Sauf votre respect, je ne crois ni à Dieu ni au diable, mais je respecte tout ce qui sort de la terre. Les loas sortent de la terre comme les bananiers, comme le manioc, comme le maïs. Pourquoi est-ce le maïs qui lève ici et non le blé ?... Parce que notre soleil est chaud, que notre terre contient ceci, cela et pas autre chose. Les loas sortent de notre terre parce que notre terre est misérable parce que vous n'avez que vos mains et de pauvres outils pour

cultiver le sol, parce que vous devez vous débrouiller tout seuls pour tout le reste. (p.270)

En outre, Carles profite de cet entretien pour mettre le vieux leader paysan en garde contre les impérialismes culturel et politico-économique, comme l'aurait fait Alexis pédagogue :

> *Ils voudraient nous voir rejeter les Loas pour la religion des Blancs, mais notre religion c'est le maïs et celle des blancs c'est le blé...* (p.170)

Épousant l'optimisme réaliste de son créateur, Carles Osmin soutient avec conviction que « jamais ils [les nouveaux conquistadors] n'imposeront leur religion, mais ils peuvent faire du mal, beaucoup de mal. [...] Ils ravageront tout comme les blancs américains l'ont fait naguère pour lutter contre les paysans en armes, rassemblés autour de leurs hounforts. (p.270)

En outre, reprenant (comme Jacques S. Alexis l'avait fait dans sa lettre au R.P. Salgado, la thèse de Jacques Roumain qui, dans sa célèbre polémique avec le R.P. Froisset avait soutenu que ce qu'il faut à Haïti ce n'est pas une campagne anti-superstitieuse mais une campagne anti-misère, Carles fit remarquer au vénérable Létiro que la violence, l'intolérance, l'Inquisition, les bûchers ne pourront rien contre les croyances populaires car :

> *les loas ne mourront que le jour où l'électricité fera irruption dans la campagne, le jour où la lumière chassera l'obscurité dans les cases, le jour où des machines agricoles henniront dans les champs, le jour où les habitants sauront lire et écrire, le jour où la vie changera, pas avant...* (p.270)

Chez l'enfant du bord des Lacs

Cependant, quoique Carles se soit auto-nimbé de l'auréole de la « pureté » et de la poésie, Gonaïbo, l'Enfant de la

Nature, l'a cependant en très piètre estime et va jusqu'à l'associer à ses frères (prêtre et militaire) aussi bien qu'avec leurs mandants. Dans cet ordre, il dira à Carles revenu le voir peu après la chute de cheval :

> *Aussitôt après ton départ, des Blancs à motocyclette sont arrivés... Ils vont revenir pour nous chasser tous. [...] Et tes frères sont là pour aider les Blancs. Tu es un espion !...* (p.214)

Et Carles lui fit alors comprendre que s'il est revenu chez lui, à qui il doit la vie, c'est parce qu'il l'a pris en amitié et partant parce qu'il tient absolument à lui dessiller les yeux sur les dures réalités de ce monde. Il voudrait surtout le porter à renoncer à ses illusions, comme dirait le René Descartes du Discours de la Méthode, pour qu'il puisse « voir clair en ses actions et marcher avec assurance en cette vie ». Alors, il répliqua à l'adolescent :

> *Gonaïbo, je suis venu te parler... crois-tu que les choses peuvent rester éternellement les mêmes, comme par devant ? Les choses changent toujours, Gonaïbo, tu ne pourras pas empêcher ce qui va avoir lieu... Je suis venu pour te l'expliquer... Il est inutile de vouloir résister ! Ni toi ni personne ne peut empêcher ce qu'ils ont décidé. Les blancs qui ont jeté leur dévolu sur la région sont des hommes puissants. Ils ont l'État avec eux, et la police et l'armée... Ils t'écraseront si tu tentes de leur résister... Il faut partir, Gonaïbo, c'est par amitié que je te le dis... Je suis prêt à t'aider, si tu le veux...* (p.214)

Ici, il y a réellement prise en charge. Que Gonaïbo proteste ou non, la parenté est établie et le tuteur veille avec soin à l'avenir de son pupille. En conséquence, il lui prodigue :

- –mise en garde : « Tu ne pourras pas empêcher ce qui va avoir lieu. Il est inutile de résister. »

–informations : « Les temples vaudous seraient détruits, les évêques blancs en avaient ainsi décidé, parce que selon eux les Loas représentaient le diable, l'idolâtrie, la superstition, la barbarie, l'ignorance… »

« Les mandataires de la religion des riches venaient en avant-garde pour faciliter la venue des blancs qui voudraient transformer toutes les terres des bords du Lac en une immense exploitation agricole » (pp.214–215)

–enseignement : « Les hounforts étaient des centres de résistance comme jadis, des points d'appui, qui pouvaient servir au peuple des champs pour défendre ses droits, telle est la raison profonde de tout ce qui se passait. » (p.215)

–et conseils : « Il faut partir, Gonaïbo… Je suis prêt à t'aider si tu veux… » (p.214) (Un peu comme le Pierre Roumel du *Compère Général Soleil* avait promis à Hilarion, son initié.)

En peu de mots, Carles fit voir à Gonaïbo que :

la vie qu'il s'était faite au milieu de la lande était un anachronisme, son domaine était un îlot qui contredisait la réalité d'ensemble du pays. Pourquoi s'entêter, pourquoi s'accrocher désespérément à cette lagune ? Toute la vie était devant lui. Il devait émigrer vers les villes où se levait un nouveau grain, un grain qui lui permettrait une douce farine pour demain, une douce farine de liberté… Pourquoi refuserait-il de faire de nouvelle découvertes, le travail, triste lot de l'humaine nature, mais porteur de combien de joies ?… (p.215)

À l'occasion de la seconde rencontre de Carles et de Gonaïbo, l'auteur organisa une intéressante discussion autour de la problématique de l'accumulation primitive et de la pénétration capitaliste à la campagne (Voir chapitre 16 du roman). Dans de très beaux tableaux éclatants de

réalisme, Alexis nous fait voir certaines des conséquences socio-économiques néfastes de cette pénétration pour les petits paysans (producteurs indépendants). Par exemple, la campagne de dépossession lancée par la compagnie agro-industrielle :

> *...plusieurs familles déjà abandonnaient la région. Fermiers et « de moitié » n'avaient en effet rien à attendre. La terre n'étant pas à eux, on ne leur paierait aucun dédommagement, il valait mieux prendre le large tout de suite... Ils chargeraient tout leur avoir à dos d'âne, à dos de mule ou simplement sur leurs têtes : leurs vieilles nattes, leurs vieux canaris et leurs vieilles marmites de cuisine. Les mioches à cheval sur les hanches maternelles, ouvraient des yeux éberlués. Les gamins, les gamines inconscients, ravis de la nouveauté de ce pèlerinage en famille, batifolaient le long de la route, ils couraient ensuite pour rattraper leurs parents qui les gourmandaient. D'autres paysans, debout sur le pas de leurs portes, le cachimbo aux dents, regardaient le spectacle avec une rage silencieuse, lourde d'indécision, de menace et de désespoir. Leurs visages étaient fermés, ternes, indéfinissables : le feu sous la cendre.* (pp.262–263)

Étendre le champ de la grande agriculture capitaliste, aux dépens de l'autarcie, de l'économie naturelle et des mini-exploitations engluées dans les routines séculaires et la sous-production, paraît constituer un progrès contre lequel on ne saurait s'élever sans aller à contre-courant de l'histoire. Cependant en appliquant le « clearing estates » contre les petits fermiers dont les chaumières ont été rasées et les jardins nivelés—sans que de raisonnables compensations ne leur fussent allouées—l'*Establishment* ne les a, au fond, libérés ni des servitudes féodales ni des méfaits des méthodes culturales archaïques. Il les a plutôt libérés du droit de posséder la terre qu'ils occupaient

depuis des générations. Il leur a contesté le droit de vivre même médiocrement dans leur village natal.

En séparant radicalement les petits paysans de leurs moyens de production, « l'establishment les a convertis en vagabonds sans feu ni lieu, en éléments du lumpen-prolétariat » disponibles pour tous les coups et toutes les aventures fomentés par les bandits à faux-cols de toujours, en chômeurs en quête d'un emploi pour lequel Mister *Chomesko* les fera attendre—comme il a toujours fait pour sœur Anne.

En dernière analyse, bon nombre de ces malheureux sans expériences dans les arts manuels, seraient engagés comme simples manœuvres, comme cheap labor (main-d'œuvre bon marché) au grand profit des patrons voraces.

En peu de mots, ils seraient livrés au paupérisme et leurs jardins, nivelés par les tracteurs yankees, seraient convertis en plantations de crystostégia, matière première nécessaire à l'industrie de guerre des USA.

N'y a-t-il pas alors lieu de faire un peu de littérature comparée en rappelant qu'alors que dans l'Angleterre des XVIe et XVIIe siècles c'étaient les moutons qui chassaient la yeomanry (la classe des paysans indépendants) de leurs domaines, dans l'Haïti des Lescot, au XX^è^ siècle, c'était la cryptostegia (*the rubber shrub*) qui créait mille et une nouvelles misères aux paysans pauvres. Tout cela ne confirme-t-il pas, une fois de plus, la thèse marxienne selon laquelle « Les méthodes d'accumulation primitive sont tout ce qu'on voudra, hormis une idylle ».(5)

La terre a été consacrée à l'agriculture capitaliste, le sol incorporé au capital et les petits paysans expropriés sans indemnités. Ces actes d'extorsion, les souffrances et les déboires qui en résultèrent ne constituaient-ils pas une profanation du droit sacré de la propriété si cher aux multinationales (telles que la SHADA) et à leurs mandataires locaux (tels que les Lescot).

Ce sont là des éléments de la flamboyance du personnage de Carles Osmin et du Nouvel Humanisme qui caractérise le romancier Jacques Stéphen Alexis.

Malheureusement, Carles Osmin est un enfant gâté, un noceur, un petit bourgeois instable et dépourvu et de la formation et de la conviction idéologiques. En raison de son manque de stabilité et de courage, il n'a pas su suivre jusqu'au bout la ligne de « pureté » qu'il s'était tracée tout au début. Il n'a pas su résister aux assauts du confort et des facilités matérielles. Aussi, finira-t-il diplomate sur les bords du Potomac.

Cependant, il est, entre autres, acquis que la sympathie de Carles pour Jacques Roumain et le Mouvement Indigéniste dont ce dernier est l'un des co-fondateurs, est ineffaçable. Pour preuve, au chapitre 6 du roman, alors qu'il dépliait un journal pour prouver à Edgard que le leader communiste, Pierre Roumel, est rentré au pays, il fallait voir avec quel empressement il répondait aux questions de sa mère de savoir « qui est rentré au pays ? » et « C'est quoi le communisme ? ». Puis, il lui a lu l'entrefilet du journal annonçant la bonne nouvelle :

> *Tu ne te rappelles pas ? On parlait beaucoup de Pierre Roumel pendant les grandes grèves de 1929... Écoutez plutôt : «...Nous avons reçu en notre rédaction la visite de l'écrivain et publiciste bien connu Pierre Roumel qui, comme nous l'avons annoncé, est rentré récemment au pays après un long séjour à l'étranger. Pierre Roumel était accompagné du grand poète mexicain Ruben García Cardoña. Hier, après une conférence » au Club « L'Intrépide », Ruben Cardoña et notre ami Pierre Roumel ont été reçus Président d'Honneur de cet intéressant cercle de notre jeune intelligentsia. Le célèbre poète indigéniste mexicain est enchanté de notre pays qu'il se propose de visiter du nord au sud.* (p.148)

En sus, c'était l'occasion pour Carles de proclamer haut et fort sa sympathie pour le mouvement de la promotion de la culture nationale co-patronné par le Dr Price Mars & Co :

> *Je sens en moi, s'écrie-t-il, les ardeurs de la Revue Indigène !... La vie intellectuelle semblait morte dans ce pays, soudain on n'entend parler que de cercles littéraires, et de cénacles d'études... Je n'ai pas eu le bonheur de croire à grand-chose, mais cet homme me plaît...* (p.149)

Carméleau Melon chez les siens

Dans le contexte des *Arbres musiciens,* si Carles Osmin représente le timbre petit bourgeois de la voix de Jacques S. Alexis, Carméleau Melon en représente le timbre populaire.

Carméleau—*Pa la volonte dè zanj e dè sen*—est un natif de la région des Lacs qui s'est urbanisé. Avec lui, Jacques Alexis pose (comme il l'avait fait avec Hilarion dans *Compère Général Soleil*) le drame du petit paysan à qui la vie rurale dans un pays sous-développé n'offre aucune perspective et qui se voit obligé d'émigrer vers les villes pour connaître finalement d'autres formes de vicissitudes. Carméleau le dit lui-même quand il confie à papa Bois-d'Orme :

> *Je me suis gourmé avec la vie, j'ai peiné, j'ai pleuré, j'ai souffert pour apprendre un métier, pour apprendre à lire, pour devenir un véritable travailleur. J'ai cherché et j'ai trouvé des hommes qui m'ont expliqué.* (p.344)

Cependant comme le Manuel de *Gouverneurs de la Rosée,* le contact de Carméleau avec les dures réalités de la vie urbaine a provoqué chez lui une sorte de mutation grandiose grâce à laquelle il parvient à une vision transcendantale des hommes et des choses : les petites gens doivent s'unir pour changer la vie. Principe philosophique tout différent de la mystique des loas dont a été bercée son enfance.

Naturellement, aux yeux de Bois-d'Orme Létiro, Carméleau est un déraciné, un transfuge qui a adopté les habitudes des moun-la-vil (des citadins). Au fond, pour Carméleau, comme pour Hilarion son aîné, « les saints de d'Afrique sont bien morts et les morts aussi » ; pourtant il n'est pas de ceux qui piétinent les traditions de son peuple. Et il l'avoue à papa Bois-d'Orme en ces termes :

> *Hier tu m'as fait beaucoup de peine, papa Bois-d'Orme, quand tu as dit devant tout le monde que je n'étais pas comme les autres enfants de La Remembrance... Mais que font-ils, les enfants de la Remembrance... ? Ils pleurent, ils gémissent, ils maudissent, ils supplient les Loas et se résignent !... Moi, je ne peux plus me résigner et répéter que le bon Dieu est bon, que les Loas sont nos pères et la Remembrance éternelle !... Moi, je sais qu'un jour Dessalines reviendra sur la terre d'Haïti, il reviendra pour mettre fin aux gémissements, aux plaintes et pour combattre à la tête de ses enfants... Alors ce sera le jour de la vengeance, le jour de la justice, le jour des nègres-sales, le jour des nègres-orteils, le jour des nègres-mornes, des nègres-feuilles, des nègres-nègres... En attendant le peuple souverain, Carméleau Melon gagne toute sa vie, il coupe des arbres, il scie du bois, des planches, il se fait insulter, il travaille pour les autres, mais partout où il va, il donne la parole de Dessalines au peuple. À voix basse, à voix haute, partout il dit aux enfants de Dessalines de s'unir en silence, de préparer le lambi et les torches pour qu'un jour éclate de nouveau le cri de 1804 devant un peuple debout et rassemblé...* (pp.344-345)

Carméleau dialecticien, de l'école d'Héraclite, délégué du Parti de Dessalines, comme Alexis, a l'assurance que les peines, les souffrances et les sacrifices d'aujourd'hui ne sont pas vains, que ce monde en gésine est porteur d'un monde nouveau qui sera plus fort et plus humain. Avec cette ferveur et cet optimisme qui nous rappelle un peu

le *Candide* de Voltaire (qui nous convie à cultiver notre jardin), Carméleau souligne à l'intention de l'Honorable Bois-d'Orme Létiro :

> *Et s'il était nécessaire que tout meure pour que naisse ce qui doit naître ? Tout renaît sous d'autres formes, rien ne meurt jamais !... Je n'ai jamais fait du mal à âme qui vive, ainsi la Remembrance continue à vivre en moi... Si cette maison, ces rites et toi-même, dit-il à Bois-d'Orme, devaient disparaître pour que notre peuple revive, qu'importe...?* (p.346)

Ce n'est pas seulement dans le contexte de la religion que Carméleau se fait fort de dessiller les yeux à Bois-d'Orme. Il s'évertue aussi, comme Carles Osmin en avait donné l'exemple, à aider l'honorable Hougan à perdre ses illusions quant aux possibilités de sauver les terres convoitées par la SHADA :

> *Les blancs en veulent à nos terres, j'en suis sûr, ils les prendront, quoique nous fassions aujourd'hui nous ne pouvons rien contre. Nan-Remanbrans touche à sa fin papa Bois-d'Orme... Il faut que tu dises aux habitants de se préparer à partir, à trouver du travail ailleurs... Toi seul peux leur expliquer ça, papa Bois-d'Orme... Les Américains offriront peut-être du travail dans les plantations, mais je ne crois pas qu'il y en aura pour tout le monde. Ils ont des machines... Et puis quels sont ceux qui auront le cœur de devenir de simples journaliers sur des terres dont ils étaient les maîtres ?... Pourtant, il ne faudrait pas que nos gens s'en aillent sur les routes, telles des armées de mendiants, sans objectifs... vers la ville ? Peut-être... Mais alors vers l'inconnu aussi, vers la misère, la prostitution pour les filles, le désespoir pour les vieux et le vagabondage pour les gosses !... Ah ! papa Bois-d'Orme, quelle tristesse... et dire qu'il nous faut demeurer là, sans rien faire, en attendant le moment...* (p.342)

À Gonaïbo qu'il soupçonne de vouloir résister aux Blancs capitaines de la multinationale agro-industrielle, Carméleau tient le langage de la fermeté et de la sagesse. Mieux encore que ne le fit Me Carles Osmin :

> *Pourquoi veux-tu te comporter en enfant têtu ? Penses-tu être le seul à pouvoir atteindre à la vérité ? Que sais-tu de la vie ? Or tu es presqu'un homme maintenant, il faut que tu t'en rendes compte... Il faut considérer l'avenir en face... Un « grand mâle de bourrique » comme toi doit réfléchir. Regarde ta taille, la force de ton bras, tes muscles... Il faut considérer la vie en face... Que peux-tu contre les blancs et tous ceux qui les appuient ? Que peuvent les pauvres paysans avec leurs houes, leurs machettes, sans volonté de lutte résolue, sans organisation, sans chefs ?... Quoi que tu fasses, tu seras obligé de vider les lieux. Ce coin n'est pas toute la vie, que diable !... Il y a toute la terre natale qui t'attend ! Et tu sais, elle est belle partout malgré ses rigueurs et l'inévitable vie quotidienne... Il est temps pour toi d'aller vers une vie nouvelle, d'apprendre un métier, de travailler et de vivre comme tes pareils... Grandir, c'est apprendre à faire part égale au rêve et au réel... Quand tu voudras, tu pourras me retrouver là-haut dans la montagne, dans la forêt qui chante... Je te promets de te procurer du travail et de te montrer la vie... Viens au plus vite !...* (p.349)

Notes

1. Gérard Gengembre, *Le Roman Historique*, Éditions Klincksieck, 2006, Paris, p.100.
2. Ghislain Gouraige, *Histoire de la littérature haïtienne*, p.292.
3. Michael Dash, *Literature and ideology*... p.100.
4. Laënnec Hurbon, *Les Mystères du vaudou*, Découvertes Gallimard Religions, 1993, p.17.
5. Karl Marx, *Genèse du capital I*, Éditions du Progrès, p.7.

Chapitre 28

Initiateurs et initiés (II)

La mère-seule innommée et son fils Gonaïbo

La mère innommée de Gonaïbo est la mère-seule en rupture de ban avec la société androcratique dans laquelle le pater familias ou l'époux joue un rôle prépondérant du point de vue idéologique et économique.

En acceptant son statut de mère-seule et en se retirant du commerce des hommes, elle se rebelle contre les structures aliénantes pour son sexe, rejette les pratiques discriminatoires en cours et proclame son indépendance comme femme et comme pourvoyeuse.

Rejetant les contraintes familiales, elle renonce au confort qu'eût pu lui procurer la vie sous la dépendance des siens. Alors, elle se réfugie avec son fils dans un coin perdu de la région des Lacs, loin de la pollution sociale.

> *Elle avait elle-même taillé leur abri sur les berges, loin de la route, dans un coin complètement déserté, derrière les fondrières et les étendues broussailleuses. Ses parents l'avaient chassée à cause de cet enfant auquel elle avait donné le jour. Le lait lui était monté à la tête,*

un « lait passé » comme on dit, mais la psychose était bénigne. Elle était tout de même restée un peu lunatique, à demi folle. (p.38)

La mère mit son fils, Gonaïbo, en garde contre l'hypocrisie et la méchanceté des hommes.

L'auteur nous apprend que :

La mère avait élevé son fils dans le compagnonnage des plantes, des eaux et de tous les animaux du lieu. Malgré la rancœur accumulée contre son impitoyable famille, elle lui avait fait part de toutes les traditions séculaires pieusement transmises jusqu'à elle. Dans ses moments lucides, elle lui avait enseigné tout le savoir de son Bassin-Zim natal : le tissage du coton pour façonner les hamacs multicolores, le modelage de l'argile, la fabrication des cassaves, les secrets des feuilles. Mieux que n'aurait pu le faire aucun lien, elle l'avait attaché à la région des Lacs, distillant dans son cœur l'amour de la solitude, la méfiance des gens, la douceur des forces de la nature, mais aussi la fidélité aux plus antiques origines haïtiennes. (p.39)

Le testament maternel

Cette sociologue de la pédagogie, soucieuse de l'avenir de son fils, a voulu, pour sûr, lui laisser—quand elle ne sera plus dans ce monde—une somme de préceptes, de principes, de règles, de lignes de conduite, lui permettant de pouvoir se colleter, en toute circonstance, avec la société des hommes quand il aura acquis la majorité requise pour savoir bien nager dans ce fleuve social qui n'est autre qu'une mer démontée et infestée de monstres toujours prêts à pervertir ou à dévorer les anges et les hommes :

Quand elle sentit que la mort allait la coucher dans la terre, elle fit jurer à Gonaïbo qu'il continuerait à vivre seul, fuyant tout contact humain :

–Jusqu'à ce que le petit calebassier au-dessus de la butte fleurisse... Alors tu descendras vers la ville, vers les hommes, toi-même un homme accompli. Tu lutteras parmi les méchants, fort comme un bois de chêne, tu t'arracheras une place, tu te feras respecter et tu respecteras les hommes, tu vivras fier et libre comme un jeune caïman. Certains jours, pour mesurer la force de son bras, il se battait sans merci contre un jeune arbuste, un bayahonde de préférence, parce que le bayahonde est liant, sauvage et brutal, un prince des fourrés. Il n'avait de cesse qu'il ne l'ait courbé sur le sol. Et cette tentation d'affronter les jeunes taureaux ! et même, le vieux caïman inamical du Lac qui, le dos couvert de terre, chenu de mousse et d'herbes, voire de plantules et de fleurs, se promène parfois, telle une île sur les eaux. (p.39)

En pédagogue avisée, la mère conseilla à son fils de rester en communication constante avec sa terre pour y puiser au besoin toute l'énergie qu'il lui fallait pour lutter et vaincre. Telle est l'idée essentielle du testament que l'initiatrice expérimentée fit jurer à son fils d'exécuter quand elle ne serait plus de ce monde.

Gonaïbo met le gangan-makout en déroute.

Il (Danger Dossous) n'osait cependant pas toucher au jeune éon mystérieux et violent, projection, croyait-il, de dieux inconnus qui dominaient les animaux et les eaux. (pp.40–41)

« Gonaïbo » est l'appellation taïna de « Gonaïves », la ville natale de l'auteur des *Arbres musiciens.* Haut lieu et carrefour des traditions héroïques et culturelles de la Nation haïtienne, Gonaïves est la ville du millet, du coton, du sel, du Nordé et des femmes vaillantes et généreuses.

Elle est entourée de faubourgs turbulents peuplés de Joyeuse Pitou et d'Harmonise, de femmes à la fois témé-

raires, généreuses, douces et chaudes ; peuplés de « geal » Miracin, d'Innocent Dieubalfeuille, d'Aristil Dessin, de Nèg kanbre ki pa pile anyen frèt (les anciens et les nouveaux « marines » made in the USA ou ann Ayiti peuvent en témoigner).

C'est aussi la ville où abonde et fleurit le réalisme merveilleux dans toutes ses expressions, catholique, protestante, cabalistique, carnavalesque et humanistique. Attention à vos pas ! Des wanga (des fétiches)) s'étalent joyeusement à chaque carrefour et défient le prêchi-prêcha des « mon pè » blancs. Ah ! ah ! ah ! a, a, a ! Que d'histoires, papa Legba ! Que d'histoires Lenba Zawou ! Que d'histoires Saint-Charles Borromée !

Et puis, Jak Solèy, l'ami de papa Byeneme, le patriarche de Nan-Souvenans, ne prend-il pas un immense plaisir à projeter le film des « loups-garous brunes » qui volent en plein jour. Ah oui ! N'aime-t-il pas faire parader, en plein midi, les « Baka », venus du Dahomey, sous le porche de la cathédrale de Saint-Charles, juste à l'entrée de Raboto, le turbulent ? Quand il ne rapporte pas comment ces déités provoquent en duel les Saints venus de Bretagne. Souvent, ne vient-il pas nous chuchoter par malice, avant même la sonnerie de l'Angélus-du-soir, que des bandes de manman-kòd-ble ou des troupes de *marengwen-pinga-ou-zonbi* étendent déjà leurs pèlen aux Nèg danda (histoire d'éprouver leur virilité !). Souventes fois, les enfants têtus ou *temerè*, comme leur ami Jak Solèy, s'amusent à tirer des contes en plein jour, contrairement aux interdits ; surtout des contes de ti-Bouqui ak ti-Malice, au risque d'envoyer prématurément leurs p'tites mamans *ad patres.*

On comprend alors qu'Alexis ait mis tant de soin à façonner le personnage de Gonaïbo, « l'enfant à la couleuvre, le solitaire du bord des Lacs », l'un des principaux personnages des *Arbres musiciens,* cette épopée populaire :

« Un seul homme avait osé l'approcher, Danger Dossous, le terrible « gangan-macoute » qu'il chassa comme un rien du tout :

–Baille-moi la terre !

Danger ne bougea pas.

–Zep ! cria Gonaïbo.

La couleuvre fit face au sorcier et se mit à siffler. L'intrus recula. La couleuvre l'accompagna jusqu'à ce qu'il disparût...

Depuis ce jour personne n'avait osé affronter Gonaïbo en son domaine. On le reconnaissait parfois, bien sûr, par exemple quand il faisait des apparitions au marché de Bocan Ticochon ou de la Furnia, de l'autre côté de la frontière, pour écouler ses cruches, sa vannerie et ses hamacs, mais nul n'osait lui adresser la parole. D'ailleurs il ne répondait jamais à personne. [...]

Il paraissait un jeune sylphe nu, pétrifié parmi les herbes... (p.41)

Gonaïbo, un personnage tellurique

Pour défendre la terre et le culte ancestral, le vénérable Bois-d'Orme Létiro allait trouver un allié naturel en Gonaïbo. Mettant en relief l'essence tellurique ou cosmique de cet enfant à la couleuvre, Ghislain Gouraige en fit le portrait suivant :

Gonaïbo, l'enfant, surgi des entrailles de la terre, nourri par elle et instruit de ses secrets. Gonaïbo est l'image de ce que l'homme tient de la terre, de l'enseignement qu'il y puise et du pouvoir qu'il en acquiert. Sa vie toute instinctive est le reflet de la pureté de la terre. Il participe au symbolisme complexe de toutes les choses jaillies du sein de la terre, et communie avec elles. Il connaît de science immémoriale le mystère de la vie, parce qu'elle n'a d'autre principe que le sol, ni d'autre fin que celle

de se confondre avec lui. En Gonaïbo se résument la joie et l'amertume du monde, parce qu'il est l'écho des Arbres musiciens qui embellissent les saisons, guérissent les hommes, parce qu'il est celui des éléments en furie qui les détruisent et les ensevelissent.(1)

Cette vibrante image que Ghislain Gouraige brosse de Gonaïbo n'est pas sans rappeler celles qu'en dépeignent Michael Dash et Jacques S. Alexis lui-même ; les deux—comme nous allons le voir—lient intimement la destinée de l'Enfant mystérieux du bord des Lacs à celle de la race amérindienne, c'est-à-dire celle des premiers occupants de Quisqueya que par un coup de gomme génocidaire les Conquistadors espagnols allaient effacer de la face de l'Île merveilleuse :

a. « In *Les Arbres musiciens* the character of Gonaïbo is an embodiment of the cosmopolitan memory that is characteristic of the Caribbean métis. Gonaïbo is the symbol of that indigenous consciousness which is rooted in the past. However, unlike the other characters he does not belong to any of the various cultural enclaves in Haitian society—neither elite nor vodouisant—and can therefore grasp more easily the process of creolisation that has taken place from as far back as autochthonous pre-columbian cultures. »(2)

b. « Sa mère lui avait conté les récits des âges anciens. Il s'était nourri de cette région, de son passé comme de ses fruits. Peu à peu, autant par intuition que par jeu, il avait fini par se croire de la même race que ceux qui les premiers avaient occupé cette terre. Il était le dernier fils de la terre rouge du royaume de la Fleur de l'Or, il était cette terre elle-même, croyait-il. Il avait ressuscité la vie de la lande comme elle se déroulait naguère. Il avait les goûts, la couleur, le visage, les cheveux des hommes archaïques du Xaragua. Peut-être, par un long cheminement insoupçonné du sang, leurs

gènes héréditaires avaient-ils été transmis jusqu'à lui ? Les vieilles pierres sculptées dont était truffée cette terre de bruyère, les vases d'argile anthropomorphes, les morceaux de visage des dieux xémès, les éclats de silex, il aimait les caresser d'une main légère, les poser sur sa joue pour en sentir la fraîcheur millénaire… » (pp.85–86)

Élevé parmi les plantes, les eaux et les animaux du bord des Lacs, initié par sa mère aux arts de ses ancêtres amérindiens-taïnos :

Ne savait-il pas carder le coton et le tisser pour en faire des hamacs multicolores, teints avec le roucou, avec le sang du campêche, avec les fleurs et les fruits sauvages ? Ne savait-il pas façonner l'argile du lac, en faire des cruches jaunes et rouges pour les vendre au marché ? Il lançait des bateaux d'écorce sur les eaux, il jetait des sagaies, il nageait sur le dos des caïmans, il apprivoisait les couleuvres, il savait peindre les pierres avec le jus des végétaux, dessiner de violents tableaux et de grimaçants visages et, ainsi que faisaient les sambas, danser comme sylphes à la minuit.

Oui, il était le fils du pays du « tabaco », le dernier des fils rouges qu'il avait engendrés. Il était le maître, l'éon ! Il se battrait pour lui, il puiserait dans son sol tourmenté la force merveilleuse, invincible, la mystérieuse énergie qui faisait pousser les candélabres, les chardons, jaillir les sources, et pulluler les insectes. Il lui fallait annoncer à ses amis, animés et inanimés, qu'une guerre avait commencé. Qui savait ? Que pensaient les paysans dans leurs cases de boue, archipels terrestres, les commères dans les champs, les chevriers et leurs troupeaux, les fabricants de nattes, de paniers, de pipes et de chaises ? Se sentaient-ils également menacés ? Peut-être ne serait-il pas seul dans la bataille ? (p.86.)

Ce faon-sylphe, semblable à la Diane chasseresse (la déesse nue qui, armée de son carquois et son arc, par-

court la campagne escortée de son lévrier) de l École de Fontainebleau, est l'Enfant-à-la-couleuvre redouté au point que :

> *Rares étaient les paysans qui s'aventuraient dans le domaine de Gonaïbo à la recherche d'herbes médicinales ou d'un animal égaré. Et encore, ils évitaient toujours la case de l'enfant mystérieux du bord des Lacs. Ils n'en parlaient presque jamais. Ces rudes hommes de la région craignaient l'enfant à la couleuvre, ami des caïmans. Quand ils l'apercevaient, ils faisaient de longs détours. Les mystères de l'Homme s'apparentent aux mystères des dieux... Gonaïbo était un enfant-roi, roi sauvage de la savane illimitée, des fondrières et de tout un côté du Lac. Jaloux de ses domaines, il se serait battu pour la moindre parcelle. Peut-être quelques uns chuchotaient-ils à propos de cet adolescent solitaire, mais ça n'allait pas sans peur de son secret, sans le parer de plus de mystères et d'accointances magiques qu'il n'en pouvait porter. Les voyageurs, les chasseurs, les touristes qui allaient au Lac évitaient le coin, car il était réputé pour ses fondrières. Ainsi Gonaïbo vivait à l'abri des yeux, de la curiosité et de la méchanceté.* (pp.39–40)

Gonaïbo est avant tout un batailleur façonné de solides gènes cosmico-historiques

Cet arrière-petit fils du Cacique Henri « voulait désespérément sauvegarder la vie bucolique et solitaire qu'il s'était faite parmi les plantes et les animaux sous le ciel sans fin, près de l'eau herbeuse » (p.272). Aussi, comme un Don Quichotte, rêve-t-il de se mesurer aux profanateurs de sa lande pour venger la nature que ces hommes « rapaces » se proposent de domestiquer ou de violer.

En choisissant Gonaïbo pour diriger l'opération-récupération des objets cultuels extorqués dans les hounfò (pp.248–252), en lui confiant plus tard la garde, en son domaine, de quelques uns des objets rituels récupérés, en

lui passant au cou sa chaîne d'or, symbole du leadership, Bois-d'Orme Létiro confie à Gonaïbo la tâche de conduire son peuple pour rebâtir la Remembrance.

Sa réalité, son dynamisme se heurtent à la métaphysique du patriarche. Alors qu'il croit que seule l'action (l'action isolée malheureusement) leur permettra de venir à bout des archanges destructeurs et de venger la nature que des hommes rapaces s'avisent de domestiquer et de corrompre. Il est déçu de voir le grand-prêtre se complaire dans la méditation et dans une impuissance léthargique :

> *Oui, l'expérience qu'il avait faite en rencontrant Bois-d'Orme était concluante, la surnature était l'ennemie de la vie libre. Elle paralysait les hommes, aliénait leur courage et leur esprit de décision. Tous, houngans, grands-prêtres, curés et pasteurs, ils engluaient l'homme dans le désespoir et la résignation. Lui (Gonaïbo), il était partisan des sources, des vents, partisan de la vie, brève peut-être mais indomptée, une vie dure, combattante parmi les forces contraires, partisans du dieu-homme, comptable et responsable devant soi seul de son devenir et de tous les dépassements.* (p.209)

Au moment de pénétrer dans la forêt il se sépare du grigris, qui lui a été donné, pour marcher, avec plus d'assurance, vers les puissants secrets des lendemains de la forêt enchantée.

À la disparition de l'honorable grand-père, c'est la main dans la main avec sa petite-fille Monise (Hamonise), que Gonaïbo prit le chemin de la forêt où l'attendait Carméleau Melon, l'idéologue du dessalinisme. Ce, à un moment où :

> *les pins se balancent haut dans le ciel, [...] sifflent à perdre haleine et jettent leur mélodie sombre dans le grand jour qui rayonne sur la forêt. [...] Tout à l'heure encore les jeunes époux étaient contractés, leur être dolent, malgré le jeune sang qui fait sans cesse des*

cabrioles dans leurs veines et les pousse à galoper dans les sentiers, leur cœur était âcre... La grande forêt a désormais balayé toute crainte, toute angoisse, toute tristesse. Les arbres les appellent, toutes les plantes les retiennent par leurs griffes et leur proposent leur amitié. La voix inimaginable des arbres, les fastes des orchidées sauvages, la fraîcheur du sol, tout sollicite leur cœur. Ils doivent se faire violence pour échapper à l'enchantement. Ils poursuivent leur route parmi les pins qui dialoguent en musique au-dessus de leurs têtes. Ils marchent et se tiennent fort la main. Les nuées d'oiseaux du bocage se mettent de la partie et répondent aux Arbres musiciens. Gonaïbo et Harmonise marchent lentement, tirant sur leurs jambes pour avancer. Les arbres s'espacent peu à peu. Ce qu'ils voient les fait alors tressaillir. De longues blessures sillonnent les troncs des pins et un sang gommeux coule en ruisseaux jusqu'à leurs pieds. Les arbres ne chantent plus, à peine s'ils fredonnent. Ici les hommes sont venus.

La peur s'empare d'Harmonise, à contempler ces arbres blessés. Ces arbres ne sont-ils pas divins selon toute apparence ? Qui ose mutiler vivants des dieux ?

–Nous sommes tous dieux, répond Gonaïbo... Pluies, saisons, pierres, plantes, bêtes et gens... Mais l'homme est le premier d'entre les dieux !... Peu à peu nous percerons les secrets de ces dieux qui nous oppriment encore. Il ne faut craindre aucune force au monde.

Il détacha de son cou la petite chaîne d'or que lui avait donnée le vieux Bois-d'Orme Létiro :

–Prends-la, dit-il, c'est toi qui dois la porter. Peut-être en auras-tu besoin... Moi, j'ai ma propre force. (pp.390–391)

Gonaïbo est doté d'une force naturelle qui lui vaut d'être un pôle ou un centre d'attraction pour plus d'un. Sa défunte mère, Danger Dossous, Bois-d'Orme Létiro,

Carles Osmin, Harmonise, Carméleau Melon, voudraient, chacun, pour une raison ou une autre, le tenir ou l'attirer dans leur giron, dans leur champ d'action. Cependant :

–L'Enfant semble encore vivre de l'utérus maternel puisque c'est l'enseignement de la défunte qui guide sa vie : il fuit la société des hommes. Il attend que *« le petit calebassier au dessus de la butte fleurisse »*, qu'il soit lui-même « *homme accompli* » avant de s'engager pour de bon parmi les hommes.

–Il résiste victorieusement à l'attraction de Danger Dossous, le terrible gangan-makout qui « une nuit de lune » a osé s'aventurer à quelques encablures de sa case. Il repousse Danger Dossous qui semble représenter, pour lui, Athanatos, c'est-à-dire le cercle des forces du mal et de la destruction.

–Il se montre réticent au cercle de Carles Osmin puisque ce cercle est peuplé de traîtres, d'hypocrites, d'apatrides et de conquérants.

–Il hésite à prendre la main que lui tend Bois-d'Orme Létiro, l'esclave des *Lwas*, qui voudrait lui aussi le vassaliser. Si finalement il accepte de s'associer temporairement au cercle du patriarche, c'est parce qu'il pense y trouver une force d'appoint lui permettant de mieux combattre la SHADA.

–La première personne à conquérir son cœur, c'est Harmonise du cercle de l'angélisme, de l'amour et de la pureté.

–La première personne à vraiment conquérir son esprit, c'est Carméleau Melon qui est du cercle de l'intelligence, de la virilité, de la raison et de l'humanisme dialectique :

Dans ses contacts avec les hommes, c'était la première fois qu'il avait rencontré une pensée aussi dépouillée,

linéaire, froide, et sûre d'elle-même, un bon sens aussi rocailleux. On ne s'était jamais adressé à lui sur ce ton-là. Carméleau lui avait parlé avec énergie, une nuance de blâme même. (p.349)

Comme il fallait s'y attendre, à la floraison du petit calebassier, de l'amour et de l'engagement à une cause nouvelle, c'est la main dans la main avec Harmonise que Gonaïbo pénètre dans la forêt enchantée et c'est vers le cercle de Carméleau qu'ils se dirigent pour être initiés aux secrets de la vie nouvelle dans un monde nouveau. en compagnie des ARBRES MUSICIENS, des hommes nouveaux.

En somme, à bien l'observer au bord de son lac, Gonaïbo nous fait revivre le mirage d'une vie faite de douceur, d'innocence et de sensualité naïve. Devant cette nudité, cette fraîcheur, cette spontanéité, cette pureté, cette sincérité, on a l'impression d'avoir enrayé les masques, les préjugés, aussi bien que l'hypocrisie sécrétés par la civilisation et le commerce des hommes. N'est-on pas alors tenté de voir dans cette image l'illustration de la thèse du « bon sauvage » de Montaigne et de Rousseau ?

Notes

1. Ghislain Gouraige, Ibid, p.292.
2. Michael Dash, Ibid, p.100.
3. Laënnec Hurbon, ibid.

Sixième partie

Des personnages atypiques dans *Les Arbres musiciens*

Chapitre 29

Par suite de nos laborieuses recherches nous avons fini par apprendre qu'en littérature, un personnage atypique est un personnage qui n'a pas de type déterminé permettant une classification ou un classement. Ce terme atypique a typique comme antonyme.

D'ailleurs, il est enseigné que « en plus des personnes (comme Hilarion Hilarius ou Gonaïbo), les personnages (d'un roman) peuvent être des entités extra-terrestres telles que perçues par la culture populaire, des animaux, des divinités, une intelligence artificielle ou plus rarement des objets inanimés ».

Notons qu'il n'est pas trop tard pour signaler que dans le *cast* de *Compère Général Soleil,* nous pouvons compter comme personnages atypiques—c'est-à-dire différents des autres—*grangou* (la faim) qui porte Hilarion, le héros du roman, à entreprendre l'action en récupération qualifiée traditionnellement de « vol », la chouette-frisée et le Coq zenga de Luxa, deux oiseaux messagers chargés de mettre le héros sur ses gardes.

Dans *Les Arbres musiciens,* nous en trouvons de toutes sortes :

- des animaux, comme le terrible barracuda de Saint-Louis du Sud, et Zep, la couleuvre de Gonaïbo.
- des divinités telles que les lwas, les saints, et des mythes.

- des entités extra-terrestres telles que les fantômes, des spectres, comme ceux de Guillaume Épaminondas, des sociétés sataniques telles que les lougawou, les makanda, les ouinguebindingues (vlennbenndeng)...
- des personnages collectifs ou anonymes à objectifs socio-culturels tels que les Filles du Tiers Ordre de Saint François, le Chœur des Hounsi de la Remembrance, les Sociétés d'Entre-aide de Guinée...
- des sanctuaires tels que Nan-Remanbrans, Nan-Souvenance, Nan-Soucri, Nan-Campêche. Ces sanctuaires personnifient ou symbolisent le patrimoine religieux hérité de l'Afrique lointaine.
- la Forêt des Pins, un bien du domaine national ayant d'intimes relations avec la triade Gonaïbo-Zep-Nan-Remanbrans. (Cette forêt nous fait souvent penser à la *Brocéliande* de la Bretagne en France.)
- la SHADA et l'Église, des personnages anonymes en confrontation avec les personnages ci-dessus mentionnés.

Pour la clarté du développement, nous nous proposons, de pourvoir nos lecteurs en commentaires sur la plupart de ces personnages dits « atypiques ». Commençons par les sanctuaires religieux :

A. Dans le contexte des *Arbres musiciens* le plus réputé de ces sanctuaires, c'est Nan-Remanbrans, le siège de « la puissante secte vodou qui rayonnait sur toute la région des Lacs d'un prestige inégalé, et Bois-d'Orme en était le patriarche respecté ».

À retenir que c'est grâce à Papa Bois-d'Orme, guérisseur, instructeur et éducateur que Gonaïbo, l'enfant à la couleuvre, a pu prendre connaissance de l'histoire des quatre frères africains fondateurs de ces hauts-lieux mystiques où était entretenu le feu sacré de nos traditions religieuses ancestrales :

Vois-tu Gonaïbo, il y a longtemps, quatre frères furent amenés en esclavage dans le pays... Ils furent vendus, l'un sur cette habitation, Nan-Remanbrans, un autre fonda Nan-Soucri près de Marmelade, un autre créa aux Gonaïves le sanctuaire de Létiro qui fut appelé plus tard Nan-Souvenance et le dernier, celui de Nan-Campêche, à la Plaine du Nord, fut l'œuvre du dernier. Ils étaient quatre authentiques fils de l'Afrique, quatre serviteurs des Loas de nos Pères. Ce qu'ils ont laissé a été maintenu intact. Toute ma vie j'ai souffert et lutté pour que leur œuvre demeure... J'ai cultivé leurs terres, j'ai rendu les devoirs, dus à leur autel, j'ai aidé leurs enfants dans la mesure de mes moyens et tout cela je ne l'avais pas choisi, c'est malgré moi que les loas m'ont lié à la Remembrance.

Maintenant je vais reposer mon vieux corps dans la terre... (pp.356–357)

En outre, dans le contexte de « l'absence » d'un État prédateur, le romancier des *Arbres musiciens* n'a de cesse d'estimer que le sanctuaire vodou joue un rôle positif dans la vie de nos campagnards puisque, dans nos campagnes, « *le sanctuaire est seul dispensateur de santé, de pain, de lumière, d'espérance parmi les paysans... Le sanctuaire n'était-il pas l'hôpital, le dispensaire, le service d'irrigation, l'office vétérinaire, le music-hall et le seul consolateur des déshérités ?* » (p.196).

Alfred Métraux considère les sanctuaires vodou comme des lieux « où les membres des confréries se réunissent pour honorer les dieux et où les fidèles viennent à titre individuel consulter le houngan ou la mambo ». (1)

B. Deux personnages atypiques à objectifs socio-culturels :

a. Les Filles du Tiers-Ordre de Saint-François

Cette association regroupe les éléments de la gent féminine les plus fanatiques de la campagne anti-vodou menée sous la direction du Père Diogène Osmin, dans la région des Lacs. Fanatiques, au point que le narrateur nous dit de ces dames :

Une activité débordante régnait au presbytère de Ganthier. Les préparatifs pour les premières abjurations étaient menés rondement. Les filles du Tiers-Ordre de Saint-François s'étaient jetées à corps perdu dans la bataille, entourant le nouveau curé comme des gardes suisses le feraient d'un pape contesté par trois antipapes. Elles étaient partout, entraient dans les foyers pour diffuser le mot d'ordre de la croisade, elles décoraient l'église, briquaient les dalles et frottaient les statues. (p.166)

Quant à Diogène, le chef désigné par la hiérarchie ecclésiastique pour diriger les opérations inquisitionnaires dans la Région des Lacs :

Il avait fort à faire. Il en était à son troisième prêche dans une église à chaque fois plus houleuse. La musique est une arme puissante pour provoquer le fanatisme. Il avait donc décidé d'accommoder des paroles de circonstances à l'air du vieux cantique composé jadis par Fénelon :

Qu'ils sont aimés grand Dieu tes tabernacles, Qu'ils sont aimés et chéris de mon cœur !... (pp.166–167)

De surcroît :

...il mettait la dernière main à la formule d'abjuration des dieux populaires, préparait des cartes d'immatriculation pour les assermentés—c'était décidé, on refuserait les sacrements aux récalcitrants—, il organisait une chorale avec les Enfants de Marie, confrérie pieuse des demoiselles de l'endroit, haranguait les nouvelles recrues qui se mettaient sous les bannières de Notre Sainte Mère l'Église et rendait visite aux notables.

L'agitation était à son comble. Euphonise Fontaine, chef de file des filles de l'Ordre de Saint-François, prenant ses précautions avant la mêlée, avait donné une raclée à Claircémia une gamine qui était à son service. Elle l'avait frappée comme une délirante, avec des ventresses de bananier, car elle avait appris que la fillette était jumelle, marassa. Elle pensait enlever ainsi à la pauvresse ses pouvoirs maléfiques. (pp.166–169)

b. Le chœur des Hounsi de la Remembrance

Face au corps des Filles du Tiers-Ordre Saint-François et des Enfants de Marie, des troupes de choc féminines, auxiliaires du Père Diogène dans l'œuvre inquisitionnelle, trône le Chœur des Hounsi de la Remembrance. Ce corps féminin à vocation religieuse et vocale d'ordinaire accompagne le grand-prêtre Létiro, son chef, pour, au cours des processions, interpréter des chants ou des hymnes circonstanciés.

À l'occasion de festivités commémorant les grandes dates historiques, ou célébrant de grands événements socio-réligieux, ses performances se révèlent toujours d'une grande valeur artistique. De surcroît, les membres de ce chœur participent régulièrement aux préparatifs des réjouissances par la décoration de l'édifice et la réparation des lieux.

Nous référant au *Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires,* nous avons appris que dans l'Antiquité grecque le « chœur » était :

> *Dans la tragédie et la comédie [un] groupe de personnages qui interviennent dans l'action comme un personnage multiple et, dans les intermèdes, chantaient des vers d'un rythme particulier accompagnés de danses...*(2)

Après nous être référé au *Vaudou haïtien* d'Alfred Métraux dans lequel le terme Hounsi, signifie : « homme ou femme qui a passé par les rites d'initiation et qui assiste le houngan ou la mambo », nous faisons un **Ta** (une génuflexion) devant *Vodou et Théâtre / Pour un nouveau théâtre populaire* dans lequel Frank Fouché nous révèle que :

> *À qui sait en pénétrer l'ordonnance, la danse du vodou apparaît sous les ballets de caractère sacré ; les prêtres en sont les chefs d'orchestre et l'Asson est leur baguette ; les tambours forment l'orchestre, les hounsis le chœur,*

les danseurs sont les solistes.(3)

Dans une lumineuse réflexion sur les relations Vodou-Théâtre, l'homme de théâtre haïtien, Frank Fouché, nous fait comprendre que :

Le chant, comme la danse, est intimement lié au rite du vodou. Danse et chant n'acquièrent toute leur valeur scénique et scénographique, leur esthétique d'organisation que par le rythme même des tambours. Il y a dans toute cérémonie vodou une souveraineté du rythme. C'est lui qui donne, pour ainsi dire, le tempo même du rituel liturgique. En conséquence, n'y aurait-il lieu de styliser ce rythme originel, tout en percussion, et de l'utiliser comme éléments de base pour une musique de scène qui ne ferait qu'un tout avec l'ensemble du spectacle. On sait, par ailleurs, quelle merveille peut représenter un ballet vodou bien rythmiquement réglé dans son déploiement magique, incantatoire, dans l'exploitation du rythme sous sa forme apollinienne ou dionysiaque. Ce qui incite alors Serge Lifar à écrire :

Le rythme est inséparable de la danse. Il est la danse en son ancien moment puisque l'homme a dansé avant même d'avoir appris à se servir de la parole.

Le chant en soi est parole dramatisée, texte oral, verbe rythmé de la vie quotidienne du peuple haïtien. Ne pourrait-on pas à partir du vodou, ou autres manifestations culturelles en dehors du vodou (contes, veillées. coumbites, etc) en arriver à une traversée...qui lui donnerait une plus-value de résistance et de critique— qu'il comporte d'essence ? Ce qui marquerait le rapport ville/campagne à l'intérieur d'un procès de production semi-féodal, opposant le pré-capitalisme local aux forces productrices, créant ainsi une situation conflictuelle, contradictoire à inverser.(4)

Dans l'univers romanesque de Jacques S. Alexis, le chœur des Hounsi est en effet « un groupe de personnages qui

interviennent dans l'action comme un personnage multiple... ».

Dans ses chants, d'une exécution hors pair, se mêlent l'adresse, la hauteur, la tendresse, et la virtuosité. Le chœur participa élogieusement à l'hommage rendu, au nom de la communauté de Nan-Remanbrans, à feu Tonton Pierre, ce « cheval » de Ti-Dangni, le loa enfant, chef de la police de l'Olympe », qui venait de passer à l'Orient Éternel. À partir de ce jour, tout un chacun s'inquiétait de ce que Tonton Pierre ne sera plus là « pour mettre de l'ordre dans le sanctuaire ». Aussi, mettait-on un point d'honneur à rendre à ce gwopye Mapou tout l'honneur qui lui était dû.

Selon la tradition, au cours de l'enterrement mystique de ce dignitaire de Nan-Remanbrans, par une nuit profonde :

> *le grand-prêtre pénétra dans la Case des Morts toute tendue de draps blancs. Le chœur immaculé des hounsis le suivait, puis les autres initiés de la famille du défunt. Dans la grande pièce sur le sol, le couvert du mort était rangé, à côté, il y avait les assiettes rituelles, le manioc, le maïs, l'igname, les patates, la viande, les gâteaux, les dragées et les bouteilles d'orgeat. Le canari du Loa trônait au milieu de la pièce, le goulot noué d'un linge blanc et dans une énorme écuelle oblongue, la « gamelle » mortuaire, étincelait un liquide opalescent où trempaient deux « bois-dentelles ». L'enterrement mystique allait commencer selon l'antique rite orthodoxe de Remembrance. Bois-d'Orme allait libérer de son enveloppe charnelle le « maître-tête » du mort, le Loa Ti-Dangni.*
>
> *Le cortège fit le tour de la Case des Morts.[...] On entendait à peine le glissement des pieds nus sur le sol sonore et le grand-prêtre avançait avec une démarche sinueuse. Arrivé sous les arbres, il s'agenouilla et étala la nappe blanche sur le sol. La famille formait un demi-cercle autour de la barrière et Bois-d'Orme se tenait dans l'embrasure, son déca à la main. Il se*

tourna successivement vers les quatre points cardinaux et s'inclina vers la nappe. Le chant rituel [entonné par le chœur des Hounsi] s'éleva, triste et implorant :

Grande Ayizan ! Saluer Legba, oh !
Grande Ayizan ! Bonjour Legba, oh !
L'argent cassé roche...!
Nap mandé coté nou ye !
Grande Ayizan !, Ayizan vié, vié, vié
Créoles mandez, miroi Legba !
Sondez miroi Parraine Legba! (pp.195–198)

Quel beau spectacle ! Et le narrateur en a fait un merveilleux compte-rendu !

Une autre fois, terrassé par la fatigue et le découragement, le grand-prêtre s'endormit dans la chambre de la Grande Ayizan après y avoir prié et pleuré, et « les chants des Hounsis éclataient en sonorités quasi grégoriennes à travers le rideau de feuillage »

Et tel est toujours le cas à chaque fois que la Remembrance se doit de rendre les honneurs ou à un Véditè (chrétien vivant), ou à une divinité, ou à une grande figure digne de l'honneur posthume de la Nation. Le chœur des Hounsi est toujours là, répondant présent à l'appel de Nan-Remanbrans.

Notes

1. Alfred Métraux, *Le Vaudou haïtien*, préface de Marcel Leiris, Gallimard, 1968, p.66.
2. Henri Bernac, *Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires*, Hachette, 1972, p.30.
3. Frank Fouché, *Vodou et Théâtre / Pour un Nouveau Théâtre Populaire*, Nouvelle Optique, collection Pratiques Culturelles, 1976, pp.101–102.
4. Ibid. p.327

Chapitre 30

Un personnage atypique du règne animal : le barracuda borgne de Saint-Louis du Sud

Barracuda, n.m. Nom usuel d'un poisson du genre sphyrène (à la mâchoire inférieure saillante, *Grand Larousse Encyclopédique,* 1, 1963) Barracuda : gros poisson perciforme (...) des mers chaudes, carnivore du genre sphyrène.
(Le Nouveau Petit Robert de la langue française, 2007)

Nota-bene : Jak Solèy, on ti-Nèg ki te fèt e ki te grandi en pe nan on vil kotyè tankou Gonayiv, te konn de ki sa li tap pale, lè-l tap pale de pwason barakouda. Si ou pa vle kwè-m, al mande ton-Bènak !

Ayant vu le soleil, pour la première fois à Gonaïves, une ville côtière, il est normal que, romancier, Jacques S. Alexis ait eu un faible marqué pour la mer océane et qu'il ait aussi inoculé à Hilarion, un montagnard, héros de *Compère Général Soleil,* une grande sensibilité pour la mer, la principale demeure du poisson.

Le court passage du vieil aquatique borgne sur la scène du roman, dans un cadre gris-bleuté, coïncide avec le réveil et la présence éveillée des travailleurs de la mer, un peu partout, dans les ports de l'univers quisqueyen.

> *Dans la buée marine des ports tout bleus, à Saint-Marc, à Port-de-Paix, à Petit-Goâve, au Cap, les porteurs galopent à qui mieux mieux pour charger les délicats régimes à bord du navire bananier au ventre ouvert.* (pp.10–11)

Lui-même, à l'exemple du vieux caïman au Lac de Gonaïbo, le maître et seigneur d'un coin de la mer à Saint-Louis du Sud, observe souverainement chaque arpent des lieux attenant au vieux Fort des Anglais et des Oliviers. C'est surtout pour y découvrir les morceaux de son goût. Et, au moment opportun, prendre ses aises dans « les frondaisons de corail blanc ». En attendant le moment propice pour assister au colloque ou à la parade du menu frétin. Tout ça se traduit par un tableau lentement brossé en quelques coups de pinceaux des plus osés :

> *Le terrible barracuda borgne de Saint-Louis du Sud chasse parmi les vieux canons engloutis du fort Anglais et des Oliviers. Solennel, impassible, il pilote sa longue carène bleuâtre à tire-nageoire dans les frondaisons du corail blanc. Il passe en revue des petits poissons-docteurs qui, infatigablement, poursuivent leurs colloques académiques, picorant les ramures. Il attend.* (p.11)

« *Pwonmennen chèche pa janm dòmi san soupe* », nous dit l'adage créole. Ainsi, explorant les coins et recoins des dédales d'une aquarelle du *Dictionnaire des Symboles* (d'Alain Cheerbrant Jean Chevalier) où Jacques Solèy aimait probablement prendre ses ébats culinaires, alors que ses commensaux ont déjà pris le large, sur leur table de festin traînent encore des pièces de poisson symbolisant la vie marine, nous rappelant que :

symbole des eaux, monture de Varuna (1), *le poisson est associé à la naissance ou à la restauration cyclique, à la manifestation qui se produit à la surface des eaux. Il est à la fois Sauveur et instrument de la révélation, le poisson (matsya) est un avatâra de Vishnu* (2) *qui sauve du déluge Manu, législateur du présent cycle. Il lui remet ensuite les Védas, c'est-à-dire il lui révèle l'ensemble de la science sacrée. Or si le Christ est souvent représenté comme un pêcheur, les Chrétiens étant des poissons, car l'eau du baptême est leur élément naturel et l'instrument de leur régénération, il (le Christ) est symbolisé lui-même par le poisson. [...]*

Par ailleurs, le poisson est encore symbole de vie et de fécondité, en raison de sa prodigieuse faculté de reproduction et du nombre infini de ses œufs. Symbole qui peut, bien entendu, se transférer au plan spirituel. Dans l'imagerie extrême-orientale, les poissons vont par couples, et sont en conséquence symboles d'union. [...] L'Islam associe également le poisson à une idée de fertilité. Il existe des charmes pour faire pleuvoir sous forme de poisson ; il est lié aussi à la prospérité : rêver qu'on mange du poisson est d'heureux augure.(2)

Toute cette grande référence, toutes ces « *pawòl-anpil,* toute cette philosophie *an-zin-de-kontraryete* », nous ramène au barracuda de Saint-Louis du Sud, ce gwo pwason carnivore, perciforme, à la mâchoire puissante, qui est à l'image des barak omnipotents, à l'image de ces personnages tout-puissants, aux doigts longs et aux grandes dents affilées qui, dans la vie courante, font impunément la pluie et le beau temps aussi bien que leurs choux et leurs raves en s'arrogeant le droit de disposer—à leur guise—de l'œuvre et des droits du menu fretin. Ces caciques établissent unilatéralement leur monopole sur la vie et la sueur de nos pauvres concitoyens qui n'osent impunément questionner leur façon de faire et leurs pratiques moyenâgeuses.

Dans la vie courante, ces Barracudas ressemblent tèt koupe aux Mabial, aux papa Vensan, aux Pwotektè de la masse, aux Kansonfè, aux Papa et Bebe Dòk, aux ti-Moris, aux Tèt Kale, sans konte les Chaloska, les Lwijanboje, les Martinès, les Calédu, les Chèlbè, les Wonal Kadav... etc. C'est-à-dire aux *gwo palto* krazè-zo, mangeurs de petits *pwason*, briseurs d'hommes, et (pilonè) broyeurs de bébé...

Ah ! Ah ! borgnes ou pas, ces Barracudas, de vilains personnages refusent de s'absenter de nos eaux. D'ailleurs, *Compère Général Soleil* et *Les Arbres musiciens* sont là pour un jour crever les pneus de leurs voitures de m...

Notes

1. Aruna, une des grandes divinités védidiques de l'Inde, généralement opposée a Mitra, en compagnie de qui il exprime l'idée de souveraineté. Dieu de la vastitude du ciel nocturne et de l'océan et des eaux, il est aussi le gardien de l'ordre du monde et des rites... (*Le Petit Robert des noms propres...* mars 1999, Paris, p.2138).
2. Visnu, deuxième grande divinité de la triade brahmanique ... (Ibid. p.2177).

Chapitre 31

Un autre personnage atypique du règne animal, Zep : la couleuvre de l'enfant mystérieux de la région des Lacs

A. L'arrivée de Zep, la couleuvre de l'enfant de la région des Lacs, sur la scène des *Arbres musiciens,* inaugure l'arrivée du culte ophidien sur la scène de l'univers romanesque alexisien :

> *Gonaïbo siffla de nouveau, une note flûtée, sans fin. Il n'eut pas de réponse. Il tapa du pied avec colère et siffla encore. L'ajoupa sembla frémir de tout son chaume, puis dans une chanson de paille froissée, un véritable éclair mordoré se lissa et s'arrêta net devant l'adolescent. C'était une moyenne couleuvre d'argent clair, elle se tenait bouche ouverte, dardant des petits yeux rouges, déroulée de tout son long, immobile, sans un anneau.* (pp.36–37)

Retenons en passant que d'après *Le Grand Larousse Encyclopédique,* #3, le mot couleuvre (venant du latin colobra/colubra) est :

[le] nom donné généralement à tous les serpents, venimeux ou non, de la famille des colubridés, mais plus particulièrement à ceux qui sont dépourvus de venin ou ne peuvent l'injecter par leur morsure, c'est-à-dire aux aglyphes et aux opisthoglyphes. En ce sens, les couleuvres s'opposent aux vipères, dont elles se distinguent par les pupilles rondes et la queue progressivement rétrécie à partir de l'orifice cloacal… Les couleuvres sont des animaux utiles en raison de la grande quantité de petits rongeurs qu'elles détruisent.

Symbole de la souplesse, de l'habileté, ou de la paresse : se glisser comme une couleuvre. Paresseux comme une couleuvre…(1)

L'auteur des *Arbres musiciens* nous rappelle qu'en général les rudes hommes de la région des Lacs portent toujours ou un bâton ou une machette. Tandis que lui, Gonaïbo, il est toujours accompagné de sa couleuvre, un animal très redouté du commun de cette région qui l'associe à un porteur de la mort. Aussi, Gonaïbo vivait-il :

…farouchement solitaire. Rares étaient les paysans qui s'aventuraient dans le domaine de Gonaïbo, à la recherche d'herbes médicinales ou d'un animal égaré. Ils évitaient toujours la case de l'enfant mystérieux du bord des Lacs. Ils n'en parlaient presque jamais… Quand ils l'apercevaient, ils faisaient de longs détours… Les voyageurs, les chasseurs, les touristes qui allaient au lac, évitaient le coin…

Cette association de Gonaïbo avec Zep, sa couleuvre, n'est-elle pas le symbole zoomorphique du dieu Damballah Wèdo, époux de la déesse Aïda Wèdo, symbole de la sagesse, de la bonté, de la fécondité et de la prospérité.

B. Il y a lieu de signaler qu'à côté de Jacques S. Alexis, le culte ophidien a été observé en Haïti par d'autres littérateurs et des scientifiques tels que Alfred Métraux, Milo Rigaud, Emmanuel C. Paul et Laënnec Hurbon

dont la précieuse contribution—estimons-nous—mérite toute notre attention. D'autant plus que replacer—comme ça doit—la couleuvre dans un contexte littéraire, revient aussi à interpeller les grandes voix de l'ethnologie haïtienne qui, avec maîtrise, se sont penchées, conformément à leur différentes visions du monde sur les délicats problèmes relatifs au naturel/surnaturel et à nos traditions orales et populaires.

C'est pourquoi, de ces grandes voix qui se sont prononcées sur cette délicate question, nous avons opté d'entendre Alfred Métraux, l'auteur du classique Le Vaudou haïtien ; Milo Rigaud (La Tradition voudoo et le voudoo haïtien (son temple, ses mystères, sa magie) ; Emmanuel C. Paul (Panorama du Folklore Haïtien) ; Laënnec Hurbon (Les Mystères du Vaudou). Eux tous, ils se sont penchés avec sérieux sur la problématique de la couleuvre (du serpent) dans le contexte de la religion populaire en Haïti.

Alfred Métraux

Dans *Le Vaudou haïtien,* l'ethnologue français Alfred Métraux signale, à la lumière des recherches de l'historien Moreau de Saint-Méry *(Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'Isle Saint-Domingue,* Nouvelle édition 1958), qu'au XVIIIe siècle, à Saint-Domingue, Damballah-Wèdo et Aïda-Wèdo, sa femme, deux divinités majeures du groupe Arada, figuraient déjà dans le Panthéon Vodou. C'étaient, écrit-il, des dieux aquatiques du groupe Fon, qui, comme au Dahomey, leur lieu d'origine, avaient pour symbole la couleuvre ou le serpent.

Métraux rappelle en outre qu'en Haïti :

Dans la plupart des sanctuaires on remarque un bassin plein d'eau dans un coin du péji ou sur l'autel. Il est consacré à l'une des divinités les plus populaires du

vaudou, Damballah-wèdo, le dieu-serpent. [...] Il est souvent représenté avec sa femme Aïda-wèdo sur les fresques murales par deux serpents qui semblent plonger dans le bassin et par l'arc-en-ciel. Celui-ci n'étant qu'un serpent céleste, il est identifié à la fois à Damballah et à Aïda-wèdo [...]

Les gens possédés par Damballah...[ajoute Métraux]... dardent la langue, rampent sur le sol avec des ondulations, grimpent aux poutres du péristyle. S'accrochant aux tirants de la toiture, ils se laissent tomber la tête en bas, tel un boa. Damballah ne parle pas, mais, il siffle, et c'est pourquoi les possédés émettent des « tete-tetete » saccadés. Ils essayent de se faire comprendre en donnant à ces sons les modulations d'une phrase du langage courant.(2)

Ainsi dans le *Vaudou haïtien,* Métraux fait revivre les renseignements fournis par l'historien français de l'époque coloniale sur l'existence du culte de la couleuvre sacrée dans les pratiques religieuses des anciens esclaves africains originaires de Ouidah / Dahomey.

Cette thèse a été corroborée par les autres connaisseurs des questions religieuses haïtiennes susnommés.

Milo Rigaud

À l'ouverture de la deuxième partie de son ouvrage *La Tradition Voudoo et le Voudoo Haïtien,* Milo Rigaud présente une synthèse graphique qu'il dénomme le « démontage de la mécanique spirituelle de l'asson et de la crise de loa » constitué de deux poteaux sur lesquels figure « la mécanique surnaturelle des loas voudoo en en révélant le mystère » représentant l'un des deux.

Sur le premier, M. Rigaud fait figurer trois couleuvres : celle de Damballah-Wèdo, celle d'Aïda-Wèdo et enfin celle de Legba, pour des raisons d'ordre didactique il dénomme aussi « pluie en couleuvre ».

Et, pour l'édification de ses lecteurs, il précise, entre autres, que :

Dans cette synthèse, la pluie qui tombe (en couleuvre ou en éclairs) du ciel est personnifiée par le mystère vodoo Québiésou Dan Leh, loa du tonnerre, qui est lui-même une couleuvre : Dan Leh ou couleuvre Leh.(3)

Laënnec Hurbon

D'après l'auteur de *Les Mystères du vaudou,* il est traditionnellement enseigné que « le couple Ayida et Damballah Wèdo est le génie de l'arc-en-ciel, des rivières, des lacs et des sources », et qu'en outre les vodun (lwa) :

Damballah Wèdo et Ayida Wèdo, symbolisés tous les deux par le serpent arc-en-ciel, forment un couple chargé d'assurer le lien entre le tonnerre (le ciel) et la mer, et de faciliter à leurs fidèles l'acquisition du prestige et des richesses matérielles.(4)

Emmanuel C. Paul

Envisageant la question de la divinité à double représentation avec calme, pénétration et profondeur, dans son *Panorama du Folklore Haïtien,* le professeur Emmanuel C. Paul éclaire bien des points, et nous fournit des détails de nature à éclairer, expliquer la signification de l'ensemble que constitue ce duo-divin jouant un rôle de premier plan dans le Panthéon Vodou.

Tout d'abord, il rappelle que :

En ordre d'importance, il convient de signaler d'abord un couple de loas inséparables dans la mythologie et du point de vue de leurs origines. Il s'agit de Dâbala (Damballah) et Aïda wèdo, mari et épouse, « deux loas blancs » par excellence représentés par deux couleuvres et l'arc-en-ciel. (5)

Puis, avec une admirable curiosité, l'auteur juge bon de projeter des lumières sur les vocables, les mots, les

expressions et les noms dont on s'est servi pour désigner les divinités concernées :

> *Nous avons cherché à nous renseigner sur le sens des mots « loas blancs » dont il est souvent question. Tous nos informateurs sont d'accord sur le fait que ce blanc représente leurs traits physiques et symbolise leur pureté. Dâmbala passerait d'après Marcelin pour le loa de la sagesse et de la bonté. Tout ce qui touche au rituel de ce loa doit être blanc (couleurs des vêtements cérémoniels, des mets, etc.). Sa principale offrande consiste en un œuf posé dans un récipient de farine de froment. C'est ainsi qu'on le considère comme symbolisant la fécondité dans le vodû (vodou).* (6)

Ensuite, l'auteur nous signale que le mythe de Dâbala et Aïda a suivi dans le temps et dans l'espace une certaine évolution qu'il se donne la peine de résumer en ces termes :

> *Le mythe de Dâbala et Aïda suggère des réflexions en ce qui concerne l'évolution ou les transformations qu'il a subies dans la religion populaire. Dès le commencement de la formation du vodû, nous avons rencontré ce symbole zoomorphique de la couleuvre qui constituait le centre du culte des Aradas. Les historiens ne nous ont pas signalé que le loa avait un nom quelconque. Le symbole n'a pas non plus cette forme dualiste que nous observerons de nos jours…*

Le professeur E.C. Paul affirme en outre que ses recherches quant à filiation de ce mythe lui ont permis de comprendre que « les noms et les formes de représentation se révèlent spécifiquement africains, ce qui autorise à supposer qu'ils ne constituent pas des créations récentes ». Il a pu, en outre, établir que dans la mythologie dahoméenne en Afrique, le python sacré ou le « bon serpent » s'appelle **Dâgbé**, ses prêtres **Dâgbesu**, ses fidèles **Dâgbesi**

(8). À noter aussi que, de l'avis des connaisseurs, si dans le contexte des *Arbres musiciens,* Gonaïbo, comme papa Bois-d'Orme, était placé à l'enseigne du mysticisme, Zep, son Dâgbé, son ami ou son protecteur, aurait fait de lui un Dâgbesu ou Dâgbesi (prêtre ou fidèle).

Notes

1. *Grand Larousse Encyclopédique,* #3, Paris, 1961, p.565.
2. Alfred Métraux, *Le Vaudou haïtien,* Gallimard, 1958, pp.91–92.
3. Milo Rigaud, La Tradition Voudoo et le Voudoo Haïtien, p.313.
4. Laënnec Hurbon, *Les Mystères du Vodou,* Découvertes/Gallimard, 1993, p.17.
5. Emmanuel C. Paul, *Panorama du folklore haïtien* (Présence Africaine d'Haïti), Les Éditions Fardin (reproduction, 1978, Port-au-Prince, Haïti, p.268).
5. Ibid.
6. Ibid. pp.269–271.
7. Ibid. p.271.
8. Ibid.

Septième partie

Les Arbres, la Forêt et la poésie musicienne

Allons fleurir nos Plaines de l'ARBRE pour que nos SAVANES ne soient plus désolées !

Chapitre 32

De l'arbre à la forêt

Savez-vous de quel bois Jak Solèy se chauffait et de quel bois il nous conseillait, nous-mêmes, de nous chauffer ? Qu'en savons-nous au juste ? Du bois que produisent les ARBRES nourris par dame NATURE et aussi du bois produit par *Les Arbres musiciens* dont les précieuses partitions servent de base à notre alimentation intellectuelle.

Ainsi, sommes-nous convaincus qu'on ne saurait abattre la pénible tâche d'analyser le roman *Les Arbres musiciens* sans faire un bon bout de chemin dans notre forêt tropicale des Pins pour mesurer la hauteur de ses arbres, même des yeux, sans inhaler l'arôme de leur résine, sans se frotter à leurs troncs rugueux, sans essayer d'accéder à leur canopée pour sonder le fin-fonds de leur symbolisme.

Ce qui nous permettra peut-être de deviner pourquoi aux Jeux Isthmiques de Corinthe, on avait opté d'honorer les vainqueurs de couronnes de pins en lieu et place de couronnes de laurier ; pourquoi le PIN, témoigne-t-on, avait émerveillé Yvain dans le *Roman de la Rose* ? Ce qui nous permettra—peut-être aussi—de vérifier si vraiment la pomme de pin, ce symbole phallique associé à Dionysos, est effectivement détentrice de toutes ces vertus que la tradition et d'autres sources lui attribuent.

D'où, il va donc sans dire qu'analyser *Les Arbres musiciens* de l'éminent citoyen du monde qu'est Jacques S. Alexis, revient à, non seulement explorer les avenues géographiques de notre Forêt des Pins dans toutes les acceptions du terme, mais aussi à élargir l'aire d'investigation en considérant—entre autres—le symbolisme de l'ARBRE et de la FORÊT. Ce qui—à notre humble avis—nous permettra d'ouvrir très largement des fenêtres qu'Alexis n'avait eu que le temps de poser sur les murs de l'édifice laissé en construction.

Quid de la genèse de l'ARBRE ?

Au dire des connaisseurs, l'ARBRE « peut être considéré, en tant que symbole de vie, comme un lien, un intermédiaire entre la terre où il plonge ses racines, et la voûte du ciel qu'il rejoint… ».

Parler de l'Arbre, c'est commencer par sonder sa genèse et suivre son évolution aussi loin que les circonstances nous le permettent. Ainsi, picorant un peu partout à travers les Âges, nous accédons au site Wikipédia, encyclopédie libre rapportant l'opinion des créateurs, experts de la protohistoire qui donnent pour argent comptant que :

> *Le premier arbre connu date du Dévonien. Il s'agit d'Archaeopteris, qui aurait vécu il y a 370 millions d'années.*
>
> *Pendant le Carbonifère, une période au climat chaud et humide, de grandes forêts s'étendirent sur la surface du globe. L'un des arbres les plus communs de cette époque est le Lépidodendron ; il atteignait une hauteur de 30 mètres et avait un tronc de trois mètres de diamètre. Il ressemblait à un palmier dont les feuilles ressembleraient à celles des fougères. Les premiers conifères apparurent à la fin de cette période ; les taxons les plus proches de ces gymnospermes primitifs seraient Araucaria.*

Nous informant expressément des records de hauteur et de longévité atteints par ces arbres remarquables, la même source rappelle que :

> *…les records actuels de plus grandes hauteurs atteintes par des arbres sont détenus par des séquoias à feuilles d'if (Séquoia sempervirens) en Californie. L'individu le plus haut mesure 115,55 m, il a été baptisé Hypérion. Néanmoins c'est un eucalyptus qui détient le record historique de hauteur avec approximativement 135 mètres.*

Quant au record de longévité, il est indiqué que :

> *…le plus vieil arbre connu en tant qu'organisme pourrait être un épicéa qui a germé en Suède, en 7158 avant JC, sur la montagne Fulufjället et n'a pas depuis cessé de grandir. En réalité, il s'agirait plutôt d'un des clones issu de la plante mère : l'âge exact de la partie visible n'est pas 9550 ans, mais l'analyse du bois sous-jacent (mort aujourd'hui) montre qu'il contient le même matériel génétique que la partie vivante et contemporaine de cet arbre…*

Usages de l'arbre par l'homme

Les arbres produisent des matières premières qui contribuent grandement à la satisfaction des besoins de l'homme. Parmi ces matières, nous distinguons d'abord le bois utilisé à de nombreuses destinations, entre autres, comme bois de chauffage, bois d'œuvre (charpente, construction navale…), bois d'ébénisterie, cellulose (pâte à papier), charbon de bois, tanins (fûts de vin en chêne…)

Il est utilisé pour son écorce (suber) : chêne-liège, chêne-rouvre (tan), bouleau, quinquina… ; pour ses feuilles : mûrier (élevage du ver à soie) ; pour ses fruits : fruits frais, fruits secs, fruits tropicaux… ses matières oléagineuses : cocotier, olivier, palmier à huile…; pour

sa sève et ses sécrétions : résine du pin, sève de l'érable, hévéa (caoutchouc naturel) ; pour l'agrément : arbres d'ornement, ombrage, etc...

Quant à ses fonctions écologiques, les scientifiques ne manquent pas de signaler que les arbres participent à « l'assèchement des marais (eucalyptus), à la lutte contre l'érosion, à la fixation du gaz carbonique ; ils servent aussi de refuge pour de nombreuses espèces ».

Et ainsi, les arbres, nous disent les savants écologues, participent pleinement à la préservation de la biodiversité.(1)

Notes

Dans ses *Métamorphoses* (X,75–103), Ovide fait marcher les arbres. Observons le :

> *Il y avait une colline sur laquelle s'étendait un plateau très découvert, tapissé d'un gazon verdoyant. Le site manquait d'ombre : lorsque le poète issu des dieux se fut assis en cet endroit, lorsqu'il y eut touché ses cordes sonores, il y vint des ombrages ; l'arbre de Chaonie n'en fut plus absent, ni le bois des Héliades, ni le chêne au feuillage altier, ni le tilleul mou, ni le hêtre, ni le laurier virginal, ni le coudrier fragile, on vit le frêne propre à faire des javelots, le sapin sans nœuds, l'yeuse courbée sous le poids des glands, le platane, abri des jours de liesse, l'érable aux nuances variées, et, avec eux, les saules qui croissent près des rivières, le lotus ami des eaux, le buis toujours vert, les tamaris grêles, le myrte à la double couleur et le laurier tin aux baies noirâtres. Vous vîntes aussi lierres aux pieds flexibles, et vous encore, vignes couvertes de pampres, ormeaux vêtus de vignes, ornes, picéas, arbousiers chargés de fruits rouges, souples palmes, récompenses des vainqueurs, et toi, pin à la chevelure, à la cime hérissée, arbre que chérit la mère des dieux ; car Attis, favori de Cybèle, a quitté la figure humaine et il est devenu la dure substance qui en forme le tronc.* (pp.323–324)

Chapitre 33

Du Symbolisme de l'arbre...

À en croire Brigitte Boudon, « le symbolisme des arbres concerne les arbres dans leur capacité à désigner, à signifier, voire à exercer une influence en tant que symbole ». Or, de l'avis de cette auteure, « le symbolisme de l'arbre est immense : arbres sacrés, symboles, mythes, et rites végétaux...». Qu'en diraient les tenants des *Arbres musiciens* qui tiennent tant à leurs « arbres-reposoirs » ?

Retenons qu'en outre B. Boudon souligne que la problématique du symbolisme des arbres est un sujet qui « touche les domaines cosmologique, mythique, théologique, rituel, iconographique, folklorique...».

De notre part, avec son exequatur, nous précisons que « l'arbre est, en général, le symbole de l'homme, du cosmos et de la vie... et chaque arbre en particulier est un symbole » :

En effet, « le chêne symbolise la majesté, le frêne la solidité, l'acacia la renaissance et l'immortalité, le bouleau la pureté, l'olivier, d'une grande richesse symbolique, symbolise la paix, la fécondité, la purification, la force, la victoire, la récompense » (*Dictionnaire des Symboles*, p.699). Le baobab symbolise le courage, la force, l'esprit de justice ;

le séquoia, la grandeur... ; l'orme symbolise la sagesse, l'intelligence, la générosité, la réflexion et la fermeté de caractère. (Toutes ces qualités, nous les retrouvons chez papa Bois-d'Orme Létiro, le houngan protecteur de la région des Lacs des *Arbres Musiciens*).

Du symbolisme... (dans la Perle des Antilles)

> *Pour moi, les arbres sont des êtres. Géants aux bottes de sept lieues. Le vieux manguier est le vaisseau-amiral.*
> *—Gérald Bloncourt*

> *Qui ne connaît le gigantesque fromager aux racines saillantes, celui dont la projection sur le sol, à l'heure de la bruine du soir, à la forme d'un grand oiseau de mer ? Bien imprudent celui qui ne s'en détournerait pas, pour éviter, ne fût-ce que d'être touché par l'ombre de cet arbre habité par les plus funestes des « Simbies-aux-yeux-rouges » !* (J.S.A. in *Les Arbres musiciens*, p.117)

Signalons que dans la flore de l'ancienne Perle des Antilles (parmi les arbres les plus populaires) à côté du pin, qui symbolise le courage et la détermination, nous rencontrons aussi le laurier qui symbolise l'éternité, la victoire ; le palmier qui, selon l'autre, « signifie la victoire, la renommée, le triomphe sur la mort » et aussi, l'acajou, le bois de chêne, le calebassier et le manguier... etc.

Il y a aussi lieu de tenir pour acquis que l'arbre est considéré comme l'axe du monde en ce sens qu'« il met en communication les trois niveaux du cosmos : le souterrain, par ses racines plongeant dans les profondeurs de la terre ; la surface de la terre, par son tronc et ses premières branches ; les hauteurs, par ses branches supérieures et sa cime attirée par la lumière du ciel. Il relie ainsi le monde chtonien ou souterrain, et le monde ouranien ou céleste ».

Il est aussi question de « l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Dieu interdit à Adam de goûter les

fruits de ce dernier, car le jour où tu en mangeras, dit-il, tu mourras certainement. (…) Il est aussi question de l'arbre du temps ou l'Arbre généalogique ; de l'Arbre, lieu de théophanie (où il est doté d'une essence masculine et féminine) et d'éveil ; de l'Arbre de lumière, de l'Arbre métaphysique ou arbre renversé… ».

Il est aussi question de l'arbre de vie « *omniprésent dans les mythes fondateurs des pays forestiers…* ».

Et selon les critères religieux, on distingue aussi les arbres profanes des arbres sacrés (tels que le chêne des druides, le pippal des bouddhistes, le mapou et le médicinier béni des Haïtiens). En certaines instances, les arbres sont identifiés aux hommes. Par exemple :

–Dans l'Afrique éternelle, surtout en Afrique du Sud, nos Grands Hommes sont honorés d'être identifiés aux Baobabs ;

–Au Pays d'Antoine Nan-Gommier de Jacques Roumain et de Papa Bois-d'Orme Létiro, ils sont honorés d'être des Pye-Mapou ;

–Au pays d'Homère :

- Dans l'Iliade, l'auteur évoque, au sujet d'Ulysse, le palmier de Délos ; quelque part d'autre—en leitmotiv—mention est faite des rapports unissant Ulysse à l'olivier, c'est-à-dire à Athéna ;
- Dans le Phèdre de Platon, il est question du platane et du gratilier ;
- Dans l'Électre de Sophocle, Chrysothémis rapporte à sa sœur que dans le rêve qu'elle vient d'avoir, Clytemnestre, la femme du roi Agamemnon, aurait vu son feu père, reparu, planter dans leur foyer « le sceptre qu'il portait jadis… De ce sceptre aurait jailli un laurier florissant capable de couvrir à lui seul, de son ombre, la terre de Mycènes ».

Qui ne connaît le ***gigantesque fromager*** *aux racines saillantes, celui dont la projection sur le sol, à l'heure de la brume du soir, a la forme d'un grand oiseau de mer ? Bien imprudent celui qui ne s'en détourne pas, pour éviter, ne fût-ce que d'être touché par l'ombre de cet arbre habité par les plus funestes des Simbies-aux-yeux-rouges.* (p.117)

En outre, n'est-il pas intéressant de mentionner que l'ouvrage *Dieu et le Vodou haïtien* de l'ethnologue Laënnec Hurbon contient un tableau (pp.106–109) signalant les arbres de prédilection de quelques uns des dieux/loa du Panthéon Vodou. De ce tableau,
Nous avons extrait les informations suivantes qui signalent les préférences de certains de nos dieux pour certains éléments de la Nature environnante :

Noms des Loa	**Leurs arbres préférés**
Dambala Wèdo	tout arbre, particulièrement coton, la soie
Ayida Wèdo	id.
Erzuli	cirouelier
Simbi et Dossou	manguier et calebassier
Legba	cirouelier
Loko	avocatier
Gede	citron
Baron Samdi	id.
Grann Brijit	id.

En outre, approfondissant la thématique de l'arbre dans le contexte de la symbolique du vodou haïtien, sur la base de ses expériences du terrain, surtout dans les campagnes haïtiennes, Hurbon arrive, dans l'ouvrage cité, à la conclusion que tout compte fait « le vodouisant est logé à l'ombre des arbres comme à l'ombre des loa » :

Dambala*, selon Hurbon, l'un des principaux loa du panthéon vodouesque, donneur de richesses et de bonheur, et figuré avec sa femme Ayida Wèdo (déesse*

de l'arc-en-ciel), par deux serpents sur le potomitan et les fresques murales du hounfò comme P pour relier le monde terrestre au monde céleste, peut avoir pour indication symbolique n'importe quel arbre parce que les serpents montent sur tous les arbres, et pour autels les rivières, les sources, les fleuves, même Legba, rival de Dambala, et premier de cordée de tout le monde spirituel, gardien des barrières et des carrefours, ou encore comme l'appelle Métraux, **maître de la barrière mystique** *qui sépare les hommes des esprits, est vénéré sous n'importe quel arbre pourvu que cet arbre soit à la croisée des chemins. Mais Dambala a ses arbres de prédilection : le coton-la-soie. Legba également tient ses reposoirs favoris dans le cirouelier ou le médicinier béni, arbre dont les branches ont la vertu de protéger contre les maléfices et les « mauvais airs ». Quelqu'un s'avisait-il de toucher au médicinier, le vendredi saint, il en sortirait du sang, dit-on…*

Il n'y a en définitive pas de loa qui n'aient leurs arbres-reposoirs. Le manguier, le calebassier (dont le fruit sert à la fabrication du hochet cérémoniel, **ason**, *symbole même de la puissance du houngan ou prêtre du Vodou), le* **palmier**, *le* **cirouelier**… *assurent respectivement la présence des loa Simbi gardiens des sources et des mares.* **Ogou Feray**, *guerrier intraitable,* **Ayizan**, *dont le nom signifie « natte de la terre »,* **Erzili**, *déesse de la beauté, mulâtresse attachée au luxe et au plaisir.*

Mais l'arbre le plus redouté et en même temps le plus vénéré est le **Mapou Africain** *ou* **Mapou Zombi** *qui apparait souvent dans les contes et qui s'est imposé au vodouisant comme la demeure par excellence de la famille des* **Gede**… *Les arbres, précise-t-il, sont présents dans toute la vie culturelle du vaudouisant. Ceux qui s'élèvent dans la cour de tous les Oumfò, aux carrefours des grands chemins, dans les grands centres de pèlerinage constituent de véritables reposoirs. Ils sont entourés de fonds en maçonnerie, habillés de draperies.*

À leurs pieds sont déposés des offrandes alimentaires, de la vaisselle brisée, des bougies allumées. À leurs branches pendent des cordelettes, des mouchoirs, des sacoches. En outre cette dévotion aux arbres apparait comme une célébration à la vie, une confiance dans les puissances spirituelles qui constituent le langage par lequel le vaudouisant harmonise ses aspirations et organise l'univers.

L'importance des arbres dans le système vaudouesque est telle que si l'on s'avisait de les déraciner sans précautions religieuses préalables, on s'attirerait la vengeance des dieux. J. Price-Mars raconte (dans ***Ainsi parla l'oncle****) qu'un missionnaire avait mis le feu au tronc de certains palmiers que vénéraient les fidèles dans un grand centre de pèlerinage, et que par la suite—au dire de ces fidèles—ce missionnaire devint fou. Un autre missionnaire, dans sa ferveur anti-superstitieuse, rechercha l'assistance d'un bras séculier et fit abattre les arbres particulièrement vénérés de la paroisse. L'émotion collective fut soulevée. Il a fallu un aveu public et collectif de culpabilité pour apaiser la colère des esprits et pour que l'ordre soit réintégré. Le symbolisme de l'arbre semble, en effet, être un régulateur dans la vie du vaudouisant. La maladie, la mort, les malheurs de toutes sortes sont la plupart du temps considérés comme une sclérose, une hypertrophie ou un blocage du pouvoir de symbolisation.* (Laënnec Hurbon, pp.132–133)

Tout cela prouve irréfutablement que l'arbre exerce une fonction d'une très grande valeur dans le domaine de la culture populaire et du merveilleux haïtien illustré par l'œuvre romanesque de J.S. Alexis—surtout dans *Les Arbres musiciens.*

Symbolisme du PIN en particulier

Le pin (matsu) est... le symbole de la force inébranlable forgée tout au long d'une vie de difficiles combats quotidiens ; symbole aussi des hommes qui ont su conserver intactes leurs pensées malgré

les critiques qui les entouraient, parce que le pin lui-même sort vainqueur des assauts du vent et de la tempête...

Notre forêt est peuplée de pin, un arbre, qui, comme nous l'apprennent Jean Chevalier et Alain Cheerbrant, *« est très généralement, en Extrême-Orient, un symbole de l'immortalité, ce qui explique à la fois la persistance du feuillage et l'incorruptibilité de la résine »*. (1)

Il est aussi enseigné que comme les autres arbres, il *« est le symbole de l'homme, du cosmos et de la vie... en perpétuelle évolution »*.

Cette essence est en outre définie par *le Grand Larousse Encyclopédique, tome huitième,* 1963, comme *« un grand arbre forestier résineux aux feuilles en aiguilles de la famille des pinacées, ordre des conifères sous-embranchement des gymnospermes »* (2).

> *« Les pins, précise-t-on, peuvent atteindre jusqu'à 40 mètres de hauteur. Le tronc et les rameaux portent de petites feuilles ou écailles sans chlorophylle et des bourgeons qui donnent naissance à des feuilles persistantes d'une couleur variant de vert très clair au vert sombre et qui ressemblent à des aiguilles... »* (3)

Il n'est pas superflu de souligner, surtout à l'intention des arrangeurs d'arbres pour le Père Noël, que le sapin, de la même famille que le pin, est lui aussi un « Grand arbre conifère résineux au tronc gris et au feuillage noir...» (*Grand Larousse Encyclopédique, tome neuvième,* p.594, 1963).(4)

A. Explorer la symbolique du PIN revient à mettre à jour sa syntaxe (ses rapports avec les autres arbres), sa sémantique (le sens de son existence...), sa pragmatique (son utilisation symbolique dans une situation de communication), comme le suggèrent les experts en symbiologie, « la théorie ayant trait à l'histoire, aux usages et aux valeurs » des arbres.

Ces notions admises, ce n'est pas vain bavardage que de mettre aussi en relief que :

En Orient, il (le pin) représente la longévité et l'immortalité. En Occident, le pin était un des éléments des rites de fertilité dans le culte de Cybèle et d'Attis. La pomme de pin est un symbole phallique et est associée à Dionysos. Il symbolise également le courage, la détermination. C'est un signe de chance et de bonne fortune.

Et il nous plaît, pour l'édification de nos lecteurs, de rappeler que le pin, ce grand arbre conifère résineux toujours vert, nous pourvoit d'un certain nombre de dérivés qui sont pour nous d'une très grande utilité. Par exemple :

–On en « retire la térébenthine commune, la poix de Bourgogne, l'alipot, etc. ».

–Il est signalé que ces dérivés servent, entre autres, au calfeutrage des bateaux ; que sa résine entre dans la fabrication d'une huile destinée à l'aéronautique.

–Il a été en outre montré que bien que résineux, le bois de pin sert en menuiserie, en charpenterie et en papeterie. Qu'« *en tant que combustible, le pin sylvestre est meilleur combustible que l'épicéa, le sapin ou le mélèze* ». *C'est* pourquoi on l'utilisait autrefois « *dans les hauts-fourneaux pour la réduction des minerais* »

Du point de vue socioculturel, il est universellement montré que la mythologie, la légende et la tradition des peuples ne se sont jamais fait faute de dire leurs mots, de prononcer leur sentence, de tirer leurs proverbes du Pin.

Jean Chevalier et Alain Gheerbrandt soulignent dans leur *Dictionnaire des Symboles* :

–« Le pin est généralement, en Extrême-Orient, un symbole d'immortalité, ce qu'expliquent à la fois la persistance du feuillage et l'incorruptibilité de la résine. » (5)

–« Dans l'iconographie occidentale, la pomme de pin est parfois figurée entre deux coqs qui se la disputent,

ce que l'on ne peut manquer de rapprocher des deux dragons se disputant la perle : c'est le symbole de la vérité manifeste…

–Dans la mythologie grecque, la nymphe Pithys, convoitée par Pan, lui échappa en se métamorphosant en Pin noir.»

Le culte de Cybèle à Rome, ce grand drame mystique (Frantz Cumont) qui n'est pas sans rappeler les cérémonies du culte isiaque, mettait en effet le pin à l'honneur : « un pin était abattu et transporté dans le temple du Palatin par une confrérie qui devait à cette fonction son nom de dendrophores (porte-arbres). Ce pin enveloppé comme un cadavre, de bandelettes de laine et enguirlandé de violettes, figurait Attis mort (l'époux de la déesse) : celui-ci n'était que primitivement l'esprit des plantes et un très ancien rite des campagnards phrygiens se perpétuait, à côté du palais des Césars, dans les honneurs rendus à cet arbre de mars…» Le pin symbolisait le corps du dieu, mort et ressuscité, image lui-même dans les cultes de Cybèle de l'alternance des saisons. (Dictionnaire des symboles… p.761)

–*« En Chine, le pin se trouve souvent associé aux autres symboles de longévité, il forme une triade avec le champignon et la grue, ou bien avec le bambou et le prunier. Les Chinois pour qui le bonheur suprême est de vivre longtemps, se figurent peut-être qu'en associant ses symboles leur pouvoir en sera d'autant plus renforcé. Pour eux, argent, honneurs, amour, enfants, ne se conçoivent comme vraiment agréables que s'ils sont assurés d'avoir le temps pour en profiter. » (Ibid.) Au Japon, le pin (matsu) est encore le symbole de la force inébranlable forgée tout au long d'une vie de difficiles combats quotidiens ; symbole aussi des hommes qui ont su conserver intactes leurs pensées malgré les critiques qui les entouraient, parce que le pin lui-même sort vainqueur des assauts du vent et de la tempête. »* (Ibid.)

–« *Les immortels taoïstes se nourrissent des graines, des aiguilles, de la résine. Cette nourriture les dispense de toute autre, elle rend le corps léger et capable de voler. La résine de pin, si elle s'écoule le long du tronc et pénètre dans le sol, produit au bout de mille ans, une sorte de champignon merveilleux, le fouling, qui procure, lui-même l'immortalité...»* (Maspero). (6)

Il faut aussi rappeler que l'usage du *bwapen* / bois de pin est très courant dans les familles modestes de chez nous. C'est généralement avec des petits morceaux de *bwapen* que nos cuisinières font démarrer le feu sur lequel elles préparent les savoureux repas que nous dégustons avec tant de délices.

Notes

1. *Dictionnaire des Symboles...* p.760.
2. *Grand Larousse Encyclopédique, tome huitième,* p.500, 1963, page 500.
3. Ibid.
4. *Grand Larousse Encyclopédique, tome neuvième,* p.594, 1963.
5. *Dictionnaire des Symboles...* p.760.
6. Ibid.

Dr. Étienne Danton Charlier



Adolescent, nous approchions Me Étienne Charlier qui—secondé de son épouse Ghisaline—nous initiait aux Lumières de la Dialectique Marxienne. Informés de notre origine artibonitienne et des déprédations dont les pays pauvres de notre région étaient continuellement victimes de la part des *grandon* alliés aux ***gwo palto*** du régime semi-féodal, les époux Charlier en profitèrent pour nous mettre au fait du grand rôle joué—après la disparition du célèbre général Moïse, le neveu du Gouverneur Toussaint—, par l'empereur (Dessalines) Jacques Ier, Jean-Baptiste Goman, Jean-Jacques Acaau, dans le contexte du projet avorté de Réforme Agraire pour lequel, comme les frères Gracques dans la Rome Antique et Gracus Babeuf de l'époque de la Révolution Française (1789), ils ont fait le sacrifice de leur vie en faveur des paysans pauvres, anciens esclaves, qui n'avaient pas bénéficié des conquêtes de la Révolution de 1804. Comme Me Lucien Pardo, Me Étienne Charlier et sa femme Ghislaine s'étaient dignement acquittés de leur tâche d'éducateurs soucieux du devenir des jeunes patriotes que nous étions.

—*Georges*

Chapitre 34

La Forêt des Pins : carrefour des dialogues…

Ce personnage végétal, un élément de notre patrimoine national, situé au Sud-Est de l'arrière-pays, fait partie, enseignent nos historio-géographes, d'un ensemble surnommé « *Les forêts des pins d'Hispaniola* ». (1)

Cet espace est en général planté du Pin d'Hispaniola (*Pinus occidentalis*) endémique, dit-on, de l'île d'Hispaniola et—selon les connaisseurs—associé au pin de Cuba (*Pinus cubensis*). Il est dit en outre que le Pin d'Hispaniola « partage son espace avec le pin des Caraïbes » (*Pinus caribaea*) cultivé dans les Caraïbes et en Amérique centrale.

De la même source, nous tenons que :

> *Le pin d'Hispaniola pousse sur les pentes montagneuses à une altitude variant de plus de 850 mètres à plus de 2000 mètres et jusqu'à 3000 mètres au sommet du Pic Duarte dans la Cordillère Centrale de l'île d'Hispaniola. En dessous de 2000 mètres, le pin d'Hispaniola se trouve mêlé aux arbres feuillus.*

Il y est aussi enseigné que ce pin vit « *sur des sols de latérite et qu'il peut […] atteindre une taille de 20 à 30 mètres*

de haut...». Cette étendue, qui peu après la conception des *Arbres musiciens* allait perdre plus des ¾ de sa couche de verdure, était alors les limbes où un R.P. Diogène Osmin, déboussolé, maudit des dieux de la Remembrance, allait purger sa peine après avoir perdu son âme noire. Elle allait être aussi le terrain d'essai où Carméleau Melon, le jeune idéologue du dessalinisme, allait faire valoir ses talents de dialecticien et de syndicaliste rassembleur aux yeux des cultivateurs, petits propriétaires expropriés, recyclés ouvriers agricoles engagés par la SHADA ?

Dans cette Forêt, on avait tant à faire, tant à se dire, tant de dialogues à engager, tant de rêves à caresser, tant de droits à articuler, tant de précautions à prendre, tant de maux à conjurer, tant de sourires à partager.

Alapapòt / Au pas de la porte :

Maître Carles Osmin, le poète-noceur, se range—comme Léonie, sa mère, du côté des *dépossédés*. Pour encourager ces derniers et leur montrer qu'ils ne sont pas seuls dans leur lutte contre l'injustice sociale, il leur annonce que Pierre Roumel (Jacques Roumain), l'animateur du Mouvement Indigéniste, est de retour au PAYS pour aider les paysans pauvres dans leur lutte contre les expropriateurs.

a. Au cours de sa rencontre avec le vénérable Bois-d'Orme Létiro, le Houngan protecteur de la région des Lacs, Me Carles Osmin montra à ce dernier que contrairement à ses frères, Monpè et Militè, il n'a rien à revoir avec les entreprises néo-colonisatrices, SHADA et CLERGÉ BRETON. Il montra, en outre, au noble vieillard que contrairement à l'enseignement erroné des Religieux Catholique « Les lwa ne mourront que le jour où l'électricité fera irruption dans la campagne, le jour où la lumière chassera l'obscurité dans les cases, le jour où les machines agricoles henniront dans les

champs, le jour où les habitants sauront lire et écrire, le jour où la vie changera, pas avant... »

b. À l'occasion de ses entrevues avec Gonaïbo, l'enfant du bord des Lacs qui, chargé d'illusions, s'oppose à tout changement dans l'ordre des choses. Carles, lui-même, un réaliste, lui fit comprendre amicalement qu'il ne peut refuser de vider les lieux, de changer de domicile comme le lui demande les autorités constipées, (pardon ! constituées).

« *Les choses changent toujours, Gonaïbo, tu ne pourras pas empêcher ce qui va avoir lieu...Je suis venus te l'expliquer...il est inutile de vouloir résister ! Ni toi, ni personne ne peut empêcher ce qu'ils ont décidé. Les Blancs qui ont jeté leur dévolu sur la région sont des hommes puissants. Ils ont l'État avec eux, et la police et l'armée...Ils t'écraseront si tu tentes de leur résister... Il faut partir Gonaïbo, c'est par amitié que je te le dis... Je suis prêt à t'aider...*

–De là, sur la terre ferme, Jak Solèy, reporter, maître d'œuvre, ou maître de cérémonie (m.c.), nous fait auditionner les rencontres de l'Enfant du Village (Gonaïbo) et du Gardien du domaine (Papa Bois-d'Orme). En effet, le m.c. nous fait capter les notes lugubres des hymnes douloureux et mortuaires entonnés par les Filles du Tiers Ordre de Saint-François engagées du côté du Père Osmin dans une périlleuse Croisade. En ligne parallèle, il nous fait capter les accents glorieux et les notes joyeuses des Odes et chants d'espérance du chœur des *Hounsi* de la Remembrance, ces *Arbres musiciens* qui sèment des fleurs aux pieds de la vie.

–De là, le reporter nous fait suivre en direct le chaud mini-dialogue qui s'engage entre Carméleau Melon, l'idéologue du dessalinisme et le franc-tireur, Gonaïbo, l'Enfant Mystérieux du bord des Lacs :

–Allons ! Dis qui tu es et je te lâche !... Les dents de Gonaïbo se refermèrent sur cette main. Grimaçant de douleur, l'homme (Carméleau) lui desserra les mâchoires avec son autre main. Le sang coulait...

–Ah !... C'est ce que tu fais ?

–Lâche-moi, murmura Gonaïbo.

L'homme s'épanouit :

–Je croyais que le chat avait mangé ta langue ?... C'est mieux comme ça... Écoute, je suis un travailleur de là-haut, la Forêt des Pins... Je reviens après de longues années d'absence pour revoir ma section rurale, ma famille, tous mes amis d'autrefois, quoi !... Je suis passé par ici pour contempler les lieux où j'ai gambadé jadis... Bientôt les Blancs auront tout pris, alors j'ai voulu revenir avant que tout ça disparaisse... On m'a parlé d'un enfant solitaire qui vit dans ces parages. Est-ce toi ?... Pardonne moi si j'ai la main un peu dure, mais je n'aime pas qu'on m'épie. Je veux savoir qui tu es ! Tu sais que tu m'as fait mal petit sacripant ?

Il lâcha Gonaïbo. Celui-ci s'échappa aussitôt, mais s'arrêta à quelques pas.

–J'aime cette eau claire et les couleurs dont elle se pare avec la diversité des heures, reprit l'homme... Ça, je ne l'ai jamais oublié... Tu ne peux pas comprendre maintenant... Plus tard tu te souviendras sûrement de notre rencontre, de tout... Ce sera alors après une longue absence, lorsque tu seras revenu en ces lieux...

Moi, j'y retrouve presque tout, mais que restera-t-il dans quelques mois de cette lande, du lac, des oiseaux, des roseaux, de tout ce que j'ai aimé.

Cette lumineuse conversation n'est-elle pas vraiment ponctuée d'un fort pouvoir émotif qui indique évidemment— comme l'aurait détecté le critique Mikhaïl Khraptchenko

(l'auteur de *La personnalité de l'écrivain et l'évolution de la littérature,* p.31)—qu'ici, dans un contexte où plane le pathos (la ferveur ardente, la passion pour une idée), notre romancier jouit pleinement de « la faculté de voir et de sentir la vie dans tous ses chatoiements et nuances ». Alors que les deux enfants de la Terre statuaient sur le sombre devenir que leur apportait un pénible présent, tout près dame-nature leur souriait et leur offrait à contempler un aquarelle polycolore exhibant tout une gamme de beautés et de richesses infinies qui leur disaient que quels que soient leurs déboires la vie valait la peine d'être vécue :

> *L'eau était glauque et frissonnait sous la caresse de la brise. Un petit caïman passait à quelques mètres de la rive, se déplaçant d'une nage de promenade, tranquille, et insouciant. Plus loin, un ibis bleuâtre, gréé d'ailes blanches frangées de noir, piqua, quasi vertical, vers les eaux et se redressa dans une hyperbole impeccable, un poisson dans le bec. Les cris d'une escadrille de caös déchirèrent la toile légère de l'air matinal. Les nymphéas ouvraient leurs fleurs comme des yeux blancs tandis qu'une libellule jouait à la balançoire, suspendue au-dessus des lotus bleus et d'autres nénuphars jaunes, violets ou blancs, nélumbros et frisettes.* (p.330)

Entre temps, jaillissaient aux pieds frais des interlocuteurs « les romarins, et les grenadilles, la jonquille, l'armoise, le yucca, l'ancolie, la mauve et la scabieuse » qui leur apportaient un sentiment de bien-être. (Ibid.)

De là, le scénariste nous fait suivre la procession initiatique se déroulant dans la cour de Nan-Remanbrans sous la conduite du Grand-Prêtre Bois-d'Orme Létiro.

> *La longue théorie des initiés, leur « batterie » à la main s'enfonçait dans la cour du sanctuaire. Au milieu des taillis se tortillait un maigre sentier, entouré de bayahondes. La foule marchait en silence à la suite du grand-prêtre. Derrière Bois-d'Orme, allaient les hounsis, portant de*

grands plateaux de bois où s'accumulaient les offrandes, aliments, fruits, boissons et fleurs destinés aux Loas. À un détour, la futaie de mapous apparut comme un spectacle, rassemblement de géants, arbres obèses dont le faîte hautain fouillait le ciel. Les initiés se dispersèrent dans l'éclaircie. Seul le grand-prêtre s'avança dans l'enchevêtrement de racines géantes qui couvraient le sol. Certaines racines étaient hautes de près d'un mètre, elles s'entrelaçaient, délimitaient des aires irrégulières, les chambres des Loas. Certaines chambres avaient la configuration de triangles, d'autres de losanges, de polygones irréguliers ou ne rappelaient aucune forme précise. Les dieux de l'Afrique éternelle avaient élu domicile là, disaient les fidèles de la Remembrance, à Nan-Mapou non loin des demeures de leurs enfants. (p.331)

Ah ! Comment ne pas offrir, dans son entièreté, un si merveilleux tableau, à nos chers lecteurs qui n'en trouvent pas souvent ? De là, le m.c. (maître de cérémonie) projette la vidéo-aquarium où se déroule le rêve plus qu'évocateur de papa Bwa-Dòm :

Endormi dans son étrange attitude, Bois-d'Orme eut un songe. Il se vit circulant au fond d'une mer profonde, avançant de son allure ordinaire, tranquille. Une flore sous-marine multicolore s'étalait sous ses yeux, le corail jaillissait en arbres grandioses, un tapis d'algues violettes s'étendait sous ses pas, des fleurs vivantes, jaunes, noires et blanches, roses, remuaient doucement. Des nuées de petits poissons bariolés voletaient autour d'un arbrisseau pleureur. Un énorme crabe vint à la rencontre du grand-prêtre, le salua, puis se mit à déambuler à sa suite. Vinrent également une pantoufouillée, une méduse, un chat-rouge, un serpent de mer, un congre, un caret, une raie bouclée et une hirondelle de mer ; tous ils le saluèrent, se rangèrent derrière lui, lui faisant cortège. La vie des grands fonds palpitait aussi active et colorée que la vie terrestre. Bois-d'Orme respirait une eau opalescente aussi légère que l'air de la

forêt. Il marchait parmi les fleurs animales, les étoiles des mers, les bouquets de coquillages et les poils ébouriffés des calcaires heureux de l'accueil que lui faisait le peuple divin des profondeurs. Soudain surgit à ses yeux un monstre hideux, moitié mille-pattes, moitié poisson. Une immense chevelure couronnait la tête : il la hérissa et en balaya la mer. Le grand-prêtre fut entraîné dans les capillaments de l'immense panache et, avec lui, tous les animaux marins qui l'avaient suivi. Bois-d'Orme s'accrocha à la bête de toutes ses forces et plongea ses bras à travers ses ouïes béantes. Les nageoires acérées du monstre lui déchiraient les flancs, mais il luttait de toutes ses forces. La mer n'était plus qu'une forêt de cheveux rouges, poisseuse de sang. Bois-d'Orme se mourait dans l'étreinte du monstre, ses yeux chaviraient, mais il luttait toujours. Il allait succomber et rendre le dernier souffle quand il vit avancer, dans un cortège éblouissant de lumière, le grand Poisson Divin, couché sur son vaisseau d'or ajouré, comme un filigrane de Tolède. Il devrait tenir jusqu'à ce que Agouet Arroyo, le dieu suprême des eaux, fut arrivé à portée du monstre d'épouvante qu'il venait de combattre. Mais Bois-d'Orme était au bout de son sang. Il vit s'élancer Agouet Arroyo, puis tout se brouilla à ses yeux. Les chants des hounsis éclataient en sonorités quasi grégoriennes à travers le feuillage. Le vieillard se réveilla. Il se redressa à genoux, face aux arbres-reposoirs. Il ouvrit les bras en croix et se leva, le déca à la main. Les chants montaient toujours plus hauts, toujours plus tendres et implorants. Bois-d'Orme s'avança, pénétra dans les « chambres » des Loas. Il levait tout haut le genou pour enjamber les cloisons que formaient les racines des mapous. Les offrandes rituelles furent déposées par les hounsis à même la terre. La foule se recueillit un instant puis entra dans les demeures des Loas à la suite de son pasteur. Comme ils pénétraient dans la chambre d'Atchasou Zangôdô, un cri retentit et les doigts se levèrent vers les cimes. Plusieurs assistants disaient avoir vu

une énorme couleuvre rouge se lisser contre les branches colossales de l'arbre-reposoir. Cela n'avait duré qu'un éclair. (pp.332–333)

Le protecteur du domaine (Papa Bois-d'Orme) et le dialecticien

(Cette *vidéo* est plus que super. Elle vaut vraiment la peine d'être vue.) De là, micro en main, le reporter nous fait entendre le jeune dialecticien, Carméleau Melon qui—tout en justifiant son attitude distante envers les siens qu'il n'avait pas revus il y a belle lurette—entreprend avec brio le vieux métaphysicien nationaliste, Bois-d'Orme Létiro, dans un échange d'ordre sociologico-historique d'une grande profondeur, d'une haute portée didactique, pédagogique, politique :

> *–Viens ici... Assieds-toi à côté de moi... Toi aussi mon garçon, tu as besoin de te recueillir devant les lois de tes pères. J'ai remarqué que tu te comportes comme un étranger ici depuis ton arrivée... Aurais-tu oublié tes Loas ?*

> *–Je viens te déranger, papa Bois-d'Orme, parce que je dois partir...Le temps est couvert, mais le soleil doit déjà être dans le ciel, or le travail m'attend dans la forêt. Je suis venu pour te saluer, pour te dire aussi ce que je sais... Je n'en ai même pas parlé à mon père pour qu'il ne perde pas la tête... Les Blancs en veulent à nos terres, j'en suis sûr, ils les prendront quoi que nous fassions... Aujourd'hui nous ne pouvons rien contre. Nan-Remanbrans touche à sa fin, papa Bois-d'Orme... Il faut que tu dises aux habitants de se préparer à partir, à trouver du travail ailleurs... Toi seul peux leur expliquer ça, papa Bois-d'Orme. Les Américains offriront peut-être du travail dans les plantations, mais je ne crois pas qu'il y en aura pour tout le monde. Ils ont des machines. Et puis quels sont ceux qui auront le cœur de devenir de simples journaliers sur les terres dont ils étaient les maîtres.*

Pourtant, il ne faudrait pas que nos gens s'en aillent sur les routes, telles des armées de mendiants, sans objectif... Vers la ville ? Peut-être... Mais alors vers l'inconnu aussi, vers la misère, la prostitution pour les filles, le désespoir pour les vieux et le vagabondage pour les gosses... Et dire qu'il nous faut demeurer sans rien faire... en attendant le moment...

–Tu dis qu'ils prendront tout ?... Oui, tu as peut-être raison. Je sentais que les Loas avaient quelque chose de plus grave encore à m'apprendre... Je le sentais dans tout mon corps... Ils n'ont pas voulu me le dire brutalement. Peut-être voulaient-ils que ce soit toi qui me l'apprennes, toi qui connais les villes. Il y a qu'une chose que je n'arrive pas à comprendre, enfant. Peut-être pourras-tu me l'expliquer ? Pourquoi nos ancêtres ont-ils combattu ? Pourquoi Dessalines a-t-il existé si les Blancs devaient venir reprendre les terres ?... Certes j'ai connu le temps où les Blancs méricains, aidés de gendarmes haïtiens, nous arrachaient à nos foyers pour nous astreindre au travail forcé sur les routes, aux corvées, au bâton... Le soir, ils nous ligotaient et nous enfermaient, cinquante, soixante, quatre-vingt dans de toutes petites cases. J'ai bien connu le temps où les hommes des champs et des montagnes étaient seuls à combattre contre les marines...

–Dis-moi Carméleau, Jolibois est-il mort ?... Dis-moi pourquoi tout cela Carméleau ?... Toi qui es notre chair, notre sang, toi qui connais notre vie et nos misères, dis-moi pourquoi ?...

À ces nombreuses et judicieuses questions du noble vieillard, le fringant jeune homme répond avec pertinence et réalisme :

–C'est vrai que Jolibois est mort, papa Bois-d'Orme, mais je me demande ce qu'il aurait pu faire si on ne l'avait pas encore assassiné... Ils l'auraient battu, ils l'auraient martyrisé, ils l'auraient emprisonné, ils l'auraient tué une nouvelle fois, s'il se mettait en travers de leur route... Ceux qui nous gouvernent

ne sont pas le peuple, papa Bois-d'Orme... Ils n'ont pas de champs qu'ils cultivent eux-mêmes, ils ne connaissent pas la chaleur du macadam, à midi, sous les pieds nus... Ils vivent sur notre terre, mais ils ne sont pas mariés avec elle, soudés avec elle, pour le meilleur et pour le pire... Et, chaque jour, les véritables enfants de Dessalines sont abattus à quelque Pont Rouge. (pp.343–344)

Cependant, croyant en l'avenir, Carméleau conclut sa réflexion sur une note d'optimisme mêlée d'une généreuse combativité. Car, il sait qu'un jour l'idéal dessalinien triomphera.

Note

1. « https://fr.wikipedia.org/wiki/Pin_d'Hispaniola ».

Chapitre 35

Une auréole de feu roux nimbait les hautes cimes des montagnes, à l'orient, et colorait de rose les quelques nuages qui s'éparpillaient dans le ciel d'un bleu profond. (André Charlier)

Anthologie d'un paysagiste hors-pair + bavardage *sou on kolonn Nati tout koulèr*

Dans *Les Arbres musiciens,* nous avons la chance de tomber par ci, par là, sur de merveilleux paysages qui sont, comme l'aurait dit l'autre, « *d'une beauté à vous couper le souffle* ».

Aussi, pourrait-on dire ou affirmer que le grand paysagiste que se révèle Alexis porte vraiment dans son *djola* (son bissac) et dans son imagination tout un attirail de facettes, de recettes, de palettes, de pinceaux, de crayons, de modèles, de catalogues, de jardins et de paysages sauvages ou aménagés qu'il lui plaît de travailler au gré de ses loisirs et de son inspiration artistique…

Très souvent notre artiste se plaît d'opter pour le glamour de la Nature qui nous fait évoluer dans un champ lexical des plus riches, des plus vivifiants parce que des plus polychromes. Aussi, voulant partager—d'une façon spéciale—cette abondance de polychromie, de scintillements et de nuances coloriées avec les nôtres, apprenti anthologiste, nous nous contentons de dresser un tableau de quelques unes des plus belles images de l'album des *Arbres musiciens.* Cette mini-anthologie sera suivie d'un « *Bavardage d'une kolonn nati-tout-koulèr* »

A.

Après la chaleur

La chaleur tourna court ; toutes les feuilles commencèrent un ballet frénétique, une gigue éperdue dans les rayons roses du couchant. Entre deux promontoires de nuages dorés aux assises grises de plomb, le ciel est un golfe d'azur, étrange et tendre. Contreforts sombres soutachés de couleurs orange, durs récifs de lune blême, fjords de corail blanc, voiture d'organdi bois de rose, le ciel est plein de chapelets d'îles, archipels rouges, ocre, safran, bruns, cajou ou violets. Plumes lumineuses, panaches, pompons, pralines, berlingots de fumée. Au large de cette mer céleste, il y a des traînées d'algues violacées, des méduses claires, des poussières vertes et des oiseaux, autruches, flamants, paradisiers qui nagent, et les poissons, anguilles, rascasses, rougets qui volent. Ça et là, blancs et ruants, des embruns se cabrent, chevaux du ciel. Sur la terre, l'alisée vespérale fait des ablutions fraîches aux paysans fourbus qui rentrent des champs courbés sous leurs houes luisantes et les feuilles, infatigables ballerines, se font de tentantes confidences. Au bout de la plaine, la plaine plantureuse de récoltes et calme comme un ventre transpirant, le lac assiste au mystère céleste. Le lac d'argent clair reflète un vaisseau de nuages, un gigantesque requin saumoné qui va doucement dans la mer-ciel. (p.105)

Un monde animalier familier à Gonaïbo…

Le soleil montait dans le ciel et retombait, de plus en plus embrasé sur le jeune dieu qui allait dans ses Champs-Élysées. Quand il approcha, il se coula dans les feuillages, s'allongea et se mit à ramper, vif et silencieux. Son œil exercé s'attarda sur quelques pierres sombres qui ça et là, gisaient parmi les touffes d'herbes et les tapisseries de fleurs-cap. Les cigales grésillaient sans arrêt dans la fraîcheur. Sur un tronc pourrissant, un anolis ventru, tous fanons déployés, jouait les matadors en face d'un

adversaire vert de peur. Un couple de « madame-sara » querelleurs s'envola incontinent poursuivant son scandale de famille en plein ciel. Le petit monde animal et végétal, respirait, vibrait, palpitait, heureux infatigable, multicolore, parfaitement beau, moiré, compétitif, brutal, sanguinaire, immarcescible. (pp.41–42)

Et, conformément aux principes élémentaires de la dialectique tant prisés du temps de notre studieuse jouvence, nous nous sommes laissés convaincre par Frère Jacques, l'entomologiste de la forêt musicienne, dont nous tenons que :

La lutte faisait rage sur chaque motte de terre, l'amour triomphait dans chaque fleur, le bonheur s'épanouissait dans chaque brindille, la vie mûrissait dans chaque goutte de rosée, liqueurs, poisons et narcoses s'élaboraient dans chaque bourgeon.

La mort rognait le vif. Le brut, le chimique, l'inerte, se composaient et se recomposaient, le vivant dévorait le mort. Un cocktail de senteurs, étage à étage, montait de la terre, complexe et dru, véritable géologie aérienne : ici fantasque, caustique, spirituel ; plus haut, somptueux, charnel, chatoyant ; plus bas, insistant, lourd râpeux. Le cantique des cantiques de la terre s'accordait, enroulait et déroulait ses bruits, ses doubles croches, ses arpèges, sa polyphonie (pp.41–42)

Dans le ventre de l'orgue (la métaphore…)

La forêt siffle et fredonne sans arrêt sous le vent qui se faufile entre les troncs rugueux. La forêt entière est un grand orgue qui module d'une voix multiple. Chacun des fûts colossaux musique avec sonorité propre, chaque pin est un tuyau de l'extraordinaire instrument. Le vent glacé joue avec sa colonnade d'anches, changes clefs et registres, pédale avec furie, multiplie les harmoniques. Les grands arbres centenaires se balancent, cérémonieux,

et tournent leurs branches farfelues. Ils concertent avec des voix centuples et des ressources chronomatiques sans cesse renouvelées. (p.385)

Diogène, déboussolé, s'extasie devant les champignons noirs (pp.385–386)

« *Diogène se penche vers la terre pour regarder une touffe de djondjonds odoriférants qui pousse sur une racine pourrie.* » *(La vie triomphe sur la mort.) Il s'accroupit et contemple d'un œil amical les champignons noirs qui se bousculent pour accéder à la lumière chiche du sous-bois. Diogène caresse les champignons d'une main légère et pose sur eux un regard fixe vide. Il suppute leur velours d'une main tellement légère qu'il ne fait pas tomber la moindre goutte de rosée. Le végétal est le seul vivant qui respecte la vie.*

La valse dévoratrice autour des champignons noirs

Brindille, aiguille sèche, aiguille verte, fourmi, lunule, motte de terre... Les champignons noirs rient de toutes leurs lamelles argentées. La bestiole au corset noir et aux ailes rouges trépigne de haine en face d'un ver de terre visqueux et lent. Le goût de la destruction est une moisissure verte qui s'accroche aux pattes-mâchoires de la mante religieuse. Chasse la moisissure insecte !... Arrache-la de tes pattes !... La fourmi écarlate dessine avec sa démarche ébrieuse une tige de ronce. Hâte-toi pour une joyeuse mise à mort, le transpercement funèbre, les délices de saint Sébastien !... Il faut verser une larme sur chaque belle-de-nuit qui s'épanouit. La cigale tue, elle tue avec son hurlement aux pointes acérées, elle tue tous les petits volants qui passent à la portée de son cri. Le fraisier des bois est dégouttant de sang. Au ras du sol le sapin tire sa langue-de-bœuf brunâtre. La barrette noire des champignons s'incline vers les cailloux, blanches hosties. Chaque empan, chaque largeur de paume de la forêt est une jungle. (p.386)

Le vieux presbytère

...Un style victorien... assez pur qui haussait son toit fantasque, ses mansardes, ses lucarnes, ses chapeaux pointus de tôle ondulée, à la taille des palmiers et des manguiers. Une vieille maison bien sympathique que ce presbytère entoure de balcons aux balustrades stylisées, au frontispice orné d'une dentelle de bois ouvré, sentant bon le terroir, grave dans son charme défraîchi, poudreuse, joyeuse, fofolle avec ses boiseries travaillées d'insectes. Elle vous accueillait comme ces bonnes grand-mères de chez nous, maternelles sous leurs tillons empesés, un sourire un peu édenté et tellement de gentillesse. (p.142)

Partons à la découverte du jardin aux espèces rares ; suivons la sainte procession conduite par le grand-prêtre jusqu'à la chambre de Grande Ayizan.

« À leurs pieds, autour des roseaux, jaillissaient les romarins et les grenadilles, la jonquille, l'armoise, le yuca, l'ancolie, la mauve et la cabieuse...

Tu vois le grand icaquier là-bas ?» (p.330). Et bien, allons prier, accompagner Papa Bois-d'Orme dans ses invocations aux Dieux et aux Loas de la Mère Afrique qui, chaque jour, nous protègent :

Au milieu des taillis se tortillait un maigre sentier, entouré de bayahondes. La foule marchait en silence à la suite du grand-prêtre. Derrière Bois-d'Orme, allaient les hounsis, portant les grands plateaux de bois où s'accumulaient les offrandes, aliments, fruits, boissons et fleurs destinés aux loas. À un détour, la futaie de mapous apparut comme un miracle, rassemblement de géants, arbres obèses dont le faîte hautain fouillait le ciel.

Les initiés se dispersèrent dans l'éclaircie. Seul le grand-prêtre s'avança dans l'enchevêtrement de racines géantes qui couraient sur le sol. Certaines racines étaient hautes de près d'un mètre, elles s'entrelaçaient,

délimitant des aires irrégulières, les « chambres » des Loas. Certaines chambres avaient la configuration de triangles, d'autres de losanges, de polygones irréguliers ou ne rappelaient aucune forme précise. Les dieux de l'Afrique éternelle avaient élu domicile là, disaient les fidèles de la Remembrance, à Nan-Mapou, non loin des demeures de leurs enfants.

Les arbres bruissaient faiblement, les petits lézards verts se poursuivaient dans la feuillée et, quand la brise soufflait, peignant la chevelure ébouriffée des branches, elle faisait tinter l'une contre l'autre les petites feuilles lancéolées des arbres-reposoirs d'un léger bruit métallique.

Un dialogue secret semblait se dérouler entre les mapous et le grand ciel bleu. Bois-d'Orme s'arrêta dans la chambre de Grande Ayizan. Il se mit à prier à haute voix :

Où êtes-vous, Loas de mes pères ?

« Où êtes vous?... Je ne vous entends plus !... Je n'en peux plus, mes Loas, je n'en peux plus ! Ce que vous réclamez de moi est trop... Laissez-moi mourir ! Je veux mourir, mes Loas !... Pourquoi voulez-vous que je vive ? À nous ! mes Loas, à nous !... Sauvez vos petits ! *Glébé glébé chunor é né e di !... Ohué jé dolé mina wa édu su na yé hué vodou ! Yéjo !... Mamanor ...Azor né é wa né lo ! Vodou do yé vi na dé !...*

B.

Bavardage sou on kolonn Nati-toutkoulèr

- nature bélise et basilique, nature bleu de mer, bleu de ciel, bleu marine, bleu-de-France et bleu d'indigo ;
- nature brune : brun-canel, brun-sapotille, brun-marabout, bren-tonmaren ;
- nature dan-bonbon, dent-cristal, dent-frangipane ;
- nature jaune : jaune cirouelle, jaune-kenêpe, jaune

orange, jaune safran, jaune lila, jaune-mélisse, jaune-vanille et jaunisse perverse ;

- nature verte : vert-candélabre, vert-feuille, vert-citron, vert-melon, vert-papaye, vert d'espoir ;
- nature marbre : marbre Biénac, marbre-blanc, marbre-gris, marbre-houille, marbre-pêche, et marbre-rose ;
- nature noire : peinture noirâtre, noir d'ébène, noir d'encre, noir Sinigal, noix-cajou ; noix-de-coco ;
- nature rouge-rougeâtre : koukou-wouj, wouj-roukou, ti-wouj kon frè Jan Do, kon konpè Nògè Amizyal, wouj kon chairman Mao, wouj kon Uncle Ho Chi Minh, wouj-koulè di fe, wouj kon foula Sen Jak, wouj kon banyè Shango ;
- nature violacée et vermeille des vyen-vyen qui nous bourdonnent des airs d'espérance ;
- nature mauve où se perdent les bêtes fauves et où, matin au soir, coulent les pleurs à sécher de nos yeux innocents ; ...ouverts fort heureusement aux bonheurs et aux espérances des lendemains qui ne cesseront jamais de chanter.
- en un mot, nature noire du Bengale, nature de toutes douleurs et de toutes beautés, nature toutkoulè qui perdure et se mêle à la luminosité alexisienne.

Et ce chapelet de nature s'égrène toujours sous le lumineux péristyle de chacune de nos Remembrances et dans les limites de la Forêt enchantée de ses Pains/Pins. Puisque ceux des nôtres qui ont recueilli l'héritage socio-esthétique du grand romancier des *Arbres musiciens* pensent toujours au devenir de sa forêt et se donnent souvent la peine de la visiter. À noter que dans la forêt de Gorki–Maxime Gorki, le fondateur du réalisme socialiste, un copain à Jak Solèy—*« il y a et le fauve et l'oiseau, et les fruits sauvages*

et les champignons...» De cette forêt lointaine, les amis de l'auteur de La mère et des Faubourgs ne manquent jamais de ne ramener que des champignons. Dans la forêt de Jak Solèy, il y a Danger Dossous, et des caïmans et des fleurs tout-koulèr et des *Arbres musiciens.* Et de ce haut-lieu sacré—pas trop loin—les amis de Jak Solèy aiment ramener—entre autres—et les mélodies que le souffle des arbres emporte au loin, très loin, dans l'infini, et des bouquets de fleurs toutkoulè et des bouquets d'espoir qu'un jour—pas trop lointain—papa Dessalines, au dire de Carméleau Melon, reviendra pour de bon parmi nous pour poursuivre la plaidoirie en faveur des dépossédés du monde de nos Arbres.

Chapitre 36

Au dédale de la Forêt des Pins, des arbres pleurent sur leurs propres souffrances

> *Vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon de gros-bleu, pieds nus, la tête découverte dans le vent, le Révérend Père Diogène Osmin marche dans la forêt bruissante et marmonne des mots sans suite.* (p.385)

Ainsi, sous la foudre du patriarche Létiro, la Forêt des Pins devient finalement un refuge pour l'âme tourmentée du R.P. Diogène Osmin, réduit à égrener un chapelet de folie pour avoir commis—sous l'instigation des tenants de l'Occident blanc, chrétien et « civilisé »—une agression sans pareille contre les valeurs de l'Afrique éternelle. Pwiske domaj fè domaje, il ne guérira jamais de son mal : sa mère Léonie, alias *Grann Maksyana Jan-batis,* n'était pas assez fanm pour effacer les marques indélébiles des brûlures causées à son fils *enkoutan* / têtu par le collier de malédiction que le Grand-prêtre lui enfila comme *adjipopo-super* le jour où ce *Conzé* s'arrogeait le droit d'envahir la Nan-Remenbrance pour, en vrai Conquérant, s'emparer

impunément du Déca, ce Graal sacré hérité de l'Afrique immémoriale.

Pour avoir perdu éternellement son équilibre, il est à la recherche d'un soi-même introuvable parce que dévoré par les flammes des géhennes provoquées par ses chefs d'orchestre de la chrétienté néo-colonialiste. Il avait beau fouiller, explorer les coins et recoins de son contre-sanctuaire peuplé des mauvaises âmes qui l'attendaient au carrefour de l'égarement.

Dans l'intervalle :

Les abeilles sortent du buisson de mûres. Elles fusent de partout et s'éloignent en plein ciel. La voix des pleureuses s'éteint brusquement et seul un harmonieux chuchotement se perpétue. Les arbres se parlent en une langue musicienne. Tout vibre à l'étrange concert des géants qui plongent leurs racines au tréfonds de la terre natale. Dans sa vésanie, la forêt est pour Diogène le peuple qu'il a ignoré, le peuple des forces naturelles, des forces desquelles sont nés tous les hommes, tous les dieux. Diogène revient sur ses pas. Il marche vers le buisson de mûres, il s'emplit la gorge de la claire saveur des fruits. Quel est l'arbre-baryton ? Quel est celui qui connaît le secret de l'éternelle renaissance ? Où es-tu, Divin Protée ?...

Diogène marche à travers la forêt. Au hasard de ses pas il bute contre les arbres, en proie à tous les démons de sa conscience écartelée. Il tient les arbres à bras-le-corps et se frotte contre leur peau rugueuse. Quel est l'arbre qui détient le secret de la reviviscence, l'arbre qui se dessèche, mais rebourgeonne et reverdit ?

Quel est l'arbre reposoir où se cache le divin Protée ? Quel est l'arbre qui peut rendre la paix du cœur au Révérend Diogène Osmin ?

–Diogène !... Diogène ! Où es-tu ? Reviens ! Diogène !...

La voix de Léonie qui le cherche à travers la forêt le fait frissonner. Il fuit devant cette voix. Il fuit vers la

solitude, la seule compagne qui ne le glace pas d'effroi. Comme la solitude existait... Diogène trésaille et se met à fuir dans une direction opposée. [...] La musique de la forêt boit peu à peu la voix, la fugue, s'exalte à la pointe des cimes et de temps à autre de nouveaux groupes d'arbres se mettent à onduler des sons spiralés qui s'enflent, s'éteignent puis renaissent pour mourir dans la rumeur humaine des géants enracinés. C'est la vaste lamentation scandée des grands bois :

–AH !... AH !... AH !...

Gémissez, arbres ! Chantez ! Diaprez vos notes, tournez vos branches ! Diogène s'éloigne d'un pas rapide, les pieds nus sur les aiguilles de pin. Il s'arrête, écoute longuement la cantate des végétaux. Il s'arrête encore. Là, à la basse branche d'un pin pend un essaim d'abeilles. Le monceau doré s'anime de trémulations rapides et l'essaim éclate. Il disparaît dans une épaisse touffe de mûriers. Eurydice est morte, chante la forêt. Elle sourit éternellement et chaque arbre est habité par une de ses nymphes. Soprani, contralti, mezzo-soprani s'exaltent, commentant le drame de la vie et de la mort. Aristée bien qu'innocemment a tué l'innocente Eurydice !... Diogène fuit les voix de malédiction qui retombent sur sa tête malade et sur son cœur incertain. Il fuit, mais retournant brusquement il voit le buisson couvert de mûres noires. Brusquement la voix du divin Protée s'élève, impérieuse :

–Aristée !... Fils du clair Apollon !... (p.38)

C'est que la clarté de la Vie s'échappant de l'âme de Diogène, les ténèbres épaisses s'y sont installées. Le lumignon de Léonie, sa pauvre mère, n'y peut rien. Alors que le Révérend s'égare dans le dédale des arbres pleureurs, Léonie l'appelle, l'appelle et l'appelle encore, mais la faible prière de la mère éplorée demeure inaudible à son fils qui a franchi la ligne noire de la malédiction et de la folie.

Dans un tout autre contexte—tel celui où le Révérend Osmin au lieu de s'allier l'engeance du Père Kervor, aurait plutôt joint sa voix à celle de feu Révérend Camilo Torres de la Colombie en armes—le lumignon maternel de Léonie se serait converti en un puissant projecteur qui aurait éclairé la voie de nos Arbres musiciens brûlant du désir d'honorer nos domaines de leurs glorieux Hosannas, des Hymnes Épiques ou des Odes à la Joie que Jak Solèy, le célèbre maître d'œuvre, rêvait de faire psalmodier par le chœur des Hounsi de la Remembrance et par les Tupamaros de toutes les Amazonies du monde.

C'est bien dommage ! Aujourd'hui encore, des R.P. Osmin ne cessent d'entonner leurs « Hosannas » dans les entreprises toujours détrimentales aux intérêts de notre Forêt et de nos Arbres. C'est, entre autres, pourquoi—dans tous les sens—nos savanes sont plus désolées que jamais. C'est pourquoi, alèkile (à l'heure qu'il fait) la majorité des nôtres broyés au carrefour de la déforestation, le destin ne les accueille que par des crissements de douleurs, d'affreux accents de détresses, d'infernaux vacarmes : la désolation inscrite au pied et à la canopée (au sommet) de leur Biénac dénudé, ils ne rencontrent que des arbres qui—depuis plus d'un siècle—n'ont jamais eu la chance de faire l'amour avec le divin Éole.

Et avec cela, les faux mandarins, des arbres-pleureurs vidés de leurs sens, n'ont rien à offrir à ces plantules qui aspirent à retourner aux bois pour être plantés en compagnie des lauriers et des jonquilles que Madan Lanmò avait cruellement fauchés.

Heureuses furent les jeunes heures de Jak Solèy : il lui a été alors loisible d'être toujours à la bonne enseigne. N'est-ce pas lui-même qui nous confie, entre autres, dans Où va le roman ?, si notre mémoire ne nous fait pas défaut que :

Trois artistes qui ne sont pas des romanciers ont toujours exercé sur moi un grand attrait. Chez Shakespeare, Michel-Ange et Beethoven, j'ai puisé le goût de la mise en scène de masses d'hommes, de sociétés entières. Je pense que cela peut en effet être d'un intérêt considérable pour le réalisme contemporain. Avec nos connaissances actuelles de la société et de la vie qui sont bien plus profondes que celles de ces grands artistes du passé, il nous est possible aujourd'hui d'entreprendre la description des milieux sociaux en les traitant à la manière de larges fresques où les visages particuliers peuvent néanmoins apparaître nettement...

Ne pourraient-ils pas en dire autant, les Diogène et Edgard Osmin d'aujourd'hui si, par hasard, ils s'investissent dans le domaine de la Musique de nos Arbres, ils avaient acquis assez de cran et de vertu humaine pour produire, sous la bannière de Dame Liberté, des œuvres semblables à une *Ode à la Joie*, à une *Symphonie héroïque*, à un *Fidelio*, ou à une *Ouverture de Coriolan*... des témoignages du dynamisme humain caractérisant la poétique musicale de Ludwig Van Beethoven et dont le souffle nous caresse tendrement l'âme à la lecture des *Arbres musiciens* de Jak Solèy ?

Jacques Roumain



Photo (prise vers 1942) des archives CIDIHCA, D.R.

Chapitre 37

Départ de Nan-Remanbrans et premières heures au cœur de la Forêt enchantée…

Gonaïbo et Monise, deux jeunes dieux, ébahis par une immensité de couleurs, de merveilles végétales, de chants éoliens, de poésie musicienne, vont pénétrer au cœur de la Forêt pour que commence leur vie nouvelle :

Dans l'intervalle, l'orchestre de la forêt, imperturbable, joue sa partition et fait son œuvre.

> *Les arbres bruissaient faiblement, des petits lézards verts se poursuivaient dans la feuillée et, quand la brise soufflait, peignant la chevelure ébouriffée des branches, elle faisait tinter, l'une contre l'autre, les petites feuilles lancéolés des arbres-reposoirs d'un léger bruit métallique.* (p.331)

L'Enfant mystérieux du bord des Lacs et la petite-fille de feu papa Bois-d'Orme prennent le chemin de la Forêt où les attend, il y a belle lurette, Carméleau Melon, le doctrinaire du dessalinisme. Alors, pour saluer leur départ de la Remembrance :

les pins se balancent haut dans le ciel. Ils sifflent à perdre haleine et jettent leur mélodie sombre dans le grand jour qui rayonne sur la forêt. Gonaïbo et Harmonise, la main dans la main, s'en vont parmi les arbres, empoignés par la vaste voix des conifères. Ils courent et s'emplissent au passage les mains de fraises des bois et de mûres juteuses. Ivres, ils s'enfoncent au plus épais de la forêt. Soudain ils s'arrêtent écrasés par la merveille qui s'offre à leurs yeux. Devant eux s'étend une véritable muraille d'orchidées sauvages, une tapisserie de cent couleurs. Il y en a de toutes teintes, de toutes formes, les unes plus précieuses que les autres, unies, tigrées avec des volutes d'étamines, des pétales ourlés, spatulés, frisés, des yeux bridés et souriants, des bouches rouges et bées, des dents ivoirines. (p.390)

De la stupeur, l'âcreté du cœur...à l'assurance

[...] Tout à l'heure encore les jeunes époux étaient contractés, leur être dolent, malgré le jeune sang qui fait sans cesse des cabrioles dans leurs veines et les pousse à galoper dans les sentiers, leur cœur était âcre... La grande forêt a désormais balayé toute crainte, toute angoisse, toute tristesse. Les arbres les appellent, toutes les plantes les retiennent par leurs griffes et leur proposent leur amitié. La voix inimaginable des arbres, les fastes des orchidées sauvages, la fraîcheur du sol, tout sollicite leur cœur. Ils doivent se faire violence pour échapper à l'enchantement. Ils poursuivent leur route parmi les pins qui dialoguent en musique au-dessus de leurs têtes. Ils marchent et se tiennent fort la main. Des nuées d'oiseaux du bocage se mettent de la partie et répondent aux Arbres musiciens. (p.390)

Qui osent mutiler vivants des dieux?

...Ils poursuivent leur route parmi les pins qui dialoguent en musique au dessus de leurs tête...Les nuées d'oiseaux du bocage se mettent de la partie et répondent

aux arbres musiciens. Gonaïbo et Harmonise marchent lentement tirant sur leurs jambes pour avancer. Les arbres s'espacent peu à peu. Ce qu'ils voient les font tressaillir. De longues blessures sillonnent les troncs des pins et un sang gommeux coule en ruisseaux jusqu'à leurs pieds. Les arbres ne chantent plus, à peine s'ils fredonnent. Ici les hommes sont venus. La peur s'empare d'Harmonise, à contempler ces arbres blessés. Ces arbres ne sont-ils pas divins selon leur apparence? Qui osent mutiler vivants des dieux?

Et Gonaïbo de répondre fermement :

–Nous sommes tous des dieux...Pluies, saisons, pierres, plantes, bêtes et géants...Mais l'homme est le premier entre les dieux!... Peu à peu nous percerons les secrets qui nous oppriment encore. Il ne faut craindre aucune force au monde !... (pp.390–391)

Conséquent avec lui-même, le jeune dieu détacha alors de son cou la petite chaîne d'or que lui avait donné le vieux Bois-d'Orme Létiro et dit à Harmonise, sa p'tite fille :

...Prends-la, c'est toi qui dois la porter. Peut-être en auras-tu besoin... Moi je n'ai besoin que de ma propre force... Harmonise le regarda avec des yeux embués de larmes. Elle prit la chaîne et posa un instant la tête sur l'épaule de son compagnon. Gonaïbo est un jeune dieu, il conquerra peu à peu toutes les places dans son cœur, même celle des Loas de ses pères !

Epwi ! epi ! et puis ! une troupe de travailleurs s'avance !

Ils se remettent à courir et la forêt se remet à chanter. Ils arrivèrent alors en une vaste clairière et restèrent interdits. À leur gauche, sous la feuillée, une grande troupe de travailleurs s'avance à découvert, la hache sur l'épaule. Parmi eux, et ceci se voit dans leur démarche, il y a des hommes qui hier encore étaient des paysans, c'est sûr... Les travailleurs s'attaquent aux arbres. La chair des conifères vole en éclats, la sève rouge coule et

les Arbres musiciens vibrent longuement, ils continuent leur chant, tant qu'ils sont debout. Ces travailleurs déployés en demi-cercle n'ont-ils pas peur des arbres gigantesques, dieux végétaux ? Ne connaissent-ils donc jamais la peur ? Seraient-ils invisibles ?...

Epi ! Epwi !

Gonaïbo met ses mains en porte-voix et crie de toutes ses forces :

–Carmé-leau !...

Les hommes regardent et tournent la tête dans la direction d'où vient l'appel. L'un se détache du groupe et s'avance. Il fait des gestes amicaux avec ses bras :

–Gonaïbo !... Viens !... Viens avec nous !... Je t'attendais !

Entourant les épaules d'Harmonise de son bras Gonaïbo l'entraîne. Les pins ivres fuguent toujours. Toute la forêt chante. Les Arbres musiciens s'écroulent de temps en temps mais la voix de la forêt est toujours aussi puissante. La vie—nouvelle—commence.

Chapitre 38

Forêt, poésie et symbolisme

Gémissez, arbres ! Chantez ! Diaprez vos notes, tournez vos branches… (p.387)

A. Jak Solèy, poète de sa forêt, observe que :

La forêt siffle et fredonne sous le vent qui se faufile entre les troncs rugueux. La forêt entière est un grand orgue qui module d'une voix multiple. Chacun de fûts colossaux musique avec sa sonorité propre, chaque pin est un tuyau de l'extraordinaire instrument. Le vent glacé joue avec sa colonnade d'anches, change clefs et registres, pédale avec furie, multiplie les harmoniques. Les grands arbres centenaires se balancent, cérémonieux, tournent leurs branches farfelues. Ils concertent avec des voix centuples et des ressources chromatiques sans cesse renouvelées… (p.385)

Alors, observateur assidu, il s'exclame avec une voix chagrinée et pleine de regrets partagés avec sa forêt :

Eurydice est morte, chante la forêt. Elle sourit éternellement et chaque arbre est habité par une de ses nymphes.

***Soprani, contralti, mezzo-soprani** s'exaltent commentant le drame de la vie et de la mort. Aristée bien qu'innocemment a tué l'innocente Eurycide !...*

La musique de la forêt boit peu à peu la voix, la fugue s'exalte à la pointe des cimes et de temps à autre de nouveaux groupes d'arbres se mettent à moduler des sons spiralés qui s'enflent, s'éteignent puis renaissent pour mourir dans la rumeur humaine des géants enracinés. C'est la vaste lamentation des grands bois. (387)

Les abeilles sortent du buisson de mûres. Elles fusent de partout. Et s'éloignent en plein ciel. La voix des pleureuses s'éteint brusquement et seul un harmonieux chuchotement se perpétue. Les arbres parlent une langue musicienne. Tout vibre à l'étrange concert des géants qui plongent leurs racines aux tréfonds de la terre natale. (387–388)

Il fait beau de répéter ce poème en prose. Toujours, oui... Toujours...

Hauts chants aux grands bois des AUTRES

Poursuivant nos opérations de fouilles sous d'autres cieux, sur d'autres autels, sur d'autres terroirs, nous n'étions pas surpris de réaliser que pas trop loin de notre hémisphère « *La grande forêt dévoreuse a été chantée dans une abondante littérature hispano-américaine inspirée par la Vorágine : el personage y la selva* du Colombien José Eustacio Rivera. (1924)

Et cette œuvre originale, un roman, a été suivie de *Doña Bárbara* du Vénézuelien Rómulo Gallegos et de *Don Segundo Sombra* de l'Argentin Ricardo Guiraldes : deux autres romans du même genre. Ce qui fit en tout trois romans pionniers qui ont eu, apprenons nous, pour thème central : **l'affrontement de l'HOMME avec la NATURE.** Et cet événement historico-littéraire n'allait pas tarder à recevoir un écho favorable, quand, au pays de Jacques S. Alexis, les sécateurs des «*Hommes qui sont venus* » à la FORÊT des PINS, ont vite fait de porter—sur des ARBRES

qui, toujours, chantaient—leur hache déplorable au point d'en faire des Géants qui, à la fois, chantaient et pleuraient comme il en a été le cas dans pampas latino-américains.

B. De l'avis d'Oscar Collazos, le présentateur du roman *La Vorágine* :

(1) à l'*El Tiempo* du 23 aout 2001 :

José Eustachio Rivera, l'auteur de *LA VORÁGINE* conçut son roman comme le compte rendu d'une aventure amoureuse et un dossier (une enquête) contre l'entreprise prédatrice d'une poignée d'hommes accapareurs des richesses naturelles des petits pays de notre Continent. D'où LA VORÁGINE est un roman de la forêt, au même titre que *Doña Bárbara* (de Gallegos) et *Don Segundo Sombra* (de Guiraldes) sont des romans de la pampa.

Outre cela, Collazos estime qu'avec la *Vorágine* la poésie parnassienne se convertit en une prose réaliste avec des objectifs documentaires. Ainsi, ce roman inaugura un nouveau courant dominant dans la littérature latino-américaine de l'époque...

Cependant, au dire de notre critique, l'embarras de l'auteur devant la force prodigieuse de la nature, la dénonciation de la cupidité humaine et de l'exploitation criminelle des richesses naturelles de la part des grandes entreprises; les comportements instinctifs des hommes dans un univers sans lois, tout cela sépare le récit de l'écrivain colombien d'une simple aventure romanesque. Pour cela, estime Collazos, Rivera présente son roman comme un récit d'événements réels documentairement vérifiables.

Collazos estime, en outre, que cette œuvre romanesque qui suscite l'indignation, donne lieu à de fréquentes réflexions sur cette nature qui dévore ou engloutit ses protagonistes...Elle met en exergue la cruauté humaine ; indique du doigt l'homme civilisé du nombre des pirates

qui réduisent les péons en esclavage, exploitent l'Indien et se débattent contre la forêt vierge...

Le critique souligne enfin que le Narrateur présente les hommes de la forêt vierge, divisés en bourreaux et victimes, comme souffrant non seulement de l'implacable immoralité de la cupidité mais aussi d'une nature ennemie, devenue le paysage dominant du roman...

C. *Brocéliande*

Et bien avant ces hispanophones, au milieu du XIII[e] siècle il était naturellement question de la Forêt de Brocéliande avec Chrétien de Troyes qui, dans « *Le Chevalier au lion* », *évoque Brocéliande comme une forêt merveilleuse dont la fontaine est défendue par un chevalier invincible.* »

> *Brocéliande est une forêt mythique de la légende arthurienne, où se déroulent de nombreux récits mettant en scène Merlin, les fées de Morgane et Viviane, ainsi que certains chevaliers de la table ronde. Les textes y situent plusieurs hauts lieux et hauts faits, notamment le val sans retour où Morgane piège les hommes infidèles jusqu'à être déjoué par Lancelot du lac et la fontaine de Barenton, réputée pour faire pleuvoir. Brocéliande serait aussi le lieu de la retraite et de l'emprisonnement ou de la mort de Merlin.* (2)

D. Victor Hugo : promeneur « Dans la forêt » pour « La célébration du 14 juillet »

Chache-chache, nos recherches assidues nous ont amené à, enfin, découvrir que dans le contexte de la *La Légende des siècles* compté—dans son ensemble—comme l'œuvre la plus grandiose de l'auteur des *Misérables,* la *forêt* figurait aussi parmi ses thèmes de prédilection. Au point qu'un critique retrouvant chez lui une conception identique du symbole-forêt ne s'est fait faute de rappeler qu'à une certaine occasion, il a été souligné que :

Ainsi, comme les mystères de la vie et de la mort, l'arbre devient sacré. La forêt constitue dès lors un véritable sanctuaire comme la mythique Brocéliande en Bretagne, ou temple à ciel ouvert, comme la forêt de Dodone chez les Grecs, ou ogresse dévoreuse comme Madré Sylva, la Vorágine de Eustachio Rivera parlant de la forêt vierge. ***On retrouve une conception identique du symbole-forêt chez Victor Hugo : « Les arbres ont autant de mâchoires qui rongent. Les éléments épars dans l'air souple et vivant : (...) tout est bon, la nuit, la mort (...) et la terre joyeuse regarde la forêt formidable manger. »***

(J.-M.SOLOCH, *La forêt symbolique)*

Dans la « Fonction du poète », un Hugo plongé dans son lyrisme proclame :

Je vous aime, ô sainte nature !
Je voudrais m'absorber en vous
Mais dans ce siècle d'aventure,
Chacun, hélas ! se doit à tous !
Toute pensée est une force.
Dieu fit la sève pour l'écorce
Pour l'oiseau les rameaux fleuris,
Le ruisseau pour l'herbe des plaines,
Et le penseur pour les esprits !

Dans « Tristesse d'Olympio », le lyrisme amoureux et la nature sont, chez lui, à l'appareil » :

Les retraites d'amour au fond des bois perdus,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié !

....

Nos chambres de feuillages en halliers sont changés !
L'Arbre où fut notre chiffre est mort renversé;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

....

La forêt ici manque et là s'est agrandie
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent !

....

Et pour donner aussi aux nôtres une idée du patriotisme de l'auteur de la *Légende des Siècles,* il nous plaît d'offrir à leur délectation un extrait de ***La célébration du 14 juillet dans la forêt,*** ce poème de Victor Hugo dans lequel souffle à plein temps ce qu'on pourrait appeler un **lyrisme patriotique**. D'après nous cette offre est plus qu'appropriée dans le contexte d'une analyse des *Arbres musiciens*—d'autant que J.S. Alexis, l'auteur de ce célèbre roman, comptait V. Hugo, l'auteur de la *Légende des Siècles,* parmi les grands créateurs de l'Humanité littéraire dont il se devait de suivre les glorieuses traces dans son rêve de réaliser—lui aussi, à sa façon, selon les ressources que sa foi lui réserve—une «grande épopée mystérieuse, son « poème de l'homme» dans un « monde situé entre l'Éden et les ténèbres.»

Célébration du 14 juillet dans la forêt

Qu'il est joyeux aujourd'hui
Le chêne aux rameaux sans nombre,
Mystérieux point d'appui
De toute la forêt sombre !

Comme quand nous triomphons,
Il frémit l'arbre civique;
Il répand à plis profonds
Sa grande ombre magnifique.

....

C'est le quatorze juillet.
À pareil jour, sur la terre
La liberté s'éveillait
Elle naît dans le tonnerre

Peuple, à pareil jour râlait
Le passé, ce noir pirate;
Paris prenait au collet
La Bastille scélérate.

À pareil jour, un décret
Chassait la nuit de la France
Et l'infini s'éclairait
Du côté de l'espérance.

Tous les ans, à pareil jour
Le chêne au dieu qui nous crée
Envoie un frisson d'amour,
Et rit à l'aube sacrée.

....
Car le vieux chêne est gaulois :
Il hait la nuit et le cloître;
Il ne sait pas d'autres lois
Que d'être grand et de croître.

Il est grec, il est romain;
Sa cime monte, âpre et noire
Au-dessus du genre humain
Dans une lueur de gloire.

Sa feuille, chère aux soldats,
Va, sans peur et sans reproche,
Du front d'Épaminondas
À l'uniforme de Hoche

Il est le vieillard des bois ;
Il a, richesse de l'âge,
Dans la racine Autrefois,
Et Demain dans son feuillage... (3)

E. Avec Jules Supervielle, que s'est-il passé « Dans la Forêt Sans Heures » ? (4)

Une lectrice du site French Today nous a dit récemment qu'« *À l'écart du mouvement surréaliste, la poésie de Supervielle est humaine, souvent inspirée par le monde qui nous entoure et la nature.* »

Ce tournant l'amena, effectivement, apprenons-nous de diverses sources, à se détourner de la voie de l'écriture automatique et de la «*dictature de l'inconscient* tout en s'attachant aux *«acquis de la poésie moderne* préconisés par Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire, etc. s'orientant ainsi vers une poésie plus claire, plus humaine.

Ainsi, « *L'Homme de la pampa* » / « *L'Enfant de la haute mer*», partageait les vues de ses proches qui se demandaient de quelle utilité serait la poésie si elle ne nous aidait à vivre? Supervielle parvenait finalement à être de l'avis de ceux-là qui estimaient que la poésie—loin d'être l'affaire du rêveur idéaliste en quête de sentiers battus—est plutôt l'affaire de l'homme qui *cherche avant tout à se mettre en relation avec lui-même, avec autrui et avec l'univers*...

Et quand nous déclamons avec lui :

Dans la forêt sans heures
On abat un grand arbre.
Un vide vertical
Tremble en forme de fût
Près du tronc étendu.

Cherchez, cherchez, oiseaux,
La place de vos nids
Dans ce haut souvenir
Tant qu'il murmure encore.

Nous nous rendons compte que vraiment le poète / Dans la forêt sans heures, comme le jardinier / forestier se soucie du devenir de l'arbre, comme après l'abattage de l'arbre les oiseaux se soucient de s'enquérir du devenir de leurs nids égarés, détruits ou emportés par le vent. Il pose, à sa façon, le problème de la condition humaine.

F. ***De la forêt symbolique (par la voix de Jean-Michel Soloch)***

Ne pourrions-nous pas partager avec bien d'autres les avantages de tous genres susceptibles d'être tirés de «La Forêt Symbolique » de Jean-Michel Soloch (5), un texte riche en enseignements d'une grande valeur didactique. D'une grande substantialité qualitative, qui jette vraiment de vives lumières sur le symbolisme de la forêt et de l'arbre. Et les éléments majeurs constituant son ossature ne méritent-ils pas d'être précieusement retenus ? :

I. C'est que retraçant l'itinéraire de l'imaginaire des forêts...à la forêt symbolique, ce texte nous rappelle souventes fois que

> *Au cœur d'une forêt omniprésente, l'arbre est devenu un symbole central dans une multitude de sociétés humaines. Par ses racines s'enfonçant dans le sol et ses branches s'élevant dans l'air, il relie la terre et le ciel, la vie terrestre et l'au-delà.*
>
> *Depuis l'origine, le destin de l'homme fut associé à celui des arbres, par un lien étroit et si fort que l'on peut se demander ce qu'il advient d'une humanité qui l'a brutalement rompu. Ainsi, on a coutume de dire : « Les forêts précèdent les civilisations, les déserts les suivent.»*

II. Pour mettre en exergue la richesse de l'arbre en tant que thème symbolique, Soloch se réfère aux données promues par Lévi-Strauss (l'auteur de *Tristes tropiques*), par Mircea Eliade (auteur du *Traité d'histoire des religions et du Mythe de l'éternel retour*), de l'*Échelle de Jacob* (X) (https://fr.wikipedia.org wiki...Bible) qui se réfère au rêve du patriarche Jacob fuyant son frère Esaü).

Et ainsi, J-M. Soloch de nous rappeler que

Dans de nombreuses civilisations existent de nombreux arbres sacrés. Bien souvent au temps jadis, ces arbres étaient dits « au centre du monde. Arbres géants, ils s'élevaient jusqu'aux cieux : les légendes sont nombreuses pour attester que ces « axes de l'univers » traversent les trois mondes...le souterrain avec les racines, la surface de la terre avec le tronc et le ciel avec les branches et les feuilles.

III. Et quand l'imaginaire s'ébranle—dans le contexte ascensionnel de la migration des âmes...

les ancêtres peuvent alors remonter sur la terre de notre soleil pour communiquer avec leurs descendants... Ainsi, comme les mystères de la vie et de la mort, l'arbre devient sacré. La forêt constitue dès lors un véritable sanctuaire comme la mythique Brocéliande en Bretagne, ou temple à ciel ouvert, comme la forêt de Dodone chez les Grecs, ou ogresse dévoreuse comme Madré Sylva, la Vorágine de Eustachio Rivera parlant de la forêt vierge. On retrouve une conception identique du symbole-forêt chez Victor Hugo : « Les arbres ont autant de mâchoires qui rongent. Les éléments épars dans l'air souple et vivant : (...) tout est bon, la nuit, la mort (...) et la terre joyeuse regarde la forêt formidable manger. »

IV. La forêt, souligne Soloch, est un centre de symbolisme et de mystère ambivalent :

Milieu fermé, la forêt peut devenir un lieu d'asile pour les rebelles de la société (cf. Robin des bois), ou un lieu de résistance contre l'oppression (cf. les maquis durant la seconde guerre mondiale). En tant que refuge face à l'injustice du monde extérieur (Foris=« en dehors) la forêt s'ouvre avec bienveillance aux idées alternatives, aux cultures ou idéologies dominantes (cf. le paganisme qui trouve asile dans les bois lors de la christianisation forcée des campagnes, avec ses procès en sorcellerie)

G. *Et, en outre, Bertrand d'Astorg estime, lui aussi, que :*

> *D'autres poètes sont plus sensibles au mystère ambivalent de la forêt, qui est génératrice à la fois d'angoisse et de sérénité, d'oppression et de sympathie, comme toutes les puissantes manifestations de la vie. Moins ouverte que la montagne, moins fluide que la mer, moins subtile que l'air, moins aride que le désert, moins obscure que la grotte, mais fermée, enracinée, silencieuse, verdoyante, ombreuse une et multiple, secrète, la forêt des hêtres est aérée et majestueuse, la forêt des chênes, dans les grands chaos rocheux, est celtique et quasiment druidique, celle des pins, sur les pentes sablonneuses, évoque un océan proche ou des origines maritimes, et c'est toujours la même forêt.*
>
> (Bertrand d'Astorg, *Le Mythe de la dame à la Licorne,* Paris, 1963, pp.455-456). (6)

Notes

1. Oscar Collazos, de La Vorágine : *El Personaje y la Selva,* El Tiempo, 23 aout 2001.
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Broc%C3%A9liande
3. http://www.poetica.fr/poeme-2136/victor-hugo-celebration-du-14-juillet-dans-la-foret/
4. https://player.fm/series/easy-french-poetry-french-today/dans-la-fort-sans-heures-de-jules-supervielle
5. Jean-Michel Soloch, « La Forêt Symbolique », https://naturando.wordpress.com/la-foret-symbolique/
6. Bertrand d'Astorg, Le Mythe de la dame à la Licorne, Paris, 1963.

Huitième partie

Panthéon, images baroques, images merveilleuses et fantastiques, carnaval, rara, et autres manifestations de la culture populaire

Chapitre 39

Le Panthéon des Arbres musiciens : siège de personnages mythiques

Notons tout d'abord que d'après l'Émile Littré dictionnaire de la langue française (tome 5, 1994), « un panthéon est un temple de l'ancienne Rome bâti en forme ronde par Agrippa, gendre d'Auguste, ainsi nommé parce qu'il était dédié à tous les dieux... (1)

Romancier, en contact permanent avec la réalité de son pays (pour parler comme le professeur Yves Antoine), Jacques Stéphen Alexis, ferré en connaissances ethnologiques, anime souvent ses récits du souffle des divinités du panthéon vodou riche en procédés et thèmes de toutes sortes. C'est qu'il est de notoriété que Jak Solèy est doté d'un esprit d'initiative, d'une créativité, d'une imagination formidablement puissante due surtout à ses recherches assidues, à ses explorations constantes du terrain haïtien. Ce qui lui a permis—en l'espace d'un cillement—de faire grande provision des éléments fondamentaux de la culture populaire du pays et de ses responsabilités. Et ainsi, le folklore haïtien, le vodou (la religion populaire d'Haïti)

sont devenus monnaie courante pour l'ami de Papa Bien-Aimé (le patriarche du sanctuaire Nan-Souvenans) pour le collaborateur de Félix Morisseau Leroy, l'animateur du théâtre créole du *Morne Hercule* (à Pétion-ville) et pour le créateur de Bois-d'Orme Létiro, (le vénérable houngan de la région des Lacs des *Arbres musiciens).* Aussi, Jak Solèy possédait-il sur le bout des doigts les moindres détails afférant aux déités du vodou haïtien dont la présence est régulièrement signalée dans ses œuvres romanesques et spécialement dans *Les Arbres musiciens.*

D'ailleurs, l'homme de science, Jacques S. Alexis, disciple de Jacques Roumain (pionnier du mouvement indigéniste, auteur des romans *La Montagne ensorcelée, Gouverneurs de la rosée,* et du travail scientifique, *Le Sacrifice du tambour assòtòr*), admirateur du Dr Jean Price Mars, l'auteur du célèbre essai *Ainsi parla l'Oncle,* Alexis, disons-nous, respectueux des traditions et croyances issues des masses populaires, ne saurait ne pas tenir compte du fait qu'en raison du phénomène du syncrétisme religieux qui a pris naissance en Haïti, « l*a plupart des divinités vodou s'identifient avec les principaux saints de l'église catholique* ».(2)

Aussi pour satisfaire la curiosité intellectuelle de nos chers lecteurs—et surtout les jeunes et les très jeunes—qui jusqu'ici n'ont pas encore eu la chance d'être exposés à l'ethnographie alexisienne, nous nous faisons le devoir d'essayer de reconstituer le catalogue des divinités constituant le wogatwa qui ornent les pages des *Arbres musiciens.*

En effet, à en croire, Jak Solèy, l'un des meilleurs connaisseurs en ethnologie haïtienne, le *wogatwa* des *Arbres musiciens* est peuplé de deux grandes familles de loas (lwa) : les loas grenadiers et les loas chasseurs. Qui sont-ils ?

1. Les loas grenadiers comprennent :

- Mambo Nannan, et son époux Papa Lissa,
- leurs enfants Sobo Naki Dahomey et Badère,
- les dieux de leur suite, Djakata qui n'a droit qu'à trois danses,
- Véléquété, l'unijambiste,
- Zanmandon, le détenteur des clés,
- Kadja Dossous, le secrétaire-général des Loas grenadiers,
- Papa Kiévessou Danlè le juste,
- Chango des tempêtes
- et tous les terribles Ogous de la guerre,
- Clèmèsine Clèmeil, Maîtresse Erzulie Fréda Dahomey. (p.198).

2. Les loas chasseurs qui eux-mêmes comprennent :

- Agouet Arroyo, le maître suprême des eaux et des îles,
- Atchassou Zangôdô, le maître du ciel et sa femme Ayida Oueddo,
- Dorvo, secrétaire des Loas chasseurs,
- Le Damoiseau Blanc que d'aucuns assimilent à Saint-Louis roi de France,
- Loko Azagou, le Loa qui voit loin,
- Maman Sè la maternelle...

Ces divinités montrent toujours une promptitude sans pareille quand il leur faut répondre à l'appel de Papa Bois-d'Orme et de ses enfants toutes les fois que ces derniers implorent leur secours.

Cependant, à côté de ces informations générales sur la composition de ces deux grandes familles de déités, nos lecteurs auront la patience de nous voir, en outre, leur apporter des précisions complémentaires relatives à certaines grandes figures de l'Olympe tant soignée par Jak Solèy. Mentionnons alors :

- **Aguet Aroyo** (Saint Ulrick), Agwe, « le dieu suprême des eaux » (p.333) considéré, dans l'une des grandes sources de documentation disponibles, comme le Neptune-Poséidon de la mythologie gréco-latine, c'est-à-dire « l'esprit de l'Océan et le patron des marins ». Ses couleurs sont le blanc et le vert. Ses symboles : la barque et les avirons.

- À l'occasion de la grande Assemblée des éminents papaloas du pays pour débattre de la position stratégique à observer à l'occasion de la campagne inquisitionnelle que la hiérarchie du clergé breton allait déclencher contre le vodou, la religion des masses haïtiennes, Alexis, metteur en scène/reporter, nous fait voir évoluer, en directe, une belle brochette de divinités (pp.171–172) dans un tableau qui nous rappelle le célèbre plafond de la Chapelle Sixtine de Michel-Ange, ce grand peintre qui—à côté de Shakespeare et de Beethoven—compte parmi les plus grands inspirateurs d'Alexis :

  La grande serviette blanche étalée au beau milieu de la barrière du sanctuaire éclatait immaculée. L'« impératrice », vêtue d'un caraco blanc, les reins ceints d'un foulard bleu, accueillait les arrivants. C'était la plantureuse femme de l'agent des Contributions, Mme Ange Desameaux en personne, hounsi servante de ***Mambo-Nan-nan, la déesse de sagesse et d'azur****, la mère des Loas-grenadiers. Elle leur souhaitait la bienvenue en silence avec une double poignée de main, les pieds nus dans la poussière, puis les conduisait à travers la cour jusqu'aux lieux saints. À quelques pas du temple*

d'Ayizan ***épouse d'Atibon Legba, déesse des eaux douces, des marchés, des portes, et des routes ; la première déesse de l'Olympe orthodoxe arada,*** *brûlait un grand foyer. Près de lui, Dada, la vieille épouse de Bois-d'Orme Létiro, s'affairait. Harmonise tendait son visage aux flammes, des lueurs ardentes incendiaient le tendre et resplendissant visage de l'enfant : rougeurs folles autour du petit nez aigu et fin, blondeur sur les joues gonflées, bleu sous l'amande des yeux et ruisseaux de lumière sur le petit bras maigre et nu enroulé autour de la jambe de Dada.*

*Sous le péristyle qui donne accès à la Maison des Saints, debout, veillait Aristil Dessin, l'« empereur », gardien et décorateur du temple. Vêtu de son meilleur pantalon et d'une vareuse délavée, Aristil, serviteur, « cheval », d'***Atchassou Zangôdô***—qu'en d'autres lieux on dénomme* ***Damballah Oueddo, la couleuvre d'Alada***—*se tenait droit et calme. Les papaloas allaient à lui, leur « batterie » à la main et Aristil les faisait pénétrer dans la salle du badgigan...*

Bois-d'Orme Létiro était assis à terre, juste devant le soba. À sa gauche, il avait son badgigan, « geal » Miracin, serviteur de ***Sobo Naki Dahomey, le dieu à la hache indienne de jadéité*** *et à sa droite, maigre et décharnée, la vieille Clèmèsine Dieubalfeuille, hounsi téméraire, servante d'***Ayizan de Guinée***. Au tour de la vaste salle, contre les murs, étaient rangées les tables des Loas : la table de Mambo-Nannan, recouverte d'une nappe bleue (2), celle de Papa Lissa, celle de Zanmandon, celle de Papa Kiéve-sou Danlé, celle de Loko Azagou, celle d'Atchassou Zangôdô, celle de* ***Damoiseau Blanc****, celle de* ***Kadja Dossous****, celle de* ***la Belle Vénus****...*

Et plus loin, et plus tard (p.324), Jak Solèy brosse un nouveau tableau, un tableau des plus lumineux, dans lequel il met en relief les caractères et les attributs de ses principaux Olympiens :

Le soleil commençait à dépasser la crête échevelée des arbres. Les possédés oscillaient au rythme vertigineux du tambour, les vêtements éclaboussés de sang. Soudain Agouet Arroyo des Eaux, Atchassou la Couleuvre, LoKo Azagou le Lumineux, Le Royal Damoiseau Blanc, Dorvo, le Secrétaire, Ti-Dangni, Azaka Médé, Manman Sè et la multitude des Loas-chasseurs s'élancèrent vers le profond canal d'irrigation qui serpentait vers les champs. Ils s'y jetèrent tout habillés.

- **Ayizan, Notre Dame d'Altagrâce**

C'est sous le signe d'Ayizan, la Grande Ayizan (Grann Ayizan)—la grande marcheuse—et de Legba, dieux tutélaires des masses haïtiennes, que se déroule et se conclut la rencontre des papalwas relative à la campagne d'inquisition déclenchée par les représentants des cultures dominantes contre la religion des masses populaires, partie intégrante de la Culture Nationale.

- Agaou Yèmi (Agawou Tonnè, Agawou Weddo, variantes d'Agawou), est le loa protecteur du sergent Calpin (p.187), bras droit du lieutenant Edgard Osmin.

- **Grande Batala**

« Gran'n Batala : Sainte Anne, la grand-mère de Jésus, la maman de la Vierge Marie. Dans la mythologie haïtienne, elle est considérée comme une entité qui aide les célibataires à trouver un ou une partenaire, sans oublier les couples qui vivotent. Les parents confrontant des problèmes avec leurs enfants, ont souvent recours à sa grande sagesse pour corriger leur trajectoire... »

Elle est la mère spirituelle du sergent Calpin (p.370), et de Papa Bois-d'Orme Létiro (p.371).

- **Parrain Legba** (Saint Lazarre, pp.198–199–205). Par suite de nos recherches, il nous a été permis de comprendre que dans la famille des Legba, on distingue, entre autres :

–Legba Atibon/Saint Antoine de Padoue

–Legba Mèt Baryè/Saint Pierre

–Legba Mèt Kafou/Saint Lazarre

–Legba Nago/Saint Jacques le Majeur

–Legba Ayizan, Legba Evyezo… etc.

- **Ti-Dangni,** le loa enfant, chef de la police de l'Olympe (pp. 187, 195, 196, 199, 200).

En outre :

A. Cousine Déita précise dans La légende des loa du vodou haïtien (Juillet 1993, Port-au-Prince, Haïti) que « AZAKA MÉDÉ est ministre de l'agriculture et maître d'armes ; et AZAKA LIMBA est la bonne mère qui nourrit ses enfants par l'agriculture ».(3)

B. L'ethnologue français Alfred Métraux soutient dans *Le Vaudou haïtien* que :

Dans toute énumération des divinités vodou, la première place doit être réservée à Legba (Atibon-Legba) « dieu qui ouvre la barrière » et qui, à ce titre, est salué avant tous les autres… (4)

Parmi les loa qui règnent sur la nature, celui dont le domaine est le mieux limité est Agoué ou Agoué-taroyo. La mer, sa faune et sa flore ainsi que les bateaux qui la sillonnent et ceux qui vivent de ses ressources sont placés sous sa juridiction.

Ce Neptune haïtien a aussi le trident pour insigne, mais on peut aussi se demander si cet emblème, emprunté à l'antiquité classique, n'a pas été adopté tout récemment sous l'influence des intellectuels qui militent dans le folklore…(5)

En Haïti, dans la plupart des sanctuaires on remarque un bassin plein d'eau placé dans un coin du péji ou

sur l'autel. Il est consacré à l'une des divinités les plus populaires du vodou, Danballah-wédo, le dieu du serpent... Il est très souvent représenté avec sa femme Aïda-wédo sur les fresques murales des houmfò par deux couleuvres qui semblent plonger dans le bassin et par un arc-en-ciel...(6)

Les champs et les travaux agricoles sont du ressort du loa Zaka qui dans le monde divin est « ministre de l'agriculture ». Dieu paysan par excellence, on l'aborde en voisin de campagne et on le traite familièrement de « cousin ».(7)

Cousine Déita nous apprend aussi que :

Les dieux associés à un métier ou à une fonction ne sont pas asservis à des tâches strictement délimitées. On les invoque chaque fois qu'une circonstance semble être de leur ressort, mais on n'hésite pas à rechercher leur aide pour des entreprises qui en bonne logique, ne devraient pas les concerner... [par exemple, Ogou]. Au Dahomey Gou est le forgeron du monde mythique. Le travail du fer ayant beaucoup perdu de son importance en Haïti, il est devenu avant tout un loa guerrier, symbolisé dans les houmfò par un sabre piqué en terre devant l'autel... Ogou a une passion pour le feu. Ses possédés lavent leurs mains dans du rhum enflammé. Les plus exaltés n'hésitent pas à manipuler des barres de fer incandescentes.(8)

On compare habituellement Èzili-Fréda-Dahomey à Aphrodite. Les deux déesses se ressemblent dans la mesure où une jolie maîtresse des Antilles peut évoquer une divinité dahoméenne. Èzulie, comme Aphrodite, appartient au groupe des esprits marins, mais elle s'est dégagée par ses origines pour devenir une personnification de la beauté et de la grâce féminine.(9)

Et que dire de la vidéo du conclave des houngans figurant au septième épisode des Arbres musiciens ?

Oui, au chapitre 7, c'est vraiment la fête. Et la fête est plus que belle, plus que solennelle d'autant qu'elle est innocemment tachée du sang pur d'un sylphe en quête de petit-baume et de basilics : Tonnerre foutre de nos dieux ! Nous tombons sur Harmonise ! Là... « *Monise d'une couleur presque aussi sombre que les cöes sauvages... Beauté naïve, précieuse, champêtre, où revivaient les traits si purs de l'antique peuple Sacatra, puissamment accentués par le chagrin puéril qui lui burinait le visage* » (p.164).

Oui, Monise, la petite fille du patriarche Létiro, est « belle-à-mort ». En plus d'être belle, plus tard elle nous paraîtra plus douce et plus mystérieuse qu'Erzulie Fréda Dahomey quand au fort de la mêlée du jour J du conclave des PAPALWA, c'est sur sa tête que le déca oscillera « *comme un soleil couchant au-dessus d'une mer démontée* » (p.79).

Par cette nuit plus que profonde, « une nuit noire, sidérale, creuse, mousseuse d'étoiles... les papalois (la gent religieuse à la main droite, pure et sans tâche) affluaient, jeunes, et vieux ». Les gangan-djakout, magiciens, féticheurs (la gent à la main gauche tachée de la sueur et du sang des innocents) n'y étaient pas admis. Danger Dossous, le gangan-makout, n'avait alors qu'à aller croupir dans son coin pour se faire ridiculiser bruyamment par *Sò Morphé.*

Sous l'œil vigilant d'Ayizan, la grande marcheuse, une belle brochette de lwa dont Atchassou Zangòdò (alias Danmbala Wédo), la couleuvre d'Alada, Sobo Naki Dahmey, le dieu de la hache indienne de jadéite, Mambo Nannan, Papa Lisa, Zanman-don, Papa Kiévesou Danlé,

Loko Azagou, Damoiseau Blanc, Kadja Dossous, la Belle Vénus, sécurisait le périmètre du sacré conclave. Comme ils le firent, en août 1791 sous la direction de Boukman au Bois-Caïman, en prélude au Premier Janvier 1804.

Ces dieux venaient surtout inspirer les délégués régionaux convoqués par Papa Bois-d'Orme Létiro, à l'occasion du tracer de la ligne stratégique à suivre dans le contexte de la lutte populaire à engager contre le rétablissement de la servitude économico-culturelle conçu par les tenants de la néo-colonisation.

Bois-d'Orme Létiro, le nouveau Boukman, avait, à sa façon, soufflé le lambi de la résistance. Et « Ti-Coq (l'éminent mage des Baradères), Luxamar (le grand-prêtre des Pédernales), Brave Gasson, (le lumineux voyant de la Grande Saline), Frère Capitaine (papaloi de Mata de Peralta) » avaient, au nom de leurs ateliers répondu positivement à l'appel du noble vieillard. Et suivant les directives d'Ayizan, ils ont décidé—quoiqu'il advienne—qu'au lieu de fuir devant les envahisseurs, de « demeurer là où les Loas ont bâti leurs hounforts, parmi le peuple des jardins...» (p.178).

Notes

1. *Littré*, Tome 5, 1994, p.4429.
2. Yves Antoine, *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stéphen Alexis* (p.161).
3. Déita, *La légende des loa du vodou haïtien*, Juillet 1993, Port-au-Prince, Haïti, (pp.29–30)
4. Alfred Métraux, *Le Vaudou haïtien*, Éditions Gallimard, 1958 (p.88).
5. Ibid. p.89.
6. Ibid. pp.91–92.
7. Ibid. p.95
8. Ibid. p.96.
9. Ibid. p.97.

N.B. D'après le *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres : « Le bleu est la plus profonde des couleurs... Le bleu est la plus immatérielle des couleurs : la nature ne le présente généralement que fait de transparence. Le bleu est la plus froide des couleurs et dans sa valeur absolue la plus pure. »* (p.129)

Chapitre 40

Du baroque

Dans *Les Arbres musiciens*, l'action débute dans une atmosphère vaporeuse de feux follets, de faux-semblants, de fluidité, d'incertitude, de merveilleux, de surnaturel et de surréel que l'on pourrait à bon droit qualifier de baroque.

Mais bien avant d'entrer dans le fin fond de ce délicat sujet, ne serait-il pas rationnel, par souci didactico-pédagogique, de faire la lumière sur le mot « baroque » pour permettre à nos lecteurs, surtout aux jeunes, de bien saisir le sens, la valeur sémantique du terme baroque et sa portée à l'époque de sa parution. Car, partant de notre expérience personnelle : lycéen, à l'occasion de nos études littéraires, nous n'avons jamais eu la chance de faire connaissance avec l'importante notion du baroque qui—sans nul doute—nous aurait permis de mieux saisir et situer le contexte, la portée et les éléments constitutifs du classicisme qui nous ont été pourtant enseignés avec tant d'enthousiasme par de brillants professeurs aussi motivés que Me Hannibal Baroulette, ce distingué professeur de lettres (du Lycée Geffrard des Gonaïves), que nous autres, ses étudiants, nous nous enorgueillissions de

compter parmi les meilleurs enseignants du secondaire que comptait—à l'époque—la République d'Haïti.

En somme, sans vouloir faire de la redondance ou du *gran chire*, pour bien parler « d'images baroques », ne faut-il pas, au préalable, préciser la signification du terme baroque en recourant aux lumières des chercheurs qui, au cours des ans, s'étaient donné la peine de prospecter minutieusement le terrain sur lequel ce terme a vu le jour et a évolué.

En effet, traitant de la définition et de l'histoire du mot « baroque », l'*Histoire Littéraire de la France*, tome II, enseigne que :

> *Le mot « baroque » qui vient de l'espagnol « barrueco » a d'abord désigné au XVIe (16e) siècle dans la langue technique de la joaillerie, « une perle de rondeur irrégulière ». Telle est la définition qu'en donne le dictionnaire de l'Académie française de 1694 : baroque, adjectif. Se dit de perles qui sont d'une rondeur irrégulière. Ce n'est que dans l'édition de 1718 qu'apparaît pour la première fois le sens figuré : « baroque » se dit aussi au sens figuré, pour irrégulier, bizarre, inégal. Un esprit baroque, une expression baroque, une figure baroque...*
>
> *Appliquant en 1788 cet adjectif à l'art de bâtir, Quatremère de Quincy écrit : « Le baroque en architecture est une nuance du bizarre. Il en est, si on veut, le raffinement, ou, s'il était possible de le dire, l'abus. Cependant, les doctrinaires du XVIIe siècle, adversaires farouches de tout ce qui n'était pas conforme à l'idéal et aux règles de l'art classique, n'employèrent jamais ce mot. Ils lui préféraient les mots de « gothique, barbare, bizarre » désignant par les excès de fantaisie, d'ingéniosité, la « singularité grotesque » qui leur déplaisait si fort dans cet art appelé depuis « l'art baroque ». Ce n'est qu'à partir de 1860, date à laquelle parut l'ouvrage célèbre de l'Allemand Burckardt : Le Cicérone, que le mot « baroque » devait connaître le succès international.*

Ainsi, appliqué d'abord à un art, qui de l'Italie, allait se répandre, au cours des XVI[e] *et* XVII[e] *siècles en Espagne, en Suisse, au Portugal, en Allemagne en Bohème et ailleurs, le concept de « baroque », a été par analogie, étendu à la littérature.*

Si la France, où s'élaborent les règles et les canons d'un classicisme en voie de formation, puis dominant, s'ouvre peu aux beautés de l'architecture et de la peinture baroques, elle tient en revanche, par son histoire littéraire, sa place dans « le grand concert international de la culture baroque ».(1)

I.

Et dans le même ordre d'idées, au premier tome du *Littré* (Édition 1994, page 450) il est écrit :

Baroque... adj. D'une bizarrerie choquante, [exemple] : Un goût baroque. Un accoutrement baroque. Un style baroque...(2)

En outre, le *Supplément du Littré*, édition 1994, nous informe que :

- *Dans l'Europe occidentale (particulièrement en Italie) du xviè siècle, « le baroque qui qualifie le style architectural et pictural, rejette la rigueur classique naissante pour privilégier la ligne, la courbe, le mouvement, l'ornementation, l'expressivité, l'excès ».*
- *« En littérature, il (le baroque) touche surtout la poésie entre 1550 et 1650 : ses thèmes dominants sont la mobilité, la métamorphose, la domination du décor.*
- *En musique, le baroque connaît son épanouissement après 1750 en Allemagne. Il se caractérise par une richesse d'invention et une ornementation telles que la forme initiale s'en trouve modifiée, et par une infinie diversité d'orchestration. [...] Les cantates de Bach sont le chef-d'œuvre de l'époque de Bach. Tout s'y trouve, tout y est en quelque sorte popularisé...»* (3)

II.

Le premier volume du *Grand Larousse Encyclopédique* (pp.915–916), de son côté précise :

> –**Baroque**. adj. et nom. m. (portug. barroco, perle irrégulière). D'un acte inattendu qui choque : Les Anglais et les Allemands ont de nos gens de lettres des idées les plus baroques (Chateaubriand). Je la trouvais baroque, absurde et grotesque (A. France).
>
> –**Bx-arts.** Style qui s'est développé, aux XVI^è (16e) et XVII^è (17e) en Italie et dans divers autres pays catholiques.
>
> –**Mus**. Terme utilisé par les Anglo-saxons et les Italiens pour désigner la musique de leur pays entre 1600 et 1760 environ.
>
> –**Syn.** bizarre, choquant, étrange…

De son côté, le *Dictionnaire mondial des Littératures…* Larousse précise que :

> *Le baroque désigne moins un mouvement ou une époque, historiquement et géographiquement situés, qu'une manière que la modernité, depuis la fin du XIX^è siècle a de définir certaines formes esthétiques passées qui trouvent dans sa sensibilité une résonance particulière. Le mot s'applique aussi bien à la culture hellénistique qu'au délire psychédélique, à la musique qu'à la littérature et au cinéma.* À l'origine, il désigne, en joaillerie, une perle irrégulière ou une perle mal taillée ; pour Saint-Simon, une entreprise incongrue ; pour l'Encyclopédie méthodique (1788), « une nuance du bizarre. Jusqu'à Wolflin (Principes fondamentaux de l'histoire de l'art, 1915) qui en fait un concept d'esthétique générale (opposant l'art classique linéaire et fermé à l'art baroque pictural et ouvert), le baroque se définit négativement et particulièrement en littérature : il est ce qui n'est pas classique ; il est l'obscur, l'exubérant, le déca-

dent. *Théorisé en Espagne par* Baltazar Gracian *et illustré par la luxuriance de* Gongora, *le baroque anime, en Italie, les subtilités de Marino et l'ironie populaire de* Tassoni, *en Allemagne le pathétique d'*Andreas Gryphius *et l'humour picaresque de Grimmelshausen, en Angleterre les délicatesses de l'euphémisme. Il inspire en France l'hermétisme de Maurice Sceve, les raffinements macabres de Jean de Sponde, la mythologie sensuelle de Théophile de Viau et de Saint-Amant, les violences visionnaires d'Agrippa d'Aubigné. Dans cette perspective, il est lié au jeu idéologique de la Réforme et de la Contre-Réforme et domine de la fin du xvié au milieu du* XVII^{è} *siècles dans les pays de civilisation catholique ainsi que dans les groupes et classes extérieurs à la bourgeoisie (aristocratie, clergé, paysannerie).* Le baroque triomphe dans les poèmes cosmogoniques et métaphysiques, les tragi-comédies, les pastorales, dans la composition des Essais de Montaigne, les premiers poèmes de Malherbe.(5)

Art du reflet et de l'apparence à travers les thèmes favoris de l'eau, du miroir, du masque, à partir desquels J. Rousset a proposé de reconnaître l'esthétique baroque, fondé sur un système d'antithèses, d'analogies et de symétries, le baroque est un art fortement structuré où les métaphores et les périphrases jouent le même rôle que les volutes et les spirales dans l'organisation des volumes architecturaux, tout en assurant par les ruptures de style la présence constante de l'imagination et de la surprise. Prônant la validité morale et artistique de l'artifice contre le naturel, le baroque par cette valorisation du paraître et ce phénomène d'ostentation généralisée, fait de l'expression littéraire à la fois la représentation des apparences et la médiation permettant d'aller au-delà de ces dernières. Robert Garnier et Rotrou jouent ainsi des ambiguïtés du rôle et du masque : l'acteur va à la rencontre de lui-même à travers le drame d'un autre qu'il a d'abord cru incarner pour le jeu d'un moment. ***Qu'il s'agisse de l'acteur ou du héros, le baroque ne connaît que des êtres de métamorphose.***

Et le vertige du déguisement n'est que celui de la vérité : le théâtre espagnol du Siècle d'or, atteste que, si la vie est un songe, le mirage est encore miroir, imago mundi. Le baroque finit ainsi par assimiler l'ostentation à une propédeutique de la perception et l'ornement à l'effacement même du masque (comme en témoignent les débats sur l'éloquence sacrée et le Dicieri sacré de Marino au début du XVIIè siècle) jouant sur l'évidence et l'autonomie du signe, la liberté du geste, l'aptitude à inventer la totalité d'une rhétorique, le baroque est ainsi « la littérature au superlatif, la littérature qui se saisit d'elle-même ».(6)

À noter en passant que, tout en prenant acte du fait que par suite de débats et contestations divers sur plusieurs des aspects constitutifs « du baroque », Eugenio d'Ors (***Du Baroque***, 1935) a retenu qu'il existe « plus de vingt espèces de baroque depuis la préhistoire jusqu'à l'après-guerre de 1914 »[7] ; nous estimons qu'il y a lieu—en attendant que les recherches littéraires viennent projeter de nouvelles lumières sur la question de la permanence du « Baroque »—de retenir les réflexions du courant qui s'efforce de :

localiser étroitement le baroque dans le XVIIè siècle, de le situer entre les dates-charnières généralement admises de 1580–1640. (8)

Notes

1. *Histoire Littéraire de la France,* II. de 1600 à 1775, les Éditions Sociales, pp.84–85.
2. *Littré* tome I, p.450.
3. *Supplément du Littré,* pp.67–68.
4. *Grand Larousse Encyclopédique I,* 1960, (pp.915–916)
5. Ibid. p.918.
6. *Dictionnaire mondial des Littératures...* Larousse, 2002, pp.77–78.
7. *Histoire Littéraire de la France,* II, p.87.
8. Ibid. p.86.

Chapitre 41

Dans l'univers romanesque alexisien : symboles, images, contes merveilleux, illusions, métamorphoses, dans un cadre de culture baroque et populaire…

A.

Alapapòt, le chef de l'auberge (mèt-kay-la) nous prévient que « *justement des fantômes de vapeur tourbillonnent ça et là sur les eaux, fétus d'ombres et de lumières, animant* » du scintillement de la lune-barroco, inégale, curieuse, belle et bizarre. Dans le cadre de ce monde enchanté, le vieux compose, à la bouche musicienne et pleine d'injures affectueuses, pointe du doigt des points rougeoyants en mouvance dans la mer d'un bleu incertain.

C'est que la nuit les chats sont gris. On peut alors « se démêler sans pécher » puisque le fantastique est partout présent. Et *mèt Djòlè a* d'insister fermement à *Lenkwayan* qui n'avait pas voulu le croire :

–...Je te dis que ce sont des loups-garous-brunes !...

–Des loups-garous-brunes ?...

–Quel Nègre couillon, mes amis ! D'où sors-tu ?... Tu n'as jamais entendu parler des loups-garous-brunes ?...

Justement des fantômes tourbillonnent ça et là sur les eaux. » Dans un monde baroque, « les fœtus d'ombres et de lumières animant d'invraisemblables ballets surréels, prennent leurs ébats, blottis les uns contre les autres sous la lune, puis décochent de soudaines pyrotechnies dans la tiédeur nocturne » (pp.9–10).

Et, dès cette entrée en scène, les jeux de miroirs, le trompe-l'œil, le déguisement, la métaphore s'imposent comme éléments du jeu. La chaîne « *aganman* » (1) faisant gloriole aux doigts du griot ou la vareuse sept *koulè* sur le *moun fou,* annoncent que la lune est nouvelle et que la tragédie poétique dont ils font, ce nuit-jour, le récit, se déroule—pour qui le désire—sous les auspices de deux magiciens *pèpè* : Protée et Circé, pas aussi *bon odyansè* que *Bawon Samdi* ou *Gede Nibo bèl gason.*

Bon ! Blague de côté ! Lami *« que sont les loups-garous-brunes ? »*

> *C'est comme les autres loups-garous, des gens comme toi et comme moi, mais qui veulent devenir riches à tout prix. Toutefois, au lieu de faire leurs simagrées aux portes des cimetières, de donner des entrechats aux carrefours, ou de guetter les chrétiens vivants devant les églises, ils pêchent... Le soir venu, tout comme les autres, ils se dévêtissent de leur peau comme un gant, la cachent dans un coin de la maison, derrière le canari ou la jarre d'eau fraîche, puis s'envolent, comme des oiseaux !... Le point de magie qu'ils possèdent leur permet de prendre tout le poisson qu'ils veulent, le plus beau. Ils n'ont qu'à tremper leur queue dans la mer... Oui, leur queue !...* (pp.9–10)

B.

Le romancier nous met au fait qu'une fois la nuit, armé et de son crucifix et de son rosaire, tout fils de Léonie Osmin, la vaillante « Grande Maxiana Jean-Baptiste » qu'il est, à sa sortie d'un dîner chez les Desoiseaux (pp.97–99), le R.P. Diogène Osmin est mis en déroute par un groupe des *Mazanza* peuplant le fameux Portail la Scierie :

> *Près du pont Pierre, Diogène crut voir un troupeau de bêtes à cornes se bousculant à qui mieux mieux. Il balaya d'un revers de main quelques perles de sueur sur son front et avec elles des pensées sacrilèges. Avait-il blasphémé ?... Le troupeau bêlait avec furie. Les chèvres conduites par leurs boucs aux longues barbiches, les chevreaux hauts sur pattes formaient un étrange tourbillon, embarrassant le passage. Diogène se figea sur place. Un tremblement le parcourut, ses jambes flageolaient, aucun son n'arrivait à sortir de sa gorge... Là, contre le parapet, il y avait une forme plus noire que la nuit, dressant dans l'ombre épaisse sa silhouette effilochée. Était-ce le diable dont il avait douté ?... Était-ce sur le tablier du pont le spectre d'Épaminondas Guillaume, géant de près de sept pieds qui, selon ce qu'on racontait, se mettait à tourner sur lui-même, derviche tragique, si un humain s'avisait de regarder son visage d'assassiné ?*
>
> *Diogène hâta le pas dans la rue caillouteuse, les yeux à terre, le dos frémissant, la peur fourmillant ses côtes d'un picotement incessant. Était-ce Lydia Popée, le loup-garou aux longs cheveux, celle qui pouvait apparaître à n'importe quelle heure de la nuit sous l'apparence d'un chat aux yeux enflammés, se muer en truie blanche, s'élancer, devenue orfraie, sur un arbre ou se dissiper en un jet de fumée noire spiralant jusqu'au ciel ? Était-ce là une troupe de macandas, que ce troupeau et l'ombre gigantesque n'était-ce pas un macaquerilleur, un sorcier, dressé sur la tête, jambes et bras en croix ?* (pp.98–99)

Si les loups-garous-brunes, comme Protée, peuvent s'enlever et se remettre la peau, se muer en oiseau, s'ajouter une queue, si Danger Dossous, le prétendu enfant de la Grande Batala, peut comme Protée se métamorphoser en un monumental cochon, par la force que les Esprits de Guinée ont investi en lui, Bois-d'Orme Létiro peut, de son côté, se muer en Circé, pour arracher son masque « au pauvre enfant satanique sans pouvoir » :

> *Sors de ton accoutrement, Danger Dossous ! Sors de ta peau de cochon ! Tant qu'il restera un filet de souffle à Bois-d'Orme il ne sera pas toléré que tu introduises ici tes diableries et tes confréries de sorciers malfaisants. Sors, Danger Dossous ! Viens « compter vaillance » avec moi, si tu l'oses !... Nanti d'une force extraordinaire, Bois-d'Orme frappait à tour de bras le faux animal, ne lui laissant ni quartier, ni retraite. L'étrange cochon roula sur le dos et son ventre s'ouvrit... laissant sortir Danger Dossous ! Il était meurtri de coups, en sueur, tout ankylosé par l'incroyable effort qu'il avait consenti pour frapper l'imagination de ceux qu'il avait entraînés dans son aventure.*
>
> *–Danger Dossous ! Viens que je te démontre que tu n'es qu'un pauvre enfant satanique, sans pouvoir ! Un enfant que je peux tailler de mon fouet ! Viens « comper vaillance » avec Bois-d'Orme Létiro, si tu l'oses !...* (pp.370–371)

Les cas de feinte, de fuite, d'illusion (duplicité d'action) fourmillent dans *Les Arbres musiciens*. Cependant, nous nous contenterons de nous pencher sur les deux cas plus haut cités. Qu'on ne s'étonne pas de voir le motif du masque jouer un rôle aussi important dans un roman de l'envergure, de la nature et de la portée des *Arbres musiciens*, car dans le contexte alexisien il ne peut être que :

le motif le plus complexe, le plus chargé de sens de la culture populaire. Le masque, nous dit Mikhaïl Bakhtine, traduit la joie des alternances et des incarnations, la joyeuse relativité, la joyeuse négation de l'identité et du sens unique, la négation de la coïncidence stupide avec soi-même ; le masque est l'expression des transferts, des métamorphoses, des violations de frontières naturelles [...] ; le masque incarne le principe de jeu de la vie. (2)

La nuit ténébreuse et infernale des loups-garous-brunes et des élus des confréries « Champoèles », « Ouinguebin-dingue », « Makanda », « Chòche », « Zobop »... est le règne de la « feinte », de la dissimulation.

Danger Dossous et ses pairs mettent à contribution les atouts de Circé et de Protée pour masquer leur « être ». Par contraste à cette nuit de diableries, le jour lumineux du joyeux carnaval et du pétulant rara (carnaval paysan) alexisien en est le triomphe de l'ostentation. Dans ce contexte de parade, l'homme du « paroistre » l'emporte sur l'homme de « l'estre » et « le paon met au vent son panache pompeux ». (3)

C.

Au chapitre 8 des *Arbres musiciens,* ne nous est-il pas vraiment donné—à côté de l'instabilité, de la mobilité, de la métamorphose—de faire l'expérience de ce que Jean Rousset considère comme les critères de l'œuvre baroque : la domination du décor, c'est-à-dire la soumission de la fonction du décor.

Carles se frayait à grand-peine un chemin parmi les rassemblements, ne prêtant guère attention au spectacle. Endiablés les danseurs pirouettaient inlassablement au rythme du rabordaille. L'un d'eux dansait, une table toute servie, une table à quatre couverts, entre les

dents. Un major-jonc lança en plein ciel sa baguette de fer-blanc, s'en alla boire un verre sous une tonnelle, puis s'en vint tranquillement rattraper l'engin avant sa chute. Les joueurs d'ogan, de vaccines et de crécelles s'agitaient avec furie. Les ballerines en caracos bariolés « détachaient » infatigablement, déchirant le sol de pas fulgurants. (p.296)

On est alors tenté d'insinuer que dans ce tableau le décor se libère, se prend à vivre par lui-même et tend à proclamer son autonomie. La baguette-de-fer-blanc du major-jonc, les « crécelles », les « ogans », les « vaccines » des joueurs, les « caracos bariolés » des ballerines, en somme tous les constituants du décor, toute cette façade, ne sont plus de simples fioritures. Ils semblent plutôt se convertir en point central du monument. Ils semblent se soumettre les structures de l'œuvre.

Plus loin, Jak Solèy, maître-décorateur, ouvre encore sa boîte de paillettes et de spectacles, avec Carl Osmin comme actif observateur :

Carles chevauchait toujours, mais il s'arrêta malgré lui devant la grandeur du spectacle. Le roi des Laloadis (Rara, Carnaval paysan), véritable papillon de lumière, dansait. Le Soleil comme un Paon faisait la roue. Le jour déclinant faisait son lit. L'alizé tournait en rond et le ciel se confondait avec la terre. Les pieds du roi des Laloadis battaient l'air d'une vibration incessante. Sa tunique précieuse flottait horizontalement dans le vent et sa kandale d'azur (tunique ou robe des petits rois de Carnaval), constellée d'étoiles, se gonflait telle une montgolfière dans l'espace. L'Homme était une oriflamme battante, il était ciel nocturne, il était oiseau, il était libellule, il était ange, il était astre et ses bras gantés de soie étaient pareils à la chevelure des planètes. (p.297)

Ici encore, la vanité décorative s'étale dans toute sa noblesse, sa pompe, sa générosité, sa somptuosité et ses

métamorphoses hautes de sonorités, de couleurs et de vibrations sensitives et persuasives. Le roi des Laloadis, à la fois Paon et Protée à sa façon, est tour à tour papillon de lumière et lumière de papillon ; ciel nocturne, astre et constellation d'étoiles. Car son Soleil est aussi un Paon faisant la roue et son Ciel se confond avec la Terre.

Aussi, estimons-nous que dans ces tableaux, on est bien loin du « réalisme analyste et raisonneur ». On est en présence d'un art indissolublement lié au mythe, au symbole, au stylisé, au héraldique, au hiératique... tout en étant profondément réaliste comme Jak le professe dans *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens.*

Dans ce cadre où l'imaginaire est souverain, le réel, l'étrange, le fantastique, le rêve, le merveilleux et le mystère se donnent la main. Dans un tel contexte, comme Jak Solèy conclut lui-même :

> *Le résultat en est unique : violence, entrelacs de rythmes, naïveté, exubérance, âpreté du ton, agressivité des lignes, végétation de spirales, pathétique du vibrato, joie sauvage du verbe, lyrisme douloureux de la mélodie, exaltation et volupté des couleurs, dissonances et syncopes, sens du mouvement, faste et sobriété du dessin, ornementation enchevêtrée et claire à la fois, démesure et goût de la composition, éléments zoomorphiques et dissymétriquement assemblés, affrontés, pour aboutir à une fleur, à un sentiment humain, à un frisson réel, images concrètes, drues, impudiques même, retours lancinants, percussions monocordes et au milieu de tout cela jaillit l'homme, œuvrant pour son destin et son bonheur.*(4)

D.

Au chapitre huit du roman, le MC de rapporter qu'une fois (une première fois, *nan nwit* (la nuit), Edgard, le militaire, fils de la grande Maxiana Jean-Baptiste (p.187), flanqué du sergent Calpin (Don Quichotte et Sancho Pança) eut à

jouir de sa part de fuite et de parade. En effet, après une cordiale rencontre avec *« son collègue dominicain, le capitaine Raúl Cordero, commandant du camp d'aviation de Gran Sabana »* (p.184), le fougueux lieutenant prit, à cheval, le chemin du retour à Fond-Parisien. Minuit passé, secondé de *son kavalye pòlka* (kidonk Sèjan-kalpen), Edgard pensait battre la route à *tout boulin*, pour aller rejoindre le plus tôt possible sa très chère Dulcinée. Soudain, il :

> *arrêta sa monture et attendit le sergent Calpin. Il avait cru voir des ombres, entendu un froissement de feuilles et peut-être des voix. Le lieutenant voulait explorer les côtés de la route, mais tremblant de peur, le sergent l'en dissuada. Ils dégainèrent leurs revolvers. En effet, tapis dans le fossé, les voleurs les observaient, prêts à couper les jarrets des chevaux, s'ils s'avisaient de quitter la route. Ils poussent par trois fois le cri de la chouette, prévenant leurs compères qui étaient en avant. Gris de peur, le sergent Calpin conseilla d'attendre. Coupant à la discussion, Edgard piqua des deux, suivi à contrecœur par son acolyte, mais au tournant il arrêta brutalement sa monture qui se cabra, hennissante. La bête du sergent venait en trombe, elle prit peur et désarçonna son cavalier. Ce dernier alla choir sur un tas de gravois. Jetant un regard affolant sur l'étrange spectacle qui s'offrait à ses yeux, Edgard sauta à terre pour porter secours à son subordonné. En avant d'eux la route était occupée par un fantastique troupeau de bœufs, une dizaine.* ***Chaque bête portait entre les cornes une bougie allumée.*** *Personne n'accompagnait le troupeau…*
>
> *Le sergent s'était relevé tant bien que mal. Il n'avait pas subi grand dommage, des ecchymoses.*
>
> *–Tonnerre !… Qu'est-ce que c'est que ça !… Je vous avais prévenu, mon lieutenant, j'avais senti du macanda dans l'air !…*

–Que pensez-vous que nous devrions faire ?...

Edgard se retourna brusquement. À quelques pas en arrière il y avait encore des lumières confuses. Ils sautèrent à cheval avec précipitation, puis le consultant du regard, ils pressèrent leurs bêtes. Les bœufs s'écartèrent docilement à leur passage, tandis que nos hommes cramponnés aux crinières de leurs chevaux cravachaient tant et plus. Ils forcèrent la route à travers ce convoi d'animaux fantastiques rangés sur les côtés de la route, leur bougie brûlant au sommet du crâne, les regardant avec de grands yeux doux. La sueur coulait en ruisseaux sur le corps des deux cavaliers. Dans leur panique ils voyaient douze pairs d'yeux fixés sur eux, des yeux humains. Les prunelles exorbitées, le sergent Calpin beuglait des jurons, possédé de son Loa protecteur (Agaou Yèmi). Une bordée de rires sortit du feuillage. Ce fut dans un galop éperdu que les deux cavaliers arrivèrent à Fonds-Parisien. Retrouvant ses esprits, le sergent Calpin dit à Edgard :

–Mon lieutenant, je crois que vous commencez à voir dans quel pays vous êtes ! Nous l'avons échappé belle ! Les yeux voient, mais paix à la bouche !... Et ils se séparèrent.

E.

Té-tèk, tè-tèk ! tégèdèk...! gouyav le senlèmò ! Wi ! gouyab-la cho !...

Une fois, une autre fois, la nuit... papa Bois-d'Orme, fatigué, alité, immobile depuis un couple de jours, croyait que son contrat avec Gaïa (la terre bien-aimée) était déjà arrivé à son terme. Il aurait voulu cependant :

entrer vivant dans l'éternité, mais il était couché dans la suite des heures... […] bientôt la nuit était tellement profonde qu'il perdait conscience de toute réalité, comme de lui-même. Une fanfare de chants de coqs s'éleva à une distance imprécise. Tout à coup le silence sembla

se rythmer, syncopé, clairsemé... Peut-être n'était-ce qu'une illusion, ou le pas des coursiers de la mort ?... mais rien ne survenait. L'instant où son oreille réussit à percevoir quelque chose, il n'eût pu le dire. Le rythme était lointain, à peine perceptible, mais réel.

–...Tè-tèk, tek, tè-tek !...

Bois-d'Orme bougea alors, pour la première fois depuis ces deux jours. Il remua lentement la tête. [...] Il respira profondément et se gratta la cuisse. Le tambour se rapprochait :

–...Tè-tèk, tek, tè-tek !...

Le vieillard se dressa sur les coudes et écouta. Était-ce possible ? N'était-il pas la proie de quelque hallucination ? Il s'assit. Était-il mort ou vivant ?... En cherchant bien, il fallait remonter à des décennies en arrière pour retrouver le souvenir de ce rythme. Il y avait quarante ans, cinquante ans... Ça s'était passé à l'époque cruelle des guerres civiles qui déchiraient le pays. Un certain général Séraphin Dugazon, un « loup-garou » comme il n'y en avait pas un, commandait alors la place... Il avait fallu mener une lutte implacable contre cet important personnage suppôt du diable et dangereux sorcier.

Une nuit, alors que le général Dugazon faisait ses simagrées au milieu d'un carrefour, avec une troupe de « champoèles » de son espèce, Bois-d'Orme l'avait surpris et grâce à son pouvoir magnétique, il l'avait immobilisé dans son attitude satanique. Il était resté là dressé sur la tête, les jambes en croix, jusqu'à midi, tétanisé dans ses affreux oripeaux de « macanda ». Tout le monde l'avait vu. Le jour même, après que Bois-d'Orme l'eût délivré, le général Dugazon s'était enfui de Fonds-Parisien et depuis lors on n'avait plus revu ce « loup-garou », ni lui ni aucun autre « Champoèle » dans la région. (pp.365–367)

Aie, gade non, Frérot ! Au lieu de faire des égratignures à l'âme du moine copiste, pourquoi ne vas-tu pas t'enquérir si Roger Caillois compte vraiment faire figurer les merveilleuses histoires des *Arbres musiciens* au premier volume de l'*Anthologie universelle du fantastique* ?

Chapitre 42

Du Carnaval au Rara

Jak Solèy raffolait du rara et du carnaval d'ordinaire grandiosement pratiqués par les petits et les grands palto de sa ville natale, Gonaïves, où la Bande-méringue, ti-Tato et Tana, gentiment fouettés—en plein jour—par le Nordé, comme des papillons dorés, évoluaient avec *gangans* au soleil, leurs ailes zigzaguant bòisit-bòlaba comme des *mouch avè anzin de kontraryete.*

Tandis que òlon-òlon, à côté de la ronde, la veille, au soir, les grandes bandes, la Branche Aimable (dit Emab Jefra) et la Sainte Rose, évoluaient jalousement—dans un clair-obscur bleuté de flots de paillettes à la gloire de Ti-Mounoun, de Mant Cléante, de Ti-Nonsin, d'Amatè Chéri, d'Anésifò (Ti-Fò), et d'autres dignitaires de nos confréries carnavalesques.

Si aujourd'hui Jak Solèy était encore parmi nous, il aurait battu bravo des deux mains et des deux pieds pour remercier les amateurs des hauts faits de gloire artistique rappelant les performances de Claudius, Badère, Épaminondas qui, au pays du général Solèy, se constituaient en rois du RIRE ou en habiles conducteurs du char du carnaval populaire.

En attendant son retour, son pair ethnologue, le professeur E.C. Paul, spécialiste de la thématique carnavalesque, nous avait informé que :

> *le carnaval une fois terminé par l'apothéose du « brûler », se prolonge [...], par un nouveau cycle de festivités limitées aux milieux ruraux et connues sous le nom de « RARA » ou « oual oua di », corruption de « La loi dit ». Dans le Nord, en allant vers l'Est, d'après Gerson Alexis, il prend le nom de « Papa Rameaux ». La saison, partout, s'étend du mercredi des Cendres au lundi de Pâques, comme pour le carnaval, cette période est coupée en deux dont une de préparation dite des « exercices », du mercredi des Cendres au mercredi saint et l'autre, du jeudi saint au lundi de Pâques. Il s'agit avant tout de groupes de danses fonctionnant pour le divertissement de leurs membres et des populations environnantes.* (1)

Il va sans dire qu'à plus d'un point de vue le Rara est un peu distinct du Carnaval. De l'avis d'Emmanuel C. Paul :

> –*La première distinction à établir entre le carnaval proprement dit et son prolongement « le rara » est que celui-ci est un phénomène de groupe à la différence de celui-là qui est un phénomène de groupe et d'individus.* (2)
>
> –*Le groupe de rara s'appelle aussi génériquement « Bâdé ». Son style d'organisation est le même que celui du carnaval. Dans la majorité des cas, d'ailleurs, partout dans le pays, c'est la bande de carnaval qui se transforme en rara, avec un changement de nom ou pas.*(3)
>
> –*Les ressources de chaque bande consistent en dons ; espèces et nature que font les membres, lesquels permettent de couvrir les premiers frais, puis, les pourboires qu'elles reçoivent à la suite des exhibitions qu'elles donnent. Ils varient de 10 centimes à Gdes. 5.00 dans l'Artibonite. Dans l'Ouest, ils sont donnés à la Reine corbeille et au Major-jonc suivant Gerson Alexis. Mais en général, les recettes sont perçues par le propriétaire*

qui en est le principal bénéficiaire. Il n'a aucune obligation envers les membres qui ne demandent qu'à s'amuser sans nulle idée de profit.(4)

Au chapitre 8 du présent projet, prospectant *Les Arbres musiciens* pour y dépister des éléments du baroque tels que *instabilité, mobilité, métamorphose, domination du décor* signalés par Jean Rousset dans *La littérature de l'âge baroque en France, Circé et le paon,* il nous a plu d'admirer une fois encore en *«vidéo»* avec Carles Osmin le merveilleux tableau ci-dessous, l'original d'une bande de rara en exhibition dans un coin de la région des Lacs tel que dépeint Jak Solèy, ce grand admirateur de Michel-Ange :

Carles se frayait à grand peine un chemin parmi les rassemblements, ne prêtant guère attention au spectacle. Endiablés les danseurs pirouettaient inlassablement au rythme du rabordaille. L'un d'eux dansait, une table toute servie, une table à quatre couverts entre les dents. Un major-jonc lança en plein ciel sa baguette de fer-blanc, s'en alla boire un verre sous une tonnelle, puis s'en vint tranquillement rattraper l'engin avant sa chute. Les joueurs d'ogan, de vaccines et de crécelles s'agitaient avec furie. Les ballerines en caracos bariolés « détachaient » infatigablement, déchirant le sol de pas fulgurants. (p.296)

Établissant la différence existant entre le rara et le carnaval, E.C. Paul, ethnologue, professeur et historien, souligne, comme l'aurait fait l'auteur des *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens,* que :

Nous avons dit que le rara est un phénomène de groupe, mais la bande de rara se distingue de celle du carnaval proprement dit en ce sens que ses participants ne se déguisent pas à l'exception du ou des **Majors-jonc**. *Ce personnage prend l'aspect d'un roi de carnaval. Il porte un costume en deux pièces : pantalon et chemise*

de couleurs voyantes, richement pailletés, des sandales, des lunettes noir-fumées. Dans le cortège, il est devant l'orchestre et précédé par ***le propriétaire et les avant-garde.***

La présence de ces individus est une autre particularité propre aux bandes de rara. Ils tiennent chacun, une longue corde en pite qu'ils claquent bruyamment de temps à autre, particulièrement aux carrefours pour chasser les mauvais esprits, prévenir les attaques magiques contre le groupe afin de préparer le passage à ce dernier.

À part le ***sâba/Sanba*** *et la* ***Reine-Chanterelle*** *(conducteur du chœur) voici enfin l'orchestre composé de « Vaccines, trompes de bambous en un jeu de trois à cinq de diverses dimensions, de tambours, de cornets, de pistons, de clairons, de hochets...*

La base de cet orchestre, ce sont les vaccines aux vibrations si puissantes. Ce sont leurs cadences qui rythment ces marches incessantes appelées à Léogane « la charge aux pieds » et cette danse des reins ou danse-gouiller qui est celle du rara. La foule des participants et quelques marchandes à la queue leu leu forment avec ceux dont il vient d'être question, le groupe dans son ensemble sous la direction du propriétaire-chef...(5)

Sur quoi la réputation d'une bande est-elle fondée ?

Notre folkloriste de répondre :

Une bande (de rara, bien sûr), fonde précisément sa réputation sur la variété et la qualité des tours que le Major-jonc peut offrir. En voici les plus courants. Les jongleurs font tourner le jonc autour des doigts puis, rapidement sans le laisser tomber, autour du corps, des talons à la tête et tout en dansant. Gerson Alexis décrit ainsi les tours qu'il a observés : « Le major-jonc excelle à faire tenir le bâton en équilibre entre deux doigts en le faisant tourner à une grande vitesse et en dansant. Les deux majors-jonc sont des émules, c'est à qui arrive

à exécuter le tour le plus sensationnel et le plus élégant. Il s'agit par un tour d'adresse de débarrasser l'autre de son instrument. [...] (6)

Suivant les informateurs de l'Artibonite :

- *Le major-jonc vraiment fameux peut entrer dans une maison en faisant son jonc suspendu en l'air et le rattraper en sortant.*
- *Il peut jouer son instrument des dents et des pieds.*
- *Il peut se coucher et faire piler dans un mortier placé sur son corps. Il peut passer entre les barreaux d'une chaise.*
- *Il peut se faire enfermer dans une maison et en sortir sans que les portes soient ouvertes.*(7)

N-B. Et le folkloriste (E.C.P.) d'ajouter que :

En dehors de l'épreuve de la chaise que nous avons vu une bande exécuter au Pont-Sondé (Centre de réunion et d'exhibitions pour les bandes de rara dans l'Artibonite), en 1961, le jour du Vendredi Saint, nous n'avons jamais assisté à ces prouesses. D'après les informations qui nous ont été fournies sur place ce sont des choses qu'on ne réalise plus, parce qu'il faut, pour en être capable, avoir des « points » pour cela, c'est-à-dire prendre des engagements d'ordre magique.(8)

Pour ce qui concerne les rapports du Rara avec la religion (particulièrement, ces rapports avec la semaine sainte), après de judicieuses considérations, E. C. Paul en conclut que :

le rara n'a rien de religieux par rapport au rituel de la Semaine Sainte quoiqu'on y relève certains de ses éléments. La présence de ces derniers, écrit-il, doit être expliquée logiquement par la coïncidence dans le temps de ces deux fêtes qui sont d'inspiration différente, par les contacts et les interprétations dus à la coexistence des groupes sociaux qui les observent ou des cultures dont ils relèvent.(9)

Finalement, selon ses estimations, le professeur E.C. Paul est d'avis que « *les exhibitions des majors-jonc jointes aux chants et danses font du rara un véritable théâtre ambulant qui amuse à la fois spectateurs et participants. C'est par ces éléments (d'ordre didactique) que les bandes se distinguent et la compétition qui naît ainsi entre elles, est particulièrement âpre. C'est ce qui explique cet ensemble de croyances, de traditions, de pratiques, de coutumes*... (10)

Avec ces dernières réflexions C. Paul se retrouve, en fait, sur la piste tracée par son collègue Jacques S. Alexis qui, dans son célèbre texte « De la tâche impérieuse de développer le marxisme à partir de la praxis de la révolution haïtienne » estime que :

> *Il nous faudra encourager ces deux grandes écoles d'art populaire que sont les Raras et le Carnaval populaire. Et sauvegarder leur spontanéité sans oublier de rééduquer les hommes.*
>
> *Il nous faudra, dans les campagnes, élargir les concours vespéraux de contes chantés, de devinettes et de jeux folkloriques, les transformer en de larges meetings de hameaux entiers où les musiciens, les conteurs, les chanteurs, les composeurs, les simidors, rivalisaient entre eux, le travail achevé.*
>
> *Il nous faudra y envoyer des écrivains et artistes professionnels lettrés et envoyer au théâtre, aux récitals, aux expositions urbaines nos créateurs populaires.*
>
> *Bien des problèmes théoriques doivent être résolus dans un esprit critique, concret, combattant, armé du sens populaire et progressiste de la Nouvelle Indépendance : problème du symbolique, du merveilleux, de la réalité médiate ou abstraite dans l'art, fonction du tragique, du comique, du sublime, du pathos et du rationnel, question de la contemporanéité et de l'universalité de l'œuvre d'art, problèmes des lois de l'harmonie formelle et plastique, de l'équilibre, du rythme, de la cadence [...],*

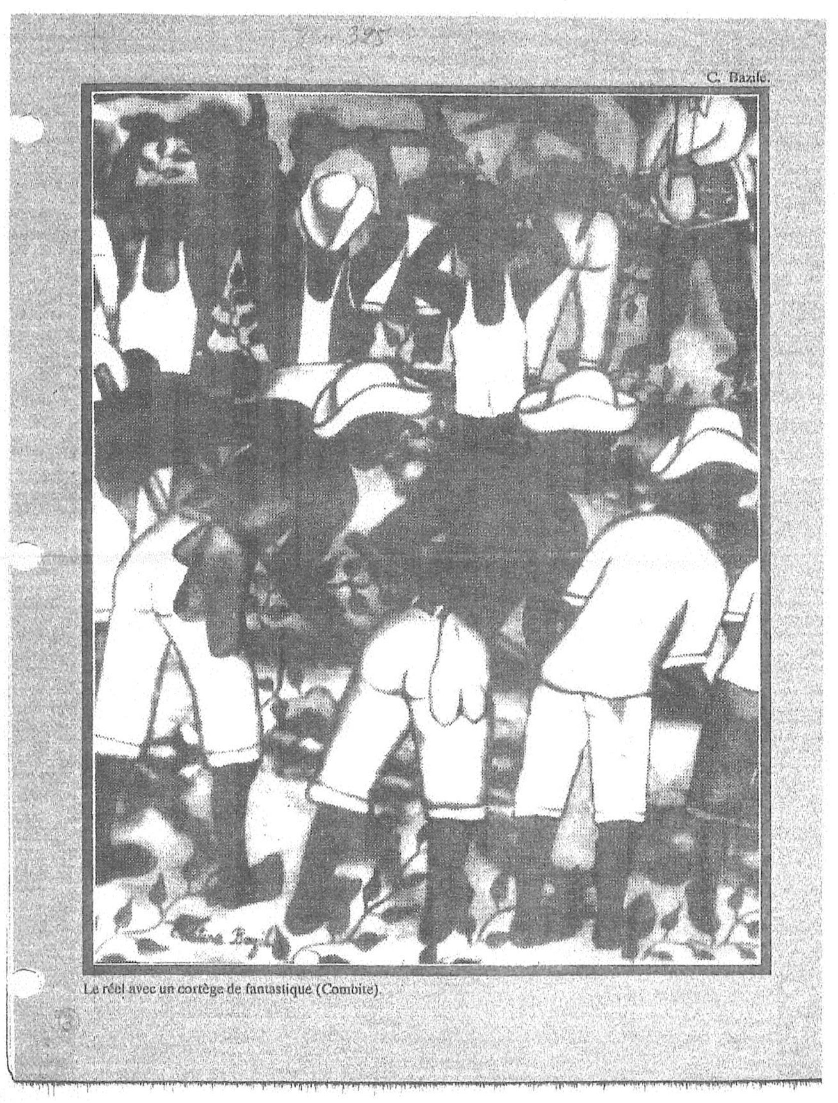
question du héros positif et du héros négatif, présent et à venir de l'œuvre d'art... historique au sens du beau chez le peuple haïtien, etc.

Il est entendu que dans notre pays toutes les écoles artistiques trouvant un public dans le peuple doivent coexister, il n'en est pas moins vrai que l'esthétique marxiste doit jouer un rôle dirigeant dans l'art et la littérature de la Nouvelle Indépendance. Il ne s'agira pas seulement d'assister à l'évolution de l'art, il faudra diriger cette évolution. Nous ne devons pas oublier les remarques finales de Marx dans son Introduction à la Critique de l'Économie Politique : *« À l'intérieur du domaine de l'art lui-même, certaines de ses manifestations importantes ne sont possibles qu'à un degré inférieur de l'évolution de l'art. »*

En prenant connaissance de ces profondes réflexions de J.S. Alexis et E.C. Paul, quelles que soient nos croyances, pourvu que nous soyons dotés d'un minimum de probité intellectuelle, nous admettrons qu'il importe que nous accordions un peu d'attention aux résultats des recherches de ces deux hommes de science (de notre terroir) si nous voulons découvrir bon nombre de nos richesses jusqu'alors inconnues.

Notes

1. Emmanuel C. Paul, *Panorama du Folklore Haïtien* (présence africaine en Haïti), les Éditions Fardin (reproduction) 1978, pp.167–168.
2. Ibid. p.168.
3. Ibid.
4. Ibid. p.169.
5. Ibid. p.177.
6. Ibid. p.171.
7. Ibid.
8. Ibid.
9. Ibid.
10. Ibid. p.172.



Le réel avec un cortège de fantastique « Combite ». (C. Bazile).

Chapitre 43

Tout ce qui est insolite, tout ce qui est étonnant, Tout qui dépasse les normes établies est merveilleux.
—*Alejo Carpentier*

Le Réalisme Merveilleux sous l'optique des *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens*

La terre des Tomas d'Haïti étincelle de merveilles telles que nul passant ne pourrait s'imaginer que la misère, la détresse eurent pu prendre racine dans un pareil décor. De toutes parts fulgurent, fleurissent, s'irisent, embaument, poudroient tant de pièces de féerie que le merveilleux fusent irrésistiblement de chaque parcelle de terre, du ciel, du vent, vraisemblable, vivant, péremptoire.

Faux paradis des hommes, cette île a des accents de grandeur qui autorisent les plus folles équipées du rêve ! (Les Arbres Musiciens)

Dans la vie et dans l'œuvre de Jacques Alexis, il y a deux choses qui sont pour ainsi dire inséparables, ou inextricablement liées : le rêve et la réalité. Sous sa plume

ces deux concepts reviennent constamment...
(Claude Roumain)

L'art haïtien présente en effet le réel avec son cortège d'étrange, de fantastique, de rêve, de demi-jour, de mystère et de merveilleux ; la beauté des formes n'y est pas, en quelque domaine que ce soit, une donnée convenue, une fin première, mais l'art haïtien l'y atteint par tous les biais, même celui de la laideur...

L'art haïtien, comme celui de nos cousins d'Afrique est profondément réaliste ce nous semble quoiqu'indissolublement lié au mythe, au symbole, au héraldique, au hiératique même...

(Prolégomènes à un Manifeste du Réalisme Merveilleux des Haïtiens)

***Et, Vye-granmoun, nous houla-houpons encore dans les colonnes des* Arbres musiciens.**

Octogénaire, il nous plaît encore de *« plezire »*. Pour preuve, nous *houla-houpons* encore gaiement parmi les arbres qui musiciennent au domaine enchanté de *Compère Soleil.*

Quel mal y-t-il à cela? En effet, quand on a du temps à ne pas perdre, n'est-il pas *cool* d'aller rencontrer les loups-garous-brunes pour battre leur ventre et essayer de découvrir les secrets de leur pêche miraculeuse ? En passant, ne serait-il pas vraiment *nice* d'avoir un p'tit mot avec « le terrible barracuda borgne de Saint Louis-du-Sud » pour savoir comment, au juste, ce seigneur des hautes eaux marines traite ses vassaux, les petits poissons-docteurs de son domaine. Tout ça, croyez-moi, plairait à Maître Agoué qui adore infiniment qu'on prenne cas de ses sujets.

Entrer à la Cité Nissage Saget par le « Portail « La Scierie », c'est pour se faire dire comment Manmzèl Léonie (alias *Grann* Maxiana Jean-Baptiste, la mère des frères Osmin),

débite de l'alcool par ci et de la bastonnade par là au R.P. Kervor, le Breton *malpalan* (à la langue mauvaise).

C'est aussi pour s'entendre conter que par une nuit noire d'encre « près du Pont Pierre un troupeau de bêtes à cornes—sous la supervision du spectre d'Épaminondas Guillaume, géant de près de sept pieds... de Lydia Popée, « le loupgarou aux longs cheveux », formant une troupe de macandas et de macaquilleurs—mit en déroute le jeune R.P. Diogène Osmin porteur, comme les corbeaux de Bretagne, d'une soutane noire et d'un crucifix.

Et quid du conteur qui nous enchante tant dans son monde de merveilles ?

Jacques S. Alexis alias Jacques Solèy, l'auteur des *Prolégomènes à un Manifeste du Réalisme Merveilleux des Haïtiens,* vit le jour dans une famille de l'aristocratie noire de son pays. En l'année 1922, en pleine Occupation Américaine. Grâce aux relations sociales de son père Stéphen, un intellectuel de premier rang, promu diplomate en France/Belgique, dans sa tendre enfance, Jacques eut, pendant les vacances d'été, l'opportunité d'être exposé, en France (en Bretagne) aux merveilles de la Nature et du Folklore français. Sans doute, pendant ses séjours en Bretagne (Paimpol, Bréhat) *avait-il assisté en juin, le Jour de la Saint-Jean, à la bénédiction des flots dans le Coureau, en juillet ou en août « aux pardons des flots de Bretagne »*... Quelques passages des *Arbres musiciens* nous rappellent un peu *« les prêtres en chasuble de couleurs éclatantes, les porteurs de bannières au justaucorps galonné de velours brodé d'argent » aussi bien que les bretonnes coiffés de bonnets à brides, ronds et carrés, simples béguins de toile ou édifices compliqués...portant sur leurs épaules les statues des saintes qui protègent les marins.»* mentionnés dans *La France,* Collection Monde et Voyages Larousse 1967, cité in *Jacques Stéphen Alexis, combattant et romancier d'avant-garde* de GJC)

De retour au pays natal, dans ses Paludes gonaïviens, l'enfant, un grand rêveur doublé d'un fervent observateur de la nature et de la vie des Hommes, s'évertua à explorer le domaine de la mythologie de son pays. Et, surtout, de la voix des humbles hommes, femmes et jeunes enfants du pays d'En-Dehors, il avait vite fait d'apprendre les histoires (dont les contes de Bouqui et Malice) du répertoire fantastique haïtien...). Et presque tout ce qu'un enfant curieux aux Pays d'Antoine Nangommier et de Bois-d'Orme Létiro, doit savoir des sylphes et sylphides de l'air, des ondes et ondines de l'eau, des gnomes et gnomides souterrains, des salamandres... etc.

La nubilité littéraire acquise, le Créateur—un brillant romancier continuateur de Jacques Roumain—monta sa tente, entre autres, au domaine du *Réalisme Merveilleux*, un domaine dans lequel le Réel s'associe au Merveilleux ou au Rêve.

Réalisme et merveilleux... deux termes/ thèmes d'une valeur très significative

En général, il est acquis que l'expression réalisme merveilleux s'applique, disent les connaisseurs, aux productions artistiques « *dans lesquelles la représentation est fortement teintée de merveilleux* ».

Et pour plus d'un, on pourrait convenir que quant à l'appellation du texte que le romancier Jacques S. Alexis présenta à l'occasion de la première Conférence internationale des écrivains et artistes noirs, à Paris en 1956, l'auteur s'était probablement inspiré de l'expression *real maravilloso* de l'écrivain Cubain Alejo Carpentier ou de l'expression *realismo màgico* du Guatémaltèque Miguel Ángel Asturias.

N'est-il pas recommandable que dès à présent on retienne, avec la critique Aura Marina Boadas, que «le *realismo màgico* est *un courant artistique qui s'est développé après*

l'Expressionnisme. L'intérêt principal des artistes de ce mouvement était alors de retrouver la vie quotidienne que les expressionnistes avaient attaqué sous les espèces du Naturalisme. » (1)

Et, à noter que, comme l'avait recommandé Carpentier dans le prologue de son roman *Le Royaume de ce monde* (1949), Alexis recommanda dans ses *Prolégomènes* que les impératifs du réalisme social réconcilient avec les caractéristiques de l'art populaire...».

Nous avons en outre retenu après le professeur Maximilien Laroche qui s'interrogeait sur les emprunts d'Alexis à des devanciers, que « Les expressionnistes allemands et les indigénistes hispano-américains parlaient depuis longtemps déjà de « réalisme magique ». C'était alors pour réaliser que le réalisme magique qui pavane chez Gabriel García Marquez (l'auteur de *Cent ans de solitude*) est aussi bien présent dans l'œuvre, de l'écrivain français Marcel Aymé, l'auteur de *Passe-Muraille* (1943), un recueil de nouvelles et de récits fantastiques...

Puis en concordance avec l'air du temps, nous ne nous étonnions pas de voir le réalisme merveilleux caractériser des textes du jeune Jean Giono « comme ses romans de la trilogie du Pan, dans lesquels la narration des faits réalistes est constamment teintée par l'émerveillement de l'auteur. »

En outre, nous ayant convaincu que chacun des deux termes constitutifs de l'expression réalisme merveilleux recèle une grande valeur sémantique, nous nous disons alors qu'il importe de découvrir l'Amérique de chacun de ces termes. C'est que :

A. Réalisme sous-tend : réalité, véridicité... « Au sens le plus large, nous dit Avner Ziss, le réalisme désigne la représentation véridique de la vie ». Et se situant sur les positions de l'auteur des *Éléments d'esthétique marxiste*, l'équipe du *Dictionnaire mondial des littératures* reconnaît

elle aussi que « Le réalisme se définit dans les diverses esthétiques littéraires, comme la production la plus fidèle de la réalité ». Ce qui semble nous autoriser à soutenir qu'au domaine du Réalisme on est en plein dans l'univers de la réalité, dans le monde du Réel.

Aussi, les tenants de la méthode réaliste (du Réalisme Socialiste), comme Jak Solèy, loin de se reposer—dans l'éventualité de la production artistique—sur des abstractions subjectives, s'en tiennent plutôt à la véracité de la représentation, à la concordance de l'art avec la vie. Et par ainsi, l'auteur des *Éléments d'esthétique marxiste* estime-t-il que :

> *La réalité tangible, prise dans les manifestations essentielles et interprétée par l'artiste sous un angle idéologique et esthétique, à partir d'une conception du monde découlant des conditions de la vie historiques concrètes du peuple, tel est le fondement de la conception réaliste de la vie en art… Engels, nous apprend Ziss, en a donné une définition célèbre : « Le réalisme, à mon avis suppose, outre l'exactitude des détails, la représentation exacte des caractères typiques dans des circonstances typiques. L'art réaliste constitue l'analogie artistique de la vie elle-même. Voilà pourquoi la méthode réaliste exige de l'artiste qu'il s'oriente vers le réel et l'aide à donner une peinture véridique de la vie, parfois même en dépit de ses sympathies et antipathies subjectives. La force de la méthode réaliste se reflète dans le fait qu'elle a souvent aidé dans une grande mesure les artistes à surmonter les limites de classe et à fournir des représentations profondes, exactes et véridiques de la vie en dépit même de leurs préjugés de classe. C'est en ce sens qu'Engels parlait du grand triomphe du réalisme, dans l'œuvre de Balzac, lequel, malgré ses préjugés politiques, en fut amené à voir la chute inéluctable des aristocrates chers à son cœur et à les représenter comme des gens indignes d'un meilleur sort.* (Ziss, pp.226–227)

Ici on est loin des partisans de **l'antiréalisme** qui préconisent, dans le contexte de la production artistique,

> *un isolement face à la vie populaire et à ses problèmes aigus... la profanation des idées de l'humanisme et le ravalement de l'homme, par le rejet de la haute mission de l'artiste.* (Ziss, p.228)

B. Et maintenant, quid du Merveilleux ?

I.

Par souci de documentation, il nous plaît en premier lieu, de mentionner le point de vue d'Henri Bénac, l'auteur du *Nouveau vocabulaire de la dissertation des études littéraires*, apparenté à celui de Roger Caillois, l'auteur de *l'Anthologie du fantastique* (V.1 et 2) deux tenants du point de vue classique.

De l'avis de ces deux connaisseurs : « suscitant la surprise, l'étonnement, le Merveilleux—loin de conduire à la Réalité, au Naturel—nous installe, selon les circonstances, ou dans le fantastique, ou dans le féerique, qui donc dans le surnaturel. C'est-à-dire il nous installe dans un univers d'irréalités ou dans un monde organisé par des lois qui ne sont pas celles de notre monde, le monde du réel.

Aussi, qu'on ne s'étonne pas de voir ces confrères, engagés sous le même angle, souligner que : « les personnages du monde merveilleux appartiennent à une société artificielle et figée, où ils sont définis par leur place (le Roi, la Reine, le prince charmant...) Comme autre caractéristique du Merveilleux, Benac aussi bien que Caillois souligne que « Si, dans certaines cultures, les fées occupent le devant de la scène, on y trouve aussi des ogres ou autres monstres (dragons, trolls...), des animaux qui parlent, comme le loup du Petit Chaperon rouge ou le Chat botté... »

En outre, s'inspirant des données fournies par Chapelain, un de ses devanciers du XVIII[e] siècle qui s'était penché sur la problématique du merveilleux, l'auteur du *Nouveau vocabulaire de la dissertation des études littéraires* a retenu que le Merveilleux éveille :

–*Tout ce qui soulève l'admiration par la surprise.*

–*Le Merveilleux a lieu par les accidents quand la fable* est soutenue par les conceptions et par la richesse du langage seulement, de façon que le lecteur laisse la matière pour s'arrêter à l'embellissement.* »

Et, finalement H. Bénac a pu constituer un catalogue des principaux types de Merveilleux en cours dont nous en tirons quelques uns :

–**Merveilleux païen** : celui qui fait intervenir les dieux de la mythologie.

–**Merveilleux chrétien** : celui qui fait intervenir le surnaturel du christianisme.

–**Merveilleux allégorique** : celui où l'on personnifie des facultés ou des sentiments (ex. le fanatisme) qui participent, comme des êtres, à l'action. (Henri Bénac p.122)

Et il n'est pas superflu de rappeler avec Roger Caillois, l'auteur de l'*Anthologie du fantastique* (V.1 et 2) que :

L'univers du merveilleux est naturellement peuplé de dragons, de licornes et de fées; les miracles et les métamorphoses y sont continus ; la baguette magique, d'un usage courant ; les talismans, les génies, les elfes et les animaux reconnaissants y abondent ; les marraines sur-le-champ, exaucent les vœux des orphelines méritantes. En outre, ce monde enchanté est harmonieux, sans contradiction, pourtant fertile en péripéties, car il connaît, lui aussi, la lutte du bien et du mal ; il existe

de mauvais génies et de mauvaises fées. Mais, une fois acceptées les propriétés singulières de cette nature, tout y demeure remarquablement stable et homogène. (Roger Caillois 1, pp.8–9)

II. Et comment Jacques S. Alexis, l'auteur des *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens* approche-t-il la problématique du Merveilleux ?

Dans le célèbre essai présenté en 1956 à Paris, à l'occasion du premier Congrès des Écrivains et Artistes Noirs, Alexis définit ainsi le Merveilleux :

> *Qu'est-ce donc le Merveilleux sinon l'imagerie dans laquelle un peuple enveloppe son expérience, reflète sa conception du monde et de la vie, sa foi, son expérience, sa confiance en l'homme, en une grande justice et l'explication qu'il trouve aux forces du progrès ?*
>
> *Le Merveilleux implique certes la naïveté, l'empirisme sinon le mysticisme, mais la preuve a été faite qu'on peut y envelopper autre chose. Quand le grand peintre qu'est Wilson Bigaud a peint le tableau intitulé* Le Paradis Terrestre *il a utilisé tout un Merveilleux, mais n'est-ce pas la manière dont le peuple haïtien conçoit un temps de bonheur que le peintre a exprimé ? Regardez tous les fruits qui s'accumulent en grappes sur la toile, ces masses touffues et colorées, tous ces animaux splendides, tranquilles et fraternels fauves inclus, n'est-ce pas le rêve cosmique d'abondance et de fraternité de ce peuple qui souffre toujours de la faim et du dénuement ?...*
>
> *Quand dans sa pièce Rara Morisseau Leroy montre un homme qui meurt pour son droit à un jour de fête dans la grisaille des jours de labeur, des paralytiques qui se lèvent et dansent, des muets qui se mettent à chanter quand, après la mort des héros, le peuple raconte qu'ils parcourent la région, dansent sans cesse, quand on voit ces revenants, personne ne s'y trompe n'y donne*

une signification mystique et chacun y voit l'incitation à la lutte pour le bonheur. Naturellement il faut toujours faire mieux, et les combattants d'avant-garde de la culture haïtienne se rendent compte de la nécessité de transcender résolument ce qu'il y a d'irrationnel, de mystique et d'animiste dans leur patrimoine national, mais ils ne croient pas qu'il y ait là un problème insoluble. Ils rejetteront le vêtement animiste qui cache le noyau réaliste, dynamique de leur culture, noyau chargé de bon sens, de vie et d'humanisme ; ils remettront sur ses pieds ce qui marche trop souvent sur la tête, mais ils ne renieront jamais cette tradition culturelle qui est une grande et belle chose, la seule qu'ils possèdent en propre. De même il n'est pas question pour aucun peuple de renier l'art religieux ni les œuvres influencées par une conception mystique de la vie, les hommes de culture haïtienne sauront dans une voie dynamique positive et scientifique, une voie de réalisme social, comprendre toute la protection humaine contre les dures réalités de la vie, toute l'émotion, le long cri de lutte, de détresse et d'espoir que contiennent les œuvres et les formes que leur a transmises le passé...

En outre, Alexis convient que « le réalisme social conscient des impératifs de l'histoire prône un art humain par le contenu mais absolument national par sa forme. Cela veut dire que les « pseudos » nationalistes de la culture, vrais cosmopolites, vrais apatrides, n'ont rien à voir avec l'homme de notre temps, rien à voir avec le progrès, donc rien à voir avec la culture...»

Alors, dans quel sens les artistes haïtiens ont-ils utilisé le Merveilleux ?

Répondant à cette question, avec son éloquence coutumière, Jak Solèy nous dit :

Les artistes haïtiens ont utilisé le Merveilleux dans un sens dynamique avant de se rendre compte qu'ils

faisaient du Réalisme Merveilleux. Peu à peu nous, nous sommes devenus conscients du fait. Faire du réalisme correspond pour les artistes haïtiens à se mettre à parler la même langue que leur peuple. Le Réalisme Merveilleux des Haïtiens est donc partie intégrante du Réalisme Social, sous la forme haïtienne il obéit aux mêmes préoccupations. Le trésor de contes, de légendes, toute la symbolique musicale, chorégraphique plastique, toutes les forces de l'art populaire haïtien pour aider la Nation à résoudre les problèmes et à accomplir les tâches qui sont devant elle. Les genres et les organo(n)s occidentaux légués à nous doivent être résolument transformés dans un sens national et tout dans l'œuvre d'art doit ébranler cette sensibilité particulière des Haïtiens, fils de trois races et de combien de cultures.

Pour plus de précision, rappelons que dans son texte « Où va le roman ? » Jacques Alexis met en relief que « la merveille est le vêtement dans lequel certains peuples renferment leur sagesse et leur connaissance de la vie. Pour notre peuple, écrit-il, les vents, les fleuves, les saisons, les éléments sont des personnages vivants qui interviennent dans la vie des hommes… Si le roman doit être action, l'esprit du réalisme fait obligation de tenir compte des caractéristiques nationales semblables. En vidant les mythes de leur contenu métaphysique ils peuvent servir à l'édification de la conscience des hommes. Il faut les étudier et en les mettant en scène on devient capable de mieux traduire le mouvement et les aspirations de certaines sociétés.

Ce compte réglé, en résumé quels sont les principaux objectifs du Réalisme Merveilleux chez Jacques S. Alexis ?

Jak Solèy de répondre, avec son assurance coutumière, que le Réalisme Merveilleux se propose :

1. de chanter les beautés de la patrie haïtienne, ses grandeurs comme ses misères, avec le sens des perspectives grandioses que lui donnent les luttes de son peuple et la solidarité avec tous les hommes ; atteindre ainsi à l'humain, à l'universel et la vérité profonde de la vie.
2. de rejeter l'art sans contenu réel et social ;
3. de rechercher les vocables expressifs propres à son peuple, ceux qui correspondent à son psychisme, tout en utilisant sous forme nouvelle, élargie, les moules universelles, en accord bien entendu avec la personnalité de chaque créateur ;
4. d'avoir une claire conscience des problèmes précis concrets, actuels et des drames réels que confrontent les masses, dans le but de toucher, de cultiver plus profondément, et d'entraîner le peuple dans ses luttes.

En fonction des disciplines particulières bien des aspects devront être précisés, mais seule une discussion approfondie nous permettra de serrer de plus près la vérité. Ce n'est pas une tâche facile que de progresser dans la voie de ce réalisme-là. Bien des tâtonnements, bien des erreurs nous attendent, mais nous saurons même tirer parti de nos échecs pour arriver le plus vite possible à ce qui se profile déjà devant nos yeux. Le travail décidera de tout le reste. (*Prolégomènes in Dérives*, pp. 50–52)

L'appréciation d'Aura Marina Boadas

Très active dans la campagne pour l'élucidation des paramètres constitutifs du thème « merveilleux », l'auteure de *Le « Réalisme Merveilleux » dans l'œuvre de Jacques Stéphen Alexis / Littérature caraïbéenne comparée passe* au peigne fin les objectifs plus haut signalés. En cette occurrence, elle précise ou renforce en stipulant, entre autres, que :

–Alexis reconnaît à l'écriture du « réalisme merveilleux » la capacité de montrer la vie du peuple haïtien, de chanter les moments de gloire ainsi que les moments sombres. Il est ainsi possible d'atteindre l'âme humaine et de toucher l'homme universel.

Et, ce faisant, d'après la critique Aura M. Boadas, Alexis rencontre le Cubain Alejo Carpentier (*La latinoamericana en vistu-peras de un nuevo siglo...*) et le Guatémaltèque Miguel Ángel Asturias *(El Gran Lengua)* qui, en tant que romanciers optant pour *l'écriture merveilleuse*—jouent aussi le rôle de chroniqueurs de leur peuple et de leur temps.

–En deuxième lieu, l'auteure de *Lo barroco en la obra de Jacques Stéphen Alexis* nous porte à retenir que :

Alexis rejette violemment l'art qui se suffit à lui-même et dont le but est de se livrer à des expérimentations purement formelles. Les œuvres du « réalisme merveilleux »concèdent une place à l'aspect social et, en conséquence, au réel.

Et elle se soucie d'ajouter que « *Moins violent qu'Alexis, Alejo Carpentier considère aussi que l'art doit s'occuper du milieu social dont l'artiste est issu.* D'après elle, ils (Alexis, Carpentier, Asturias sentent *tous les trois le besoin d'être le porte-parole et les conducteurs de leur peuple. Ces écrivains engagent leur parole, (leurs écrits) et leur action. Leurs œuvres ne sont pas de simple transcription d'une inspiration, elles sont l'exposé d'un projet raisonné qu'ils soutiennent activement.* (3)

–En troisième lieu, Boadas nous rappelle qu'«Alexis propose une recherche formelle mais toujours subordonnée au réel. Il faut que l'artiste parle la langue du peuple et que simultanément il parvienne à introduire des nouveautés, des changements.» D'autant plus que Jacques nous dit lui-même dans une lettre à Jacques Lenoir (Paul Laraque) citée quelque part par Michael Dash :

Il faut que l'écrivain et l'artiste trouve une forme qui corresponde au son de sa propre voix, mais encore qui soit intelligible pour le peuple qu'il chante, qui corresponde à la symbolique de la vie…Il doit courageusement inventorier le grenier des formes traditionnelles [sic] pour trouver celle qui correspond à son génie particulier…Ils doivent prendre dans le trésor des formes populaires non encore élevées au rang d'œuvre d'art, les formes susceptibles portées à la hauteur de moules esthétiques.

–En quatrième lieu, professeure Boadas retient que : « *Le dernier aspect du «réalisme merveilleux » soulevé par Alexis concerne le problème de l'engagement social… Pour sortir les gens de leur nostalgie, de leur attitude de soumission et d'acceptation totale face aux événements, pour encourager une attitude responsable de leurs lecteurs, Alexis plaide en faveur d'une littérature engagée qui présente de nouvelles solutions, de nouveaux modèles d'action qui puissent favoriser l'évolution des sociétés vers une plus grande liberté.*

Et ce sont là des traits que notre grande chercheuse retrouve chez Asturias et Carpentier, deux écrivains engagés (l'un de l'Amérique latine, l'autre des Antilles comme Alexis)—dont les peuples ont subi les horreurs de l'esclavage et de la colonisation. Eux aussi, comme Jak Solèy. Ils ont compris que les écrivains et artistes de leur aire se doivent, par leurs œuvres, de créer un environnement favorable à la libération et au développement culturel de leur peuple.

Aussi, comprenons-nous que dans le contexte de son engagement dans l'*écriture merveilleuse* Jacques S. Alexis puisse faire grand usage d'un lexique fourmillant de mots et d'expressions créoles aussi bien que d'images et symboles relevant du parler / langage populaire.

Quid de la pratique du merveilleux dans l'univers merveilleux de Jak Solèy ?

Nombreux, très nombreux sont les éléments du merveilleux pavant l'univers romanesque de Jacques S. Alexis. On en trouve de toutes les couleurs, de toutes les catégories et espèces. Et ils ressemblent parfois, tête coupée, à ceux signalées par H. Bénac (*Nouveau dictionnaire de la dissertation et des études littéraires* et Roger Caillois dans son *Anthologie du fantastique.*

* Dans ***Compère Général Soleil*** (le premier roman) :

A.

À la page 129 nous apprenons que :

> *Partout, devant les cases, le monde est réuni, tirant des contes chantés parmi les yeux écarquillés des enfants. Le soir, tout le monde redevient enfant à la campagne. Bouqui, Malice, les petits êtres fantastiques dont les silhouettes falotes sont visibles dans l'ombre, louent mille petits drames sanglants et risibles sous les tonnelles. Sous leurs yeux la tortue monte à cheval, le tigre va faire sa demande en mariage, le mancenillier danse avec la lune dans ses bras... Chaque brin d'herbe est aussi homme que la rivière est femme ; l'Oiseau-moqueur, le Nuage, le Roi, le Paresseux. Compère Lapin sont à aimer, parler, haïr dans une clarté de légende et l'enchevêtrement de la forêt qui vit et vibre.* (CGS, p.129)

Et nous pauvres auditeurs, nous crions alors : « C'est fantastique ! »

B.

–« Cric ?...

–« Crac !...

Au cours de la veillée de Grann Chouboulout, Almanor nous conte l'histoire *de la pauvre petite bourrique blanche, qui avait un maître méchant, méchant... Et chaque jour, pour n'importe quoi, il la battait, et à chaque fois la pauvre petite bourrique blanche se mettait à chanter :*

> *Waya*-waya, le bâton est amer ! Waya-waya, la bourrique blanche a du chagrin ! Waya-waya le maître est méchant, Waya-waya ! (p.220)

Tout ça nous fait mal au cœur et nous porte à nous plaindre... « C'est dramatique ! » ou « C'est tragique » ! Quoi ?...

* Aux *Arbres Musiciens* (le deuxième roman), la Belle Merveille est sur tous les fronts, et sur toutes les coutures.

Dans l'univers merveilleux de Jak Solèy—surtout, dans la pawas/paroisse des *Arbres musiciens* qui est pire qu'une Tour de Babel, *fanm kon gason pa kanpe.* Au constat des merveilles, ils s'interrogent comme on fait dans notre cher Rapoto :

> *–Bi kajay ? Sak pase ? Watappenn ? Kèl nouvèl ? ¿ Que te paso, ti Soso ?*
>
> *–Merde, alors ! Ici, c'est plus qu'une tour Vermeille ! Plus qu'un manteau d'Arlequin ! Plus qu'une chemise maldyòk do touni. Plus qu'une robe kaliko byen fagote dekouzi devan-dèyè.*

C'est dire que la thématique de ce second roman est multiple, polyvalente, fleurie, variée, joyeuse, pimpante, piquante, hardie, agaçante, provocante, odorante, chuchotante... Que sais-je ?

> *Au seuil de cette épopée populaire, nous nous colletons aux « loups-garous-brunes, des gens comme toi et comme moi, mais qui veulent devenir riches à tout prix... Toutefois au lieu de faire leurs simagrées aux*

portes des cimetières, de donner des entre-chats (petits sauts) aux carrefours ou de guetter les chrétiens vivants devant les églises, ils pêchent. Le soir venu, tout comme les autres, ils se dévêtissent de leur peau comme d'un gant, la cachent dans un coin de la maison, derrière le canari ou la jarre d'eau fraîche, puis s'envolent comme des oiseaux!... Le point de magie qu'ils possèdent leur permet de prendre tout le poisson qu'ils veulent, le plus beau. Ils n'ont qu'à tremper leur queue dans la mer... Oui, leur queue... » (pp.9–10)

Prenant connaissance du fait que des hommes sont dotés du pouvoir de se débarrasser de leur peau, de se muer en oiseaux, nous estimons que dans un cas pareil, il s'est produit une intervention de l'insolite occasionnant une rupture avec le naturel qui régule le monde réel. Alors, nous frissonnons et concluons : « *Ce n'est pas naturel ; c'est magique* » !

Plus loin, bien loin d'ici, nous rencontrons—dans la catégorie des personnages atypiques du règne animal—le terrible barracuda borgne de Saint-Louis du Sud qui *« passe en revue des petits poissons-docteurs qui, infatigablement poursuivent leurs colloques académiques, picorant les ramures... »*

Peu après, le frisson nous reprend en voyant Gonaïbo s'en aller, accompagné de Zep, sa couleuvre qui fait battre très fort le cœur aux gens apeurés de son village. Car à leur Athénée il est professé que *le serpent symbolise la mort.*

Les saints catholiques, auxquels, les Filles du Tiers Ordre de Saint François, sous la férule du Père Osmin, rendent des honneurs, ne semblent-ils pas donner au Merveilleux l'allure de ce que H. Bénac dénomme **Le Merveilleux chrétien ?**

Les divinités, les lwas (chasseurs et grenadiers), sous la conduite d'Ayizan, la Grande Marcheuse, qui monte la garde... le chœur des Hounsi de la Remembrance qui aide

l'Honorable Bois-d'Orme Létiro à rendre gloire à l'Afrique Éternelle, donnent-ils vraiment, ici, au Merveilleux l'allure de ce que, dans sa nomenclature, Henri Bénac appelle **Le Merveilleux païen ?**

Les mythes, les entités extra-terrestres, les spectres, les fantômes, comme ceux de Guillaume Épaminondas, du général Séraphin Dugazon, de Lydia Popée (pp.98–99), ne relèvent-ils pas du Merveilleux ? Et quand ils entrent en action, ne nous portent-ils pas à dire : « **C'est fantastique** » !

Et qu'en est-il de la rencontre nocturne et bizarre du R.P. Diogène Osmin, près du pont Pierre, avec un groupe de *Mazanza* (du fameux Portail la Scierie) manipulant un troupeau de bêtes-à-cornes ? (ibid.) Et qu'en est-il du fantastique troupeau de bœufs qui, en pleine nuit—portant chacun entre ses cornes une bougie allumée—obstrue la route au lieutenant Osmin (accompagné du sergent Calpin) trop pressé d'aller rejoindre sa Dulcinée, après sa fructueuse visite au capitaine Raúl Cordero au camp d'aviation de Gran Sabana ? (p.184)

Sous une optique confinant au Baroque... nous avons entendu Papa Bois-d'Orme, le saint Homme, ordonner :

> *Sors de ton accoutrement Danger Dossous. Sors de ta peau de cochon. Tant qu'il restera un filet de souffle à Bois-d'Orme il ne sera pas toléré que tu introduises ici tes diableries et tes confréries de sorciers malfaisants...*
>
> *...L'étrange cochon roula sur le dos et son ventre s'ouvrit... laissant sortir Danger Dossous ! Il était meurtri de coups, en sueur tout ankylosé par l'incroyable effort qu'il avait consenti pour frapper l'imagination de ceux qu'il avait entraînés dans cette aventure.* (pp.370–371)

N'en croyant pas nos yeux et nos oreilles, nous exclamons alors : «***Dis! mais... mais...! c'est incroyable !***

Puis, au chapitre 8, le créateur nous montre Carl Osmin qui dans un cadre baroque se fraie un chemin parmi

acteurs et assistants d'une bande de Rara. « Endiablés les danseurs pirouettaient inlassablement au rythme du rabordaille. L'un d'eux dansait, une table toute servie, une table à quatre couverts entre les dents. Un major-jonc lança en plein ciel sa baguette de fer-blanc, s'en alla boire un verre sous une tonnelle puis s'en vint tranquillement rattraper l'engin avant sa chute ». Étonnés, surpris, nous disons alors : « **C'est merveilleux** » !

Dans l'univers merveilleux de Jak Solèy la nuit ténébreuse et infernale est le temps des loups-garous brunes et des Confréries « Champoèles », « Ouinguebondingues », « Makandas », « Chòchés », « Zobop » ...pratiquant la métamorphose, la feinte, la dissimulation à l'enseigne de Jean Rousset (l'auteur de *La Littérature de l'âge baroque en France, Circé et le paon,* Librairie José Corti, 1954). Toutes les performances retrouvées dans l'univers merveilleux de l'auteur de « *L'inspecteur d'apparences* » (un célèbre conte de J.S.A. publié au deuxième volume de l'*Anthologie du fantastique* de Roger Caillois (pp.287–311) prouvent vraiment que ce dernier n'a rien à envier aux créateurs des autres cultures.

Aussi, partageons-nous l'opinion des Nôtres qui soutiennent que comme les Gouverneurs de la rosée de Jacques Roumain, l'origine du deuxième roman d'Alexis peut être située dans le contexte de la lutte menée— après la parution de l'ouvrage *Ainsi parla l'Oncle* de Jean Price-Mars—par le *Mouvement Indigéniste* qui préconisait l'avènement en Haïti d'une nouvelle culture en réaction contre celle reçue en héritage de l'ancienne Métropole. (C'est que dans la période post-indépendante, culturellement parlant, Haïti avait pratiquement une sorte de statut d'un territoire français d'outre-mer). Au lieu de continuer à voguer sur un océan qui ne baigne que des terres lointaines, la révolution culturelle lancée par

nos pionniers indigénistes qui nous recommandaient de nous accrocher à nos ruisseaux, de donner cours à nos propres réalités et de caresser nos propres rêves, de cultiver nos propres jardins, de cerner nos propres réalités. En un mot, en littérature, de choisir et développer nos propres thèmes.

Ainsi, en produisant *Les Arbres musiciens,* notre romancier a choisi de mettre son peuple en face de la dure réalité des faits courants, des complications de toute sorte engendrées par le néocolonialisme arrogant et mystificateur. Ce faisant, il signale qu'en dépit de tout ce peuple qui endure tant de souffrances occasionnées par la cupidité des uns et la trahison des autres, chante, danse, « tire » ses contes, bâtit des châteaux en Espagne ; en un mot rêve des lendemains meilleurs. Ainsi, la dure réalité qu'il confronte s'associe dialectiquement à ses rêves, ses extravagances, ses fantaisies, ses caprices, et parfois même ses insouciances pour déclencher courageusement les vagues créatrices d'un Réalisme merveilleux—Réalité + Merveille—devant emporter au loin le radeau pernicieux d'un néocolonialisme culturel accapareur, rétrograde et destructeur.

En remémorant dans *Les Arbres musiciens* la glorieuse participation des femmes (Léonie Osmin, la mère de Gonaïbo, la vieille Dada, Harmonise / Monise, Joyeuse Pitou, Chanterelle...) à la lutte des masses paysannes—contre la SHADA et le clergé breton—pour la protection de leurs terres et de leurs autels, en associant aux faits de la réalité quotidienne et historiques, le merveilleux (fantastique, magique...) relevant de notre folklore, Jak Solèy a procédé, dans son célèbre roman, à la défense et l'illustration des paramètres de ce qu'en littérature militante nous appelons—sur recommandation du Dr. Jacques S. Alexis, théoricien du roman—le réalisme merveilleux.

Et nous ne cesserons de répéter que Jak Solèy a lui-même mis en relief que

> *L'art haïtien présente le réel avec son cortège d'étrange, de fantastique, de rêve, de demi-jour, de mystère et de merveilleux ; la beauté des formes n'y est pas, en quelque domaine que ce soit, une donnée convenue, une fin première, mais l'art haïtien l'y atteint par tous les biais, même celui de la laideur…*
>
> *L'art haïtien, comme celui de nos cousins d'Afrique est profondément réaliste ce nous semble quoiqu'indissolublement lié au mythe, au symbole, au héraldique, au hiératique même…* (Prolégomènes à un Manifeste du Réalisme Merveilleux des Haïtiens).

Ainsi, nous avons exploré l'aire fictionnel du roman ayant pour titre *Les Arbres musiciens.* Au deuxième volume, il reviendra à l'historien de nous entretenir des événements historiques qui accompagnent son récit, son œuvre d'imagination.

Notes

1. Aura Marina Boadas, Le *« Réalisme Merveilleux » dans l'œuvre de Jacques Stéphen Alexis / (Littérature caraïbéenne comparée.* Éditions universitaires européennes, USA, 2016, p.33.
2. Ibid. pp. 70–71.
3. Ibid p.71

Annexes

Polémique Alexis contre Salgado

Au sujet du roman *Les Arbres musiciens* qu'Alexis dédia aux prêtres catholiques haïtiens (novembre 1957)

La dédicace d'Alexis :

« Je dédie fraternellement ce livre à tous mes amis de la génération des prêtres catholiques haïtiens qui eux, n'ont pas oublié, je l'espère, les voix de la terre natale et qui se battent pour un clergé enfin national comme pour la ronde sans exclusive, de toutes les mains autour du patrimoine du grand Empereur. Cette ronde à laquelle il a tout sacrifié... »

(J.S.A.)

I. La recension du roman par un prêtre catholique (J.M. Salgado)

Monsieur Jacques Stéphen Alexis vient de publier un nouveau livre : *Les Arbres musiciens.* L'ouvrage est dédié « à tous les amis» que l'auteur compte « parmi la nouvelle génération de prêtres catholiques haïtiens ». Malheureusement, les prêtres haïtiens ne sauraient en aucune façon applaudir à cette dédicace : le faire ce serait applaudir à certaines pages de l'ouvrage qui ne sont rien que de la caricature de la religion catholique et l'exaltation du Vaudou. Du reste, la dédicace elle-même est un tant soit peu équivoque... La présente mise au point s'impose afin de prévenir les attaques toujours possibles des détracteurs du clergé autochtone.

Et d'abord j'ai dit que le livre de Monsieur J.S. Alexis contenait des passages qui n'étaient que de la caricature de la religion catholique. De fait on y trouve une série de caricatures du sacerdoce (p.34, 59), des cérémonies du culte (pp.227–229)... et j'en passe. Ces caricatures sont quelquefois tellement outrées que le bon sens lui-même se révolte.

Il n'y a pas que cela, comme nous le disions en commençant, on rencontre aussi, dans l'ouvrage en question,

des affirmations qui ne sont rien moins que l'exaltation du Vaudou.

Ainsi à la page 61, parlant d'un prêtre haïtien combattant le Vaudou, l'auteur n'hésite pas à écrire : « Quels sortilèges l'enfant noir n'allait-il pas commettre pour la plus grande gloire du Dieu des blancs ? » À la page 102 nous retrouvons la même idée sur les lèvres d'un des personnages : « Cette terre (d'Haïti), disons-nous, a des secrets, des valeurs, des coutumes, que nul ne peut profaner sans être sévèrement châtié (...). Si vous croyez pouvoir porter une main sacrilège sur ce qui est le cœur de ce peuple, les mystères de ce pays vous annuleront, vous démonteront comme de vulgaires pantins, s'ils ne vous tuent tout simplement. » À la page 174 la même idée se présente sous une autre forme : « L'Évêque blanc (...), y est-il dit, ne savait pas... quelles forces il défiait ! Le Vaudou était l'âme du peuple, sa vraie foi, sa seule ressource. Les loas étaient amalgamés au corps de la nation, ils fécondaient la terre comme le mâle fertilise la femelle ! Leur souffle venait partout (...) se frayant à travers les quartiers aux maisons blanches (...). La politique, la production, le commerce, l'industrie, l'enseignement, les sports, la culture, les rêves des hommes, tout était influencé par la religion populaire. De quel droit les blancs affirmaient-ils que leur religion était la seule valable ? »

Je n'entrerai pas dans le détail d'une réfutation en règle de ces idées erronées. Pour cela il faudrait toute une étude, qui dépasserait le cadre d'une mise au point. Je noterai simplement cependant qu'il n'y a qu'un seul Dieu (Dieu des noirs et des blancs), et qu'il n'y a qu'une seule vraie religion : la religion révélée par Dieu lui-même, laquelle est la religion catholique : cette religion s'impose et aux noirs et aux blancs, du droit qu'a la vérité de s'imposer à tout homme quel qu'il soit...

Ainsi donc les prêtres catholiques ne sauraient, en raison du contenu de l'ouvrage, accepter la dédicace qui leur est faite. Ce n'est pas tout. Nous avons fait remarquer aussi en commençant que la dédicace elle-même était un peu équivoque. De fait, après tout ce que nous avons observé dans l'ouvrage au sujet du Vaudou, considéré comme « l'âme du peuple, amalgamé au corps de la nation » (p.174), on est obligé de se demander ce que dans la dédicace l'auteur entend par « les voix de la terre natale » qu'il espère « n'avoir pas été oubliées par les prêtres catholiques haïtiens ». Certains pourraient peut-être entendre par-là tout ce qui dans le terroir est compatible avec la foi chrétienne. Mais si jamais ces « voix de la terre natale » signifiaient le Vaudou, alors les prêtres haïtiens se lèveraient comme un seul homme pour protester contre ce qui ne saurait être un compliment pour eux...

—*R.P. Jean-Marie Salgado*

Nota-Bene. Le Révérend Père Jean-Marie Salgado, docteur en théologie, fit paraître en 1963 *Le culte africain du vodou et les Baptistes en Haïti.* Cet Essai de pastorale, très peu connu chez nous, en Haïti, a été édité par l'Université Pontificale «de Propaganda Fide » Ediciones Urbaniana à Rome.

Nous avons jugé bon d'annexer la page couverture de cet Essai de pastorale à notre Analyse des *Arbres musiciens* pour, entre autres, inciter nos lecteurs à s'évertuer à prendre connaissance de ce document. Nous estimons que, pour sûr, ce dit-document leur donnera une idée de la personnalité du R. P. Salgado qui, au nom du Clergé haïtien, réfuta la DÉDICACE que Jacques Alexis, son frère de baptême, fit de ce roman à tous ses amis *de la génération des prêtres catholiques haïtiens qui eux, n'ont pas oublié...les voix de la terre natale et qui se battent pour un clergé enfin national...*

II. Lettre ouverte de Jacques Alexis à ce prêtre en réponse à sa recension

Lundi 25 novembre 1957
Très Révérend Père,

C'est avec une attention scrupuleuse que j'ai examiné vos « Considérations en marge d'une dédicace » parues dans *La Phalange* du samedi dernier et reproduites dans *Le Nouvelliste.* À quelques exceptions près, je ne réponds pas en général aux critiques de presse sur mon œuvre, quelle que soit l'optique du commentateur. En effet, nous autres auteurs sommes toujours responsables dans une certaine mesure des mauvaises interprétations de notre production, ne serait-ce que par notre formulation elle-même. D'ailleurs, la lutte d'idées autour d'un livre est toujours profitable à l'épanouissement du talent de son auteur quand il laisse les gens s'exprimer librement, dans toute leur diversité d'opinions sur le travail qu'il a achevé. Si je vous dis que c'est la première fois que je réponds en public à une critique, vous comprendrez aisément que c'est uniquement parce que c'est la dédicace des *Arbres musiciens* qui est mise en cause que je m'en explique avec

vous, avec autant de courtoisie et de mesure je l'espère que vos « Considérations ».

En premier lieu, il m'est possible de comprendre que le Supérieur du Juniorat du Petit Séminaire de Camp-Perrin, responsable d'inculquer une formation catholique à de tout jeunes garçons, ses compatriotes, que l'on veut élever dans une fidélité inconditionnelle à une religion aussi jalouse de son dogme que la religion de Rome, ait été amené à publier de telles considérations. Toutes les cosmogonies s'efforcent d'ailleurs, il faut l'avouer, de conquérir, de haute lutte, la raison généreuse, plastique et si peu exercée de la Jeunesse. En général, la Jeunesse a, de ce fait, quelles que soient les tendances natives, l'esprit très tôt saisi et contraint dans un corset qui le marque pour la vie, bien avant que ses facultés n'aient atteint la maturité et ne soient aptes, par un effort autonome et personnel, à juger des choses en toute liberté, en toute capacité et en toute indépendance. Cette mésaventure nous est arrivée à tous, et moi-même quels efforts n'ai-je pas dû dépenser pour me dégager de la contrainte et parvenir à des convictions que je puisse à bon droit affirmer personnelles et librement élaborées ! Il m'a fallu vaincre pour cela ce qu'on a appelé « le long travail d'ossification des cervelles » que l'éducation courante de tous les pays réalise presque sans qu'on s'en rende compte. Il m'a fallu me soustraire à l'énorme pression qu'exercent le milieu social et l'idéologie dominante sur les idées individuelles avant d'atteindre à un certain affranchissement de mon esprit. Cet affranchissement est d'ailleurs une œuvre et une création continue, et pour ma part, je mesure pertinemment certaines de mes insuffisances sur le plan de cette libération intellectuelle. Ainsi, c'est pour moi une tâche constante que de m'efforcer à liquider à la petite semaine les contradictions de second ordre qui persistent

dans mon rationalisme de manière subconsciente ou semi-consciente.

Et c'est très difficile ! L'esprit doit exercer une vigilance de tous les instants contre lui-même pour déceler et effacer les plis imperceptibles, qui subsistent dans nos réactions affectives et dans notre mode de pensée. Tout cela pour vous dire que je mesure en outre en toute fraternité vos problèmes de conscience et vos appréhensions de chrétien, de prêtre, d'éducateur responsable.

Ne croyez pas cependant que je vous fais grief d'être un éducateur, un éducateur chrétien au surplus, mais je vais m'efforcer de ne vous faire aucun procès d'intention et de considérer uniquement vos objections, car je le répète, tout un chacun en fait autant sur le plan de l'éducation, essayant de tirer le drap de son côté, au milieu de cette furieuse compétition idéologique qui occupe l'humanité depuis qu'elle s'est dégagée de l'animalité et de son âge arboricole préhistorique en acquérant le langage, la faculté de fabriquer des outils, et l'intellection pour parvenir péniblement au rationalisme et à l'esprit scientifique moderne. C'est par exemple la magie qui a donné lieu à l'alchimie puis à la science telle qu'elle se définit aujourd'hui, donc le développement du fait religieux est extrêmement attachant à étudier car il est indicatif de l'évolution GRADUELLE de la pensée humaine, en quelque domaine que ce soit. Je ne doute pas, Révérend Père Salgado, que comme moi vous vous êtes parfois demandé si l'indispensable éducation de la Jeunesse ne va pas sans la transmission d'un ensemble d'idées fausses ou destinées à être controuvées, dépassées ou périmées. En d'autres termes, l'éducation impliquerait une certaine caporalisation des esprits autour des fictions transitoires, des vérités provisoires. Je me suis persuadé que cette extraordinaire aventure du « Spiritus Mundi », depuis les premiers balbutiements de la pensée jusqu'à

cette victoire remportée par l'homme sur la terre qui le retient prisonnier avec le début de son expansion dans un univers où il existe vraisemblablement des milliards de milliers de planètes égales ou supérieures à ce petit grain de poussière cosmique dénommée Terre, l'avenir de la pensée nous réserve bien des surprises. Voilà pourquoi je souris souvent à l'incroyable vanité des microbes humains QUE NOUS SOMMES TOUS, quand nous nous targuons, quelle que soit notre famille spirituelle, de connaître l'alpha et l'oméga de l'univers ! Oui, Révérend Père Salgado, vous qui êtes comme moi un pauvre homme prisonnier de la même galère, ne vous est-il jamais advenu de vous demander par exemple si l'enseignement de la mécanique céleste selon l'astobale de Ptolémée n'a pas, après avoir rendu des services, paralysé ultérieurement l'affranchissement matériel et spirituel de l'homme ? Si des générations de génies potentiels n'ont pas été perdues à cause de cette caporalisation multimillénaire de la pensée ? Qui sait ce qu'aurait été le mouvement de la pensée si pendant plus d'un millénaire de l'ère chrétienne, tant de Copernic et de Galilée n'avaient pas été traqués, menacés d'excommunication, déclarés hérétiques ou brûlés vifs ? Oui, Révérend Père Salgado, mon frère : « Epur si muove ! », permettez-moi d'en faire une traduction libre : « Et pourtant l'esprit humain s'est mû, s'est dépassé. » Et tout en n'étant pas un sceptique mais un homme de convictions idéologiques inébranlables DANS LEUR FONDEMENT, j'affirme que le progrès a eu lieu et continue grâce à la compétition universelle des idéologies, des théories et à la diversité des affirmations humaines. Ainsi on a pu lutter contre le côté statique et les folles prétentions de tous les enseignements aussi progressistes soient-ils, car trop souvent ils sont tentés de refuser aux autres ce qu'ils revendiquent pour eux-mêmes.

Pour entrer dans le vif du sujet, je vous dirai, en toute bonne foi et en toute sincérité, avoir souffert à la pensée que vous auriez pu, vous et les autres prêtres catholiques haïtiens, prendre en mauvaise part une dédicace qui a pour simple but d'appeler les fils d'une même patrie à s'unir ; dans des voies différentes, bien sûr, ils ne font qu'œuvrer pour parvenir à une meilleure approximation de la vérité de la vie pour accomplir en faveur de leur peuple malheureux le peu de bien que l'être humain peut réaliser dans sa brève vie, pour contribuer enfin à la libération et à l'essor universel.

Je plains bien sincèrement les hommes qui n'ont jamais douté de leurs convictions. « En somme, si j'ai pu, dans la plus faible mesure que ce soit, vous laisser l'impression d'avoir du mépris pour vos conceptions religieuses ou de l'intolérance pour votre culte, je vais essayer de vous en dissuader. » Je professe l'idée que l'homme véritable doit être prêt à mourir, s'il le faut, pour défendre le droit de son semblable à professer ses opinions contraires aux siennes en dehors de toutes menées conspiratives et antidémocratiques bien entendu. C'est ce que j'appelle la fraternité et que vous appelez, je crois, l'Amour, cet esprit de tolérance, de respect mutuel et de compréhension qui circule dans le discours sous les oliviers de Bouddha, comme dans le sermon sur la montagne dont Jésus essaya d'inculquer les principes aux lapidateurs de la femme adultère, à ses disciples comme à tout le genre humain. C'est finalement l'esprit scientifique moderne qui est le mieux parvenu à répandre une attitude de scrupule et de respect de l'expérience humaine d'autrui. Je soutiens que le personnage historique ou le mythe dénommé Christ est mort sur la croix avant tout pour défendre la liberté de pensée; cette admirable histoire du calvaire—qui demeurera en dépit de tout un des trésors du patrimoine

idéal de l'humanité—, devait signifier avant tout pour les chrétiens que nul Sanhédrin n'a le droit de procéder à la crucifixion de nos contradicteurs. Et, Révérend Père Salgado, si les gibets ne sont plus de mise à notre époque, « il y a une quinzaine d'année, sur la terre de Dessalines, le Christ a été néanmoins recrucifié en esprit, par l'Église catholique d'Haïti. Oui, les hommes ont été, chez nous, hier encore, crucifiés en esprit, pourchassés, traqués, parce qu'ils avaient une cosmogonie et un culte en désaccord avec ceux d'une des sectes qui se réclament du Fils de l'homme. Et tout cela pour la seule raison que ces hommes sont des Nègres, des illettrés pour la plupart, incapables de défendre leurs droits en face d'une religion officielle et d'un État qui les a toujours ignorés.

Voyez-vous, Révérend Père Salgado, mon frère pour lequel j'ai une immense estime et une grande sympathie, voyez-vous, nous autres romanciers, parce que nous sommes des témoins, des témoins scrupuleux de ne pas trahir la vérité, nous avons pour obligation de ne pas reculer devant elle, quelle que soit la puissance de ceux qu'elle choque ou quelle que soit notre sympathie envers eux. En conséquence, il nous arrive fréquemment d'être en butte à l'incompréhension ou à l'hostilité caractérisée de certains milieux politiques, philosophiques ou religieux, mais nous en prenons notre parti.

Vous n'ignorez certainement pas les démêlées du romancier catholique Georges Bernanos avec une certaine presse et certains milieux catholiques, alors que, de l'avis général de tous les hommes de culture, son œuvre est intimement pénétrée d'une foi qui pour être critique n'en est pas moins incontestable. Je ne vous apprendrai pas non plus que les milieux cléricaux et théologiques traditionnels sont le plus souvent de farouches ennemis de l'œuvre grandiose de François Mauriac. La levée

de boucliers catholiques contre Mauriac après qu'il ait campé le personnage vrai et humain qui s'appelle Thérèse Desquiroux, ne l'a pourtant pas découragé ni désarmé. Et quoiqu'il ne soit pas en odeur de sainteté auprès de ceux à la compréhension desquels il est le plus attaché, il n'en a pas moins continué à développer une œuvre qui ne blesserait pas sa conscience de catholique romain.

Dans cet admirable roman récent, *L'agneau*, il a osé entrer jusqu'au cœur du problème de la prêtrise, en des termes qui éclairent d'une manière très vive l'aspect social, humain, de l'entrée dans les ordres et l'influence du milieu, des fréquentations comme problèmes personnels sur la vocation religieuse. En effet, si, parce que catholique François Mauriac était obligé de donner une version « Bibliothèque rose » du drame de la comédie de l'existant humain, des réalités de la vie sociale de notre temps ou de l'atmosphère dans laquelle se créent la personnalité et les convictions individuelles, il serait à jamais stérilisé comme Galiléi Galilée après avoir publiquement abjuré ses découvertes scientifiques et renié une vérité de laquelle il n'a jamais cessé d'être convaincu. Fort heureux qu'on ne puisse plus de notre temps brûler François Mauriac et son œuvre.

Je n'ai, pour ma part, pas la prétention d'être un romancier catholique, beaucoup s'en faut. J'ai été d'ailleurs agréablement surpris, Révérend Père Salgado, de voir que dans votre essai de réfutation de ma dédicace vous n'avez cherché à aucun moment à faire état de nos conceptions philosophiques personnelles pour ne chercher vos arguments que dans l'œuvre considérée. Une telle discrétion et une telle probité intellectuelle vous font non seulement honneur, mais en outre semblent contenir une reconnaissance implicite de ma propre honnêteté devant les faits, devant des faits douloureux pour tous,

en dehors de tout esprit partisan. *Bien sûr, l'artiste, comme tous les témoins, présente le réel sans pouvoir complètement faire abstraction de sa conception du monde et de ses croyances personnelles, mais s'il s'agit d'un romancier véritable, ce titre doit suffire à dire à quel point il est un homme de vérité, intransigeant avec lui-même, avec ses sentiments propres comme avec le respect farouche que l'on doit aux faits. Que celui-ci ou celui-là ait son esthétique, qu'il affirme que sa cosmogonie est la plus conformée par la réalité de la nature, c'est son droit le plus entier si en même temps il laisse entendre clairement qu'il reconnaît aux autres les droits de penser et d'interpréter les faits différemment. En dehors de toute attitude d'esprit on se dirige tout droit vers une idéologie de type fascisant, au racisme, à l'oppression, au colonialisme, à la persécution religieuse, à l'approbation implicite des camps de concentration, des autodafés et des bûchers.* Je suis persuadé que ce n'est pas dans une optique semblable que vous avez considéré mon roman, Révérend Père Salgado, j'en ai le sentiment tout au long de la lecture de vos considérations, sur la dédicace des *Arbres musiciens.* En effet comment un prêtre catholique aurait-il aujourd'hui, même indirectement, l'inconséquence de contribuer à l'intolérance, alors que dans le Sud-Est asiatique, le Moyen-Orient et l'Afrique, des masses d'hommes, membres de nationalités opprimées par l'Occident chrétien et impérialiste, sont parfois entraînés à confondre ensemble ce qui vient d'Occident dans un seul et même tout ? Qui sait ce qui pourrait advenir, advient ça et là—, des missionnaires qui par leur conduite pratique laissent accréditer l'idée que le catholique romain est partisan de l'intolérance contre toutes les religions adverses dans tous les pays où sa religion devient majoritaire ou dominante ? Eh bien, dans le pays où le christianisme est minoritaire, des religions dominantes qui s'affirment pour des raisons identiques comme les seules vraies seront tentées d'agir vis-à-vis du

catholicisme de la même manière qu'on a agi en Haïti il y a une quinzaine d'années envers le culte vaudou…

Voyons maintenant, Révérend Père Salgado, vos objections à l'acceptation des *Arbres musiciens* par les prêtres catholiques haïtiens. D'abord il est clair que vous n'avez nulle part, dans vos considérations, protesté contre le sujet du roman. Cela voudrait-il dire que, comme moi, comme tous les Haïtiens sensés, après l'échec lamentable de la dite « Campagne des Rejetés », le Révérend Père Salgado et toute l'Église d'Haïti admettent enfin que l'abjuration forcée qui est accomplie en Haïti naguère (j'ai interrogé de nombreuses victimes de cette abjuration), que les destructions des sanctuaires, les incendies, les confiscations, les rapts et les autodafés ont été une aberration monstrueuse, une faute impardonnable, un crime contre la liberté individuelle et l'esprit ? En effet, à la suite de toutes ces horreurs les masses populaires sont restées aussi vaudouisantes qu'avant, parce que, entre autres, il a été après cela difficile de convaincre les gens que le catholicisme est une religion d'amour. Si des progrès s'accomplissent dans le sens de la christianisation, ils sont plutôt réalisés par des sectes protestantes qui, elles, font leur évangélisation en respectant la liberté de conscience, cela est notoire. Les prêtres haïtiens sont-ils désormais décidés à prendre une voie diamétralement opposée à celle des missionnaires étrangers, voie qui a lamentablement échoué dans notre pays depuis trois cents ans ? Si en toute honnêteté, Révérend Père Salgado, vous acceptez cette critique sans vous émouvoir, le dialogue est possible entre nous, dans le respect mutuel de nos convictions réciproques, sinon il nous faudra attendre qu'une nouvelle génération de prêtres catholiques haïtiens, après l'échec de vos efforts, ait le courage qui vous manque encore. Si vous avez la force d'âme et la probité intellectuelle de reconnaître le crime,

et bien vous n'aurez plus aucune peine à comprendre ce que j'ai voulu dire dans ma dédicace en parlant des « voix de la terre natale ». Ce sont les voix analogues à celles du petit groupe de pleureuses du Calvaire, ce sont les voix des dizaines de milliers d'êtres humains outragés, foulés aux pieds, violentés, parce que nègres, misérables, illettrés, abandonnés par la justice officielle et par l'État de leur pays. Au mépris des droits imprescriptibles de la personne humaine, un petit peuple doux, tolérant, humain jusqu'à être continuellement victime de sa bonté a été livré au caprice d'étrangers sectaires d'étrangers sectaires, infatués de la supériorité occidentale au point de vouloir imposer leur civilisation aux gens qui n'en veulent pas. Ignorant tout de l'âme haïtienne, ces chrétiens ont refusé aux autres le droit d'adorer le Dieu et les Dieux de leur conscience selon leur cœur. Pensez-vous, Révérend Salgado, que ces voix qui pleurent le Christ en Haïti en la personne des milliers de victimes de la « Campagne des Rejetés », méritent d'être enfin entendues par vous autres prêtres haïtiens qui, de plus en plus, prenez la relève des missionnaires étrangers ? Vous que désormais nous pouvons rendre comptables et responsables de l'avenir, si jamais vous remportez des victoires sur l'évangélisation du peuple d'Haïti ; ce succès que je vous souhaite doit passer par la reconnaissance catégorique de cette faute, de cette longue surdité aux voix de la terre natale. En effet, si je ne suis pas catholique, j'ai assez d'entregent et d'objectivité pour reconnaître que l'adoption du christianisme par la grande masse d'Haïtiens signifierait que notre population aurait enfin franchi l'étape semi-tribale, semi-féodale pour s'engager dans la voie de l'indispensable passage au capitalisme et à la technique moderne. Notez bien que si j'émets un tel vœu, je ne préconise pas pour autant le christianisme comme religion des Haïtiens ni

comme meilleur indice d'une civilisation avancée. Il est en effet, à mon sens, d'autres qui sont aussi indicatives du progrès que le christianisme et qui peuvent aussi bien, sinon mieux, signifier que le progrès est en marche. Je veux néanmoins indiquer que je réclame que l'on vous laisse votre chance, dans la mesure où vous êtes réellement décidés à la tenter dans un esprit de compétition démocratique. En effet, je sais pertinemment que si le peuple noir des États-Unis—qui est resté plus longtemps esclave que bien des peuplements noirs de l'Amérique Latine est chrétien aujourd'hui dans sa masse, cela tient avant tout à ce que son pays est au stade capitaliste avancé ; d'un autre côté la Santeria des Noirs cubains, vénézuéliens ou autres d'Amérique centrale, le Vaudou des Haïtiens comme la Macumba des 18 millions de Noirs brésiliens, n'est que le signe sensible, irréfutable du sous-développement économique et par conséquent culturel.

Vous me reprochez ensuite l'exaltation du Vaudou. J'ai le sentiment qu'un vodouisant haïtien a autant le droit d'être respecté dans ses convictions qu'un catholique, qu'un franc-maçon, qu'un rosicrucien ou un mandéiste... Je vous dis à cet égard que si vous aviez suivi une polémique qui m'opposait, il y a moins de deux ans, à un de nos ethnologues, cette méprise n'aurait pas lieu. *Cette polémique, en effet, avait pour thème le fait que nos ethnologues accordent, à mon sens, une attention notoire au fait vaudou, au détriment de certains autres aspects de la culture populaire. Au cours de cette polémique, j'ai même soutenu que nos ethnologues, qui sont des hommes de science, ont pour devoir d'insister sur l'aspect d'arriération culturelle dont témoigne le Vaudou. J'ai également soutenu que le folklore envisagé du point de vue scientifique avait à la fois des aspects positifs et des aspects réactionnaires évidents. J'ai proposé de défendre tout ce qu'il y avait de bon dans notre folklore tout en dénonçant certains aspects rétrogrades que tout folklore porte en*

lui comme la nuée porte l'orage. J'ai même porté le reproche de certaines tendances ésotériques contre tel ou tel de nos vaudoulogues » Je m'étonne donc que vous m'intentiez un procès d'intention. En effet, Révérend Père Salgado, vous ne l'avez peut-être pas consciemment voulu—mais c'est bien un procès d'intention que vous avez entamé contre moi avec vos considérations. Vous citez toute une série de passages dans lesquels vous auriez trouvé une exaltation du Vaudou. Ainsi à la page 32, le frère du Révérend Diogène Osmin qui, pour ma part, est un sceptique, considérant le phénomène religieux comme une manifestation historique de l'angoisse de l'homme dans un monde qu'il dompte mal, un sceptique qui est persuadé que toutes les religions se valent ; il met en garde son frère contre une nouvelle inquisition. Que faites-vous de son propos ? Vous n'hésitez pas à extraire une phrase de son contexte général pour faire de Carles Osmin un prosélyte du Vaudou ! Voyons Révérend Père Salgado ... Ailleurs, faisant le récit d'un conclave vaudou tenu au commencement de la persécution religieuse par les prêtres de ce culte.

—« J'ai relaté la scène d'après des témoignages qu'il m'a été très pénible d'obtenir »—j'ai fait état de maints propos de papa-loas au cours de cette réunion. Il m'est difficile de comprendre pourquoi vous ne pouvez saisir comment ces hommes devaient être, à bon droit, indignés des libertés qu'on prenait avec eux et qui n'ont jamais été prises à l'endroit des hommes qui en Bretagne, de nos jours encore, sont possédés par saint Maclou par exemple. Leurs propos s'expliquent pourtant par une phrase que j'aurais cru familière pour vous : **Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes...**

Or, vous m'avez allègrement attribué la paternité des convictions de ces vaudouisants, alors que « rien dans

l'ouvrage ne permet d'inférer que je suis un partisan de ce culte ». Je voudrais à cet égard vous poser deux questions. *Pensez-vous qu'un romancier mettant en scène des traditionalistes japonais ne soit pas obligé, pour respecter la vérité, de mettre dans leur bouche des propos qui traduisent leurs convictions shintoïstes ? Si un auteur se comportait autrement en écrivant un roman sur le Japon, ne serait-ce pas une falsification authentique de la vérité ? À moins que vous condamniez tout bonnement la mise en scène de tout personnage qui ne soit pas catholique convaincu ?* Il me semblait pourtant que le dogme catholique concluait à l'existence d'un péché qui est dénommé mensonge par omission. Jusqu'à plus ample informé, je n'arrive pas à croire que certains sujets soient tabous aux yeux de la théologie catholique ni qu'elle recommande, en accord, en cela, avec la philosophie classique de l'autruche, de fermer les yeux sur les réalités qui ne conviennent pas à ses dogmes.

Vous me reprochez cette phrase : « **Quel sacrilège l'enfant noir n'allait-il pas commettre pour la plus grande gloire du Dieu des Blancs ?** »

Je vous répondrai que cette phrase est directement dans la psychologie du personnage en cause, le Révérend Père Osmin qui, comme je l'ai clairement indiqué en maintes places, a souvent au cours de son enfance et de sa jeunesse rendu hommage aux loas que vénéraient sa mère, toute sa famille et les voisins du quartier dans lequel il a grandi. Ainsi donc, Révérend Père Salgado, dois-je en inférer que vous ne considérez pas comme un sacrilège authentique le cas d'un simple temple protestant, l'effraction du Mausolée Pétion et Dessalines, l'incendie d'un sanctuaire vaudou ou d'une mosquée musulmane, au même titre que la profanation de l'Église de Jérémie il y a deux ans ? Si oui, je tire toutes les conclusions que suggère le refus de ce terme. Cependant, je n'arrive pas

à croire que l'humaniste que vous êtes puisse établir des distinguos aussi subtils ni qu'il juge que ce qui est normal pour sa religion soit un crime pour les autres. En dernier lieu, je m'étonne que vous n'ayez relevé dans mon roman que des propos favorables au Vaudou, vous pouviez tout aussi bien m'imputer les nombreux propos contraires au Vaudou que répètent tout au long du livre un Carles Osmin, un Gonaïbo, un Carméleau Melon, ou même certaines phrases de certains papa-loas eux-mêmes qui disent que le Vaudou disparaîtra un jour. S'ils faisaient comme vous, que ne pourraient trouver contre ce roman les sectateurs du Vaudou ! Bien sûr, ça et là dans le livre, je reconnais volontiers que se fait jour un esprit nationaliste qui correspond à nos convictions, mais je ne pense même pas avoir fait l'apologie du rationalisme, me contentant du message et de la signification qui ressortent de la logique interne des faits racontés. Or, à propos des faits, nul ne peut me reprocher de m'être écarté de la plus stricte véracité ni de la vraisemblance. Peut-être trouverait-on *dans les réflexions d'un Gonaïbo* une sorte de philosophie fortement teintée de positivisme et d'idéalisme naïf, une métaphysique qui serait voisine du panthéisme paramaté rialiste de Baruch Spinoza, cette *Weltchung* dont on retrouve la résonance dans toute l'œuvre du courageux philosophe d'Amsterdam, peut-être aussi une foi inébranlable dans les destinées de l'homme, mais nulle part Gonaïbo n'apparaît comme un rationaliste conséquent ou convaincu. Il doute, il hésite, il cherche avec une curiosité intellectuelle qui est le bien précieux de l'homme. Pour mieux nous convaincre de tout cela, je ne chercherai pas dans les critiques des journalistes parisiens et autres, mais je citerai l'opinion d'un commentateur des moins connus, celui d'une petite ville [parmi] les plus reculées de France (Montluçon dans Allier), Monsieur Jean-Charles Varennes, le chroniqueur

en question écrit dans le journal Ouest Matin, le 27 août dernier, ceci :

«...Mais pour cela, il faudrait que chacun respecte le droit des hommes à croire selon leur cœur. Gonaïbo ne s'oppose pas au progrès, il comprendra que la réalité vivante dépasse les symboles et devant les arbres mutilés par les machines—que pourtant il a tenté de détruire—, il dira :

...Nous sommes tous des Dieux, Pluies, Saisons, Pierres, Plantes, Bêtes, et Gens. Mais l'homme est le premier d'entre les Dieux !...

Peu à peu nous percevrons les secrets de ces dieux qui nous oppriment encore. Il ne faut craindre aucune force du monde...

«...Par le cri de libération, continue Jean-Charles Varennes, il rejette toutes les solutions et les inutiles contraintes, il ouvre largement la route de l'avenir à l'espoir. Il faudrait parler de l'étude de la superstition aux îles Hawaï, la comparer à celle de nos campagnes à laquelle elle ressemble étrangement. On pense à la chasse gallière, aux fantômes, aux exorcismes qui, voici un demi-siècle, se pratiquaient dans la Creuse. L'évolution est réelle malgré tout ce qui nous gêne encore, Il faudrait citer les passages consacrés aux gens habiles qui veulent jouer sur les deux religions, les admirables descriptions de paysages, les réflexions sur la nature humaine. Recopions celles-ci en guise de conclusion :

...En dernière analyse l'homme n'adore-t-il pas que son doute, sa peur, sa misère et son impuissance ? Tous, houngans, grands prêtres, curés, pasteurs, ils engluaient l'homme dans le désespoir et la stagnation. » Lui (Gonaïbo) il était partisan des sources, des vents, partisan de la vie, brève peut-être, mais indomptée, une vie dure, combattante, partisan du Dieu—homme comparable et responsable devant soi seul de son devoir et de tous les dépassements. » (Fin de citation)

Ne trouvez-vous pas, Révérend Père Salgado, que cette clairvoyance d'un journaliste d'une petite ville de vingtième ordre de France, à des dizaines de milliers de kilomètres

d'Haïti, par le message contenu dans *Les Arbres musiciens* par rapport au Vaudou, est significative ? Tant il est vrai que selon le poème célèbre « La Rose et le Réséda » :

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas,
Tous les deux adoraient la Belle
Prisonnière des soldats

Pourquoi donc nous empoigner pour savoir s'il existe un Paradis dans le ciel, pourquoi ne pas nous entendre plutôt, nous respecter mutuellement dans nos convictions et nos personnalités, pour empêcher tous ensemble, que la Terre ne soit pour l'homme un Enfer ? Voilà en somme ce qu'a voulu mon livre et pourquoi sa dédicace est, à mon sens, acceptable pour les prêtres catholiques haïtiens.

Peut-être qu'après que tout ceci ait été écarté vous continuerez à me reprocher certaines taquineries que ce sympathique sacripant de Carles Osmin adresse à son frère, qui lui répond d'ailleurs du tac au tac en toute occasion. Si cet obstacle vous arrêtait encore, après mes explications, j'ajouterais que dans la réalité nous rencontrons souvent des esprits aussi caustiques que celui de Carles Osmin. C'est la faute à Voltaire ! chantait Gavroche blessé à mort sur le pavé de Paris. C'est la faute à Rousseau !…

Il n'est même pas rare de rencontrer chez certains de nos contemporains un certain anticléricalisme borné que je réprouve d'ailleurs personnellement pour sa gratuité.

En âme et conscience, il m'est avis que le personnage de Carles Osmin, considéré du point de vue des exigences du romanesque, serait affligé d'un flagrant déséquilibre et ne pourrait pas vivre comme un être de chair si on faisait abstraction de certains caractères de sa furieuse personnalité d'anarchisant et de dilettante. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait rien de bien méchant dans ses propos.

Vous sembliez aussi me reprocher d'avoir soulevé, à la page 59, certains aspects du problème de la chasteté des prêtres catholiques. Je vous dirais, à cet égard, que bien des prêtres m'ont confié que cette contrainte librement acceptée était un des aspects les plus épineux du sacerdoce. Si personnellement, Révérend Père Salgado, vous n'aviez jamais éprouvé les fameuses tentations qui ont fait de la sainteté du fameux anachorète de la Thébaine, j'ai nommé saint Antoine, une chose aussi humaine et aussi méritoire, je ne pourrais que vous en féliciter.

Il me semblait pourtant que le Christ lui-même, au haut d'une certaine montagne… Quant à ce que vous appelez des caricatures des cérémonies du culte (pp.227–229), j'en infère que vous n'avez jamais assisté à certaines processions de la campagne des « rejetés » car vous n'auriez pas confondu ma description de faits dignes des pires excès de l'Inquisition espagnole avec une relation malveillante ou partisane. Le bon sens auquel vous faites appel contre l'acceptation de la dédicace, s'est en effet maintes fois révolté chez des esprits profondément catholiques, alors que s'accomplissait cette faute criminelle qui s'appelle la campagne des « rejetés ». D'ailleurs, si ma mémoire est bonne, qui sema le vent récolta la tempête et les actes de contre-terrorisme eurent lieu contre des églises catholiques. Bien sûr, je réprouve tout autant les représailles qui se sont exercées contre vos églises, mais il faut accepter l'idée que la fusillade de l'église de Delmas ne fut qu'un des petits faits de l'indignation justifiée des masses populaires contre la folle entreprise du clergé catholique.

J'aurais maintes choses à ajouter, mais cette lettre est déjà trop longue, et peut-être nous sera-t-il donné, Révérend Salgado, soit en privé, soit en public, en toute fraternité de continuer notre dialogue. En tout état de cause, je regrette de ne pouvoir tenir compte de vos objections

qui, à mon avis, manquent de consistance. Je maintiens en conséquence que ma dédicace est acceptable pour tous les prêtres catholiques haïtiens, démocrates, libéraux, patriotes et respectueux de la vérité et de la liberté d'autrui. En effet, l'Église catholique ne s'est-elle pas réconciliée depuis quelque temps avec la Révolution française qu'elle a combattue, jadis, avec acharnement ? Mais sans doute aussi, Révérend Père Salgado, notre échange de vues n'est-il qu'une petite querelle de famille ? Vous devez peut-être ne pas oublier, comme moi, que ce fut votre mère qui me porta sur les fonts baptismaux de notre vielle église des Gonaïves. Peut être aussi pensez-vous que pour être fidèle à l'engagement contracté par l'admirable femme que fut votre mère, ma marraine—celui de me maintenir dans le giron de Notre Sainte Mère l'Église—vous devez, en bon « frère de baptême », m'apporter votre aide quant à mon rationalisme ? Je vous en sais gré, mais en vous remerciant encore pour votre courtoisie « je ne peux m'empêcher d'être un rationaliste impénitent ». Ma foi chrétienne, hélas ! n'a pas résisté à l'analyse scrupuleuse que j'ai été amené à faire, dès que j'ai pu raisonner en toute indépendance d'esprit, tant sur le plan philosophique que sur le plan apologétique... Mais rien de cela n'est-ce pas ne peut nous empêcher pour autant de nous estimer et de nous respecter mutuellement. Les discussions religieuses sont haïssables car le plus souvent elles ne convainquent aucun des protagonistes. La Grâce, voyez-vous...

Soyez donc assuré, Révérend Père Salgado, de tout mon respect et de toute mon attention.

Fraternellement vôtre,

—Jacques Stéphen Alexis

URBANIANA
NOVA SERIES
2

JEAN-MARIE SALGADO, O.M.I.
Docteur en théologie

LE CULTE AFRICAIN DU VODOU ET LES BAPTISES EN HAITI

ESSAI DE PASTORALE

PRÉFACE DU R. P. VAAST VAN BULCK, S. J.,
PROFESSEUR D'ETHNOLOGIE À L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE DE ROME

UNIVERSITÉ PONTIFICALE « DE PROPAGANDA FIDE »
EDITIONES URBANIANAE
16, via Urbano VIII
ROME

Bibliographie

Romans et nouvelles :

Les Arbres musiciens. Paris : Gallimard, 1957, 1984 ; Port-au-Prince : Les Éditions Fardin, 1986.
Compère Général Soleil. Paris : Gallimard, 1955.
L'Espace d'un cillement. Paris : Gallimard, 1959, 1983.
Romancero aux étoiles ; contes : Paris : Gallimard, 1960.

Revues, et documents divers :

Bottin trombinoscope, institutions nationales d'Haïti T1, première édition 2000–2011
Modern Haïtian Thought. Books Abroad 30 (Spring 1956) : 261–265.

Articles divers d'Alexis :

ALEXIS, Jacques S. « Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens », in *Dérives,* #12, 1978.
ALEXIS, Jacques S. « La Belle Amour Humaine » 1957, in *Europe* #501, p.23.
« Contribution à la Table-Ronde sur le folklore et le nationalisme ». *Optique* (juin 1956) : 25–34.
« La Culture haïtienne », *Les lettres françaises* (27 septembre–3 octobre 1956).
« Du Réalisme merveilleux des Haïtiens », *Présence Africaine* 8–9–10 (juin–novembre 1956): 245–271.

« Modern Haïtian Thought », Books Abroad 30 (Spring 1956) : 261–265.
« Où va le roman ? » (Débat autour des conditions d'un roman national chez les peuples noirs). *Présence Africaine* 13 (avril–mai 1957): 81–101.
« La Belle Amour humaine 1957 », *Europe* 49.501 (janvier 1971) : 20–27
« Préface à La Montagne ensorcelée de Jacques Roumain », Paris : Les Éditeurs français réunis, 1972.
« Pour une mobilisation du capital national », *Haïti Miroir,* 31 août–1er septembre 1957.
Le Manifeste du Parti d'Entente Populaire (P.E.P), Programme de la Nouvelle Indépendance.

Sur Jacques S. Alexis et autres

AMER, Henry, « Jacques Stéphen Alexis : l'Espace d'un cillement, Le Romancero aux étoiles ». *La Nouvelle Revue française,* (janvier–juin 1960) : 969.
ANDRÉ, Jacques, *Caraïbales, Études sur la littérature antillaise,* Collection : Arc et littérature Éditions Caribéennes, 5 rue Lallier, 75009, Paris.
ANGLADE, Georges, *L'Espace haïtien,* 1975, Les Presses de l'Université du Québec, C.P. 250, Succursale N. Montréal, H2X 3M4, Canada.
ANTOINE, Yves, *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stéphen Alexis.* Montréal : Balzac, Collection L'Univers des discours, Les Éditions Balzac, Québec 1993.
ARISTIDE, Jean-Bertrand, *Théologie et Politique,* Éditions CIDHI-CA, Montréal, Québec, 1991.
ASSALI, Donald, « *L'Espace d'un cillement* de Jacques Stéphen Alexis : amour, politique et antillanité » *Journal of Caribbean Studies* (Spring 1981): 15–23.
ASSALI, Donald, « Le Récit paysan alexien : *Les Arbres musiciens* ». *Présence francophone* (automne 1978) : 109–124.

ASSNAN, Hugo / Hinkelammert Frantz J., *L'Idolâtrie de marché, critique théologique de l'économie de marché,* Les Éditions du CERF, Paris 1993.
AUGUSTE, Marcel B, *Élie Lescot, coup d'œil sur une administration (1941–1946),* Éditions Marquis, Québec, Canada.
BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance,* traduit du russe par Andrée Robert, Éditions Gallimard, 1970, pour la traduction française.
BALZAC, Honoré, *Le nouveau dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays* I, Éd. Lafont-Bompiani, 2007,
BALZAC, Honoré de, « *Les Illusions Perdues* ».
BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal,* préface de Maurice Nadeau, Éditions Rencontre de Lausanne, 1967.
BAUM, Grégory, *Compassion et solidarité,* Éditions Bellermin Québec, 1992.
BELFIORE Jean-Claude, *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine,* LAROUSSE, 2003, Paris.
BÉNAC, Henri, *Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires,* Hachette, Paris, France.
BERROU, Frère Raphaël et POMPILUS Pradel, *Histoire de la littérature haïtienne, Tome III,* Illustrée par les Textes, Éditions Caraïbes, Port-au-Prince et Éditions de l'École, Paris, 1956.
BLONCOURT, Gérald, *Journal d'un révolutionnaire,* Chronique, Éditions Mémoire d'Encrier, Montréal, Québec, Canada, 2013.
BOADAS, Aura Marina, *Lo barroco en la obra de Jacques Stéphen Alexis.* Caracas : Fundación CELARG, 1992.
BOADAS, AURA MARINA, *Le « Réalisme merveilleux dans l'œuvre de Jacques Stéphen Alexis, Littérature caraïbéenne comparée, Éditions universitaires européennes,* USA Middletown, DE 22 juin 2016.

BRISSON, Gérald, « *La surface et le fond...* dans Pouvoir Noir en Haïti », Les Éditions CIDHICA, Québec, 1988.
BROUARD-CAMBRONNE, Jean-Claude, *Le chant des ténèbres / Mort lente au Fort-Dimanche,* Les Éditions DAMI, Montréal, Juin 2009.
CADET, Jean-Robert, *Restavèk, enfant-esclave en Haïti (une Autobiographie),* traduction de l'Américain par Daniel Blanchard, Éditions du Seuil, Paris.
CAPDEVILA, Lauro, *La Dictature de Trujillo, (République Dominicaine,* (1930–1961), L'Harmattan, 5–7 rue de l'École Polytechnique, 75005, Paris, France, 1998.
CASTERA, Georges (fils), « L'expérience de la nuit et l'expérience du jour dans *Compère Général Soleil,* de J.S. Alexis », *Europe* 49.501 (janvier 1971): 71–81.
CASTOR, Suzy, *Migracion y relaciones internacionales (el caso haitiano-dominicano),* Universidad, nacional autonomia de Mexico, 1983.
CHARLES, Dupuy, *Le Coin de l'Histoire, Tome III,* Éditions La Périchole, 2006.
CHARLIER, Ghislaine, « Alexis tel que je l'ai vu », communication délivrée au Festival Jacques Stéphen Alexis tenu à New York à l'occasion de la célébration du 60e anniversaire de naissance du romancier, le 30 octobre 1982.
CHARLIER, André, *La Saison des tueurs,* Trafford Publishing, North America & International 05/29/13, USA & Canada.
CHEVALIER, Jean et GHEERBRAN Alain, *Dictionnaire des Symboles, mythes, rêves, formes, figures, nombres,* Éditions Robert Lafont / Jupiter, Paris, 1982.
CIDHICA, *Pouvoir Noir en Haïti,* sous la direction de Frantz Voltaire, 1968.
COMTE, Fernand, *Larousse des Mythologies du monde,* Larousse, 2006.
CORMEAU, Nelly, *Physiologie du roman,* Paris, A.G. Nizet, 1966.

CHEVALIER, Jean et GHEEBRANT Alain, *Dictionnaire des Symboles, mythes, rêves, formes, figures, nombres,* Robert Lafont / Jupiter, Paris, 1982.
COLLECTIF, « Jacques Stéphen Alexis et la littérature d'Haïti » n° spécial d'*Europe* 49.501 (janvier 1971): 3–81.
CONDÉ, Maryse, *Le Cœur à rire et à pleurer / Souvenir de mon enfance,* Éditions Robert Lafont/Pocket, Paris, 1999.
DANACHE, B, *Le Président Dartiguenave et les Américains,* Les Éditions Fardin, Port-au-Prince, Haïti, 1984.
DASH, J. Michael, *Jacques Stéphen Alexis,* Toronto : Black Images, 1975.
DECIUS, Philippe, « Contes et réalités haïtiennes chez Jacques Alexis », *Europe.* 49.501 (janvier 1971): 49–63.
DENOUE, François, *Sommets Littéraires Français,* D.C. Heat and Company, Boston, 1957.
DEPESTRE, René, « *Les Arbres musiciens* par Jacques Stéphen Alexis ». *Présence Africaine* (octobre–novembre 1957): 188–189.
DEPESTRE, René, « Un grand roman haïtien *Compère Général Soleil,* par Jacques Stéphen Alexis ». *Présence Africaine* 16 (octobre–novembre 1957).
DEPESTRE, René, « Parler de Jacques Stéphen Alexis » ; « Le merveilleux dans les lettres et les arts de Haïti ». *Bonjour et adieu à la Négritude.* Paris : Laffont, 1980 : 197–226 ; 242–246.
DIAMOND, Jared Mason :
–*Collapse : How Societies choose to fail or succeed ;*
–*Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie.*
Mougin Pascal et Karin Haddad-Wotling., *Dictionnaire mondial des littératures,* sous la direction de MOUGIN, et Haddad-Wotling, Larousse/VUEF 2002.
DIDERICH, Bernard / BURT AL, *Papa Doc et les Tontons Macoutes, la vérité sur Haïti,* Éd. La librairie de France / Albin Michel, New York, 1971.

DORTIER, Jean-François, *Les Sciences Humaines,* panorama des Connaissances, Éditions Sciences Humaines, 2009, Auxerre, Cedex, France.

« Dossier Pauvreté, comment faire face ? » coordonné par Catherine Halpen et Xavier Molénat, Sciences Humaines, #202, mars 2009.

DUPUPET, Michel, *Comprendre l'écologie,* Collection « Synthèse », Chronique Sociale, 7 rue du Plat, 69002 Lyon Cedex 02.

EMMANUEL, Wesner, *Saint-Domingue redevient Hayiti, Terminale II,* Collection W2 TYPPE.

« La Genèse », *La Sainte Bible,* Louis Segond, La Société Biblique, Neuchâtel, Suisse, CEPF, 1974.

FANON, Frantz, *Peau noire masques blancs,* Éditions du Seuil, France, 1952.

FILS-AIMÉ, Jean, *Vodou, je me souviens / Le combat d'une culture pour sa survie,* Les Éditions Dabar, Montréal, Québec, Canada, 2007.

GAILLOT, « Jacques (évêque d'Évreux), Paroles sans frontières », Desclée de Brouwer.

GENGEMBRE, Gérard, *Le roman historique,* Klincksieck, France, 2005.

GOURAIGE, Ghislain, *Manuel de littérature haïtienne…*

GOURÉVITCH, Pavel, *Les « nouvelles religions » et la lutte des idées/Point de vue d'un sociologue soviétique »,* Éditions de l'Agence de presse Novosti, Moscou, 1995.

GUTELMAN, Michel, *Réforme et mystification agraires en Amérique latine, Le cas du Mexique.* François Maspéro, Paris, 1971.

HEADY, Margaret,« *Le merveilleux et la conscience marxiste dans Les Arbres musiciens de Jacques Stéphen Alexis* ». Études francophones 17.2 (automne 2002): 112–124.

HURBON, Laënnec, *Pour une sociologie d'Haïti au XXIe siècle,* Éditions Kartala, Paris, France, 2001.

JEAN-CHARLES, Georges, *Jacques Stéphen Alexis, combattant et romancier d'avant-garde (ou l'Humanisme de Jacques Stéphen Alexis).*
JEAN-CHARLES, Georges J., *Jacques Stéphen Alexis : Romancier d'avant-garde de Compère Général Soleil,* Postface de Franck Laraque, Trilingual Press, Cambridge, Massachusetts, 2012.
JOACHIM, Benoît, *Les Racines du Sous-Développement en Haïti,* Prix Deschamps 79.
JONASSAINT, Jean, « Notes pour une relecture d'Alexis », *Collectif Paroles* 19 (1982) : 28–30.
JOUBERT, Jean-Louis, *« Compère Général Soleil » in Nouveau Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays,* T. 1, Bouquins / Laffont-Bompiani, France, 2007.
LARAQUE, Frank, *Défi à la pauvreté,* CIDHICA, Montréal, Canada, 1987.
LAROCHE, Maximilien, *Le Romancero aux étoiles et l'œuvre romanesque de Jacques Stéphen Alexis.* Paris : Nathan, 1978.
LAROCHE, Maximilien, Contributions à l'étude du réalisme merveilleux, Québec, Université Laval, Grelca, 1987.
LAROCHE, Maximilien, « *Tatez-o-Flando de Jacques Stéphen Alexis. Analyse du passage de l'oral à l'écrit d'un conte populaire* », in Perspectives théoriques sur les littératures.
LATORTUE, François, *L'Économie Rurale, les problèmes de développement en Haïti,* Presse de l'Imprimeur II, Port-au-Prince, Haïti, 1998.
LE CLÉZIO, J.M.G., *Hector Hippolite,* Éditions de Capri / Comité Hector Hippolite Paris, 2011.
LECONTE, Frantz-Antoine, 1492 : *Le viol du Nouveau Monde* (collectif sous la direction de F.A. Leconte) Éditions Indépendantes /Les Éditions du CIDIHCA, 1996.
LE RUMEUR, Dominique, « Jacques Stéphen Alexis, un médecin face à la création littéraire », Conjonction (1987) : 163–171.

LEMOINE, Patrick (ex-prisonnier politique), *Fort-Dimanche, Fort-la-Mort*, Éditions Regain/Éditions du CIDICA, 1996.

LIRUS, Julie, « *Identité Antillaise, contribution à la connaissance psychologique et anthropologiques des Guadeloupéens et des Martiniquais* », Collection : Regards, Éditions Caraïbéenne, 5 rue Lallier, 75009, Paris.

LORENZO, Gabrielle, « Hilarius Hilarion : Histoire d'une prise de conscience », *Présence Francophone*, Aut. 1978, pp.125–126.

LUBIN Irdèle, « *Un regard sur la domesticité juvénile en Haïti* ».

LUKACS, Georg, *Le Roman historique*, Payot, Paris, 1965.

LUNDAHL, Mats, *Peasants and poverty : A study of Haïti, 1979*, Croom Helm, London.

LUNDAHL, Mats, *The Hatian Economy, Man, Land and Markets*, 1983, Croom Helm, London.

MANUEL, Robert, *Le Combat des femmes dans les romans de J. S. Alexis*, Port-au-Prince, Deschamps, 1980.

MATHON, Alix, *La Relève de Charlemagne (les cacos de la plume/chronique romancée)*, Éditions Fardin, Port-au-Prince, Haïti, 1984, p.263.

MININI, Maria Isabella, « *Formas barrocas de la alienación en Chronique d'un faux-amour de Jacques Stéphen Alexis* », in Francofonía 10 (2001) : 119–132.

MORAL, Paul, *L'Économie Haïtienne*, Imprimerie de l'État Port-au-Prince, Haïti, 1959.

MORAL, Paul, *Le Paysan Haïtien*, Les Éditions Fardin (reproduction) 1978.

MORIER, Henri, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, Presse Universitaire de France. Première édition, 1961.

MUDIMBE-BOYI, M. Élisabeth, *L'œuvre romanesque de Jacques Stéphen Alexis, une écriture poétique, un engagement politique*. Montréal : Humanitas, 1992.

MUNRO, Martin, *Exile and Post-1946 Haitian Literature : Alexis, Depestre, Ollivier, Laferrière, Danticat*. Liverpool : Liverpool, University Press, 2007.

MULLER, Max, *Leconte de Lisle, cité dans Mythes et mythologie dans la littérature française...*
NAU, Émile, *Histoire des Caciques d'Haïti* (Texte intégral), Collection Patrimoine, 2003, Port-au-Prince, Haïti.
Nottingham Contemporary, *Kafou, Haiti, Art and Vodou,* Nottingham, NGI 2 GB, 2014.
OVIDE, *Les Métamorphoses,* préface de Jean-Pierre Néaudau, traduction de Georges Lafaye, Éditions Gallimard, 1992.
PÉRUS, Jean, *À la recherche d'une esthétique socialiste* (1917–1934), Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 15, quai Anatole France, 75007, Paris.
PONTE, Cécilia, *Le Réalisme merveilleux dans Les Arbres musiciens de Jacques Stéphen Alexis.* Sainte-Foy : Université Laval/GRELCA, 1987.
ROMULUS, Marc, ex-prisonnier politique, *Les cachots des Duvalier,* 1978.
ROUMAIN, Jacques, *Les Fantoches,* Collection Indigène, 1931.
ROUMAIN, Jacques, *Œuvres complètes,* Léon Hoffmann coordinateur, ALLCAXX, 2003, Paris.
ROSIER, Claude, Le Triangle de la Mort, journal d'un prisonnier politique haïtien. 1966–1977. Presses de l'Imprimerie Deschamps, 2003
SALGADO, Jean-Marie (O.M., Docteur en théologie), *Le culte africain et les Baptistes en Haïti/Essai de pastorale,* Université pontificale « De propaganda fide » Ediciones Urbanianae, 16 via Urbano VIII, Rome, 1963.
SARNER, Eric, *La Passe du vent : une histoire haïtienne.* Paris : Payot, 1994.
SAUCEROTTE, Antoine, *Révolution et contre-révolution dans l'Église/Doit-elle brûler saint Augustin ?* « Problèmes », Éditions Sociales, Paris, 1970.
SÉONNET, Michel, *Jacques Stéphen Alexis ou « le voyage vers la lune de la Belle Amour Humaine ».* Toulouse : Atelier de création populaire, 1983.

SOMONSEN, Michel, *Revue Romane, « L'œuvre de François Rabelais et la culture Populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance »*, Coll. Bibliothèque des Idées, Gallimard, Paris, Side 415.

SOUFFRANT, Claude, *Une Négritude socialiste : religion et développement chez Jacques-Roumain, Jacques Stéphen Alexis et Langston Hughes.* Paris : L'Harmattan, 1978.

SUHAMY, Henry, *Sir Walter Scott,* Éditions de Fallois, Paris, 1993.

Sciences humaines, (*La Littérature fenêtre sur le monde*), *« Le roman historique crée l'illusion d'un accès miraculeux au passé »* Brigitte Krulic, août–septembre 1910 #218.

TRÉFEU, Roger, *Les Rebelles de l'Église,* Les Éditions ouvrières, Paris, 1991.

VEGA, Bernardo, *Trujillo y Haití, Volumen 1* (1930–1937), Fundación Cultural Dominicana, Santo Domingo, Rep. Dominicana, 1988.

WOLF BOURAND, Anne-Marie, *La colline des adieux, un roman inspiré de l'histoire des Taïnos exceptionnels, les premiers habitants de l'île d'Haïti,* Trilingual Press, Cambridge, Massachusetts, États-Unis d'Amérique, janvier 2014.

ZISS, Avner, Éléments d'esthétique marxiste, Éditions du Progrès, Moscou, URSS 1977.

Table des matières

Troisième partie

Quatrième partie

Cinquième partie

Sixième partie

Septième partie

Huitième partie

En somme, que penser de chacune de ces étoiles : *Compère général Soleil* (un roman socio-historique), *Les Arbres musiciens* (un roman du même type que le premier), qui pose aussi « les problèmes qui agonisent le plus directement les masses laborieuses de mon pays et de notre temps », nous dit Jak Solèy (tout en utilisant à fond le merveilleux) ; et *L'Espace d'un cillement* (le roman de l'exploration des zones obscures et cachées de la conscience humaine) ? Trois romans qui ornent la constellation romanesque produite par Jacques Stéphen Alexis.

Comme nous l'avons annoncé il y a plus d'une année, nous sommes déterminés à revisiter ces trois BIJOUX en les soumettant à un traitement archéologique approfondi pour que la lumière de Compère Soleil puisse se rapprocher de NOUS, et vienne, pour de bon, éclairer—au fur et à mesure—nos coins d'ombre. Pour qu'après Manuel et Anaïse, Carméleau Melon, Gonaïbo et Harmonise parviennent enfin à maîtriser le maniement de la manette permettant à nos *djovi* (chrétiens vivants) de faire un meilleur contrôle de la distribution du précieux liquide dont Manuel d'abord et Hilarion ensuite rêvaient d'enrichir le village de l'HOMME.



Trilingual Press


ISBN 978-1-936431-25-0
90000
9 781936 431250